LE FILS DE D'ARTAGNAN

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

CŒUR-D'AMOUR

I. Cœur-d'Amour
II. La Trinité Diabolique.
III. L'homme au visage voilé.
IV. L'Eborgnade.

LE BOSSU : *Livre deuxième.*

I. Les Chevauchées de Lagardère.
IV. Mariquita.
V. Cocardasse et Passepoil.

LE FILS DE LAGARDÈRE

I. Le Sergent Belle-Épée.
II. Le Duc de Nevers.

LES JUMEAUX DE NEVERS

I. Le Parc aux Cerfs.
II. La Reine Cotillon.

I. Le Fils de d'Artagnan.
II. La Vieillesse d'Athos.

Les Buveurs de Sang.
Mariage d'Agence.

En préparation :

D'Artagnan contre Cyrano de Bergerac, *grand roman historique.*

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

Le Calvaire de Mignon . .	1 vol.
Le Collier sanglant	2 —
Secret mortel.	1 —
La Fillette volée	3 —
Les Amours de Rio-Santo.	1 —
Les Bandits de Londres. .	3 —
Les Fiancés de l'An 2.000.	1 —
Le Réveil d'Atlantide. . .	1 —
Le Monde des Damnés . .	1 —
L'Humanité enchaînée . .	1 —
Le Testament à surprises.	1 —
Un notaire embêté	1 —
Mimi	1 —
La Fabrique de crimes . .	1 —
Le dernier Laird	1 —
Le Crime du Juge	1 —
Outragée	1 —
La Vendéenne	1 —
La Trombe de fer.	1 —
La Fille des Chass'd'Af. .	1 —
L'Amour fatal.	1 —
Galilée et Samarie	1 —
El Cods (La Sainte). . . .	1 —
Des Villes mortes à la Mer.	1 —
La Justicière	1 —
Demonia	1 —
La Montée des femmes . .	1 vol.
Les Mystères de la G. G. T.	1 —
Mam'zelle Flamberge . . .	1 —
Histoires d'Outre-Tombe .	3 —
Les Amours de Caïn. . . .	1 —
La Hache sanglante. . . .	3 —
Le Livre Jaune	1 —
Madame Bovaret	1 —
Folle des Sports	2 —
Le Loup-Rouge.	2 —
Fille d'Officier	1 —
Maria-Laura	1 —
Les Amours du Docteur. .	1 —
L'Enfant de la Noire . . .	1 —
Le Dieu borgne	2 —
L'Amour farouche . . .	1 —
La Fiancée du Corsaire. .	1 —
Le Curé-Colonel	1 —
L'Invention maudite . . .	1 —
Le Lunatic-Club.	1 —
Les Séductrices.	1 —
Les Nuits tragiques. . . .	1 —
Le Faux Frère	2 —
La Dette de l'Orpheline .	1 —
Le Christ en Orient (*poème*).	1 —
La mélodie des siècles »	1 —

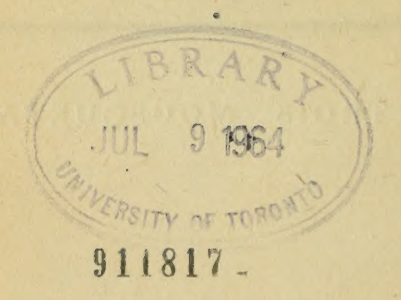
PAUL FÉVAL FILS

LE FILS DE D'ARTAGNAN

(Suite des TROIS MOUSQUETAIRES)



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS


LIBRARY
JUL 9 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

LE FILS DE D'ARTAGNAN

LIVRE PREMIER

I

L'ECHAUFFOURÉE

A l'époque où commence notre récit, le ministre Louvois entretenait des relations suivies avec le gouvernement espagnol, lequel pressait le roi de France de signer la révocation de l'édit de Nantes.

Au grand désespoir de Sa Majesté catholique Charles II, Sa Majesté Très-Chrétienne tenait bon. Elle tint même jusqu'en 1685, car ce fut le 22 octobre de cette année mémorable que Louis XIV apposa sa royale signature au bas de l'acte qui réduisit à néant la volonté qu'avait exprimée son aïeul Henri IV.

Une nouvelle Saint-Barthélemy était à redouter. Il n'en fut rien, heureusement. Mais que de conflits parlementaires, que de crises populaires, durant les quelques années qui précédèrent la décision du Roi Soleil.

Chaque jour les malheureux protestants étaient soumis à de nouvelles rigueurs. On alla jusqu'à leur faire défense d'avoir dans leurs temples des bancs, voire même des escabeaux.

La populace les injuriait en plein jour, en pleine rue.

Las de s'adresser aux vivants, cette populace eut l'abominable idée de s'attaquer aux morts.

« Une nuit — lisons-nous dans *Paris à travers les siècles* — une troupe de gens voulurent brûler le cimetière que possédaient les protestants au faubourg Saint-Germain. Déjà les portes avaient été enduites d'une substance facile à enflammer et on s'apprêtait à y mettre le feu, lorsqu'un corps de garde, établi dans une maison voisine, donna l'alarme; les soldats accoururent au bruit du peuple armé de torches et dissipèrent les incendiaires. »

On ne rechercha même pas les coupables. A quoi bon? puisque tout était permis aux pieux et fervents catholiques.

Un soir du mois d'avril 1678, une centaine d'énergumènes débouchaient en braillant par le Pont-Marie et venaient encombrer le quai d'Anjou, juste à l'entrée d'une rue qui portait le nom significatif de la Motte-aux-Papelards.

Après la malheureuse chute des deux arches de l'ancien Pont-Marie, chute qui avait eu lieu vingt ans plus tôt, le lit du fleuve ayant été déblayé, on avait installé en cet endroit un petit viaduc de bois; mais une crue du fleuve ayant emporté cette passerelle provisoire, deux nouvelles arches de pierre — sur lesquelles ne devaient plus s'élever de maisons, — n'avaient pas tardé à être construites dans le prolongement du vieux pont.

Pendant les travaux, un certain Gérard, « passeux » de l'Ile-aux-Vaches, homme solitaire et silencieux, s'était fait concéder le passage par les échevins de la ville, puis ce coup de fortune se terminant en même temps que les travaux, il était retourné à son métier de gagne-petit.

Les deux maisons parallèles formant l'entrée de la Motte-aux-Papelards étaient d'aspect absolument différent.

Celle de droite, en venant du pont et, par conséquent, en pénétrant dans l'île Saint-Louis, était basse et ne comprenait qu'un seul étage; elle était occupée par un cabaretier dont l'enseigne, suspendue à une tige de fer rouillé qui criait lugubrement chaque fois qu'un coup de vent enfilait la rue, renseignait ainsi les passants :

AUX QUATRE MOUSQUETAIRES

PLANCHET

Loge à pied et à cheval.

Était-ce l'enseigne ou, mieux encore, le vin que débitait le cabaretier qui attirait la clientèle? On ne le sut jamais. Toujours est-il que nombre de soudards, ouvriers et écoliers de différents quartiers, se donnaient volontiers rendez-vous dans ce « lieu de délices », ainsi que l'avait baptisé le poète Saint-Amand, fort buveur et fervent de l'endroit, bien que la couleur de ses pistoles y fût complètement inconnue.

Maître Planchet, affectant des allures soldatesques, pérorait le plus souvent au milieu de ses clients et était fort écouté, surtout quand il vantait les exploits de ceux sous l'égide desquels il s'était placé : « Les quatre mousquetaires. »

L'autre construction, faisant immédiatement face au cabaret, était dénommée la « Maison seule », à cause du mystère qui l'entourait.

C'était une sorte de pavillon ne se composant que d'un rez-de-chaussée.

L'entrée donnait sur la rue. Un peu à gauche de la porte, exhaussée de quelques marches, et formant angle, se trouvait une fenêtre dont les volets étaient presque toujours hermétiquement clos.

Comme toute chose qui intrigue et dont on ne peut percer le secret, la « Maison seule », quoiqu'elle fût loin d'avoir un aspect lugubre, passait dans le quartier comme une construction capable de causer du tort à la bonne réputation de la rue.

Fort longtemps elle était restée inhabitée, et l'on ne s'en occupait guère alors, mais depuis quelques mois une toute jeune femme — une étrangère selon les apparences — était venue s'y installer avec une servante de race noire et une petite fille encore au sein.

Nul ne savait en réalité si l'enfant était bien une petite fille, car la servante de couleur, fort peu communicative, sortait seule du pavillon tous les matins pour aller aux provisions, mais les commères en avaient décidé ainsi et, faute de renseignements plus précis, on était bien forcé de les croire.

Ces mêmes commères — voyez la perfidie des méchants caquetages — affirmaient que la dame de la « Maison seule » avait de fortes raisons pour ne point voisiner, sa conduite étant scandaleuse, puisque le pavillon, si bien clos durant tout le jour, s'ouvrait presque chaque nuit pour livrer passage à quelque galant.

Ce soir-là, le conflit, objet de la quasi-émeute que nous avons signalée, était dû à l'arrestation de deux pauvres hères que l'on accusait d'hérésie et que des archers, vigoureusement aidés par le peuple, emmenaient à la Prévôté.

Au milieu de cette foule enfiévrée, un petit blondin, qui paraissait âgé de quatorze ans au plus et dont le jeune visage était auréolé par une chevelure d'or qu'il secouait à la façon d'une crinière, se faisait remarquer par l'entrain extraordinaire qu'il mettait à porter nombre de horions, non aux prisonniers, mais bien à leurs accompagnateurs.

— Je suis catholique et pas parpaillot ! — hurlait-il. — Quoique ça, je suis contre l'inutile cruauté !... Comment, vous avez le cœur de vous mettre cent pour emmener et malmener deux hommes qui ne résistent point?... c'est indigne ! c'est lâche !

Les archers se ruaient sur le braillard.

Mais ils avaient affaire à forte partie.

Armé d'un bâton, cet enfant terrible cognait sans parti pris sur les gens d'armes et sur les bourgeois à tort et à travers.

Plutôt à travers qu'à tort.

Les accès de courage ont de tout temps émerveillé les Parisiens. Les moins malmenés des bourgeois, ou peut-être les plus sensés, en vinrent à approuver l'audacieux bambin et trouvèrent plaisant de faire chorus avec lui.

Les deux hérétiques, se sentant soutenus, opposèrent alors une vive résistance, si bien qu'il s'ensuivit une épouvantable mêlée.

Sur le seuil de sa porte, maître Planchet, témoin de ce spectacle, considérait, avec un étonnement mêlé d'une certaine dose de plaisir, le héros de cette échauffourée et faisait mentalement des vœux pour qu'il échappât à la terrible répression qui l'attendait, si malheureusement il était pris.

— Ah ! le clampin, — murmura-t-il avec admiration ; — quel poigne !... et quel toupet !... Ah ! si j'étais encore jeune !...

Tout à coup, le paisible cabaretier se frotta, ma foi ! les mains en voyant s'accomplir un fait qui le transporta au comble de la jubilation.

Le jeune énergumène ayant administré un maître coup de bâton sur le bras du sergent des archers, lui avait fait lâcher l'épée qu'il tenait et, prompt comme la pensée, s'était emparé de l'arme tombée à ses pieds. Alors, il avait exécuté des moulinets tellement vertigineux que bientôt le cercle qui l'enserrait s'étant élargi, il avait pu, après avoir blessé quelques hommes, se faire une trouée.

Ainsi dégagé, notre jouvenceau fonça droit devant lui, cherchant, à n'en pas douter, le moyen de se soustraire aux archers qui, un instant déconcertés, se mettaient à lui courir sus.

D'autant mieux que, le premier moment de stupeur passé, honteux de s'être laissé désarmer par un si jeune adversaire et oubliant les deux huguenots, — cause première de cette déplorable affaire, qui en profitèrent pour s'éclipser prudemment — le sergent avait ordonné aux gens de la prévôté d'appréhender au corps le trop hardi jeune homme.

Mais c'était chose plus facile à commander qu'à faire exécuter, ce dernier ayant une certaine avance sur les archers.

Il allait passer devant maître Planchet lorsque celui-ci, obéissant à un mouvement instinctif, s'effaça en lui criant :

— Entre !

Le garçon ne se le fit pas dire deux fois. Il bondit dans l'intérieur du cabaret, dont la porte se referma brusquement.

Le Français est instable par excellence et nul plus que lui n'est facile à détourner de son but si on lui trace une autre voie qui cadre mieux avec son caractère sceptique et enjoué, brave et insouciant.

Chez le Parisien, ces qualités ou ces défauts — c'est au choix — se manifestent encore plus qu'ailleurs ; mais, pour les voir se révéler dans toute leur plénitude, il faut assister aux démonstrations de la foule et à ses singuliers revirements d'opinion.

Quoique parmi les badauds, ouvriers, bourgeois ou boutiquiers réunis à l'angle du quai d'Anjou et de la Motte-aux-Papelards, plus d'un eut à se plaindre des caresses brutales du jeune défenseur des parpaillots, tous, enthousiasmés par son dernier coup d'audace, prirent soudain fait et cause pour le caberetier et son protégé et se retournèrent

contre les archers, leurs antagonistes ordinaires, qu'ils mirent promptement en fuite.

Cinq minutes plus tard, tout était redevenu calme dans cette partie de l'Ile-Saint-Louis, et nul ne se fût douté qu'une bataille presque en règle venait d'y avoir lieu.

Réfugié dans une arrière salle du cabaret, le jeune blondin remerciait chaleureusement Planchet de sa bienheureuse intervention.

— Pardieu ! — disait-il tout en rajustant ses hardes fort endommagées pendant la bagarre, — sans vous, mon maître, j'étais bel et bien écharpé !

— Je le crois ! — se contenta de répondre Planchet qui détaillait les traits du jouvenceau avec une attention particulière.

Après un silence, il lui demanda :

— Qui vous a poussé à commettre cet acte irréfléchi?

— Qui?... Vive Dieu ! ne le devinez-vous pas? la cruauté des archers et la couardise des imbéciles qui nous entouraient.

— Tout cela est chevaleresque; il n'en est pas moins vrai que je me suis compromis, moi !

— Vous le regrettez? — interrogea le nouveau venu avec une nuance de dédain dans la voix.

— Cela dépend. Qui êtes-vous?

— Un homme !

— Par la volonté et par la force : je l'admets sans peine, car vous venez de le prouver !... Vous n'êtes pas de Paris?

— Peut-être... je n'en sais rien !

— Comment cela?

— J'ignore où je suis né ! Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai été élevé à Blessac, petite bourgade de la Gascogne.

— Cela s'entend ! — murmura maître Planchet en riant.

— Est-ce un reproche?

— Non pas ! car j'éprouve la plus vive sympathie pour les habitants de cette province. Que diable ! jeune homme, on n'est pas susceptible à ce point avec une personne qui vous montre de l'intérêt... voulez-vous continuer?

— Qu'ai-je à vous dire de plus, si ce n'est que je suis à Paris depuis trois jours seulement... sans un rouge liard... n'ayant pour tout patrimoine qu'une épée, achetée à bas prix, et après bien des privations, à un marchand de ferraille de mon pays. Je viens d'être mis à la porte de l'auberge où j'étais descendu, faute de quelques écus pour payer mes dépenses. Mon logeur a même gardé ma rapière en nantissement... Heureusement que je viens de m'en procurer une autre.

— Qui vous a appris à manier cette arme dont vous vous servez si bien?

— Vous seriez surpris, si je vous répondais : Personne?

— Personne? — répéta Planchet, incrédule.

Et il ajouta finement :

— Une personne savante, alors !

— Sans raillerie, c'est la vérité — à peu de chose près. — J'ai ça dans le sang, voyez-vous; c'est de naissance ! Et puis... il faut tout dire : le père Manifou m'a enseigné les principes, et c'est avec lui que j'ai tiré mes premières bottes.

La voix du garçon était devenue tremblante, et maître Planchet, qui l'observait, crut apercevoir deux larmes rouler au bord de ses longs cils.

— Un de vos parents?... l'interrogea-t-il.

— Un ami !... un vieux brave qui m'a élevé avec l'aide d'une sainte femme, une cousine de mon père... lequel s'est fait tuer il y a cinq ans, au siège de Maëstricht.

Ce dernier nom parut impressionner le cabaretier, qui, comme s'il remettait à plus tard une autre question, hésita avant de demander :

— Et... il est mort... le vieux brave qui vous a élevé?

— Oui.

— La sainte femme aussi?

— Aussi.

Le jeune homme essuya ses yeux du revers de sa main; puis, relevant la tête :

— Ah ! tenez... fit-il en frappant sur une table, — ne parlons plus d'eux... ça me fait trop de chagrin !... Parlons de moi... et de vous, si ce n'est pas pour vous déplaire.

— Soit, mon ami. Vous disiez?

— Je disais que, me trouvant seul et n'ayant plus aucune raison de rester au pays, je suis venu à Paris pour y chercher fortune.

— Fameuse idée ! — murmura le bonhomme. — Avec la poigne et l'aplomb qui semblent ne pas vous manquer, ce sera chose facile... Mais, dites-moi... votre père... vous l'avez connu?

Par cette question, il arrivait insensiblement à se renseigner sur la cause de l'intérêt que lui avait inspiré le petit émeutier, dès qu'il avait pu voir de près son visage, intérêt qui s'était encore augmenté à l'annonce que son père était tombé, frappé à mort, sous les murs de Maëstricht.

— Pourquoi réveiller de tristes souvenirs? -- répliqua l'interrogé.

— Parce que... Ecoutez?... je ne peux pas vous expliquer avant de savoir... Répondez-moi, je vous prie : votre père?

— Il m'a été donné de le voir... à de rares intervalles. Le service du roi le retenait loin de moi... loin de nous !

— Et votre mère?

— Je ne l'ai pas connue.

Il y eut un silence pendant lequel le petit homme remarqua avec surprise, qu'une singulière agitation s'était emparée de son interlocuteur et grandissait sans motif apparent.

— Si je vous demandais votre nom? — exclama tout à coup le cabaretier, comme si cette question longtemps refoulée trouvait malgré lui le chemin de ses lèvres.

— Je vous le dirais... mon maître, à vous comme à tout le monde, car j'en suis fier, voyez-vous ! Je suis le fils d'un homme qui a fait parler de lui... avec ses inséparables : Athos, Porthos et Aramis ! Il a accompli d'incroyables prouesses dont on se souviendra longtemps.

— Mais, — s'écria le bonhomme en éclatant, — celui dont vous parlez, c'est le chevalier d'Artagnan?

— Vous l'avez connu?

— Si je l'ai connu !... Il demande si je l'ai connu ! Vous n'avez donc pas vu que mon auberge est placée sous l'égide des *Quatre Mousquetaires*?

Le vainqueur des archers de la prévôté jeta un coup d'œil circulaire et constata alors seulement que l'asile où il se trouvait était une salle commune de cabaret.

— Si j'ai connu le chevalier d'Artagnan? — continuait le cabaretier en s'exaltant, — certes, mon garçon, c'est-à-dire, mon jeune monsieur, j'ai eu tout à la fois l'honneur et le bonheur de le servir pendant plus de vingt ans !

— Planchet ! — s'écria le jeune homme, sans chercher à déguiser son contentement.

— Il... il vous a donc parlé de moi? — bégaya, bouleversé par une joie trop forte l'ex-serviteur du héros gascon.

— Souvent !

— Ah !... ah ! Tenez... ça me produit un effet... ça... ça me...

Et un sanglot arrêta la voix dans la gorge du brave cabaretier.

— Eh bien ! eh bien !... ne vous trouvez pas mal !

— Non !... non !... je me remets, je me remets !... Et c'est vous... vous, son fils, que je retrouve ! ah ! le ciel me devait bien ce plaisir et si vous ne rougissiez pas d'être pressé sur la poitrine d'un honnête homme, venez dans mes bras, digne rejeton de mon noble et vénéré maître.

Le blondin se précipita d'un bond.

L'aubergiste l'étreignit avec une touchante tendresse et s'oublia même jusqu'à l'embrasser.

— Vive Dieu ! s'écria le petit d'Artagnan en se délivrant de l'accolade, c'est la Providence qui m'a fait vous rencontrer, maître Planchet !

Puis, pris d'une défaillance subite, il s'écroula sur un escabeau.

— Qu'avez-vous? — fit le bonhomme épouvanté.

— J'ai... j'ai, pardieu ! que mes forces sont à bout... par la raison bien simple que j'ai faim !

— Faim? — rugit Planchet. — Vous avez faim et vous ne le disiez pas?

Alors, agitant les bras comme un frénétique qui aurait objurgué le ciel, il articula d'une manière indistincte, en étranglant :

— Il a faim !... il a... il... il... Ah ! c'est trop fort ! un d'Artagnan, avoir faim et ne rien dire !

Un peu calmé par cette imprécation, ses bras retombèrent le long de son corps, tandis qu'il concluait avec plus de raison :

— Attendez, mon jeune monsieur, nous allons remédier à cela !... Et vite !... Vite !... mais d'abord, ne restez pas ici ! suivez-moi... j'ai là, au premier, une chambre bien proprette, dans laquelle je vais vous installer, et qui sera vôtre tant que vous voudrez me faire l'honneur d'y habiter.

Ce disant et sans attendre de réponse, maître Planchet alla ouvrir une porte qui découvrit un petit escalier en forme de Z. Alors, revenant vers le jeune homme, il le prit sous le bras, le força à se lever et l'entraîna vers l'escalier que tous deux gravirent lentement en s'aidant de la proximité des murs et de la corde qui formait rampe.

Au premier étage, ils pénétrèrent dans une pièce des plus modestes, mais pourvue néanmoins de tout le nécessaire : lit, table et chaises.

L'unique fenêtre, éclairant cette pièce, ouvrait au-dessus de la porte d'entrée du cabaret, juste à l'angle de la Motte-aux-Papelards et du quai d'Anjou, c'est-à-dire, aussi, juste en face de la croisée éternellement close de la « Maison seule ».

Quand arrivait la saison chaude, la fenêtre de la chambre dans laquelle venait de pénétrer d'Artagnan se trouvait encadrée de vigne vierge dont le pied puissant, datant peut-être d'un demi-siècle, grimpait à un treillage fixé le long du mur qu'il couvrait de sa verdure rougeoyante.

— Asseyez-vous, dit Planchet, en avançant un siège près de la table; je vais aller chercher de quoi vous refaire.

Et il descendit précipitamment.

Le petit d'Artagnan, nous l'avons dit, était un garçonnet de quatorze ans au plus. Bien découplé, plutôt mince que gros, il se tenait fièrement campé, la tête haute. Une abondante chevelure blonde encadrait son visage aux traits absolument réguliers; de grands yeux noirs, bien ombragés, surmontés de sourcils, qu'on eût dit tracés au pinceau, donnaient à sa physionomie une expression tout à la fois douce et énergique. Deux lèvres charnues et rouges comme du corail, fermaient une bouche presque féminine, et découvraient, en parlant, de petites dents admirablement rangées, et d'une blancheur éblouissante.

C'était, en somme, un fort beau garçon.

Trop jeune encore pour être porté à la rêverie, il avait un caractère enjoué quoique réfléchi, et complètement ignorant de ce qu'on nomme la peur, il était doué au suprême degré de cette énergie chevaleresque et virile qui pousse à défendre le faible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur.

Nous avons vu du reste avec quel cœur il remplissait ce rôle de son choix.

Il s'accouda sur la table, en attendant le bonhomme Planchet, qui ne tarda pas à remonter.

— Ne vous impatientez pas, — dit-il en rentrant. — Me voilà, avec tout ce qu'il faut pour apaiser votre faim.

Tout en parlant, il étalait devant le jeune homme une moitié de volaille froide, quelques ronds de saucisson, du pain frais et une pinte d'excellent bourgogne.

— Puis, sur un ton de joyeuse humeur, il continua :

— Ce n'est pas précisément comme aux soupers de gala de l'Hôtel de Ville, surtout les jours où Sa Majesté, notre bon roi Louis, le quatorzième du nom, daigne y assister, mais c'est substantiel et offert de grand cœur.

Là, — fit-il en terminant — à présent, mangez, buvez et dormez bien. Vous devez en avoir diantrement besoin après le combat de ce tantôt, mon jeune monsieur..?

— Georges ! répondit en souriant le blondin qui tendit la main à son hôte, lequel la serra avec effusion et se retira discrètement.

Dès qu'il fut seul, Georges d'Artagnan s'empressa de suivre les conseils de maître Planchet. Il avait l'appétit que donnent une bonne conscience et un estomac trop longtemps privé; aussi les victuailles ne tardèrent-elles pas à disparaître.

Lorsque la pinte eut été consciencieusement mise à sec, le défenseur de rencontre des parpaillots se leva, mais au lieu de se diriger vers le lit, il alla ouvrir la fenêtre et s'accouda sur la barre d'appui.

La nuit était profonde et, toutes les lumières étant éteintes par la ville, tous les bruits de la cité active s'étant tus, notre jeune homme, de ce poste d'observation, ne devait rien entendre, sinon les battements de son propre cœur, ni rien voir autre que les flots noirs du fleuve, qui roulaient silencieusement à ses pieds.

Nous avons dit que ce n'était pas un rêveur ! pourtant, tout en livrant son front brûlant à la brise, il ne pouvait s'empêcher de songer à la singularité des incidents de sa journée. Le matin, mis à la porte de son auberge sans un sou vaillant et sans épée, il avait erré à travers les faubourgs, coupant un bâton dans une haie, pour se donner une contenance. L'après-midi, passant sur le Pont-Marie, comme une âme en peine, il s'était trouvé, sans savoir comment, au beau milieu d'une foule de couards et d'une troupe d'archers qui, abusant de leur nombre, malmenaient deux inoffensifs protestants. Ce spectacle avait révolté sa nature généreuse et il s'était héroïquement déclaré contre les archers et contre la populace en donnant une rude besogne au bâton qu'il avait depuis peu. Et voilà que cette échauffourée lui avait procuré trois joies : délivrer les prisonniers, conquérir une nouvelle rapière et trouver Plan-

chet, Planchet, l'ex-valet de son père, un homme dévoué au souvenir, le seul qui pût sincèrement lui vouloir du bien.

Quelle étrange chose que le hasard?

Les heures passaient et Georges ne songeait pas à refermer sa fenêtre.

II

L'HOMME MASQUÉ

La lune, émergeant des nuages qui l'avaient cachée jusque-là, apparut tout à coup brillante, éclairant le quai et projetant ses rayons sur une partie de la Motte-aux-Papelards.

Dix heures sonnèrent lentement à l'horloge des Célestins.

L'écho du dernier coup vibrait encore dans l'espace, quand trois hommes glissant, rampant plutôt, le long du parapet, s'en détachèrent silencieusement, s'avancèrent vers la « Maison seule » et s'en approchèrent jusqu'à en frôler l'huis et le volet de la fenêtre.

L'un de ces trois hommes était masqué ou, pour mieux dire, suivant la mode du temps, cachait son visage sous un loup de velours noir.

Sa tenue correcte et ses allures dégagées formaient un singulier contraste à côté de celle de ses compagnons.

Il n'était pas besoin de le voir de bien près pour deviner en lui un homme de qualité.

Les autres, à n'en pas douter, étaient deux spadassins de bas étage comme on en rencontrait souvent à cette époque, sortes de soudards déguenillés, vivant au jour le jour et prêts à s'enrôler pour servir telle ou telle cause, qu'elle fût bonne ou mauvaise, pourvu toutefois que ceux qui les embauchaient y missent le prix.

Leur accoutrement plus que sordide, leur donnait l'aspect de véritables bandits : De longs manteaux, troués et rapiécés, couvraient leurs épaules et descendaient jusqu'à la hauteur de leurs larges bottes dont les tiges seules eussent été présentables, à la condition d'être propres.

L'un d'eux était d'une taille presque gigantesque et sa maigreur surprenante laissait cependant deviner sous une enveloppe décharnée des muscles d'athlète.

Le second, aussi petit que son compagnon était grand, se donnait le luxe de gagner en diamètre ce qu'il perdait en hauteur.

Ces deux personnages, ainsi accouplés, inspiraient à première vue la moquerie et faisaient songer aux héros de Cervantès.

L'homme masqué qui s'était tenu un peu à l'écart, s'approcha du plus grand des deux drôles appuyé contre la porte, et demanda à voix basse :

— Entendez-vous quelque bruit?

— Aucun? — répondit l'interpellé. — Ou que Satan m'étripe !

— Elle est cependant dans la maison.

— Sur la tête roussie de madame la reine d'enfer, je peux le jurer !

— Ne jure pas ! oh, ne jure pas ! — déclama sur un ton dolent et d'une voix de fausset, le compagnon du grand ferrailleur. — C'est si vilain de jurer.

— Ecoutez ! — interrompit l'homme masqué en prêtant l'oreille dans la direction du quai.

— Ecoutons ! mort de moi ! — répéta le grand gaillard d'une voix capable de briser les vitres.

Celui qui semblait commander aux deux fiers-à-bras se tourna vers le jureur émérite pour dire avec humeur :

— Te tairas-tu maudit braillard !

— Je suis muet comme une carpe ou que le ciel m'écrase ! — répliqua l'autre dont la langue ne pouvait tenir en place. — Sauf votre respect, Monseigneur, car un gentilhomme de votre mérite est pour le moins duc ou marquis — sauf votre respect, croix du Christ ! Le bruit qui vous intrigue est celui de deux rames battant l'eau. A n'en pas douter, c'est l'homme que vous attendez. N'est-ce pas, Malvenu?

— Juste, mon illustre ami, — répondit le petit compère, — c'est lui à n'en pas douter... à moins pourtant que ce ne soit quelque autre coureur de nuit.

— Alors, à nos postes? ordonna l'homme masqué, — et pas de faiblesse !

— Ce qui est convenu, que diable ! fit le premier sacripant.

— Est convenu ! — ajouta le second.

Tous les trois se glissèrent dans l'ombre et disparurent.

A ce moment un quatrième personnage, également enveloppé d'un manteau et dont les bords d'un large feutre dissimulaient tout le haut du visage, apparut à l'extrémité de l'escalier pavé conduisant au quai.

Il fit quelques pas, puis se ravisant, revint au parapet et dit en penchant la tête dans le vide :

— Attends-moi, Gérard ! Je retournerai dans ta barque.

Une voix grave répondit d'en bas :

— Bien, mon gentilhomme.

Celui que l'on venait de qualifier ainsi était évidemment un habitué

du quartier puisqu'il appelait par son nom le passeux de l'Ile-aux-Vaches.

Il redressa sa taille flexible, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, et, retenant les pans de son manteau, que le vent allait entr'ouvrir, se dirigea résolûment vers la « Maison seule ».

Il allait l'atteindre, quand une ombre se dressa brusquement devant lui.

— Qui va là? fit-il en se portant d'un pas en arrière.

Ce mouvement de recul lui était commandé par la plus simple prudence, car, à cette époque bénie, à part quelques amants audacieux, dès qu'on avait sonné le couvre-feu, nul n'osait se risquer dehors, Paris devenant la proie de toute une armée de malandrins et coupeurs de bourses qui, en faisaient leur champ d'expérience, malgré la nouvelle police de M. le lieutenant général La Reynie.

Comme on le voit, à cette heure de nuit, les rencontres étaient, pour la plupart du temps, fort déplaisantes.

— Un mot, mon gentilhomme ! — prononça l'ombre, en faisant un nouveau pas vers lui.

— Que me voulez-vous? — demanda le personnage au chapeau de feutre, ne sachant pas encore à qui il avait affaire.

— Je vous l'ai dit : vous parler.

— Je ne vous connais pas !... Passez votre chemin !

— Pas avant que vous ne m'ayez entendu, comte d'Ablincourt !

— Vous savez qui je suis? — exclama le nouveau venu.

Et, d'un geste rapide, il porta la main à son côté.

— Ne tourmentez pas ainsi la garde de votre épée, — reprit son interlocuteur, qui n'était autre que l'homme masqué, — c'est inutile.

— Mais qui donc me parle?... Découvrez votre visage si vous ne voulez pas vous nommer !

— Il n'est pas nécessaire que vous sachiez mon nom ni connaissiez mon visage. Qu'il vous suffise de savoir que je suis gentilhomme comme vous et, de plus, votre rival !

— Mon rival?...

— Oui, votre rival ! — gronda l'homme masqué. — Ah ! vous feignez de ne pas comprendre ! Eh bien, sachez donc, comte d'Ablincourt, que j'aimais, que j'aime encore la belle Inès de Sandoval, quoique vous l'ayez perdue de réputation en la ravissant à son père.

— Misérable ! taisez-vous !

— Au moindre mot, au moindre geste, vous êtes mort ! — ricana froidement son interlocuteur, en montrant les deux traîneurs de rapières qui, à la dernière exclamation, venaient de surgir de l'ombre, prêts à fondre sur le comte.

— Un guet-apens ! — fit celui-ci, sur un ton de profond mépris.

— Non ! C'est tout simplement une histoire au clair de la lune. Elle sera courte !

— Au fait ! allez au fait !

— J'y arrive. Il y aura bientôt deux ans, je voyageais en Espagne. Pendant mon séjour à Madrid, j'eus l'occasion d'apercevoir la ravissante Inès — Pas d'impatience ! J'abrège, pour épargner votre modestie d'amant favorisé — et j'en devins subitement amoureux.

— Achevez !... Mais achevez donc ! — rugit le comte.

— Contenez-vous, monsieur !... votre souffrance, croyez-le bien, n'aura pas la longue durée de la mienne... encore quelques mots et vous saurez tout.

— Que parlez-vous de souffrance? — exclama M. d'Ablincourt en se touchant le front comme s'il se remémorait soudain quelque chose. — Gentilhomme sans honneur et coquin sans âme, vous pouvez garder votre masque, mais je sais quelqu'un qui vous connaît : c'est M. le marquis de Castel de Rios !

Les deux soudards ne purent entendre ce nom, car, comme il le prononçait, la voix du comte fut couverte par une imprécation de l'homme masqué qui reprit :

— Qu'importe que vous appreniez qui je suis ! L'important est que vous entendiez mon histoire jusqu'au bout. Je reprends :

J'allais me faire présenter au duc Hernan de Sandoval y Palomas, père de l'inoubliable beauté, j'allais lui faire part de mes projets de mariage que ce grand d'Espagne eût acceptés, je le sus plus tard, quand celle que je pouvais presque considérer comme ma fiancée, fut enlevée par le comte d'Ablincourt ! Ah ! ce jour-là, je jurai de me venger !... Je remuai ciel et terre pour vous découvrir. Vous vîntes à Paris ; je vous y suivis. Là, je perdis vos traces !... Ah ! vous cachiez bien votre trésor ! Mais grâce à mes actives recherches, je parvins enfin, vous le voyez, à vous prendre au gîte.

— Et maintenant? — fit le comte d'une voix étranglée par la colère et l'indignation.

— Et maintenant, monsieur, je pourrais vous faire arrêter — car vous êtes proscrit — vous arrêter moi-même au besoin, mes pouvoirs m'y autorisent, et vous livrer à M. de Louvois qui, lui aussi, aurait grand plaisir à vous voir pour vous envoyer au Parlement devant M. le grand chancelier. En vous livrant, je me vengerais de vous, c'est vrai... mais mon nom prononcé en cette affaire parviendrait jusqu'à la belle Inès.

— Donnez lui son titre, monsieur ! Inès de Sandoval est depuis longtemps comtesse d'Ablincourt.

— Soit ! — répliqua l'homme masqué. — Mon nom parviendrait donc jusqu'à la belle comtesse.

Il fit une pose pour ajouter, sur un ton plein de hideux sous-entendus :

— Or, je ne veux pas que cela soit, car je tiens à me venger des dédains de la divine créature en gentilhomme... qui sait vivre.

— Infâme ! infâme !

— Hé ! hé ! vous avez donc compris?

Depuis un moment, le comte ne se contenait qu'à grand peine; mais, à cette dernière insulte, son indignation éclata soudain.

— Défends-toi ! — hurla-t-il au comble de l'exaspération ! — ah ! défends toi, bandit ! ou, sur mon âme, je te passe mon épée au travers du corps !

D'un double et brusque mouvement, il avait jeté son feutre au vent et dégrafé son manteau.

Il apparut vêtu d'un costume de couleur sombre qui ne pouvait attirer l'attention.

Superbe d'audace, il dégaîna sa rapière et, prompt comme la foudre, fondit sur le vil insulteur de sa femme.

Pris à l'improviste, celui-ci para instinctivement de sa main gauche le coup qui le menaçait.

Mais il retira tout aussitôt cette main qui saignait.

— Blessé, — rugit-il, en comprimant un cri de douleur. — Tu m'as blessé, maudit comte ! Oh ! ton triomphe sera court ! A toi le dernier sang !

Et d'un bond, se mettant hors de portée de l'épée qui le menaçait toujours, il lança cet appel.

— A moi, vous autres !

Les deux spadassins, quoiqu'ils fussent payés pour soutenir celui auquel ils donnaient bien servilement du « monseigneur », avaient assisté, sans trop s'émouvoir, à toute la scène précédente, sans entendre toutefois ce qui s'était dit.

— Par le satané fils de mon défunt père ! — avait balbutié le grand jureur, en voyant le premier coup porté par le comte. — Voilà un digne gentilhomme et un estoc qui fait de bien jolies boutonnières !

— Oh ! bien jolies ! — avait appuyé son compagnon.

— Le payeur nous a appelés, ou que la peste s'installe à son chevet !... Y allons-nous, Malvenu?

— Allons-y, Folavril, mon respecté ami... mais pas de mauvais coup...

— Hein !... ventre de Saturne ! n'avons-nous pas promis?

— Promettre et tenir sont deux, — fit sur un ton patelin le gros courtaud qui répondait au nom de Malvenu. — Or, Dieu nous tiendra compte d'avoir agi selon notre conscience... Crois-moi, pas d'estoc ni de taille, sinon un simple simulacre pour l'honneur de notre état.

— A moi ! à moi ! — répéta l'adversaire du comte, en rompant dans la direction où étaient apostés les deux spadassins gagés par lui.

Folavril et Malvenu comprirent qu'ils ne pouvaient hésiter plus longtemps et s'élancèrent au devant de M. d'Ablincourt.

— Deux assassins et un lâche contre un honnête homme; — cria ce dernier, — la partie est égale !

Les épées s'entrechoquèrent alors avec une rapidité telle que des étincelles en jaillirent.

L'homme masqué suivait les péripéties du combat en cherchant toujours à se placer derrière l'assiégé. Mais celui-ci le devinant, mettait toute sa science, non-seulement à se défendre, mais à faire face à ses trois agresseurs.

Certes, il maniait habilement l'épée, cependant il semblait perdre un peu de son sang-froid devant la ferme et terrible attitude des deux compères qui étaient maîtres en cet art.

Si Folavril et Malvenu épargnaient le comte, pour mettre en pratique leur dernière résolution, nous devons avouer que, se fiant à leur science approfondie des armes, ils procédaient d'une façon si particulière que l'attaqué, sans pouvoir songer à prendre l'offensive, arrivait tout juste à parer les nombreux coups qui paraissaient lui être furieusement portés.

L'homme masqué, ne devinant pas leur jeu, s'applaudissait d'avoir su choisir deux coquins si déterminés.

Désespérant de vaincre, et sentant ses forces s'épuiser, le comte se voyant à la merci de trois scélérats, à tout hasard, jeta ces mots, qui retentirent comme un glas funèbre, dans le silence de la nuit :

— A moi ! A l'aide !

— Pour Dieu ! mon gentilhomme ! — répondit aussitôt une voix claire et sonore. — Tenez ferme ! On y va !

Un bruit de bois qui se casse se fit entendre du côté de la maison de maître Planchet, et une ombre — qui parut aux trois assaillants avoir la forme d'un singe de grandeur démesurée — dégringola le long du treillage servant d'appui à la vigne vierge.

L'instant d'après, le comte d'Ablincourt n'était plus seul; singe ou démon il avait auprès de lui un petit homme qui se démenait à miracle.

— D'où sort celui-ci et qui est-il? — cria l'homme au masque avec colère.

— D'où je sors? — répliqua le nouveau venu. — Du cabaret en face, d'où j'ai été témoin de votre infamie !... Qui je suis?... Je suis le fils du capitaine d'Artagnan, pour vous servir. Vive Dieu !... A vous canailles !

Ces quelques mots avaient été débités au milieu du cliquetis des armes.

— Le fils de d'Artagnan? — marmota entre ses dents le chef des bandits — Si c'est le chevalier Georges, mon antagoniste de Blessac, il faut que le maudit petit drôle me paie sa dette ici !

Le combat continuait avec d'autant plus d'acharnement que les deux salariés appréhendaient de voir leur générosité leur devenir funeste.

— Merci, mon ami ! — dit le comte, tout en ferraillant de plus belle. —Si ces misérables me laissent la vie sauve, comptez sur toute ma reconnaissance.

—Défendez-vous d'abord mon gentilhomme ! vous me remercierez ensuite.

Attaqués vigoureusement, Folavril et Malvenu, par une nouvelle tactique, commencèrent à rompre. Le comte, imitant son généreux défenseur, se départit de toute réserve et chargea à fond.

Cette manœuvre le perdit.

Exécutant une rapide volte-face, le lâche rival du comte passa derrière lui et au moment où celui-ci allait infailliblement toucher en pleine graisse le trop compatissant Malvenu, il lui plongea la lame d'un poignard entre les deux épaules.

— Assassin ! — fit le blessé en tombant sur un genou.

Puis, d'une voix éteinte, il ajouta :

— Ma femme !... mon enfant !... d'Artagnan !... adieu !

Et il roula inanimé

Un coup d'œil de côté suffit au jeune homme pour se rendre compte de la situation.

Indigné plus encore que furieux, il fit un bond en arrière pour reprendre du champ, afin de s'élancer de nouveau sur les assaillants.

— Bandits ! — s'écria-t-il — ah ! j'en tuerai au moins un !

Et fou, aveuglé par la rage, il se fendit sur Folavril qui eût été infailliblement traversé par cette botte impétueuse, si le pied du jouvenceau n'avait glissé sur quelque chose d'humide.

Le petit d'Artagnan perdit l'équilibre et tomba à son tour dans le sang qui s'échappait de la blessure du malheureux comte.

En sentant sous ses mains la tiédeur de ce liquide visqueux, il poussa un cri d'horreur et, comme hynoptisé, resta là, immobile.

Le meurtrier avait pris goût à sa répugnante besogne; levant son bras sur l'enfant désarmé, il allait le frapper sans pitié, quand une main de fer le saisit au poignet et lui arracha le poignard sanglant.

— Par la mule du pape ! — prononca froidement Folavril — un seul suffit, monseigneur ! Vous ne tuerez pas celui-là !... Je vous le défends !

— Nous vous en prions bien respectueusement ! — insinua Malvenu, en venant poser son pied sur l'épée qui s'était échappée des mains du jeune Georges.

Puis, tandis que son acolyte bravait l'homme masqué et le tenait en respect, il se pencha à l'oreille du défenseur du comte pour lui dire :

— Va-t-en, petit !

L'enfant se releva, les poings crispés et, bondissant à la façon d'un jaguar blessé, se rua sur la porte de la « Maison seule », dont il heurta violemment le battant de chêne en criant :

— Au secours !... à l'assassin ! une épée !.. une épée !...

Il était évidemment inconscient en agissant ainsi. A quel sentiment obéissait-il?... Il n'aurait pu le dire.

— Imbéciles ! — ricana le meurtrier de M. d'Ablincourt — en lais-

sant courir cette graine d'espion, ce criard entêté, vous tressez la cravate de chanvre qui vous unira au gibet quelque jour... Allons, expédiez-le comme l'autre !

— Va-t-en ! — répéta Malvenu sans s'émouvoir de la menace. — Va-t-en, petit, ou je ne réponds plus de toi !

Nous ne savons ce qui se passa alors dans l'esprit désorienté du jeune garçon ; toujours est-il que, constatant sans doute son impuissance et mis hors de lui par la certitude où il était de ne pouvoir plus être d'aucune utilité à celui qu'il eût désiré sauver, il ne voulut pas quitter le champ de bataille sans avoir donné une nouvelle preuve de son audace.

Pour franchir le cercle dans lequel il était enfermé, brusquement il plia sur ses deux jarrets à la façon des fauves qui vont bondir et s'élançant, avec la force impulsive de la poudre, sur Folavril et Malvenu qui, bien innocemment, lui barraient la retraite, il les culbuta l'un et l'autre contre le parapet et courut à l'entrée de la Motte-aux-Papelards.

Là, se retournant, il brandit sa main désarmée vers l'homme qui avait commandé le guet-apens et lui cria :

— Qui que tu sois, assassin ! Ton masque ne saurait te sauver ! je connais ta voix ! Tu es le lâche bandit que j'ai, une fois déjà, corrigé à Blessac. Je te retrouverai ! Souviens-toi de d'Artagnan ! Le père t'aurait tué ici ! et si le fils ajourne la vengeance, l'heure venue, elle n'en sera que plus terrible !...

Quant à vous, vils suppôts du maudit, — ajouta-t-il en dardant la flamme de ses yeux sur les deux spadassins qui se relevaient avec bruit, — souhaitez de ne jamais vous retrouver devant moi, car foi de d'Artagnan ! je vous anéantirai comme on anéantit l'instrument du crime !...

— Sus ! sus ! arrêtez ce petit démon ! — hurla l'homme masqué, en le voyant disparaître au tournant de la rue.

Mais les deux acolytes ne bougèrent pas d'une semelle ; ils semblaient être sous un charme.

— Ah ! le clampin ! quelle poigne ! — disait Folavril en frictionnant ses maigres rotules endommagées, — c'est qu'il m'a proprement fauché les deux jambes !

— A moi il m'a renfoncé l'estomac jusque dans le dos, — répliquait en hoquetant Malvenu. — Parole ! c'est qu'il est gentil tout plein.

— Un amour !... ou que la foudre m'écrase !

— Un mignon !

Leur rude acolade avec la terre les avait enthousiasmés à tel point que, pour un peu, ces terribles grotesques eussent été offrir leurs services à l'auteur de leur chute.

L'homme masqué, haussant dédaigneusement les épaules et dissimulant mal son dépit de n'avoir pu accomplir un second forfait, s'apprêtait à donner des ordres concernant la victime de ce guet-apens, quand

la porte de la « Maison Seule », porte contre laquelle d'Artagnan avait si fort frappé l'instant d'auparavant, s'ouvrit avec lenteur.

A ce moment, un coup de vent fit gémir lugubrement sur sa tige l'enseigne du cabaret *Aux quatre Mousquetaires* et, balayant au ciel la troupe des nuages opaques, dégagea le disque lunaire dont un rayon blafard vint éclairer le visage pâle du comte.

Un cri strident, cri terrible qui glaça d'effroi les deux spadassins, répondit comme un écho à l'affreuse plainte de l'enseigne.

Le meurtrier lui, resta impassible; mais, s'étant retourné au bruit, il prononça entre ses dents :

— Inès !...

Et il s'effaça pour laisser passer une femme vêtue de blanc qui, les cheveux épars, chancelante, affolée, vint tomber plutôt qu'elle ne s'agenouilla devant le corps.

Inès de Sandoval, épouse du comte d'Ablincourt, — nous savons maintenant que c'était elle — souleva doucement la tête de son mari, le regarda, puis, au milieu d'un sanglot qui lui étreignit la gorge, elle demanda de cette voix douce que prennent les mères pour parler à leur enfant malade.

— René !... mon René ! parle-moi !... réponds-moi !... dis-moi que tu m'entends !...

Elle berçait cette tête inerte avec un mouvement câlin, en répétant sur un ton qui implorait :

— Réponds-moi, René !... mon René !...

C'était un spectacle si poignant que des gouttes de sueur perlaient aux tempes de Folavril et tout l'épiderme de Malvenu avait le frisson.

Il y eut une seconde d'effrayant silence.

Tout à coup la malheureuse femme s'écria :

— Mort ! René est mort !...

Et la tête du comte ayant échappé à ses mains pour retomber sur le sol en rendant un bruit mat, elle se redressa comme mue par un ressort.

Ses yeux hagards se portèrent sur les trois hommes immobiles et n'osant dire un mot.

Elle cherchait le coupable.

Si elle l'avait deviné et qu'elle se fût trouvée devant lui à ce moment précis où toute son énergie se concentrait dans une seule et unique pensée : la vengeance ! Ah ! comme elle l'eût déchiré des ongles et des dents; comme elle l'eût mis en lambeaux, comme elle l'eût bien tué ! Mais cette énergie, qui ne pouvait s'affermir qu'à la vue du meurtrier, disparut subitement pour faire place à l'anéantissement.

Ses genoux fléchirent, sa gorge rendit un faible gémissement, et elle tomba tout d'une pièce dans les bras du misérable qui avait eu l'imprudence de s'élancer pour la recevoir.

— Enfin ! Elle est à moi ! — murmura-t-il.

Et, lentement, il la déposa sur un banc placé près de la fenêtre de la « Maison-Seule ».

— Vite ! — fit-il en s'adressant à ses deux complices. — Enlevez ce cadavre et jetez-le dans la Seine.

Le grand ferrailleur et son petit compagnon se consultèrent du regard, paraissant hésiter.

— Vous êtes payés, — reprit l'autre. — Obéissez !

Ils approchèrent du corps presque en frissonnant.

Par la façon dont nous les avons vus se concerter avant d'attaquer le comte, par les ménagements qu'ils avaient apportés dans cette attaque et par leur noble conduite envers le petit d'Artagnan, nous savons déjà que ces deux traîneurs de brettes étaient accessibles aux bons sentiments beaucoup plus qu'on eût pu le croire, en les jugeant sur leur mine.

A cette heure, il était visible que la besogne commandée ne leur souriait guère. Bien plus, ils en voulaient à cet homme de l'action qu'il venait d'accomplir et se reprochaient de ne pas s'y être ouvertement opposés.

Le duel à cette époque était chose commune; pour un mot, un rien, on mettait volontiers l'épée à la main, malgré les édits devenus lettres mortes pour la plupart des bretteurs.

Mais un assassinat !... Ils en étaient arrivés à compter avec leur conscience, ces deux soudards. S'ils voulaient bien tuer, c'était en regardant en face leur adversaire, et au risque d'être frappés eux-mêmes.

Ce fut donc avec lenteur et répugnance qu'ils se disposèrent à obéir à l'injonction qui leur avait été faite.

Malvenu, sans en rien le paraître, était la forte tête de l'association.

— Bast ! — fit-il philosophiquement après s'être penché pour tâter la poitrine du comte, — les regrets sont stériles, mon digne ami, et puisque le cœur de ce gentilhomme ne bat plus, il n'éprouvera aucune contrariété d'aller à l'eau.

— Sang de requin ! Que fais-tu donc là? — demanda Folavril, voyant que son compagnon continuait à palper le pourpoint d'étoffe sombre, revêtant le corps.

— Les papiers ! — lui répondit celui-ci en baissant la voix. — C'est ce soir que M. d'Ablincourt devait les remettre à la comtesse sa femme.

— Croix du bon larron !... En es-tu certain?

— Oui, bien ! hier, quand le gredin de monseigneur qui est là nous a envoyés pour les espionner, je l'ai entendu dire par le comte lui-même.

— C'est un renseignement précieux, cela, ou que le gril d'enfer me serve à jamais de siège !

— Précieux, si nous savons en tirer parti !

— Attends ! par la mule du pape ! j'en fais mon affaire !

Retournant alors la tête, Folavril demanda à l'homme masqué :

— Mort de moi ! j'espère que vous nous accorderez bien la part du diable, monseigneur?...

— La part du diable, qu'entendez-vous par là?

— Le droit de retourner les poches, expliqua Malvenu.

— Oui, mais faites vite ! — répondit l'homme masqué.

Et revenant à la comtesse, il la regarda avec une ardente convoitise, suivant anxieusement sur son beau visage décoloré les phases de l'évanouissement.

D'une main tremblante qui dénotait une inexpérience absolue du vol, le soudard jureur aida son ami à ouvrir le pourpoint du comte et en retira une liasse de papiers qu'il enfouit dans la poche de son haut-de-chausses.

— C'est fait ! — dit-il. — Damnation ! achevons ce répugnant ouvrage.

— Dès le point du jour, — marmotta Malvenu, — j'irai trouver le prêtre-curé de ma paroisse et lui ferai chanter un *De Profundis*.

Ils se relevèrent en tenant le corps, l'un par la tête, l'autre par les pieds et se dirigèrent vers le parapet.

Quand ils y furent arrivés, ils soulevèrent leur lugubre fardeau, le balancèrent au-dessus du vide et le laissèrent tomber dans la Seine.

Un cri de terreur, partant de la berge, suivit le « floc » retentissant qu'avait lancé le fleuve en recevant sa proie et arriva jusqu'à l'homme masqué.

Il se redressa d'un bond.

— Qui donc est là? — fit-il.

— C'est Gérard, le passeux de l'Ile-aux-Vaches, ou que Dieu me damne sans pitié ! — répondit Folavril.

— O mon ami ! — pensa Malvenu, — il te damnera, c'est certain, si tu continues à l'invoquer de la sorte.

L'homme paraissait réfléchir.

— Gérard ! — murmura-t-il.

Mais une seconde surprise lui était réservée, car à peine venait-il de prononcer ce nom qu'une forme indécise passa devant lui avec la rapidité de l'éclair; cette forme franchit le parapet sans diminuer son élan et, cette fois, le fleuve rendit un nouveau son beaucoup moins bruyant, semblable à celui que produit le plongeur en s'introduisant comme un coin dans l'eau endormie.

— Qu'est-ce encore? — demanda le meurtrier stupéfait.

— Satan me happe à l'instant si ce n'est pas ce petit amour de d'Artagnan qui revient faire des siennes ! — répliqua le grand soudard, avec une sorte de satisfaction.

— Que m'importe, après tout ! — pensa l'homme masqué. — Ils ne le sauveront pas !

Alors s'adressant à la comtesse, toujours évanouie, il ajouta avec un mauvais sourire :

— Le comte d'Ablincourt est mort !... Et, malpeste ! la belle, il faudra bien que tu m'appartiennes ! maintenant surtout que tu es seule et que ta fille est en mon pouvoir !

— Sa fille ! — fit le gros Malvenu en tressaillant, — ah ! du moins, il ne faut pas qu'il puisse la torturer, celle-là !... Reste ici, mon digne ami, je me charge de subtiliser l'innocente.

Se dissimulant, se glissant, rampant le long du mur, le plus petit des deux bretteurs atteignit la porte restée ouverte et pénétra dans l'intérieur de la maison mystérieuse qui intriguait si fort le quartier.

A peine venait-il de disparaître qu'un bruit de pas se fit entendre sur le quai.

— Malédiction ! — rugit l'homme masqué, — je gage que c'est une ronde... N'aurons-nous donc pas un moment de répit?

Il se plaça devant la comtesse, et il attendit, prêt à tout événement.

Des gardes de la reine, commandés par un officier et précédés par des porteurs de torches, apparurent au tournant de la Motte-aux-Papelards.

Au milieu du groupe, marchaient deux laquais portant une chaise.

L'homme, devinant ce qui allait se passer, eut un geste de rage qu'il maîtrisa presque aussitôt.

L'officier ayant fait arrêter ses soldats, se dirigea vers la porte de la Maison-Seule.

Près de l'atteindre, il aperçut l'homme masqué, que le feu des torches éclairait en plein.

— Qui êtes-vous? — demanda-t-il, en s'avançant vers lui, — et que faites-vous ici à cette heure?

— Peu vous importe ! — répliqua l'autre avec hauteur.

— Répondez, monsieur?

— Je n'ai pas à vous répondre...

— Eh, là ! — reprit l'officier. — Vous commandez ce me semble?

Puis, avançant la tête et apercevant la comtesse :

— Une femme ! — exclama-t-il, — une femme évanouie !... morte peut-être !

— Capitaine, — dit un sergent, en venant saluer son chef, — la porte de la maison est grande ouverte.

— Cette porte est ouverte !... Plus de doute alors !... Monsieur, la personne qui est là, sur ce banc, est-elle Mme la comtesse d'Ablincourt?

— C'est elle-même.

— Dans ce cas, je vous somme de vous écarter et de me laisser emmener Mme la comtesse.

— Eh ! bien ! — fit l'homme masqué, en ricanant, — si telle est votre mission, capitaine, vous partirez d'ici sans pouvoir l'accomplir.

— Qui m'en empêchera, s'il vous plaît?

— Moi, capitaine, avec ceci, — dit le misérable en montrant un parchemin. — Voyez, c'est un ordre de Son Excellence Monsieur le Ministre de la guerre !

L'officier ne daigna même pas y porter les yeux, mais, exhibant un parchemin presque semblable, il riposta aussitôt :

— Ordre de Sa Majesté !

Puis, pivotant sur ses talons, sans se soucier du cri de rage qui venait d'échapper à son interlocuteur inconnu, le capitaine fit un signe; les gardes s'approchèrent et éloignèrent brutalement celui qui leur faisait obstacle.

A cet instant précis, tout en cherchant à s'entourer des mêmes précautions prises par lui pour y entrer, mais avec une rapidité que rendaient comique l'épaisseur de son corps et la petitesse de ses jambes, Malvenu sortit de la maison et s'élança vers son compagnon en soufflant tout bas :

— En route, mon digne ami, détalons !... L'ange noir, la divine demoiselle de couleur est sur nos talons !

— Ventre d'éléphant ! — exclama Folavril en prenant le bras gauche de son associé, et en l'entraînant vivement. — Tiens bien ton cœur, petit; ta dulcinée qui se badigeonne au cirage est une fine mouche : ne nous laissons pas voir !

Et frappant sur la poche de son haut-de-chausses où se trouvaient enfouis les papiers du comte, il ajouta par manière d'encouragement :

— Que je sois pendu haut et court si nous n'avons maintenant la fortune !

— Et la paternité ! — répliqua le petit estofier en ouvrant son manteau pour lui montrer une enfant, une mignonne fillette endormie, qu'il tenait avec mille précautions sur son bras arrondi.

Ils disparurent dans l'ombre, sans avoir été remarqués, le premier marchant à grandes et paisibles enjambées, le second courant presque pour se maintenir à sa hauteur.

Dévorant sa rage, l'homme masqué, retiré à l'écart, assistait à l'enlèvement de la comtesse.

Après avoir fait fermer la porte de la Maison-Seule de laquelle venait de sortir la servante noire gémissante et affolée, l'officier, ne comprenant que peu de chose aux paroles entrecoupées de cette femme, la fit placer auprès de Mme d'Ablincourt, sa maîtresse, sur les coussins de la chaise à porteurs et commanda la marche.

La petite troupe des gardes de la Reine, retournant alors sur ses pas, se dirigea lentement vers le Louvre, comme le premier coup de minuit sonnait aux Célestins.

III

LA MAISON DU PASSEUX

Par la réponse du grand soudard, nous savons déjà que c'était le petit d'Artagnan qui avait piqué tête première dans le fleuve, au moment même où lui et son acolyte venaient d'y précipiter le malheureux comte.

De son côté, Gérard, le passeux, après avoir poussé le cri que la terreur lui avait arraché, s'était porté à l'arrière de sa barque, et, dardant ses regards sur la masse liquide, cherchait à percer l'ombre qui l'entourait.

Dans cette position, il attendit, ne pouvant mieux faire, car il ne savait pas nager.

L'ignorance du brave passeux, qu'on nous pardonne de le dire, n'avait rien de bien particulier; en effet, et si singulier que cela puisse paraître, de nos jours, comme à l'époque dont nous parlons, il est peu de professions où l'on rencontre moins de nageurs que parmi celle des mariniers et marins dont l'eau est cependant sinon l'unique du moins le plus perpétuel ennemi.

Combien de temps Gérard attendit-il ainsi?... Nul n'eût pu le dire; mais ce fut un siècle pour lui.

Atterré, n'ayant plus conscience de ce qui se passait, il allait reprendre ses avirons et gagner le large, quand, soudain, il crut entendre l'eau s'agiter autour de lui.

Instinctivement il tendit le bras.

Une main nerveuse saisit la sienne en même temps qu'une voix, qui semblait sortir des profondeurs de l'abîme, disait avec calme :

— Soutenez-moi, vive Dieu !... le pauvre gentilhomme est lourd.

Du bras qu'il avait de libre, Gérard s'arc-bouta au bordage et, tirant sur la main qui se cramponnait à la sienne, parvint à peine, quoique employant toutes ses forces, à émerger un peu celui qui venait de parler.

— Mi Jésus ! — fit-il avec stupeur. — Pour lourd, faut avouer que vous l'êtes vraiment !

— Pas de bavardage, répliqua l'autre. sans lâcher prise, — et prenez le mort, s'il vous plaît?

— Le mort ! — répéta le passeux en frissonnant.

Au fait, qui donc lui parlait? Qui donc s'était dévoué au point de risquer sa vie pour repêcher un cadavre? Et même savait-il si celui qui lui apparaissait de si étrange façon, et dont il ne distinguait rien, sinon qu'une masse informe, était un ami? Ce pouvait être un des assassins, ayant intérêt à se défaire du seul témoin du crime.

Toutes ces pensées, plus confuses les unes que les autres, traversèrent rapidement l'esprit du brave marinier; cependant, honnête et compatissant avant tout, il ne s'arrêta pas à la dernière qui eût pu le faire fuir.

— Vous tenez-vous? — demanda-t-il.

— Oui ! — lui fut-il répondu.

La main qui n'avait pas abandonné la sienne lâcha prise et, d'un mouvement brusque, s'accrocha au plat bord.

Gérard se pencha, saisit par ses vêtements le cadavre que le nageur soutenait à fleur d'eau et l'attira à lui.

A peine terminait-il cette sinistre besogne que la barque oscilla, prête à chavirer.

Il n'eut que le temps de se porter sur le bord opposé pour faire contrepoids.

Quand la barque se fut redressée et qu'il se retourna, un homme était près de lui ou, pour mieux dire, agenouillé devant le corps, sur la poitrine duquel il appuyait sa tête.

Le nouvel embarqué resta ainsi un temps assez long, pendant lequel Gérard n'osa l'interroger.

Il se souleva enfin et demanda d'un ton dégagé :

— Demeurez-vous loin, bonhomme?

— Non, monsieur, à l'Ile-aux-Vaches.

— Poussez au large, en ce cas, et allons-y !

Le passeux obéit.

En quelques coups d'avirons il fit sortir sa barque du rempart d'ombre que formait le quai et l'intérieur du bateau se trouva tout à coup éclairé par les rayons de la lune.

L'homme masqué venait justement d'abandonner le théâtre de son attentat.

Après avoir traversé le Pont-Marie, tout en maugréant contre sa malchance, contre les gardes de la Reine, contre les deux drôles qui s'étaient si mal employés à le servir et contre le jeune imprudent qui, après avoir défendu le comte, s'était jeté à l'eau pour repêcher son corps, il suivait la grève des Célestins, ruminant un nouveau projet destiné à assurer sa vengeance en même temps qu'à satisfaire son amour, lorsque le bruit des rames attira son attention.

Il s'arrêta, regarda et n'eut pas de peine à deviner quel était l'individu qui se trouvait à côté du passeux.

Un blasphème s'échappa de sa gorge.

Il brandit son poing crispé et dit ces seuls mots qui contenaient toute la promesse haineuse de sa colère concentrée :

— A bientôt !

Puis il reprit rapidement sa marche dans la direction de la ville.

Pendant ce temps, l'homme ainsi menacé et qui n'était autre que Georges d'Artagnan, — nos lecteurs l'ont déjà reconnu, — dégrafait vivement son justaucorps, se l'arrachait pour ainsi dire, et saisissant entre ses dents une des manches de sa chemise, en déchirait un lambeau.

— Aidez-moi, — dit-il au passeux, — c'est par derrière qu'il a été frappé !

Celui-ci comprit et lâcha ses avirons.

Tous deux prirent le cadavre et l'étendirent bien doucement, la face tournée vers le plancher du bateau.

— Avez-vous un couteau? — demanda Georges.

Gérard tressaillit.

— Vous devez en avoir un? — reprit le jeune homme. — Vite, passez-le moi.

Gérard sortit un long et large couteau d'une gaine de cuir qui pendait à sa ceinture et le tendit sans mot dire.

C'était un silencieux, ce Gérard. Célibataire et habitué à vivre seul, presque toujours, il avait désappris de parler et les fortes émotions seules avaient le pouvoir de lui délier la langue.

De deux coups portés à droite et à gauche, d'Artagnan fendit le pourpoint et mit à nu une plaie béante dont l'immersion loin d'avoir arrêté l'effusion du sang, l'avait au contraire activée.

— Un maître coup ! — pensa-t-il à part lui. — Enfin, tentons l'impossible ! Je donnerais volontiers une demi-pinte de mon propre sang pour faire revivre ce gentilhomme... Foi de Dieu ! je ne suis pas une femmelette ! pourtant, en voyant la pauvre femme pleurer sur ce corps et prononcer « René !... mon René !... réponds-moi », les larmes me montaient aux yeux.

De loin, caché dans une encoignure, il avait donc assisté à la terrible explosion de douleur d'Inès.

Quoique prévoyant la complète inutilité de ses soins, il fit néanmoins une sorte de tampon avec le morceau de toile arraché à sa manche de chemise et l'appliqua entre les lèvres de la plaie.

Le sang cessa de couler.

D'Artagnan s'assit et dit à Gérard.

— Maintenant, retournons-le, et appuyez sa tête sur mes genoux.

Gérard obéit.

A partir de ce moment, le silence reprit; silence de mort qui semblait planer sur le fleuve et qui n'était troublé que par le bruit sourd et cadencé des rames que manœuvrait à nouveau le passeux.

La lune, de ses pâles reflets bleuâtres, éclairait cette funèbre marche.

On eût dit la barque fantôme de la légende, glissant lentement sur les eaux noires du Styx.

Cela dura près d'une demi-heure.

Enfin, on aborda à l'extrémité de l'Ile-aux-Vaches.

L'Ile-Saint-Louis, qu'un humoristique a appelée, non sans raison, « une ville de province dans Paris », n'existait autant dire pas avant le milieu du XVIIe siècle. A sa place, se trouvaient deux îles d'inégale grandeur : l'Ile Notre-Dame et l'Ile-aux-Vaches, séparées par un bras de Seine qui passait à peu près à l'emplacement de l'église actuelle. Elles faisaient partie du domaine du Chapitre, qui s'opposa de toutes ses forces à la réunion des deux îles et aux constructions qu'on voulait y établir.

A l'époque dont nous parlons, cependant, cette réunion était chose faite, mais la partie Est gardait toujours son ancien nom d'Ile-aux-Vaches et restait inhabitée.

Les deux hommes débarquèrent leur lugubre fardeau, et le portèrent dans une maisonnette rustique qui se dressait non loin de la berge, derrière une rangée de hauts peupliers dont les panaches oscillaient lentement, comme pour adresser aux arrivants un ironique souhait de bienvenue.

Ils pénétrèrent dans une salle basse.

Le passeux alluma une résine fichée dans l'âtre, puis, toujours aidé de Georges, — nous savons que c'était là le petit nom du jeune d'Artagnan, — il étendit le corps sur une pauvre couche qui se trouvait au fond de la salle.

Alors, seulement, il put voir celui qui l'accompagnait.

— Un enfant ! — pensa-t-il avec surprise.

Certes, oui, un enfant ! mais un enfant dont la physionomie reflétait une énergie telle qu'il n'osa, quoique ayant la conscience libre, soutenir son regard.

Le petit d'Artagnan examina d'un coup d'œil circulaire la demeure où il se trouvait. La pièce était entièrement dénudée. Tout le mobilier se composait du lit, de deux escabeaux et d'une table vermoulue. A la muraille, autour d'une croix grossièrement façonnée, des filets de pêche, des avirons et une gaffe formaient panoplie.

— C'est chez les pauvres gens qu'on rencontre les meilleurs cœurs et les âmes les plus charitables, — songea-t-il avec amertume.

Puis tout haut, il ajouta :

— Si vous avez pour faire une flambée, mon brave, rendez-moi le service d'allumer du feu, car je suis tout transi dans mes vêtements mouillés.

Sans répondre, le taciturne batelier sortit dehors pour rentrer bientôt

chargé d'une brassée de bois sec et la flamme ne tarda pas à pétiller dans l'âtre.

Un peu réchauffé, le jeune garçon s'approcha du lit et contempla le visage pâle du mort.

— Vous connaissez ce gentilhomme? — demanda-t-il au passeux qui restait immobile et comme pétrifié.

L'interpellé répondit par un signe de tête affirmatif.

— Quel est-il?

Comme il ne recevait aucune réponse, comprenant qu'on pouvait encore douter du vrai motif qui l'avait fait se dévouer, il reprit :

— Oh ! ne craignez rien ! ce n'est pas moi qui trahirai son secret, s'il avait un secret à garder.

— C'était un comte, — put enfin articuler Gérard. — Je ne sais rien de plus.

— Un comte, — pensa d'Artagnan. — Le comte René... René de quoi?...

Et s'adressant au passeux :

— Vous ne savez pas même son nom?

— Pas même...

— C'est donc lui qui me le dira ! — exclama le jeune homme en tressaillant, — car Dieu vient de faire un miracle !

— Un miracle? — balbutia Gérard presque épouvanté.

— Oui, un miracle !... ce gentilhomme n'est pas mort !... et, avec l'aide du ciel, nous le sauverons !

Il venait de surprendre un mouvement presque imperceptible des paupières.

— Un cordial !... quelque chose !... quoi que ce soit ! — reprit-il avec animation. — Allons, brave homme, songez qu'il y va de la vie d'un chrétien.

Gérard s'empressa, souleva vivement une grosse serpillière qui cachait un renfoncement de la muraille et tira de cette sorte de placard une flacon de terre à demi rempli de vieille eau-de-vie.

Le jeune garçon s'en saisit et, écartant avec la lame du couteau les dents serrées du comte, fit immédiatement couler plusieurs gouttes du liquide dans l'interstice ainsi pratiqué.

Quelques secondes s'écoulèrent durant lesquelles une teinte rosée se répandit sur le visage du moribond. Sa poitrine se souleva lentement et un soupir, si léger qu'ils l'entendirent à peine, vint effleurer les joues des deux hommes qui, anxieux, restaient penchés sur lui.

Soudain, ils se redressèrent d'un même mouvement et se regardèrent.

On venait de heurter violemment à la porte.

Les regards que se lançaient l'un à l'autre Georges et Gérard exprimaient des pensées bien différentes.

Ceux du courageux petit homme marquaient seulement la curiosité et semblaient dire : Qui peut venir à cette heure tardive dans ce lieu

désert? Ce bonhomme qui n'est pas bavard s'offrirait-il l'excentricité de recevoir ses amis au milieu de la nuit?

Ceux du passeux, au contraire, démontraient son incertitude soupçonneuse et pouvaient se traduire ainsi : Cet enfant est-il un traître comme je l'avais cru tout d'abord et sont-ce ses complices qui arrivent?

Ils se posaient mentalement ces questions quand une voix affolée cria à travers l'huis :

— Ouvrez, Gérard ! ouvrez sur votre salut, ou c'en est fait de moi !

Le passeux se précipita pour ouvrir, quand Georges l'arrêta, demandant :

— Qui est-ce?

— Landry ! le serviteur du comte, — répliqua-t-il laconiquement en soulevant la gachette.

Un homme, dont les vêtements étaient en désordre, se précipita dans la salle en criant :

— Gardez-vous ! ils viennent.

Il n'avait pas achevé que quatre silhouettes se dessinaient entre la rangée des hauts peupliers dont les cimes continuaient à ondoyer mélancoliquement.

Une lueur brilla dans l'ombre, une détonation retentit et Gérard inclina la tête au sifflement d'une balle qui alla ricocher contre la muraille et fit voler en éclats la croix de bois grossièrement façonnée.

— Sacrilège ! — balbutia Gérard, en se signant.

Au même instant, une voix mordante s'éleva dans les ténèbres.

— D'Artagnan ! — cria-t-elle. — Tu m'as dit : Je te retrouverai ! c'est moi qui viens à toi, fils de bandit !

— Fils de bandit ! — hurla le jeune garçon que nulle insulte ne pouvait exaspérer autant que celle-là. — Ah ! meurtrier ! fais ta prière !

Et, arrachant à la modeste panoplie du batelier la lourde gaffe qui y était accrochée, il bondit hors de la cabane au risque de donner tête baissée dans un piège, et tomba au milieu des assaillants.

— Tuez-le ! Tuez-le ! — ordonna l'homme masqué, car c'était lui qui ayant découvert la retraite de sa victime, venait mettre à exécution sa menace.

Et lui-même, se précipitant l'épée en ligne du cœur, allait atteindre le téméraire enfant, quand celui-ci, se baissant rapidement, lui ramassa les deux jambes d'un homérique coup fauchant de son arme improvisée.

L'assassin du comte roula à terre.

Confiant dans sa force et ne doutant pas que, s'il parvenait à saisir le jouvenceau, il lui serait aisé de le vaincre, il cherchait à se relever, quand un éblouissement lui passa devant les yeux en même temps qu'une lancinante douleur lui étreignait le crâne.

— Tiens, maudit ! — avait dit le fils de d'Artagnan. — Voici une marque qui te servira d'introduction en enfer !

D'un formidable coup de talon l'héroïque enfant lui avait labouré le visage, faisant glisser sur son os frontal une plaque de chair plus large qu'un écu de six livres.

La douleur fit retomber l'homme masqué sur ses genoux et il appela à l'aide.

Un cri d'agonie répondit seul à son appel.

Gérard, ayant saisi un aviron et agissant plus qu'il ne parlait, venait de fracasser le crâne de l'un des survenants.

Le plus surpris de cet exploit fut assurément le brave passeux qui ignorait sa propre force et ne se savait pas l'étoffe d'un foudre de guerre.

— Le garçon n'avait pas la tête bien solide, — pensa-t-il à part lui par manière de s'excuser.

Néanmoins, après cette courte oraison funèbre, il alla prêter main-forte à Landry, qui, de son côté, luttait énergiquement contre les deux autres antagonistes.

Se souciant fort peu de subir le sort de leur camarade, ceux-ci prirent la fuite après une faible résistance.

Quand Gérard et Landry se retournèrent, ils virent, se roulant sur le sol, enlacés, luttant corps à corps, Georges et l'homme masqué, qui était parvenu à saisir le jeune garçon.

Pour s'étreindre comme des fauves, pour s'écraser l'un et l'autre, poitrine contre poitrine, le premier s'était débarrassé de sa gaffe et le second de son épée.

Les péripéties de la lutte les avaient entraînés vers le fleuve; au point où ils se trouvaient, le terrain formait une déclivité telle qu'il était presque impossible de s'y tenir debout; à plus forte raison, deux corps, étroitement enlacés devaient-ils rouler sur cette pente comme s'ils y eussent été poussés.

Gérard et Landry, effrayés, pensèrent à intervenir, mais il était déjà trop tard pour pouvoir s'opposer à cette descente vertigineuse.

Étroitement enlacés l'un à l'autre et ne formant qu'un seul corps, les deux lutteurs roulaient, rebondissaient, glissaient.

En moins d'une seconde, inconscients du danger, tant la colère et la haine les aveuglaient, ils arrivèrent sur le bord du fleuve.

Il était évident que ni l'un ni l'autre ne devait céder.

Et ce duel, commandé par les événements, duel étrange, sauvage, horrible, duel silencieux et sans merci, allait évidemment se terminer par une mort.

Pas un cri, pas un mot!

On n'entendait rien, rien, sauf la respiration haletante qui s'échappait des poitrines oppressées des deux antagonistes et qui se percevait à peine entre le sourd clapotis du fleuve et la plaintive chanson de la brise dans les peupliers.

C'en était fait, ensemble ils allaient franchir le haut du thalweg et disparaître dans le gouffre, quand un temps d'arrêt se produisit.

Une racine, la souche d'un arbre récemment emporté par une inondation les entrava.

Le choc fut si violent, qu'il disjoignit les deux corps.

L'un des hommes s'accrocha à une aspérité qu'il rencontra sous sa main et, de ses pieds, poussa son adversaire placé immédiatement sous lui.

Le vaincu agita désespérément les bras, cherchant à ressaisir celui qui lui échappait, mais l'impulsion fatale lui avait été donnée.

Un bruit sourd se fit entendre, l'eau bouillonna, s'agita avec un clapotement sinistre, puis le silence lugubre et terrifiant se reprit à régner.

IV

LE COMTE D'ABLINCOURT

Issu d'une noble famille poitevine, plus riche en honneur qu'en argent, René d'Ablincourt avait passé sa jeunesse et son adolescence dans la vieille gentilhommière de ses ancêtres, sise non loin de Maupertuis où son père avait définitivement pris ses quartiers de retraite, en s'y mariant, peu après la fin de la *Jeune Fronde*.

René n'ayant pas connu sa mère, morte en le mettant au monde, avait été privé de cette si utile affection. Son éducation s'en était fort ressentie, car le vieux comte, grand chasseur devant l'Eternel et n'ayant qu'une suite modeste, n'avait pu se décider à se séparer un seul jour de son fils qui, de ce fait, au grand détriment de l'instruction qu'il eût pu se faire donner, n'avait appris qu'à assouplir ses muscles à tous les exercices.

Mais René, possédant une intelligence très vive, n'avait pas manqué de tirer des enseignements de toutes les conversations surprises de droite et de gauche.

Il s'était fait ainsi un petit bagage de connaissances qui devaient, grâce à la facilité d'assimilation de son esprit, se développer plus tard et se former au contact du monde.

A la mort de son père, le jeune homme, ne voulant pas rester dans la petite maison campagnarde qui lui aurait rappelé de trop douloureux souvenirs, vendit le peu qu'il possédait et vint s'installer à Paris avec

un domestique nommé Landry, qui ne l'avait jamais quitté depuis sa naissance et était le dévouement même.

Son titre de comte et sa bonne mine lui valurent d'être accueilli à la Cour, où une singularité bizarre ne tarda pas à le faire remarquer.

Comme beaucoup de ceux qui ont été élevés par des hommes, René, inhabitué aux visages féminins, — car, à dater de la mort prématurée de la comtesse, le vieux frondeur avait rompu avec toutes les personnes du sexe, — s'était d'abord senti intimidé en présence des dames, puis, après étude, ayant cru découvrir en chacune d'elles des trésors de frivolité et d'astuce, il s'en était instinctivement écarté, éprouvant pour toutes une sorte de répulsion.

A cette époque bénie, où les petites bourgeoises se faisaient un tremplin de leur honneur, où les grandes dames se donnaient le luxe d'entretenir des *mignons*, une telle singularité était bien faite pour piquer la curiosité de toutes les filles d'Ève qui étaient le plus bel ornement de la Cour de France, d'autant mieux que le jeune René d'Ablincourt était très joli cavalier et passait, à bon droit, pour une rare primeur.

Deux ans environ avant les événements qui forment le sujet des précédents chapitres, le comte d'Ablincourt, alors âgé de vingt et un ans, était en haute faveur. Chose étrange, sans le chercher, sans même le vouloir, il devait tout à celles pour lesquelles il ne cachait pas assez son éloignement.

Les dames, en effet, avaient fait assaut de grâce autour de lui sans rien obtenir, et les plus expertes ou les mieux en situation, s'étaient alors avisées de le pousser, en usant de leur crédit, pensant bien obtenir de la sorte d'être distinguées par l'ombrageux gentilhomme.

Les bonheurs et les malheurs viennent par troupes.

René était sur une pente favorable et tout devait désormais lui sourire... il le croyait du moins.

Un matin, à son lever, Landry lui remit un pli.

Le comte l'ouvrit sans empressement, mais, après y avoir jeté les yeux, il sauta sur ses pieds.

— Sans retard, — pensa-t-il tout haut, — il me mande d'aller en son hôtel, sans retard !

— S'il n'y a pas d'offense, qui vous mande cela? — questionna Landry, auquel certaines familiarités étaient permises.

— M. de Louvois, — répondit le comte.

— Le ministre ! — exclama le dévoué serviteur, en battant des mains. — Ah ! mon cher maître, votre fortune est faite !

René d'Ablincourt, quoiqu'il ne fût peut-être pas du même avis que Landry, car il connaissait un peu le ministre de la guerre, s'habilla en hâte, sachant bien que cet appel équivalait à un ordre.

Moins d'une heure après, il se présentait à la porte d'un somptueux hôtel, situé entre les rues Richelieu et Sainte-Anne, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par le square Louvois et l'ancien théâtre de ce

nom qui sert actuellement de magasins de décors à l'Opéra-Comique.

Les yeux du comte examinèrent machinalement la porte monumentale de l'hôtel, construit par Chamois, et il en franchit le seuil.

L'hôtel Louvois, dont il ne reste plus que le souvenir, puisqu'il fut successivement remplacé par le théâtre Montausier et par la fontaine Rameau, était plein de magnificences, mais moins fastueux, cependant, que celui de Colbert qui aimait à s'entourer de merveilles, probablement pour oublier sa laideur personnelle.

Le comte d'Ablincourt monta un large escalier de marbre blanc, traversa une antichambre et pénétra dans un salon tapissé en damas mordoré, précédant le cabinet du ministre, pièce immense, éclairée par quatre fenêtres donnant sur les jardins. Au milieu de ce salon et en tenant la majeure partie, une table, aux proportions exagérées, était surchargée de plans, de papiers et de livres. Aux murailles, le long desquelles se rangeaient de hauts fauteuils de chêne, sculptés aux armes de Louvois, étaient appendus des tableaux représentant les hommes de guerre les plus célèbres, des cartes, des dessins de villes fortes et les derniers tracés des travaux opérés par Vauban.

François Michel Le Tellier, marquis de Louvois, entrait alors dans sa quarante-septième année. A l'âge de vingt-deux ans, il avait épousé une riche héritière, Mlle Anne de Souvré, marquise de Contravaux, et obtenu la survivance de son père comme secrétaire d'Etat au département de la guerre.

Tout l'opposé de Colbert, sous le rapport physique comme sous celui du travail, il était assez bien fait de sa personne avait une figure agréable et était réputé pour la brutalité de ses manières. Son esprit paraissait peu ouvert, quoiqu'il eût l'humeur vive, même emportée. Il ne se cachait pas pour avouer lui-même qu'il haïssait mortellement le travail et aimait, par contre, passionnément le plaisir.

Le roi s'était prêté d'assez bonne grâce à l'éducation du marquis, voulant bien prendre pour une lenteur d'aptitude les preuves qu'il lui avait données de son invincible paresse. Mais, rompant enfin avec son existence de plaisirs, Louvois s'était définitivement mis au travail, donnant de hautes preuves d'intelligence, et parvenant, comme ministre, à réorganiser l'armée, malgré l'opposition entêtée de M. de Turenne qui avait fort bien senti que l'avènement d'un tel bourru au ministère ne promettait que des hauteurs et des rebuffades aux généraux; or, le grand homme ne voulait pas être soumis à ce régime.

Le parti catholique, prenant, de jour en jour, une plus grande extension, le ministre crut de son devoir, — de son intérêt plutôt, — de s'en déclarer le chef, mais d'une façon occulte, — nous disons occulte, car Louis XIV penchait surtout pour la conciliation, voulant encore conserver quelque mesure dans l'injustice même, mais c'était l'esprit de Louvois et non le sien qui dirigeait et les protestants le sentirent durement.

Bien qu'investi du portefeuille de la guerre — si tant est qu'à cette époque les ministres eussent des portefeuilles, ce qui n'est pas prouvé — Louvois n'en avait pas moins une très grande influence sur toutes les autres choses du gouvernement.

Ce prestige lui venait de son alliance avec la gouvernante des enfants illégitimes du roi, de celle qui devait bientôt être *presque* reine.

A peu de chose près, aussi indispensable que le successeur de Mazarin, il ruinait les finances de l'État par une guerre incessante en même temps que Colbert tâchait de les équilibrer par ses combinaisons.

On sait la phrase typique qu'il lança un jour au sortir d'une entrevue agitée avec Louis XIV : « Je suis perdu si je ne donne de l'occupation à cet homme. Il n'y a qu'une guerre qui puisse l'empêcher de se passer de moi ! »

Généralement, il voulait la guerre, il la voulait terrible, impitoyable. Cependant il s'empressait de la déconseiller quand son intérêt était ailleurs.

Or, au moment dont nous parlons, les relations entre le gouvernement français et le gouvernement espagnol étaient excessivement tendues. Et, bien qu'étant le maître, Louis XIV les supportait par cela même que Louvois lui avait fait entrevoir les dangers d'une rupture immédiate.

Lorsque M. d'Ablincourt, annoncé par un huissier de l'hôtel, fit son entrée dans le cabinet du ministre, celui-ci était assis devant sa grande table et parcourait des yeux un rapport.

De la main, le ministre fit signe à son visiteur de prendre un fauteuil placé non loin du sien et lui demanda sans préambule :

— Comte d'Ablincourt, n'êtes-vous pas un fervent chrétien?

— Certes, Excellence ! — répondit celui-ci en prenant place sur le siège qui lui avait été désigné.

— Bien dit !... Cela étant, vous déplairait-il de vous déclarer ouvertement pour le parti de Sa Majesté catholique Charles II d'Espagne et d'accepter une mission fort délicate dont j'aurais l'intention de vous charger?

Le jeune gentilhomme poitevin fit un brusque mouvement et répliqua, avec trop de franchise :

— Monseigneur, cela ferait mieux que me déplaire; cela me répugnerait.

— Monsieur !... — s'écria le marquis de Louvois, tandis qu'une fureur soudaine se reflétait sur son visage.

— Monseigneur, — reprit le comte, — veuillez ne pas me tenir rigueur, si je parle à cœur ouvert... Je suis pour l'apaisement et surtout pour la liberté de conscience. On veut, en dépit de la résistance du roi, arriver à la révocation de l'édit de Nantes, qui protège les protestants, bien faiblement, il est vrai, mais assez cependant, pour leur accorder le droit de vivre. On veut en arriver à les opprimer, à les tor-

turer de nouveau, et cela parce qu'ils ont le tort, très grand à vos yeux, de ne pas penser absolument comme nous. Eh bien, Excellence, je vous le dis, si vous avez besoin d'être aidé dans une semblable tâche, cherchez ailleurs... je ne suis pas l'homme qu'il vous faut !

En prononçant ces derniers mots, le jeune comte s'était levé.

Le ministre avait imité ce mouvement, mais autant le premier gardait une contenance calme et digne, autant le second était pâle et paraissait avoir du mal à se contenir.

— Vous regretterez ces paroles, monsieur, — prononça ce dernier, les dents serrées, ce qui donna à sa voix une sorte de sifflement ressemblant fort à celui du reptile.

Le comte s'inclina.

— Et d'ailleurs, — reprit Louvois, parvenant à se maîtriser un peu, — qui vous dit que la mission dont je voulais vous charger, eût pour but de contrecarrer les idées du roi?

— Il fallait vous expliquer, Monseigneur.

— M'expliquer ! — répéta le ministre avec stupeur. — Je ne m'explique pas, monsieur : j'ordonne !

Le comte regarda gravement tout autour de la pièce et dit :

— Je ne vois pas de valet ici... et Votre Excellence comprendra que le comte d'Ablincourt n'est pas fait pour recevoir les ordres de quelqu'un.

— Pas même ceux du roi?

— Excepté ceux du roi.

— En ce cas, monsieur, apprêtez-vous à exécuter celui que Sa Majesté ne tardera pas à vous expédier.

— Quel sera-t-il?

— De partir.

— Pour l'Espagne, sans doute?

— Peut-être aurez-vous le droit de choisir, — ricana le ministre en se rasseyant.

— L'exil? — fit le comte.

— Ou la Bastille !... oui, monsieur.

— Oh, Monseigneur ! que direz-vous donc au roi?

— Vous m'interrogez, ce me semble?

— J'en ai le droit, — s'écria le gentilhomme, — étant donné que vous voulez attenter à ma liberté !

— N'élevez pas la voix, comte. Vous êtes l'ami du prince Charles, duc de Lorraine qui, depuis trop longtemps déjà, brave nos armées.

— C'est faux ! — hurla le comte, hors de lui. — C'est une insinuation indigne !

Le ministre le savait bien; mais il lui fallait un prétexte, et Dieu sait qu'il était inventif.

— Je fournirai les preuves de ce que j'avance, — laissa-t-il tomber avec froideur.

— Monseigneur, oserez-vous...

— Certes, monsieur ! — interrompit Louvois en prenant une plume et en ouvrant un des gros registres qui encombraient son bureau. — Je ne vous retiens plus, vous pouvez vous retirer.

Le comte comprit qu'il n'y avait pas à insister. Il lança un regard de mépris à cet homme qui jouait au despote et sortit sans même daigner saluer.

Dès que son visiteur l'eût quitté, le marquis de Louvois se releva en murmurant :

— Qui n'est pas avec moi est contre moi !... ce petit comte n'est pas fort?

Cinq minutes plus tard, il montait en carrosse et se faisait conduire au Louvre.

Malgré sa stoïque résistance et la dignité de sa tenue devant le ministre, M. d'Ablincourt comprit fort bien qu'il était perdu.

La haine d'un homme comme M. de Louvois était un fardeau trop lourd à porter. Il fallait plier quand même.

— Ce soir, — se dit-il, — dans une heure, peut-être, il ne sera plus temps. Si je n'avais que l'exil à redouter, j'attendrais. Mais la Bastille ou le donjon de Vincennes... la séquestration... la mort anticipée, non !.. Il faut fuir ! Fuir au plus vite !

Il retourna à son logis, rassembla à la hâte ses plus précieuses valeurs, prit ses deux meilleurs chevaux, sortit de Paris en compagnie de Landry et gagna à franc-étrier la route d'Espagne.

Le lendemain, le comte d'Ablincourt déclaré coupable de trahison, au grand désespoir des dames de la Cour et pour un motif que Louis XIV se garda bien de vérifier, était déféré au Parlement qui, fort peu de temps après, le condamnait par contumace, au bannissement et à la confiscation de ses biens.

V

L'AMOUR !

A Madrid, où put, fort heureusement, se réfugier le comte, la noblesse espagnole, malgré sa morgue légendaire, accueillit favorablement le proscrit.

Tout plaidait pour lui, d'ailleurs : sa jeunesse, son malheur, sa

noblesse et surtout le prestige de son séjour à la première cour d'Europe. Sans coup férir, il sut prendre sa place et se faire ouvrir les salons des plus fiers hidalgos.

En arrivant à Madrid, René s'était laissé guider par le loyal Landry qui avait loué pour son maître, dans une maison de simple apparence, non loin de la puerta de Toledo, deux chambres garnies de tout le nécessaire.

Des fenêtres de ces chambres, on voyait la façade splendide d'une sorte de palais qui n'était autre que l'hôtel de la Torre de Los Lujanes, — autrefois habité par François Ier, prisonnier.

Tout d'abord, le jeune comte ne fit guère attention à ce voisinage et ne s'enquit même pas pour savoir à qui appartenait cet hôtel, dont il ignorait le côté historique.

Le bon Landry, pour distraire son maître et lui enlever son humeur noire, car, quoiqu'il n'y parût pas, un sentiment de vengeance commençait déjà à germer dans l'esprit de l'exilé, lui conseilla de faire une promenade dans la ville.

La capitale des Espagnes était alors, à peu de choses près, ce qu'elle est encore aujourd'hui. Cependant, au lieu d'être badigeonnées uniformément à la chaux, les maisons étaient recouvertes de couleurs fantasques parmi lesquelles se remarquaient des teintes de vert-serin, rose-bleuté et ventre de biche. Dans les rues, inondées de lumière, marchaient, avec le « hanchement » typique de leur race, des manolas long voilées, se servant de leur éventail déployé comme d'un parasol; des Valançais demi-nus, à tournure de bédouins et des mendiants affreusement haillonneux et couverts de plus d'infirmités que l'humanité tout entière ne peut en avoir.

Loin de calmer la tristesse du jeune homme, cette première promenade dans Madrid ne fit que l'augmenter. Le regret de la patrie absente et la colère d'avoir été victime d'une infâme et fausse dénonciation, aigrit son bon naturel au point qu'il se résolut à ne plus vivre que pour la vengeance.

C'est dans cette intention qu'il avait accepté de se montrer dans les salons. Il y noua des relations. Les diplomates, surtout, semblaient être l'objet de ses avances.

C'est ainsi qu'il devint bientôt l'ami intime d'un jeune secrétaire aux affaires d'état : le marquis de Castel de Rios, — celui-là même qui, beaucoup plus tard, devait être envoyé comme ambassadeur à Louis XIV pour lui faire connaître les dispositions testamentaires du feu roi Charles II, lesquelles nommaient le duc d'Anjou au trône d'Espagne.

Grâce à ses nouvelles relations et à ses recherches incessantes, le comte d'Ablincourt acquit bientôt la certitude que, Dieu aidant, il pourrait, à son tour, terrasser son puissant ennemi.

Il entrevoyait des preuves, qu'il ne pouvait encore saisir, mais dont il espérait bien s'emparer à un moment donné.

Armé de documents, pièces à conviction terribles, il foudroirait Louvois en les faisant parvenir au roi.

Ces documents, dont il soupçonnait l'existence, et qui existaient réellement, favorisaient la politique de Charles II d'Espagne et, par conséquent, n'étaient point du tout en rapport avec les idées de Sa Majesté Louis XIV.

En effet, alors que le roi de France voulait, sinon protéger les adeptes de la religion réformée, du moins leur donner du repos en les laissant bénéficier des quelques prérogatives dont ils étaient investis, le ministre Louvois prêchait, pour ainsi dire, la guerre de religion, — guerre qui devait arriver par la suite sous le nom de « Succession d'Espagne » — et envoyait dans ce sens des dépêches au gouvernement de l'Escurial.

Etant donné le caractère hautain, entier de Louis XIV, il devait y avoir là, si l'on pouvait en fournir les preuves, de quoi mettre un homme, fût-il ministre et tout puissant, en état d'accusation.

René d'Ablincourt menait donc sourdement son enquête et espérait bientôt la voir aboutir, quand une passion plus douce, s'emparant soudain de son cœur, vint un peu le détourner de son but.

L'hôtelier qui louait au comte ses deux chambres garnies, ayant la langue non moins bien pendue que la plupart de ses pareils, s'était fait un devoir de renseigner Landry sur tout le voisinage, et Landry ayant rapporté ces racontars à son maître, celui-ci avait appris que le somptueux hôtel de la Torre de Los Lujanes, faisant face à ses fenêtres, était habité par deux personnes de haute qualité : le duc Hernan de Sandoval y Palomas et sa fille la senorita Inès.

Peut-être René aurait-il pensé à se faire présenter au duc, dans le seul but d'avoir une connaissance utile de plus, s'il n'y avait pas eu la senorita Inès, mais nous savons quelle répulsion instinctive l'éloignait des femmes.

Cependant, après deux mois de séjour, une curiosité singulière le poussa à questionner son ami Castel de Rios sur la fille du duc.

— Hombre ! — s'écria l'Espagnol à la première question. — Désirer voir de près la senorita Inès, c'est vouloir jouer avec le feu, mon cher comte !... Inès de Sandoval n'a pas encore atteint son dix-septième printemps, mais c'est une perfection si accomplie en grâce et en beauté, que les Andalous de Séville où elle est née, lui ont donné le surnom de « Perle de Séville », et Dieu sait pourtant que toutes les Andalouses sont parfaites !... Au surplus, je peux vous présenter au duc et vous jugerez.

Le comte accepta; une force indépendante de sa volonté le poussait vers cette jeune fille qu'il ne connaissait pas mais dont, presque chaque jour, il lui avait semblé deviner le fin profil à travers les lamelles des jalousies d'un « mirador ».

Hernan de Sandoval y Palomas, grand d'Espagne s'il en fût, et

« Riche-Duc », de par son incalculable fortune, ouvrit ses portes au gentilhomme proscrit sur la recommandation du marquis de Rios.

La senorita Inès méritait le titre flatteur que lui avaient donné ses compatriotes. Plutôt petite que grande, elle avait une taille flexible, un buste bien pris, des bras et des épaules dont la ligne idéale pouvait souffrir la comparaison avec la sculpture antique. Les ondes soyeuses de ses opulents cheveux d'ébène encadraient son visage transparent et pur comme un camée. Mais on n'avait rien vu avant de voir ses yeux qui semblaient avoir dérobé un peu de l'azur du ciel !

En l'apercevant, René d'Ablincourt fut comme ébloui et, oubliant du coup son aversion pour les femmes, tout troublé, il s'avança vers celle qui venait de prendre et devait garder à jamais son cœur.

De son côté, la jeune senorita, à la grande stupéfaction de ses nombreux adorateurs qu'elle avait toujours su tenir en respect, parut se départir de sa coutumière froideur pour faire accueil au comte.

Le fin profil aperçu chaque jour par René derrière les jalousies du mirador de l'hôtel du duc était bien celui d'Inès de Sandoval. Jusqu'alors, elle n'avait pas encore rencontré le type idéal de son rêve, de ce rêve qui a hanté et hantera éternellement le cerveau des filles d'Ève à l'heure où la puberté éveille en elles de troublantes et indéfinissables pensées.

Comment avait-elle remarqué M. d'Ablincourt?

Le hasard seul en était cause.

Le lendemain de son arrivée à Madrid étant un dimanche, le gentilhomme français, fidèle à ses devoirs religieux; s'était rendu à *la Incarnacion*, église la plus voisine de sa demeure. Là, devant la conque de porphyre de l'immense bénitier, il s'était rencontré avec deux dames voilées dont il n'avait pu apercevoir le visage, mais auxquelles avec une galanterie irréfléchie, il avait tendu ses doigts au bout desquels gouttait l'eau purificatrice.

D'ordinaire, de l'autre côté des Pyrénées, ces façons courtoises ne sont pas en usage dans les églises où cependant se donnent un nombre incalculable de rendez-vous amoureux, mais l'une des dames ayant accepté la politesse, l'autre fit comme sa compagne et toutes deux passèrent.

Si René ne garda aucun souvenir de cette rencontre banale, il n'en fut pas de même d'Inès de Sandoval, la première des deux dames, dont tout l'être avait tressailli au contact des doigts du comte.

Au retour de la Incarnacion, elle chargea sa suivante, — une jeune négresse de son âge, nommée Carita, — de s'informer discrètement du galant gentilhomme dont, malgré l'épaisseur de son voile, elle avait pu détailler les nobles traits.

La tache de Carita, devons-nous le dire, ne fut pas trop malaisée, car l'hôtelier du comte, en une seule conversation, lui donna, sur la situa-

tion et la noblesse de son locataire, un peu plus de renseignements qu'il n'en avait lui-même.

C'est à partir de cette époque que le maître de Landry avait cru voir journellement une exquise silhouette féminine en faction à l'abri des jalousies du mirador.

Avec de telles prédispositions, on comprendra que la belle senorita devait aplanir toutes les difficultés qui ne pouvaient manquer de surgir sous les pas de l'amoureux débutant.

Du jour au lendemain, les visites du gentilhomme français à l'hôtel de la Torre de los Lujanes se firent fréquentes. Seul, le Riche-Duc eût pu prendre ombrage de ses assiduités, mais il les ignorait en partie, car, après des paroles insignifiantes qui, bientôt, étaient devenues plus expressives, une entente tacite s'était établie entre les deux jeunes gens. Ils appelèrent à leur aide toutes les ressources de leur imagination pour se voir en secret.

L'amour, un amour impétueux s'était si soudainement emparé de ces deux cœurs inexpérimentés, que rien, désormais, ne pouvait l'enrayer.

Carita fut, d'abord, toujours en tiers dans leurs rencontres; puis, sur les instances du comte, qui se croyait assez fort contre lui-même, la senorita Inès se décida à éloigner sa fidèle négresse pour recevoir le proscrit.

Qui se risque sur cette pente, glisse infailliblement.

Les pauvres enfants ne furent pas maîtres de s'arrêter à temps...

Hélas ! le désespoir suit généralement les heures délicieuses passées en protestations et serments d'amour.

La senorita Inès pleura, sachant fort bien que le duc Hernan, son père, ne consentirait jamais à une union qu'il qualifierait à n'en pas douter de mésalliance : un grand d'Espagne, descendant du fameux évêque de Tuy, plus noble et plus riche à lui seul que toute une province, donner sa fille à un comte procrit et proscrit par le grand ministre Louvois, tout-puissant non seulement en France mais encore en Espagne, était-ce possible?

Le comte d'Ablincourt, pourtant, n'était pas homme à transiger avec le devoir et, quoiqu'il se rendît très bien compte de toutes les objections qui pourraient lui être opposées, il adorait trop sincèrement Inès pour ne pas tout braver.

Il se présenta donc au Riche-Duc et lui demanda la main de la senorita sa fille.

Ce fut une entrevue épique dans laquelle le grand d'Espagne, outré, écrasa presque sous son dédain le pauvre gentilhomme.

Cette démarche eut un résultat diamétralement opposé à celui qu'on en attendait.

Le duc Hernan défendit à l'exilé de jamais refranchir le seuil de la

Torre de Los Lujanes et eut la cruauté de doubler l'insolence de cette élimination en parlant devant ses nombreux valets.

Dès lors, la Perle de Séville resta confinée au fond de son appartement, renonçant de son plein gré à aller dans le monde. Le duc ne jugea pas opportun de l'y contraindre, et la jeune fille, pour se distraire de ses sombres pensées, se remit à vivre derrière les jalousies de son mirador.

Elle ne garda auprès d'elle que Carita, créature douce et dévouée que la duchesse, de son vivant, avait ramenée d'au-delà des mers.

Devant cette confidente, unique témoin de son court bonheur et de ses peines, Inès laissait couler ses larmes.

La jeune négresse s'ingéniait à la consoler. N'y parvenant pas, elle comprit qu'elle n'y réussirait qu'en reprenant son ancien rôle d'éclaireuse et en apportant des nouvelles du comte dont le nom revenait sans cesse sur les lèvres de la pauvre désespérée.

Sans rien dire à la senorita, usant de la liberté qu'elle avait de sortir et de rentrer, elle eut l'idée de se présenter au domicile du comte; domicile où elle ne s'était plus rendue depuis sa conversation avec l'hôtelier.

Sa venue fut comme un rayon de soleil dans le ciel sombre du proscrit, et, quand Carita retourna près de sa maîtresse, elle était porteuse d'un billet scellé aux armes d'Ablincourt, qu'elle lui remit sans mot dire.

Le pauvre cœur d'Inès battait à se rompre. Elle devina, comprit, et, dans un élan de reconnaissance infinie, sauta au cou de la jeune paria pour l'embrasser avec effusion.

Des larmes coulèrent sur les joues de Carita, qui ne put que murmurer :

— Oh ! maîtresse !... Bonne maîtresse !

Durant deux mois, la jeune négresse, à laquelle son dévouement donnait de la ruse, servit d'intermédiaire entre les deux amants qui ne savaient écrire que le verbe aimer en le conjuguant sur tous les tons.

Mais il ne devait pas en être ainsi bien longtemps.

Un jour, le comte reçut une lettre dans laquelle, au milieu de phrases incohérentes, il devina plutôt qu'il ne lut le nouveau malheur qui menaçait de les frapper.

Inès allait être mère.

Elle le lui avouait, ou plutôt le lui faisait comprendre, et les taches qui maculaient le papier, taches provenant de larmes qu'elle avait répandues, disaient assez ce qu'elle avait souffert en essayant de faire cette cruelle révélation.

Le comte prit une soudaine et énergique résolution.

Il venait de concevoir un projet, insensé sans doute, mais le seul qui pût leur offrir quelque chance de salut. Il l'écrivit à Inès.

De tout ce qu'il lui dit, un seul mot subsista, absorbant toutes les

phrases pour se présenter toujours, toujours, à toutes les pages, à toutes les lignes.

Ce mot était : « Partons » !

Quand la jeune fille eut lu cette lettre, elle tomba dans une profonde rêverie.

La proposition du comte, qu'elle avait tout d'abord jugée impossible, prit corps dans son esprit et grandit au point de l'absorber entièrement.

Partir?... Pourquoi non?

Son père avait-il eu pour elle cette tendresse, cette sollicitude que les plus misérables prodiguent à leurs enfants?

Non !

Comme le disait sa fière devise : *Ninguno fuera mi!* (Nul excepté moi !) C'était un descendant de ces anciens vainqueurs des Maures qui ne vivaient que pour l'orgueil de leur nom. Or, depuis la mort de la duchesse de Sandoval, Inès ne le voyait, ne l'apercevait plutôt, qu'à de rares intervalles. C'était presque un abandon !

Et il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisque lui, son unique défenseur, ne s'était pas même occupé de prémunir la malheureuse enfant contre la passion naissante qui avait envahi son cœur.

A part son père, qui l'eût protégée? Personne ! Livrée à elle-même, elle devait infailliblement être vaincue.

Sur qui donc devait retomber la responsabilité de sa défaite? Sur celui qui, chargé de veiller sur elle, avait failli à son devoir !

Toutes ces pensées se heurtaient dans la tête de la pauvre enfant. Elle les combattait mais elles revenaient sans cesse à son esprit et toujours pour lui démontrer l'impossibilité absolue dans laquelle elle était de rester plus longtemps sous le toit paternel.

Fuir, c'était évidemment courir au-devant d'un scandale épouvantable; mais braver la colère du Riche-Duc, en lui faisant l'aveu de la faute commise?... Et cette faute, une fois connue de tous, ce qui ne manquerait pas d'arriver, ne soulèverait-elle pas un scandale plus grand encore?

Une semaine s'écoula pendant laquelle elle s'affermit dans la résolution qu'elle sentait devoir prendre.

Elle se décida enfin et fit connaître sa décision au comte René par l'entremise de Carita.

Le soir de la fuite fut arrêté, mais la senorita Inès y mit une condition.

« Je veux être votre femme devant Dieu, — écrivit-elle au comte. — Je ne consentirai à vous suivre que lorsqu'un prêtre aura béni notre union. »

La proposition enthousiasma M. d'Ablincourt, qui n'eût pas osé la faire, après la verte leçon que lui avait donnée le duc Hernan.

Il se mit en quête d'un ministre du culte — et certes, ils ont toujours

été nombreux en Espagne, — qui voulût bien se charger de cette cérémonie religieuse.

Il n'eut pas de peine à trouver un moine, titulaire d'une petite chapelle dans laquelle il officiait, qui consentit à célébrer l'union projetée.

Pour que l'acte qui allait s'accomplir eût une certaine valeur au nom de la société, il était indispensable que deux témoins apposassent leurs signatures à côté de celle du moine.

Le marquis de Castel de Rios et un de ses amis, acceptèrent de remplir cette formalité et jurèrent de garder le silence, tant que le comte le leur imposerait.

La nuit fixée pour la fuite, Inès de Sandoval sortit, soutenue presque par Carita, qui ne voulut pas l'abandonner.

A quelques pas de l'hôtel de la Torre de Los Lujanes, une voiture, sorte de carrosse du temps, dont le cocher n'était autre que Landry, attendait, dissimulée dans l'ombre. Une portière s'ouvrit, la senorita et sa suivante prirent place aux côtés du comte et le véhicule roula dans la direction de la chapelle San Benito, située à l'extrémité de l'un des faubourgs de Madrid.

Les témoins du comte et le moine attendaient les fiancés.

La cérémonie terminée et l'acte signé, dont un extrait du registre fut remis au comte, celui-ci serra les mains des deux gentilshommes, reçut une dernière bénédiction du bon padre et partit avec celle qui devait, désormais, s'appeler la comtesse d'Ablincourt, et Carita.

Le mariage des deux jeunes gens était bon et valable, l'union religieuse étant seule en usage à cette époque.

VI

UNE CRÉATURE DE M. DE LOUVOIS

Ainsi qu'Inès l'avait prévu, le scandale fut grand à Madrid, quand on apprit cette disparition que l'on qualifia de rapt, d'enlèvement. On en chuchota même à la cour de l'Escurial.

Le duc Hernan, furieux, ne put que dévorer sa honte.

Il n'était point facile alors de poursuivre des fugitifs. Il fallut donc se contenter des quelques démarches tentées et qui, naturellement,

restèrent infructueuses; la police espagnole étant loin d'égaler la nôtre qui, cependant, n'était encore qu'à ses premiers et timides essais.

Par exemple, quelqu'un qui fut fort marri de cette catastrophe, fut un certain baron de Souvré, âme damnée de Louvois et, par ce fait, résidant presque aussi souvent en Espagne qu'en France.

Le baron de Souvré, homme fort dangereux sous des dehors placides, — en tant que politique s'entend, — servait admirablement les menées mystérieuses et sournoises du ministre.

A Madrid, il avait, de son côté, fréquenté l'hôtel du duc de Sandoval y Palomas et, lui aussi, s'était épris d'un amour confinant à la passion, pour la belle « Perle de Séville ».

Au moment de la disparition de cette dernière, le baron de Souvré allait précisément la demander en mariage au Riche-Duc, et nul doute qu'il eût obtenu un consentement, appuyé comme il l'était par une puissance qui prévalait en ce moment aux yeux de tout Espagnol.

Dans une entrevue qu'il eut avec le père de la fugitive, il apprit de ce dernier le nom du ravisseur, car, le duc Hernan n'en doutait pas, c'était bien le comte d'Ablincourt qui avait enlevé sa fille. D'ailleurs, on ne se gênait guère pour le dire bien haut dans la société madrilène. On avait d'abord supposé; ensuite, les suppositions, prenant une certaine consistance, avaient fait place à la conviction, si bien qu'au moment où le baron de Souvré se rongeait les poings, en proie à une fureur indescriptible, tout le monde donnait un nom à son heureux rival.

D'une nature jalouse à l'excès, et, jointe à la jalousie, la haine qu'il éprouvait déjà pour M. d'Ablincourt, le baron jura de devenir le mauvais génie, non seulement du comte, mais encore d'Inès, qui, pourtant, ne lui avait jamais rien promis, ne lui avait jamais rien fait espérer.

Cet homme, qui ne voyait que le mal, se croyant outragé autant par l'un que par l'autre, résolut de rechercher les fugitifs, de les poursuivre, de les atteindre et de leur faire payer chèrement l'immense fortune qu'il perdait par leur fait.

Car, si déplaisant que cela soit, il nous faut bien avouer que ce baron de Souvré tout amoureux qu'il pût être de la belle Inès, en songeant à la demander en mariage, avait surtout compté sur l'opulence de sa dot et sur son fastueux héritage.

Ce gentilhomme, qui comptait à peine vingt-cinq ans, avait déjà terni son blason de maintes souillures. Son esprit pervers le poussait à faire le mal pour le mal, et il était d'autant plus dangereux que l'intelligence ne lui manquait pas.

Louvois savait deviner ces sortes d'hommes. Il s'était donc attaché celui-là, sachant bien que ses passions une fois mises en jeu, pour les satisfaire, il ne reculerait devant aucune infamie.

Une autre considération avait encore poussé le ministre à lui trouver un emploi de son choix : sa femme, la marquise de Louvois, était

née de Souvré, et il trouvait plaisant d'entretenir Raoul de Souvré « presqu'un parent », disait-il avec raillerie.

Le baron courut de province en province, de ville en ville, de bourgade en bourgade, partout cherchant, interrogeant et nulle part ne trouvant trace du comte et de celle qu'il avait enlevée.

Un jour, qu'ayant franchi les Pyrénées, en compagnie de deux écuyers qui formaient son escorte, il était rentré en France et avait atteint la Gascogne, il s'arrêta à l'entrée d'un village qui avait nom Blessac.

Quand il y arriva, il était seul ayant, par caprice sans doute, fourni un assez long temps de galop qui l'avait momentanément séparé de sa suite.

Avisant une auberge, la seule, d'ailleurs qui existât, il héla un jeune garçon, assis au soleil et dans la chevelure blonde duquel l'astre, à son déclin, mettait des reflets pourprés.

— Holà ! manant, — cria-t-il. — Viens ça !

Celui à qui s'adressaient ces mots ne répondit pas.

Le baron de Souvré, fronçant le sourcil, reprit en élevant davantage la voix :

— M'as-tu entendu, drôle?... viens ça !

L'adolescent, dont le costume et la tournure semblaient révéler qu'il était d'une condition au-dessus de celle des villageois, regarda alors autour de lui et, se voyant seul, ne douta plus que ces paroles fussent à son adresse.

Lentement, il se leva, secoua les boucles d'or qui entouraient son visage d'enfant, s'approcha de l'insolent qui venait de l'apostropher et, presque souriant, lui demanda :

— Ce n'est pas à moi que vous parlez, n'est-ce pas, monsieur?

— Si fait !

— Ah !... Et vous m'appelez...?

— Drôle !... manant ! — répondit le baron, trop heureux d'éclabousser un vilain. — Mais, trêve de verbiage et réponds-moi !

— Oh !... oh !... oh !... — fit par trois fois le jeune garçon, en montant la gamme. — Avant cela, monsieur, vous plairait-il de descendre de votre monture?

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Pour que je vous fasse rentrer dans la gorge les insolences que vous m'avez gratuitement prodiguées, — répliqua le blondin, qui commençait à s'échauffer et dont le sang s'était subitement porté au visage.

— Qu'est-ce à dire? — s'écria M. de Souvré avec hauteur.

— Allons, houst ! Pied à terre et vivement ! — continua le petit homme en saisissant l'une des bottes du cavalier.

Celui-ci, qui tenait une houssine, la leva sur l'impertinent.

Mais, avant qu'elle n'ait atteint le but, brusquement tiré de sa selle,

il vidait les étriers et allait s'étaler tout de son long sur la route poudreuse.

Le baron poussa un retentissant juron et se releva en mettant l'épée à la main.

La vue de la lame brillante ne parut pas trop impressionner le garçon, qui se contenta de faire quelques pas en arrière et cria :

— Papa Manifou ! passez-moi ma brette !

La porte de l'auberge s'ouvrit. Une bonne et loyale figure de vieillard apparut en demandant :

— Qu'y a-t-il, chevalier?

— Ma brette !... vite ! — répéta le jouvenceau, — ou je vais être assassiné !

A ce moment, le baron hors de lui, fondait sur l'enfant. Une seconde encore, et le petit blondin allait être transpercé, quand l'épée de l'insolent gentilhomme vola en éclats sous le choc du lourd bâton sur lequel s'appuyait le vieillard l'instant précédent.

— Patience, monsieur, — prononça en même temps ce dernier, en allant se placer entre l'antagoniste du jeune homme et les tronçons de sa rapière. — Patience ! Quand l'enfant aura la sienne, on vous fournira une autre lame et vous n'aurez rien perdu en attendant, bagasse !

Parlant ainsi, il se tenait les bras croisés devant le gentilhomme furieux et le fixait froidement.

— Arrière ! — hurla le baron.

Le blondin, qui s'était élancé dans la maisonnette, en ressortait, tenant deux vieilles rapières, grossièrement façonnées et dont les derniers des reîtres n'eussent pas voulu se servir.

Il en jeta une aux pieds de M. de Souvré.

Le vieillard s'effaça.

— Ramassez cette épée ! — dit-il, — et que la danse commence !... Mordious ! le chevalier Georges va vous enseigner une « courante » dont vous n'avez pas la plus légère idée !

Le baron se saisit de l'arme et, comme le vieillard et l'enfant croyaient qu'il allait tomber en garde, ils l'entendirent crier :

— A moi ! sus à ces manants !

Les deux écuyers arrivaient au galop sur le lieu de la scène.

Celui que papa Manifou appelait le « chevalier Georges » se précipita au devant des survenants qui avaient dégainé, et déjà les fers se choquaient quand les habitants de Blessac, attirés par le bruit, firent irruption.

En somme, c'était un des leurs qu'on attaquait, et un gros luron qui, de loin, avait été témoin de l'agression, avait eu le temps de raconter ce qui s'était passé.

L'émulation guerrière gagna les villageois. Ils se ruèrent sur les trois assaillants, en opposant à leurs épées des fourches, des pelles et des fléaux.

— Laissez-les-moi ! Laissez-les-moi donc ! — hurlait le jeune garçon en se démenant comme un diable. — Je veux châtier comme il le mérite cet impudent butor et faire un pas de conduite à ses valets.

Mais un rempart vivant s'était dressé devant lui le contraignant à abandonner la partie.

Les femmes et les enfants, est-il besoin de le dire, surexcités par l'exemple, n'étaient pas les moins acharnés à cette besogne inaccoutumée.

Ils firent voler une telle grêle de pierres que les deux écuyers n'eurent que bien juste le temps de tourner bride et encore ne purent-ils qu'à grand'peine se frayer un passage à travers la cohue déchaînée contre eux.

Le baron de Souvré, surtout, se fit remarquer par sa promptitude à sauter sur son cheval et à piquer des deux, en abandonnant sur le champ de bataille non seulement une épée brisée, mais aussi la vieille rapière qu'on avait eu la loyauté de lui offrir pour vider sa querelle.

Il était parvenu à rompre le cercle des paysans et, suivi de ses écuyers, s'élançait déjà sur la route qui se déroulait devant lui, quand le père Manifou, mécontant de n'avoir pu assister à la leçon de « courante » qu'il avait annoncée, lui lança comme suprême satisfaction :

— Tu as insulté le chevalier en bravache et tu fuis en lièvre !... Rappelle-toi, bagasse ! que tu as été culbuté par le fils de d'Artagnan !

Et comme le baron, les yeux injectés de sang, se retournait sur sa selle, pour voir une dernière fois son vainqueur, Georges d'Artagnan cria à son tour :

— Quant à toi, ne nous dis pas ton nom ! Je le connais ! Tu t'appelles: Lâche !

Les trois hommes disparurent dans un tourbillon de poussière et, un quart d'heure plus tard, le village de Blessac avait repris son calme habituel.

Ce fut à la suite de cet incident que germa dans l'esprit du petit d'Artagnan l'idée de quitter la bourgade où il avait été élevé pour aller chercher fortune à Paris.

Paris !... La grande ville !... Le but rêvé de tous ! Avec quelle impatience il attendait la réalisation de ce rêve !

Mais pouvait-il partir en abandonnant celle qui lui servait de mère, ainsi que le bon vieux Manifou, qui n'avait pas cessé un seul instant de veiller sur lui avec une sollicitude toute paternelle? Non ! C'eût été de l'ingratitude, or d'Artagnan n'était pas un ingrat.

Il refoula donc ses idées d'indépendance et vécut quelque temps encore de cette vie calme et paisible qui l'enchaînait au pays.

Quant au baron, il rentra à Paris, rappelé par M. de Louvois.

Ce qui effrayait le ministre en ce moment, c'était une sorte de ligue qui s'était formée contre lui et dont le lieu de naissance était précisément le Louvre, non pas du côté des appartements du roi, mais bien de

ceux de la reine qui, on le sait, n'aimait pas plus Louvois que Colbert. A tort ou à raison, en effet, la reine accusait le second de favoriser les amours de son royal époux avec Mme de Montespan et voyait dans le premier un être qui, pour acquérir la gloire dont il était avide, eût anéanti, sans remords, l'humanité entière.

Marie-Thérèse ne faisait pas de politique ; elle s'effaçait, elle s'effaçait même beaucoup trop; c'est ce qui fit que la favorite, profitant de cette modestie de reine, empiéta avec un sans-gêne, frisant parfois l'insolence, sur les droits de la femme légitime.

Mais, pour être reine on n'en est pas moins femme, et si une femme s'efface au point de ne pas entraver les grandes lignes de conduite de son époux, — quel qu'il soit, grand roi ou dernier des manants, — elle reste toujours maîtresse de ses antipathies comme de ses sympathies. Or, Marie-Thérèse avait une profonde répulsion pour les deux ministres. Elle ne la leur dissimulait point, d'ailleurs, ce qui laissait assez froid Colbert, dont la conduite n'offrait rien de répréhensible, et chagrinait fort Louvois, non pas au point de vue de l'amour-propre, mais au point de vue de ses intérêts qu'il craignait de voir compromis par ce fait.

Pour ce dernier, il importait donc de réagir, d'opposer une résistance; en un mot, de se tenir sur la défensive.

Cela devenait d'autant plus urgent que les affaires européennes s'embrouillaient comme à plaisir.

Louis XIV venait de se rendre maître de la Flandre entière. Cette campagne avait un mérite particulier : son but était la paix; comme condition rigoureuse, le vainqueur imposait la restitution à la Suède, son alliée, de toutes les conquêtes faites sur elle, principalement par l'Allemagne et l'Autriche.

L'Espagne, qui n'entrait pas dans cette querelle, céda la première au grand déplaisir de M. de Louvois qui voyait ainsi arriver la fin des hostilités avant même qu'elles n'eussent commencé.

Plus orgueilleux encore que son maître, il eût voulu tout conquérir par la force des armes.

Qui sait si, lui aussi, ne caressait pas cette gigantesque utopie qui, cent ans plus tard, hanta le cerveau de Napoléon : L'unité de l'Europe !

Louis XIV qui, fort heureusement, ne l'entendait pas ainsi, provoqua la réunion des puissances belligérantes. L'empereur d'Autriche, le duc de Brunswick, l'évêque de Munster, l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemarck acceptèrent ses propositions et convinrent de déposer les armes.

Cette paix générale devait porter le nom de Nimègue, ville où elle avait été conclue. Elle valut à Louis XIV le titre de *Grand*, que la ville de Paris lui décerna solennellement et qu'il accepta, du reste, avec la meilleure grâce du monde.

Louvois, lui, regrettait fort de s'être lancé dans toutes ces intrigues politiques, car la paix ne pouvait que lui porter préjudice.

En effet, par une inconséquence bien singulière de la part d'un homme aussi pondéré, il avait semé, un peu partout, des dépêches compromettantes et des papiers confidentiels... En pure perte, hélas ! Et ces pièces, armes au tranchant double, pouvaient se retourner contre lui si un malheureux hasard les faisait tomber entre les mains de ses ennemis...

Au commencement de l'année 1678, le ministre, qui ne désenfiévrait plus à la pensée des conséquences funestes que pourrait amener pour lui la découverte de ces documents, résolut de les ressaisir à tout prix.

Il fit donc mander le baron de Souvré dans l'astuce duquel il avait une certaine confiance et lui ordonna de partir, afin de courir toutes les ambassades pour ressaisir, le plus adroitement possible, bien entendu, tous documents ou pièces émanant de l'hôtel Louvois.

Cette chasse aux papiers pouvait durer fort longtemps, car la besogne n'était pas aisée et les lieux à visiter fort éloignés les uns des autres.

Aussi, le baron fit-il la grimace; pourtant il ne put que s'incliner, soumis à la volonté du maître qu'il s'était donné, et qui l'eût brisé comme verre, à la moindre velléité de rébellion.

Il demanda cependant un délai. Une semaine lui fut accordée et il se promit de fort bien l'employer.

Depuis son retour à Paris, il n'avait pas laissé passer un seul jour sans s'informer des allants et des venants, persuadé qu'il était que le comte proscrit ne pourrait manquer d'y venir cacher ses amours avec la belle Inès de Sandoval.

Or, il venait d'apprendre ce jour-là même, par sa police personnelle, qu'une jeune fille de couleur avait été vue dans l'île Saint-Louis, aux environs du Pont-Marie, et comme, à cette époque, les noirs, de quelque pays qu'ils fussent, ne foisonnaient pas dans la capitale, voire même dans le royaume, il fut frappé de ce renseignement, se rappelant fort bien que Carita, la suivante de la senorita Inès, s'était enfuie avec sa maîtresse.

Voulant savoir au juste quelle était cette jeune fille, il résolut de la faire suivre, espérant bien, si sa couleur n'était pas une simple coïncidence, arriver par elle jusqu'à celle qu'il convoitait et qu'il s'était juré de perdre.

Dans cette intention, il se munit d'un loup de velours noir et, à la nuit tombante, se dirigea du côté du Pont-Neuf, dont la triste réputation égalait celle du trop fameux quai de la Ferraille.

VII

LE PROSCRIT

Ce même soir, à peu près à l'heure choisie par le baron de Souvré pour se rendre au Pont-Neuf, dans une chambre, au premier et unique étage d'une maison de modeste apparence, située rue Le-Regrattier dans l'île Saint-Louis, deux hommes se trouvaient réunis.

Le plus jeune, dont le visage pâle et les traits altérés dénotaient une profonde tristesse, était assis près d'une fenêtre à travers les vitres de laquelle il laissait son regard se perdre dans l'espace.

L'autre, encore vert, quoique beaucoup plus âgé, se tenait près de la porte, adossé au mur et les bras croisés.

Ce second personnage, qu'on devinait de condition inférieure, sans qu'il y eût besoin d'un long examen, contemplait le rêveur avec l'attendrissement du chien guettant son maître.

Landry, le serviteur du comte d'Ablincourt, était en effet affectueux et fidèle à la façon de ces animaux.

Le silence se prolongeait depuis longtemps déjà, quand Landry crut devoir le rompre.

— Monsieur le comte? — fit-il doucement.

L'interpellé ne répondit pas.

— Monsieur le comte? — reprit plus haut Landry, s'enhardissant.

Cette fois, sa voix avait porté, car le comte René, sortant brusquement de sa rêverie, demanda :

— Que me veux-tu?

— Veuillez me pardonner de vous distraire de vos réflexions, mais la nuit vient, et, si vous sortez ce soir...

— Eh bien?

— Il serait temps de songer à votre repas.

Le comte haussa légèrement les épaules.

— Mon cher maître, — reprit Landry, — ne désespérez pas.

— Ah ! Il y a longtemps que c'est fait, va ! — répondit M. d'Ablincourt avec accablement.

Et, s'exaltant, il ajouta tout d'un trait:

— Quelle existence que la mienne !... Ce que j'ai lutté !... ce que j'ai souffert? Moi, qui donnerais mon sang, ma vie, pour les deux seuls êtres

qui me sont chers, condamné à ne les voir qu'en me cachant,... les exposer presque à partager le sort qui me serait réservé, s'il prenait au premier exempt venu la fantaisie de m'arrêter !... Et cela durera toujours ! Toujours !... tu entends? Car ayant eu le tort de quitter l'Espagne avant de tenir en mes mains les seules armes capables de toucher mon ennemi, je ne prévois aucune issue à cette vie infernale.

Il retomba accablé.

Le silence reprit.

Une question brûlait les lèvres de Landry. N'y tenant plus, il se décida à la formuler.

— Le marquis de Castel de Rios? — fit-il timidement.

— De Rios?... C'est vrai ! Celui-là aussi m'abandonne !... Je comptais sur lui pourtant, comme sur moi-même. Et je l'avais chargé de continuer les recherches au sujet de... ces papiers !... Mais il n'a même pas répondu à la dernière missive que je lui ai fait tenir secrètement... Il m'abandonne !... Et je ne lui en veux pas, va !... Qui pourrait désormais s'intéresser à moi?

— Oh ! que vous êtes injuste ! — murmura Landry, qui avait des larmes dans la voix.

Le comte se releva.

— Landry !... mon bon Landry ! — fit-il — pardonne-moi !... La douleur et le désespoir me rendent fou ! Dans mon malheur, j'ai tort de dénier l'amour et l'amitié, puisque ma belle Inès et toi vous me restez.

Il serra la main du digne serviteur.

— Du courage, mon bon maître !

— Oui ! J'en aurai !... J'en aurai encore !... Je te le promets !... Merci à toi, qui soutiens mon énergie !... Merci à toi, qui m'empêches de prendre complètement en haine cette triste humanité !

Tout en parlant, Landry avait étalé sur une table, des victuailles et un flacon de vin.

— Mon cher maître, — dit-il encore, en lui approchant un fauteuil.

Pour ne pas prolonger la discussion, M. d'Ablincourt allait s'asseoir, quand un bruit de pas se fit entendre sous la fenêtre.

— Ecoute ! — fit-il en s'arrêtant.

Tous les deux prêtèrent attentivement l'oreille.

Le bruit cessa tout à coup.

— Quelqu'un vient de s'arrêter, — dit le comte.

— Qui donc peut venir? — se demanda Landry, en tressaillant malgré lui.

Ils restèrent immobiles, cloués au sol par l'anxiété. Nulle bonne visite n'était à prévoir pour celui qui avait enfreint l'arrêt du Parlement en rentrant en France.

Une sorte de grincement se produisit. Sans aucun doute, on essayait d'ouvrir la porte, mais, chose bizarre, on eût dit que celui qui se livrait à ce travail, cherchait à faire le moins de bruit possible.

— Il n'y a pas à s'y tromper, — pensa le comte, — on veut pénétrer ici.

A tout hasard il prit son épée.

Jugeant ses efforts inutiles, celui qui — on le sentait — s'impatientait en bas, frappa trois légers coups.

Depuis que le comte se cachait dans cette maison, jamais pareille chose n'avait encore eu lieu.

Lui et Landry se regardèrent.

— Que faut-il faire? — interrogea ce dernier à voix basse.

— Ne répondons pas !

Bientôt, le va et vient d'une main se fit entendre derrière l'huisserie. On devinait que celui qui était là cherchait un interstice, le trou d'une serrure, une solution de continuité, si petite qu'elle fût.

Quoique affaibli, le bruit arrivait distinctement aux oreilles de nos deux personnages; le comte ayant entr'ouvert la porte de la chambre donnant sur un escalier, — composé seulement de quelques marches — qui aboutissait directement à la porte extérieure.

Tout d'un coup, une voix sourde arriva jusqu'à eux.

— Madrid !... San Bénito !... — disait cette voix.

— Ah ! — exclama le comte.

Et d'un bond, il sauta plutôt qu'il ne descendit les marches de l'escalier, tourna la clef dans la serrure, souleva la barre et ouvrit précipitamment.

— Vous ! Vous ! — s'écria-t-il.

Deux mains se tendirent pour serrer les siennes; en même temps, celui qui se livrait à cette démonstration disait :

— Voto á Dios ! mon cher comte, il n'est pas facile de pénétrer jusqu'à vous ! Que je suis donc heureux de vous revoir !

— Montez !... Montez ! — conseilla M. d'Ablincourt.

Tous deux gravirent l'escalier et pénétrèrent dans la chambre.

— Monsieur le marquis ! — exclama le vieux serviteur, qui était resté sur le seuil.

— Moi-même, Landry !

— Ferme la porte et allume un flambeau ! — ordonna le comte.

— Deux !... Deux flambeaux ! — répondit Landry, — en l'honneur de cette bonne visite.

Et il fit comme il l'avait dit.

Quand ils se mêlent d'être beaux, les Espagnols le sont tout à fait. Le marquis de Castel de Rios, qui avait à peu près le même âge que le comte, était un type accompli sous le rapport physique comme sous le rapport moral. Dès que les flambeaux furent allumés, il promena son regard autour de la chambre et demanda :

— C'est ici que vous habitez?

— C'est ici que je me cache ! — traduisit le comte.

— Et M[me] la comtesse?

— Elle souffre !... loin de moi...

— Hombre !... Tout cela doit changer !

Le comte fixa sur son visiteur un regard incrédule.

— Vous paraissez surpris de ce que je viens de dire? — murmura ce dernier.

— Cela me semble si extraordinaire !

— Que vous n'y croyez pas?

— Je doute ! — renvoya le proscrit d'un ton navré.

Le marquis en reçut comme un choc; car ils sont ombrageux à l'excès, les nobles hidalgos !

— Pas de moi, je suppose? — s'écria-t-il. — Je n'ai pas voulu vous expédier de courrier parce qu'il importait que je vinsse moi-même.

Et, frappant sur son pourpoint, il ajouta :

— Homme de peu de foi, j'ai là de quoi satisfaire votre vengeance.

— Les documents !

— La correspondance secrète de M. le marquis de Louvois.

— Enfin ! — rugit le comte en étreignant une liasse de papiers que lui tendait le noble Espagnol.

— A présent, qu'allez-vous faire? — interrogea ce dernier.

— Vous venez vous-même de le dire : Je vais me venger.

— Et... si vous parvenez à démasquer votre ennemi?

— Le roi m'en saura gré?

— Qui sait?

— Que voulez-vous dire?

— Voto á Dios ! mon cher comte, je veux dire qu'il serait préférable d'arriver par des chemins détournés au but que vous vous proposez d'atteindre. Perdre M. de Louvois, quoique cet homme soit fort utile à votre pays, c'est bien, — comme satisfaction personnelle, — mais est-ce là tout ce que vous ambitionnez?

— Non, certes ! — fit M. d'Ablincourt.

— Alors, — reprit le marquis, — il faut frapper à coup sûr.

— Je ne vous comprends pas...

L'Espagnol explora la table d'un coup d'œil et demanda sur un ton enjoué, au lieu de répondre :

— Vous alliez souper, je crois?

— Oh ! — dit légèrement le comte.

— Eh bien ! je vous tiendrai compagnie.

Et s'adressant à Landry, M. de Castel de Rios acheva :

— Sers-nous !

— Ah ! monsieur le marquis !... ah ! mon cher maître ! — murmura le fidèle serviteur, qui renaissait à l'espérance depuis la venue du jeune Espagnol. — Ah ! que je regrette de n'avoir pas monté autre chose pour le souper.

— Eh mais ! — fit le marquis, en faisant l'inventaire de ce qui se

trouvait sur la table. — Tout cela n'est pas à dédaigner, ce me semble... un pâté...

— De lapereaux ! — appuya Landry.

— Des filets en tranches au jambon et un ris de veau marin... Hombre ! mon brave, ce sont toutes choses que j'adore !

Landry se rengorgea; l'ami de son maître l'avait appelé « mon brave ».

— A table ! — reprit le marquis, dont la bonne humeur communicative commençait à égayer ce triste milieu.

Le comte, sur les lèvres duquel un pâle sourire se dessinait, s'assit en face de son convive.

Lorsque ce dernier, qui paraissait posséder un superbe appétit, eut fait largement honneur au pâté de lapereaux, le comte, impatient, l'interrogea sur ce qu'il voulait faire.

— Ce que je veux faire? — répondit le marquis, — je veux tout simplement user d'un moyen que je crois excellent !...

Peut-on parler sans crainte? — ajouta-t-il en baissant la voix.

— Seul, avec Landry, j'habite cette maison... commença M. d'Ablincourt.

— Caramba ! Quel délicieux pâté ! — interrompit le marquis avec satisfaction.

Puis, après avoir humé, à petites gorgées, un verre de Bordeaux clair et admirablement dépouillé :

— Si la maison n'a pas d'autre locataire c'est au mieux... Voici ce que j'avais à vous rapporter : j'ai demandé et obtenu une audience de Sa Majesté la reine.

— De la reine?

— Certes !... Vous ne comprenez pas?

— Pas du tout !

— Mon cher comte, si la qualité de votre vin est supérieure, la solitude vous est nuisible... A Madrid, vous eussiez compris du premier coup... Je veux essayer d'intéresser à vous Sa Majesté.

— Folie, mon pauvre ami !

— Vous croyez?... Eh bien, permettez-moi de ne point partager votre avis !

— La reine n'a aucun pouvoir ! — dit le comte.

— Voto à Dios !... Elle est femme et qui plus est, Espagnole ! — renvoya le marquis en s'exaltant.

— Le roi ne l'aime pas !

— Qu'importe ! il la respecte !... c'est plus que s'il l'aimait !

— Enfin, qu'espérez-vous?

— Tout et rien !

— Vous voyez? — constata le proscrit pour lequel l'espérance entrevue fuyait déjà.

— Santa Maria ! — cria l'Espagnol, affecté de voir le front de son

ami redevenir soucieux. — Vous êtes par trop prompt à vous alarmer ! Du courage donc?

— Du courage !... En ai-je manqué jusqu'à ce jour?

— Pardon, mon cher comte, j'ai eu tort de vous parler ainsi.

Et, s'apaisant aussi vite qu'il prenait feu, le marquis tendit sa main à M. d'Ablincourt qui la serra avec effusion.

— Mais c'est qu'aussi, — poursuivit-il revenant à son idée, — on ne me sortira pas de la tête que ma diplomatie doit amener d'heureux résulats.

— Lesquels?

— Je ne sais encore... Cependant, si vous me permettez d'agir...

— Dites-moi au moins?...

— Quoi?... Puisque je n'en sais pas plus que vous ! Puisque je marche dans le vide... n'ayant pour me guider qu'un point lumineux que je vois briller loin.., bien loin.., et qui pourrait bien se rapprocher de lui-même si...

— Si?

— Si vous m'autorisez à révéler à la reine...

— Quoi donc?

— Une partie de votre secret !

— Y pensez-vous, marquis?

— Si j'y pense?... Por Dio ! je ne pense qu'à cela depuis le jour où j'ai passé les Pyrénées pour venir vous trouver.

— Mais ce serait nous perdre !

— Franchement, mon cher comte, — s'écria l'Espagnol devenu plus sérieux et en repoussant son assiette, — croyez-vous que j'irai bénévolement tout divulguer?... Non, n'est-ce pas?... Je ne dirai que juste ce qui me paraîtra nécessaire à la cause que je désire gagner. Si la reine, comme j'ai lieu de l'espérer, consent à étendre sa protection sur vous et les vôtres, refuserez-vous?

— Jamais !

Les deux amis se retournèrent avec surprise, — car ce n'était pas René d'Ablincourt qui avait lancé cette exclamation, — et virent Landry, le visage consterné de s'être laissé aller à prononcer tout haut ce qu'il pensait tout bas.

L'honnête serviteur était si confus, si piteux que le marquis ne put retenir un bruyant éclat de rire et que le comte lui-même, se déridant, dut se mordre les lèvres pour ne pas l'imiter.

— Pardonnez-moi, — bégayait Landry, en tournant et retournant une assiette pour se donner une contenance.

— Je te pardonne, — fit son maître en cherchant à prendre un ton sévère, — mais ne recommence plus...

— Hombre ! — l'interrompit son convive que ce petit intermède avait égayé, — ne le gourmandez pas trop ! Il n'a dit qu'un mot, mais

ce mot vaut à lui seul toutes les plus belles phrases de Saint-Jean-Bouche-d'Or !

Et, se versant un verre de vin, il ajouta joyeusement :

— Je bois à toi, Landry.

— C'est un très grand honneur pour moi, monsieur le marquis, — répliqua le bon serviteur, — pourtant si j'osais vous adresser une prière...

— Ose et adresse.

— Je vous demanderais de boire également à la réussite de votre projet, que je crois excellent.

— Eh bien, mon cher hôte, qu'en dites-vous, — demanda l'Espagnol, en replaçant son verre sur la table, — voilà, ce me semble, un avis favorable.

— Veuillez excuser Landry, marquis, — dit le comte, un peu gêné par le tour que prenait la conversation, — son dévouement pour moi le rend parfois insupportable !

— Oh ! — protesta tout bas le fidèle serviteur, qui, sans bruit, se remit à vaguer dans la chambre.

— Je n'ai point à l'excuser de penser absolument comme moi, — répliqua M. de Castel de Rios. — Ceci dit, comte, que décidez-vous?

— Eh ! — s'écria le proscrit, — comment ne voyez-vous, ne devinez-vous pas toute la reconnaissance dont mon cœur déborde?... J'ai foi en votre sagesse et en votre loyauté... Douter de vous, maintenant, après ce que vous venez de faire pour moi, ce serait de l'ingratitude... Faites comme vous le jugerez convenable !... Je remets ma cause entre vos mains !

— Merci ! — fit le marquis en se levant. — Je réussirai, je le jure !

— *Amen!* — murmura Landry, en joignant les mains.

— Quand devez-vous voir la reine? — demanda le comte, repoussant lui aussi son siège.

— Demain.

— Et quand vous reverrai-je?

— Le soir même.

— Ici?

— Ici !

Une horloge tinta au loin.

— Quelle est l'heure qui sonne? — demanda le marquis.

— La demie après neuf heures, — répondit Landry.

— Merci, mon garçon.

Et au comte, qui ceignait son épée et prenait son feutre et son manteau.

— Vous m'accompagnez?

— Seulement, jusqu'au tournant de la rue Poulletier. Je me rends chez Gérard, le passeux, qui, tous les soirs, me conduit, dans sa barque, jusqu'à l'escalier du quai d'Anjou.

— Près duquel demeurent ceux que vous aimez?

— Oui !

— Venez donc, mon cher comte. Et si, dans quelques jours, votre itinéraire n'est pas changé, je ne me nommerai plus le marquis de Castel de Rios.

Les deux amis descendirent et longèrent silencieusement les quelques maisons qui bordaient la rue Le-Regrattier.

Au moment de se séparer du proscrit et de gagner le pont qui faisait communiquer l'île Saint-Louis à la Cité, le marquis s'arrêta tout à coup et se frappant le front, dit entre haut et bas :

— Caramba ! je savais bien que j'oubliais une chose importante !... Vous connaissez-vous un autre ennemi que celui contre lequel vous voulez combattre?

— Non, — murmura le comte assez surpris.

— Alors, il est bon que je vous mette sur vos gardes au sujet d'un gentilhomme français qui n'est pas de vos amis...

— Vous devez vous tromper, marquis; pour quelle raison ce gentilhomme m'en voudrait-il?

— Pour une raison assez compréhensible... Vous avez enlevé la dot qu'il convoitait...

— La dot?

— La fiancée, si vous préférez.

— Mais, — s'écria le comte, — Inès a quitté l'hôtel de la Torre de Los Lujanes sans emporter un maravédis?

— D'accord ! Cependant, si vous n'avez profité en rien de la fortune du duc Hernan, de son côté, celui dont je vous parle n'a plus à compter sur ses anciennes espérances, puisqu'il lui est impossible désormais — à moins d'un crime — de devenir le gendre du Riche-Duc... Cet homme me semble capable de tout. Croyez-moi, mon cher comte, défiez-vous !

— Merci de l'avis, marquis; mais vos craintes doivent être exagérées. Voici tantôt seize mois qu'Inès de Sandoval est ma femme et le rival en question n'a pas encore donné signe de vie.

— N'importe, défiez-vous !... Peut-être n'a-t-il pu jusqu'ici découvrir votre retraite et celle de la comtesse. Plus que jamais, soyez prudent !

Sur cette recommandation, les deux amis se séparèrent.

Ils étaient déjà loin l'un de l'autre lorsque le marquis se retourna pour crier :

— Voto á Dios ! quel sans cervelle je fais !... Le nom de votre ennemi est Souvré... le baron Raoul de Souvré !

M. d'Ablincourt venait de tourner le coin de la rue... Il n'entendit donc pas.

VIII

LA POLITIQUE DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE

Le lendemain, la reine de France recevait, en audience privée, le marquis de Castel de Rios qu'elle affectionnait beaucoup, tant à cause de son esprit que parce qu'il était son compatriote.

Doublement cousine de Louis XIV par sa mère Elisabeth et par sa tante Anne d'Autriche, on sait comment Marie-Thérèse, par l'intermédiaire du rusé Mazarin et pour la parfaite conclusion du traité des Pyrénées, était devenue l'épouse du Roi-Soleil.

A son arrivée à la cour de France, le cérémonial de l'étiquette alarma sa pudeur et elle fit mander à Louis XIV qu'elle pouvait se passer de ses habilleuses et du tailleur chargé de lacer son corset; mais, sous le prétexte que ces charges avaient été payées, Louis refusa d'admettre sa requête et la princesse dut s'astreindre aux coutumes établies.

Les historiens se sont acharnés à montrer, en grand détail, ses qualités « négatives ». En fait, la malheureuse reine avait, sans contredit, de nombreuses causes de chagrin et, pour ne pas parler de son rôle effacé, non seulement dans la politique, mais encore dans les intrigues de la cour, l'indifférence du roi et ses aventures galantes eussent suffi à aigrir un caractère moins bien fait que le sien.

Elle se rejeta sur la religion et devint d'une dévotion si grande que seule Mme de Maintenon devait la surpasser. Au centre de la cour la plus brillante du monde, elle demeura toute sa vie absorbée par les conseils de son confesseur et les souffrances que lui causaient les infidelités et l'abandon de son royal époux.

A sa mort, qui devait survenir cinq ans plus tard, Louis XIV prononça cette phrase historique :

— « Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné ! »

Si Marie-Thérèse d'Autriche était une femme sans énergie, c'est à tort qu'on lui a dénié la dignité.

En tous cas, à défaut d'autres mérites, elle avait un cœur haut placé.

Elle entrait alors dans sa quarantième année et, sauf un léger embonpoint, conservait encore dans toute leur plénitude ces grâces et cette beauté tant célébrées par les poètes et les courtisans.

Après le baisemain d'usage, fort simplifié par cela même que la reine

passait volontiers sur l'étiquette, quand elle avait affaire à ses amis, Marie-Thérèse, qui aimait beaucoup à causer de la patrie absente, congédia Mme la duchesse de Richelieu, sa première dame d'honneur, et, restée seule avec le marquis, l'interrogea.

— Quelles nouvelles... là-bas? — demanda-t-elle.

Ces deux mots : « Là-bas », passant par les lèvres de la reine, contenaient tout un poème de douloureuse résignation.

— Votre Majesté, — répondit le marquis, — fait-elle allusion à la politique?

— Oh ! non ! — s'écria Marie-Thérèse avec une sorte d'effroi. — Et ne nous parlez jamais de cette vilaine chose-là ! Soyez, pour quelques instants, la gazette vivante de notre beau pays !... La cour est-elle à Aranjuez?... à la Granja?... à l'Escurial?... Voyons, vite ! vite ! des nouvelles !

Le marquis se recueillit pendant quelques secondes et, comme s'il venait enfin de trouver un sujet de conversation :

— Votre Majesté, — demanda-t-il, — a-t-elle entendu parler d'un gros scandale?

— Non, vraiment ! — répliqua Marie-Thérèse, déjà intéressée par le mot « scandale ». — Est-ce comparable à l'affaire de la Brinvilliers?

— Oh ! non ! cependant, cela a fait beaucoup de bruit.

— Ce bruit n'a probablement pas franchi les Pyrénées, car aucun écho n'en est venu jusqu'ici... De quoi s'agit-il?

— De la senorita Inès de Sandoval, fille du duc Hernan.

— Ah ! vraiment !... Celle qu'on nomme « la perle de Séville », si nous avons bonne mémoire... La duchesse, sa mère, était de nos fidèles amies... Que lui est-il donc arrivé à cette enfant?

— Elle a été enlevée?

— De force?

Le marquis eut un sourire que comprit la reine.

— Ah ! fort bien ! — dit-elle, — une histoire d'amour alors?

— Votre Majesté devine juste, mais c'est une histoire bien triste.

— Vous la connaissez?

— J'étais et je suis encore l'ami du ravisseur.

— Tous nos compliments, marquis, — murmura la souveraine, en abritant un regard malicieux derrière l'écran d'un éventail d'écaille blonde, — vous choisissez bien vos amis.

— Que Votre Majesté daigne ne pas juger d'après les apparences, — commença M. de Castel de Rios, rougissant malgré lui.

— Nous n'avons point à nous prononcer en semblable matière, — interrompit Marie-Thérèse. — Et quel est ce ravisseur... digne de tous les respects?

— Le comte René d'Ablincourt.

— Le comte d'Ablincourt ! — exclama la fille de Philippe IV — celui qui fut condamné au bannissement, sur un rapport de M. de Louvois?

— Votre Majesté l'a dit.

— L'arrêt du Parlement nous a fort affecté, — reprit Marie-Thérèse en repliant son éventail pour allonger son beau bras nu sur la guipure d'un coussin d'appui. — Les dames de notre entourage en ont même éprouvé un chagrin assez singulier, car le comte avait su leur inspirer mieux que de l'amitié... Pour nous, nous n'avons jamais ajouté foi à l'accusation portée contre lui par M. de Louvois.

— Je remercie Votre Majesté d'avoir une aussi bonne opinion de M. d'Ablincourt. C'est, en effet, un brave et loyal gentilhomme !...

— Ce qui, cependant, ne l'a pas empêché de porter le déshonneur dans la maison du duc de Sandoval y Palomas, — interrompit encore la reine.

— Le comte d'Ablincourt, — reprit le marquis, — avait demandé la main de la senorita Inès et le duc Hernan...

Marie-Thérèse d'Autriche accordait une profonde attention au récit de son compatriote, récit qui tournait à la plaidoirie; cependant, elle lui coupa pour la troisième fois la parole et demanda :

— Quel âge avait cette enfant?

— Elle allait accomplir sa dix-septième année.

— C'est bien jeune !

Le comte n'avait pas encore vingt ans, alors...

— C'est bien jeune ! — répéta sévèrement la reine.

— Cette raison ne fut pas invoquée par le Riche-Duc pour refuser au comte la main de sa fille, puisqu'il se disposait à l'accorder à un autre, assurément moins digne : le baron de Souvré.

— Souvré !... N'est-ce pas une créature de M. de Louvois?

— Je ne sais...

— Il n'importe, d'ailleurs; nous estimons que votre honnête ravisseur devait s'en tenir là.

— Mais les deux jeunes gens s'aimaient, Madame ! — s'écria le marquis ! en s'oubliant jusqu'à élever le ton.

— Ah ! ils s'aimaient ! — répéta Marie-Thérèse, se radoucissant subitement.

— Oui, Majesté !

— L'amour ! — soupira tout bas et sur un mode attendri la bonne princesse, comme répondant à une pensée secrète.

Puis, relevant la tête :

— Continuez, marquis, nous désirons connaître la suite de cette aventure.

M. de Castel de Rios hésita un moment, puis, prenant résolument son parti, il poursuivit :

— Que dirai-je encore à Votre Majesté, si ce n'est qu'un... enfant...

— Un enfant ! — exclama la reine, en ouvrant avec fracas son éventail.

— Oui, Majesté.

— Et le duc Hernan a refusé la réparation que le comte lui offrait?

— Pour dire vrai à Votre Majesté, le Riche-Duc ignorait qu'une faute eût été commise, alors que M. d'Ablincourt lui demanda la main de sa fille.

— En sorte que?...

— En sorte que les jeunes gens se sont mariés secrètement.

— En êtes-vous bien certain, marquis?

— J'ai été l'un des deux témoins.

— Dieu est donc avec eux, — murmura la reine. — Et ils sont partis?

— Oui, Majesté.

Un silence se fit pendant lequel Marie-Thérèse parut réfléchir. Sa blanche poitrine, qui était fort découverte, selon l'étiquette de la cour, s'enflait et se rabaissait avec rapidité, donnant une preuve visible de l'intérêt qu'elle prenait aux deux persécutés.

— Sait-on où ils se sont réfugiés? — demanda-t-elle tout d'un coup.

Le marquis parut troublé et balbutia :

— Madame, Votre Majesté me pardonnera de ne pas répondre à cette question.

La reine le regarda, joignit ses belles mains fines et dit, en souriant :

— Vous êtes, nous le voyons, un ami sincère de M. le comte d'Ablincourt?

Le marquis s'inclina.

— Pauvre comte, — continua la reine, — et pauvre Inès !

Le jeune Espagnol pensa tout haut :

— A la merci d'un ennemi implacable, ils sont grandement à plaindre, en effet.

— Comment, le duc Hernan?...

— Ce n'est pas le Riche-Duc qui a fait exiler M. d'Ablincourt ! — prononça lentement l'ami du comte. — Et, à l'heure présente, le persécuteur aurait deux victimes à torturer, au lieu d'une, si celles-ci ne prenaient soin de se cacher.

Un éclair d'indignation s'alluma dans le regard de Marie-Thérèse.

— Que l'on s'attaque à un homme, — fit-elle, — soit, mais à une femme !...

— A une espagnole !... insinua le marquis.

— A une compatriote, oui, vraiment, — poursuivit, la reine, dont le petit poing fermé frappa le bras de son innocent fauteuil. — A une compatriote qui n'est pour rien dans ce qui, à tort ou à raison, a motivé la condamnation du comte.

— Elle ne le connaissait pas, alors qu'il fut condamné, — appuya M. de Castel de Rios.

— C'est abominable !... Si la comtesse doit relever de quelqu'un, c'est de son père et non pas d'étrangers qui, pour satisfaire leurs haines

injustes, ne craignent point de commettre les plus inqualifiables vilenies !

— Ah ! Madame ! — s'écria l'avocat du comte, profitant habilement de ces bonnes dispositions. — Que n'est-il possible à Votre Majesté de protéger cette pauvre comtesse !

Marie-Thérèse releva la tête.

— Et qui vous dit, monsieur, que nous ne le pouvons pas?

— Pardonnez-moi si j'ai pu vous offenser.

— Protéger les opprimés,... les faibles, n'est-ce point un rôle digne d'une reine de France?

— Un grand et noble rôle, Majesté !... Mais...

— Achevez votre pensée, marquis.

— M. de Louvois...

La reine le regarda.

— Celui-là, vous le haïssez, fit-elle.

— Je mentirais si je disais le contraire.

— Et le comte d'Ablincourt le hait aussi, cela va sans dire?

— Il a de plus fortes raisons que moi pour ne pas l'aimer.

Marie-Thérèse porta la main à son front comme pour réfléchir, et demanda au bout d'un instant :

— Quel est le but de votre voyage en France, marquis?

Pendant le court instant de silence, les yeux de la souveraine, n'étant plus fixés sur les siens, M. de Castel de Rios en avait profité pour admirer cette bonne et douce princesse, dont les malheurs conjugaux étaient, hélas ! de notoriété européenne et dont les charmes pourtant étaient toujours faits pour plaire.

— A Votre Majesté... à elle seule, je le dirai, — répliqua-t-il, en détournant les yeux.

— Nous vous écoutons, parlez.

— Je m'étais engagé sur l'honneur, à remettre au comte... certains papiers... qu'il avait intérêt à posséder.

— Et ces papiers?

— Je les lui ai remis.

— Ils concernent le ministre Louvois, n'est-ce pas?

— Ils concernent, en effet, Son Excellence.

— Fort bien !... nous comprenons.

Et, sur un ton enjoué, Marie-Thérèse ajouta :

— Marquis, si... vous parvenez, — et nous comptons sur votre diligente amitié, — à découvrir la retraite de M[me] d'Ablincourt, faites-nous la connaître. Aujourd'hui même, nous allons prier le roi de vouloir bien attacher la comtesse à notre personne.

— Oh ! Majesté ! — s'écria le marquis, dont le visage rayonnait.

— Et si la comtesse accepte de se placer sous notre sauvegarde, priez-la de notre part, de vouloir bien nous confier ces précieux papiers

qui pourraient faire punir un coupable, tout en faisant rentrer en grâce un serviteur dévoué à Sa Majesté.

Puis, comme par réflexion, souriant encore, en mettant un doigt à la hauteur de ses lèvres.

— Ah ! n'en dites rien à M. de Louvois !

— Oh ! — fit le jeune Espagnol en redressant la tête.

— Allons, je vois que vous serez muet, — reprit la reine.

Puis elle termina en faisant un signe de la main.

— Revenez demain, marquis, Mme de Richelieu sera prévenue que nous vous avons accordé une nouvelle audience.

M. de Castel de Rios s'inclina profondément et prit congé.

Il sortit du Louvre, heureux d'avoir mené à bien ce qu'il appelait sa petite diplomatie et, la nuit venue, courut au rendez-vous qu'il avait donné au comte.

Le lendemain, quand il se retrouva devant Marie-Thérèse, il n'hésita pas à lui faire connaître la retraite de la comtesse.

La reine fit mander son capitaine des gardes.

— Monsieur de Vouvray, — lui dit-elle, en lui tendant un parchemin, — voici un ordre de Sa Majesté qu'il vous faudra exécuter demain soir... à minuit.

Le capitaine prit le parchemin.

— Lisez ! — fit la reine.

M. de Vouvray déplia le parchemin et lut :

« Nous, le Roi, avons pour agréable que la comtesse d'Ablincourt, — en tant que cela lui plaira, — fasse partie de la maison de Sa Majesté la Reine. Ordonnons qu'on aille quérir la dite comtesse dans sa demeure, qui sera désignée. »

« Signé : LOUIS. »

Et comme le capitaine regardait interrogativement Marie-Thérèse, celle-ci lui dit :

— Demain, seulement, nous vous ferons connaître cette demeure.

Puis, elle ajouta :

— Le plus grand silence sur tout ceci.

Le capitaine salua et sortit.

Quand ils furent seuls, la reine demanda, avec un adorable sourire qui prouvait qu'elle-même avait le cœur en joie.

— Etes-vous content, marquis?

— Majesté, — s'écria le marquis, — soyez bénie !

— Que Dieu vous entende ! — répondit Marie-Thérèse, en lui tendant sa main sur laquelle il posa respectueusement ses lèvres.

IX

AUX ÉCOUTES

L'avant-veille au soir de ce jour, c'est-à-dire au début de cette nuit où nous vîmes le marquis arriver si inopinément dans la maison de la rue Le Regrattier qui servait d'asile au proscrit, nous savons que le baron de Souvré, animé des plus mauvaises intentions et le visage dissimulé sous un loup de velours noir, s'était dirigé du côté du Pont-Neuf.

Parvenu à l'endroit où s'élevait alors la Samaritaine, le baron s'arrêta.

Devant cet édifice construit sous Henri IV par le Flamand Jean Lintlaër, et qui avait pour but d'approvisionner d'eau le Louvre et les Tuileries, se trouvaient constamment des gens, pour la plupart sans aveu, spadassins (*braves*, comme on disait à cette époque), attendant qu'on voulût bien les prendre à gages pour une besogne quelconque, mais généralement inavouable.

De nos jours, on appellerait cela une grève : la grève des assassins.

Le baron, qui n'était venu là que dans l'intention d'embaucher des gens de cette espèce, eut le désagrément de faire buisson creux, car, la pluie s'étant mise à tomber, les capitaines d'aventures s'étaient retirés avant sa venue.

Il revint donc le lendemain soir et fut plus heureux.

Il avisa deux hommes qui lui parurent aptes à le servir : un grand diable d'une taille prodigieuse, mais aussi sec qu'il était haut, et un autre beaucoup plus petit, mais dont la rotondité rachetait l'exiguïté de la taille.

Le premier répondait au nom de Folavril et, ainsi que son ami, qui avait nom : Malvenu, s'intitulait capitaine.

Ils virent les regards que le baron jetait sur eux, parurent se consulter et, d'un commun accord, s'avancèrent au-devant du « client » que la Providence leur envoyait.

— Par la mort Dieu ! — prononça le premier, le grand diable, d'une voix cuivrée qu'on aurait dit distillée dans un cor, — Monseigneur aurait-il besoin de deux solides rapières?

Un organe plus flûté, presque mielleux, ajouta :

— Mon digne ami et moi, nous serions aises de mettre les nôtres au service de Monseigneur.

C'était Malvenu qui arrivait à la rescousse.

Le baron, après les avoir détaillés des pieds à la tête, ne dit que ces seuls mots :

— Dans une heure, au cabaret des *Trois-Quilliers.*

— Par les cornes du grand Ménélas ! — répondit Folavril, — on y sera ou que je rôtisse éternellement au feu d'enfer !

— Tu y rôtiras, c'est certain, oh ! mon compagnon aimé, — murmura à part lui Malvenu.

Puis, il ajouta plus haut, de sa voix sucrée :

— On y sera.

Et, retirant leurs larges feutres, dont il eût été impossible de deviner la couleur primitive, mais qui étaient ornés de longues plumes, — souvenirs du règne précédent, — ils saluèrent avec une certaine aisance, en époussetant le sol.

Une heure plus tard, les trois hommes, rassemblés dans une salle particulière du cabaret des Trois-Quilliers, engageaient la conversation suivante :

— Je puis compter sur vous? — interrogeait le baron.

— Que Satan m'enfourche ! si nous ne sommes prêts à exécuter vos ordres, — ripostait Folavril.

— Parlez, monseigneur, — répondait, de son côté, Malvenu.

— Voilà, — fit le baron après avoir pensé, — il s'agit tout simplement d'aller rôder, ce soir, aux alentours du Pont-Marie et de tâcher de savoir, en interrogeant adroitement, si une jeune fille de couleur...

— Une « nègre » ! — exclama Folavril. — Une « nègre » !... ou que la soif m'étrangle !

— Précisément, une négresse... il faudrait tâcher de savoir si cette jeune fille habite dans les environs.

Malvenu, ayant écouté, prit la parole à son tour :

— Votre Seigneurie me permettra-t-elle de lui dire, avec tout le respect qui semble lui être dû, que je connais la jeune personne dont il s'agit?

— Vous la connaissez?

— De vue, seulement !

— Par Belzebuth ! — s'écria son grand compagnon, — c'est donc une cache?... Tu ne m'en as jamais parlé !

— Je ne me crois pas obligé de tout te dire, ami de mon cœur, — susura le gros et court Malvenu.

Puis au baron, de sa voix toujours doucereuse :

— Il m'a été donné de la rencontrer dans la rue de la Motte-aux-Papelards.

— Vous savez où elle gîte, mon garçon?

— Je crois pouvoir répondre affirmativement à Monseigneur, ayant vu entrer la jeune fille dans la « Maison-Seule ».

— La maison seule?... quelle est cette maison?

— Une bicoque, quoique d'assez bonne apparence. Elle appartient,

— tout le quartier sait cela, — à M. Poulletier, ex-commissaire des guerres, fils d'un des architectes du Pont-Marie; il la fit construire, on ne sait trop pourquoi, car elle ne lui rapporte pas deux pistoles par an.

— Vous venez de me dire qu'elle était habitée, — remarqua le baron.

— Pour l'instant, oui, monseigneur.

— Par qui?

— Par la jeune fille noire, à n'en pas douter. Mais j'ignore si elle s'y trouve en compagnie.

— Eh bien! Voilà ce qu'il faut savoir.

— On le saura!

— Plus vous m'apporterez de renseignements, — ajouta le baron, — plus vous serez payés pour le service que vous m'aurez rendu.

— Tripes et boyaux! — tonna Folavril, de sa voix qui eût fait bondir un sourd, — vous serez satisfait ou que...

— Allez donc! Dans une heure je vous attendrai ici.

— Une heure... ou deux, — fit Malvenu.

— Sang de mes veines! — appuya Folavril, — le petit a raison. Il faut le temps de bien faire les choses, que diable!

— J'attendrai, si vous n'êtes pas là! Allez!

Les deux aventuriers se retirèrent non sans avoir heurté plus d'une table avec leur retentissante ferraille.

— Par mes nobles aïeux! — dit Folavril, quand ils furent sur le seuil, — je crois que nous tenons un filon, petit!

— Une fois pour toutes, mon grand ami, — répliqua le court Malvenu, — ne me donne plus du « petit » devant le monde; entre gentilshommes comme nous, c'est déplacé... Je crois, comme toi, que l'escarcelle du « Monseigneur » fera couler le Pactole dans nos poches.

Et, bras dessus, bras dessous, lui trottinant, l'autre faisant de larges enjambées, ils se dirigèrent vers l'endroit indiqué.

Tout en cheminant, Folavril, intrigué, grommelait entre ses dents :

— Par le turban du grand eunuque! Qu'est-ce que ça peut bien être que ce « sombre accueil »?

Il faisait allusion au masque du baron.

— Je l'ignore!

— Un gredin, sans doute?

— Alors, c'est un gredin qui se connaît en société choisie, — ricana le bout d'homme.

— Hum! — toussa Folavril qui avait senti la botte.

— Je le crois plutôt amoureux! — reprit Malvenu.

— De la fille noire?

— Non! de sa maîtresse... car elle doit être au service d'une grande dame.

— Comme cela, ventre de moi! je ne dis pas.

— Tu ne dis pas... quoi?... Qu'est-ce que tu ne dis pas ! — s'écria le gros Malvenu, visiblement impatienté par cette appréciation. — Est-ce que tous les goûts ne sont pas dans la nature?

— Les goûts... les goûts... — fit Folavril. — Par la ceinture de Mme Vénus ! il faudrait les avoir diablement dépravés, pour s'amouracher d'une face de suie !

— Elle est charmante ! — murmura amoureusement le petit bretteur, en dodelinant de la tête.

— Cornes de bouc !...

— Ravissante !

— Têtebleu !...

— Adorable !... Idéale !...

— Ah ! ça, mais, petit, serais-tu souffrant? — s'écria Folavril, en oubliant de jurer, tellement les exclamations de son ami l'avaient interloqué.

— Pas encore, — répondit le gros homme, qui ajouta avec un grand sérieux : — Seulement, je dois couver une maladie...

— Noire ! — intercala le grand traîneur de brette, heureux d'avoir trouvé ce mot. — Par Judas ! il faut enrayer ça !

— Au contraire !

— Tu veux donc te faire ramoneur?

— Qu'importe la couleur, je veux aimer !

Folavril faillit tomber à la renverse et, cette fois, une kyrielle de jurons, plus énergiques les uns que les autres, s'échappèrent de ses lèvres :

— Tripes et boyaux !... Peut-on aimer... Sang et bile !... une poupée d'ébène... Enfer et damnation !... qui se débarbouille au goudron !...

Il s'arrêta, étouffé par le flot montant des imprécations qui obstruaient sa gorge.

— Es-tu beau, mon digne ami ! — murmura Malvenu se vengeant par la seule ironie.

— Et toi, es-tu bête ! — hurla l'autre exaspéré.

— Je le sais, mais à un degré inférieur à toi.

— Capitaine ! — gronda d'une voix tonnante le fougueux géant, en portant la main à la coquille de sa rapière.

— Capitaine ! — riposta avec calme le trop sensible Malvenu, en imitant ce geste.

D'ordinaire, quand les deux amis le prenaient sur ce ton et se renvoyaient, avec sérieux, leur titre de rencontre, c'est qu'un point d'honneur était en litige. Cependant, leurs querelles n'allaient jamais bien loin.

Cette fois, ils se regardèrent et leur mutuelle posture les fit éclater de rire.

Après avoir tortillé fiévreusement, l'inextricable broussaille qui lui

tenait lieu de moustaches, preuve chez lui d'une grande tension d'esprit, Folavril reprit sur un ton moins bourru :

— Nous en recauserons, hachis de damné !

— Avec toi, non, — répondit Malvenu, — avec elle, si jamais elle y consent, oui.

L'autre haussa dédaigneusement les épaules et ne répliqua rien.

Les deux drôles marchèrent encore pendant quelques minutes et débouchèrent bientôt sur la Motte-aux-Papelards.

Folavril fut le premier à rompre le silence qui avait suivi leur intéressante conversation.

— Nous voici arrivés, — dit-il. — Il va falloir ouvrir l'œil, ou que mes péchés restent sans pardon.

— Les deux ! — surfit Malvenu.

— Et plus de sornettes, hein?

— Tout aux affaires sérieuses.

Sans affectation, ils contournèrent la « Maison-Seule », fouillèrent d'un coup d'œil la façade de l'auberge de maître Planchet, revinrent sur leurs pas, s'accoudèrent au parapet et, tout en regardant couler l'eau, ne perdirent pas un seul instant leur objectif de vue.

Dix minutes s'écoulèrent sans qu'ils échangeassent une seule parole.

— Par le Dieu de mes pères ! — fit tout à coup le grand jureur, — il me semble, compère, que nous perdons passablement notre temps.

— Nous le perdons, c'est notoire, — répondit mélancoliquement Malvenu. — Mais, le moyen de faire autrement?

— Corps de Bacchus ! nous ne pouvons cependant pas nous présenter à la porte de cette bicoque !

— Si ! nous le pouvons?

— Tu crois? — demanda le candide géant, qui avait une confiance énorme dans la finesse de son acolyte.

— J'en suis sûr ! seulement... on ne nous recevra pas, — répliqua ce dernier, satisfait d'avoir berné son digne ami.

— Alors?

— Alors, rien à faire pour ce soir ! Retournons aux *Trois-Quilliers*.

Ils allaient mettre cette idée à exécution, quand Folavril tendit l'oreille dans la direction du fleuve.

— Bouge pas ! — fit-il tout à coup.

— Qu'y a-t-il?

— Mille millions de potences ! ou l'oreille me bourdonne, ou c'est une barque.

— Eh bien ! que vois-tu là de si extraordinaire?

— Langue de pendu ! Une barque à cette heure-ci, ce n'est pas naturel. Observons !

— Observons ! — répéta comme un écho le placide Malvenu.

Et, tous deux, se dissimulant dans l'ombre, s'aplatirent en bas du parapet.

— La barque — c'en était une, en effet, — venait d'accoster à la berge. Un homme sauta à terre et gravit l'escalier de pierre.

Arrivé sur le quai, il s'assura que personne ne l'observait et se dirigea vers la « Maison-Seule », non pas du côté de la porte de la maison, mais du côté de la fenêtre, au-dessous de laquelle, on ne l'a pas oublié, se trouvait un banc.

— Que fait-il? — murmura Folavril.

— Il faut le savoir ! — souffla Malvenu. — Approchons !... mais pas directement.

— Compris, petit.

Ils rampèrent le long du parapet, en s'éloignant de la maison du commissaire Poulletier. Quand ils jugèrent la distance suffisante pour pouvoir traverser sans être remarqués, ils obliquèrent, traversèrent prudemment la chaussée, revinrent sur leurs pas et, arrivés derrière l'immeuble mystérieux, s'incrustèrent pour ainsi dire dans son mur.

De là, ils pouvaient sinon tout entendre, du moins surprendre quelques mots de la conversation qui allait s'engager entre l'inconnu et une femme qui, après trois coups discrets frappés aux volets toujours clos, venait de les entr'ouvrir.

Le quai et la rue étaient déserts, l'ombre protégeait donc le comte et la comtesse d'Ablincourt, — nos lecteurs les ont reconnus, — néanmoins par excès de prudence, ils parlèrent à voix basse.

— Dieu soit béni, René, — dit la comtesse en se penchant pour tendre son front au baiser de son mari.

— Inès ! ma belle Inès ! — répondit le comte, qui était monté debout sur le banc et s'enivrait du parfum des cheveux de son adorée.

Après quelques paroles, qui furent perdues pour les deux écouteurs, paroles d'amour sans doute, M[me] d'Ablincourt reprit sur un ton caressant :

— Je commençais à m'alarmer... Pourquoi n'êtes-vous pas entré?

— J'ai craint les regards indiscrets. Franchir votre porte alors que les rayons de la lune l'éclairent comme en plein jour, eût été imprudent. Ici, dans l'ombre, je me sens plus tranquille.

— Pauvre homme ! — pensa Malvenu, en esquissant un sourire, — s'il était aussi avantageusement tourné que moi, il ne chercherait pas l'obscurité pour parler à sa belle.

— Et puis, — ajouta le comte, — ce soir j'ai fort peu de temps à vous donner, ma chère âme !

— Qu'est-ce donc? Et qu'allez-vous m'apprendre encore?

— Rien qui puisse vous effrayer ! au contraire !

— Au contraire, dites-vous?

— Oui !

— Parlez, parlez vite !

La voix du comte se prit à trembler d'émotion tandis qu'il prononçait :

— Inès, j'ai enfin les papiers que j'attendais avec tant d'impatience et qui doivent tout à la fois confondre mon ennemi et me faire rentrer en grâce.

— Ah! René, dites-vous vrai?

— Vous savez bien, chère adorée, qu'un mensonge n'a jamais terni mes lèvres.

— Mais qui donc vous les a fait parvenir, ces papiers?

— Le marquis; il a quitté tout exprès Madrid pour me les apporter

— Des papiers! — dit Malvenu, mais si bas que Folavril, qui le touchait presque, n'entendit rien.

Folavril, d'ailleurs, commençait à sommeiller. Ce spadassin eût fait un très mauvais espion.

— Ah! le brave gentilhomme! — exclama Inès.

— Un véritable ami duquel, je le confesse, j'ai eu le tort de douter un moment.

— Enfin, vous allez donc pouvoir agir!

— Oui!... Ah! que de fois ai-je été sur le point d'abandonner ma vengeance!

— Vous vous calomniez, René.

— Je me rends justice, hélas! et, si je me suis repris à poursuivre mon œuvre, c'est que votre pensée est venue soutenir mon courage

— René...

— Sans vous, sans toi, ma bien-aimée femme, — continua le comte en élevant la voix malgré lui, — je n'eusse pas réussi dans cette entreprise audacieuse, hardie. Moi, le comte d'Ablincourt, le proscrit, recherché comme conspirateur et traître, lutter presque avec cet ennemi si terrible, avec ce ministre exécré.

— Que dit-il? — interrogea Folavril, à moitié endormi.

Son compagnon ne lui répondit pas, mais pensa.

— C'est de la politique! Il y aura peut-être à glaner dans tout cela... Notons, d'abord, que l'amoureux, un comte d'Ablincourt s'il vous plaît, n'est qu'un mari, et que la dame est son épouse.

Ce petit homme avait à son service une mémoire excellente et un esprit judicieux.

— Et maintenant, René, qu'allez-vous faire? Qu'allons-nous faire? — reprit Inès.

— Moi, je ne sais encore; quant à vous, chère adorée, il va falloir que vous quittiez cette demeure.

— Quitter ma retraite?

— Ecoutez-moi, Inès... Le marquis de Castel de Rios, ayant obtenu une audience de Sa Majesté la Reine, a plaidé notre cause... la vôtre principalement, et votre royale compatriote, bonne et compatissante, s'est apitoyée sur votre sort.

— Je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, — songea Malvenu dans son coin. — C'est diablement compliqué, cette histoire.

— Marie-Thérèse d'Autriche, désirant vous avoir près d'elle, en a demandé l'autorisation au roi qui la lui a accordée, — expliqua le comte.

— Moi ! auprès de la reine !

— Refuseriez-vous?

— Oh ! non ! non ! j'aurai du moins une protectrice et je l'implorerai pour ma fille et pour vous !

Tout d'un coup, prise d'une terreur subite, la dame de la « Maison-Seule » s'écria :

— Et Lilias? mon enfant?

— Elle vous suivra... elle ne vous quittera pas.

Mme d'Ablincourt poussa un soupir de soulagement; puis se reprenant à trembler :

— Et vous... vous?

— Ne craignez rien, Inès; la reine, ainsi qu'elle l'a fait entendre au marquis, étendra également sa protection sur moi, dès qu'elle aura les preuves que je possède et que vous êtes chargée de lui remettre.

— Moi?

— Oui ! demain je vous les apporterai.

— Que de dangers je prévois encore, — fit la comtesse, comme répondant à de tristes pressentiments.

— Non, mon aimée, — certifia le comte. — Non ! nous touchons à la fin de nos maux !

— Que le ciel vous entende !... Et quand partirai-je?

— La reine, voulant déjouer les soupçons du ministre, qui ne manquerait pas de mettre obstacle à son projet, a décidé de vous envoyer prendre demain soir, à minuit.

— A minuit?

Malvenu pensait :

— Oh ! ma tête ! c'est à s'y perdre, tant tout cela est embrouillé. Le roi, la reine, le ministre, en voilà des personnages ! Que va-t-il encore dire?

Il avait tort de se tourmenter, car il n'entendit plus rien, le comte ayant baissé la voix pour répondre :

— Oui, une chaise à porteurs, escortée de gardes de Sa Majesté, vous conduira au Louvre, vous et notre Lilias. Allons, courage, ma femme chérie... Je serai là, d'ailleurs, caché dans l'ombre, j'assisterai à votre départ et mon cœur vous suivra, mes chères âmes, en attendant que nous soyons à jamais réunis... Mais l'heure passe, il faut nous séparer.

— Encore ! — soupira la comtesse.

— Il le faut !... bientôt, nous ne nous quitterons plus.

— Bientôt ! — répéta la pauvre femme pensive.

L'intonation de sa voix, en prononçant ce mot, eut quelque chose de douloureux qui fit tressaillir le comte.

Domptant cette émotion, et ne voulant pas lui parler de la dernière révélation faite par le marquis, au sujet du rival inconnu, il reprit en lui serrant les mains qu'il couvrit de baisers :

— Retournez auprès de notre chère Lilias... de notre chère enfant qu'il me tarde d'embrasser, de presser sur mon cœur !... Moi, je rentre dans ma triste retraite.

— Quand nous aurions pu être si heureux ici, — murmura doucement la comtesse, — en attendant la réussite de vos projets.

— Non ! non ! non ! Inès. C'eût été par trop imprudent ! L'homme que poursuit la haine de M. de Louvois doit se détacher de tout ce qui lui est cher... Que je succombe avant d'avoir atteint mon but, ce n'est qu'une victime qui marche au supplice !... Vivant, près de vous je vous entraînerais forcément à l'échafaud !

Un cri de terreur s'échappa des lèvres de la comtesse.

— René ! René ! — fit-elle toute frissonnante.

Mais lui, la rassurant :

— Courage !... courage !... ma bien-aimée ! quelques jours encore et toutes craintes auront disparu.

Une dernière fois, ils joignirent leurs lèvres brûlantes.

— A bientôt, René?

— A demain, chère adorée.

Le comte sauta à bas du banc sur lequel il était monté et repoussa lui-même les volets.

— Ah ! que Dieu me donne la force de pouvoir toujours veiller sur toi, et sur notre chère Lilias, — murmura-t-il, en enveloppant la « Maison-Seule » d'un regard humide.

Se drapant alors dans son manteau, il sortit de l'ombre.

Malvenu et Folavril, qui venait de sortir de son assoupissement, collés le long du mur, retenaient leur souffle dans la crainte de trahir leur présence.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

Le comte, après avoir pris les mêmes précautions qu'à son arrivée, descendit l'escalier conduisant à la berge.

Le passeux l'attendait, assis sur une borne; il se leva, l'aida à monter dans sa barque, qui se prit à glisser sur les eaux noires du fleuve.

Penchés sur le parapet, les deux spadassins suivaient du regard cette ombre qui disparaissait peu à peu dans l'épaisseur de la nuit.

— Quel est ce batelier? — demanda Folavril en étirant ses longs membres engourdis.

— C'est le passeux de l'Ile-aux-Vaches, — répondit Malvenu.

Et, rebroussant chemin, ils reprirent la route du cabaret des *Trois-Quilliers*.

X

LES DEUX CAPITAINES D'AVENTURE

Tout en marchant, les deux hommes se reprirent à deviser. Seulement, la conversation ne roula plus sur la passion « noire » du gros Malvenu, mais bien sur la scène à laquelle ils venaient d'assister et sur les confidences que le petit homme, seul, avait été capable de surprendre en partie.

L'un, Folavril, loquace en diable, et ne voulant pas passer pour moins habile que son compère, mettait à contribution tous les jurons de son très complet répertoire et les lançait dans la nuit d'une manière si retentissante qu'on eût pu croire qu'ils tombaient d'un pavillon de cor !

Par cette discordante homélie, il exprimait son regret de n'avoir pu entendre la conversation du comte et de la comtesse.

Malvenu, plus réfléchi, gardait pour lui les quelques bribes qu'il avait surprises et qui, il en avait le pressentiment, devaient lui être utiles.

Non pas qu'il se méfiât de son compagnon, loin de là. Ces deux hommes, liés par une étroite amitié, ne pouvaient se soupçonner.

Ces deux natures, absolument différentes, — bizarre assemblage de mauvais instincts, dominés le plus souvent par de bons sentiments, — finissaient toujours par s'entendre.

Dans ce singulier ménage, Folavril, bavard, vantard et brutal, tenait le rôle d'homme, tandis que Malvenu, doux, insinuant et parlant bas, semblait assez bien s'être donné un maître; cependant, comme cela arrive assez fréquemment dans les vrais ménages, si le premier commandait haut, le second conseillait sur un ton de prière, et c'était toujours ce dernier qui était obéi.

— La peste soit des amoureux ! — geignait Folavril. — Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien se raconter?... As-tu entendu quelque chose, toi, petit?

— Heu ! heu ! — faisait celui-ci.

— Couronne de Saturne ! — s'écria le grand escogriffe, indigné, — ce n'est pas répondre, cela.

— Ne t'emporte pas.., — commença Malvenu.

— Hé ! Je connais ton refrain... ne m'emportant pas, je ne m'en porterai que mieux, n'est-ce pas?... Eh bien ! par toutes les cornes des maris trompés ! — et quelles doivent être nombreuses ! — si je suis brusque, toi, tu es trop calme.

— Le calme est, sinon une vertu, du moins une qualité, ami Folavril.

— La brusquerie en est une autre, tonnerre du ciel !

— Non pas, que je sache.

— Mort de ma vie !...

— Laisse ta vie tranquille et attends patiemment la mort qui arrivera toujours trop tôt pour toi.

— Mais, par les semelles recuites de Satan ! il faut pourtant nous entendre.

— Sur quoi?

— Sur ce que nous allons dire à M. Sombre-Accueil.

— Nous lui dirons ce que nous avons vu.

— Je n'ai rien vu, sang de bœuf !

Malvenu haussa dédaigneusement les épaules.

— Tu me fais pitié, — dit-il.

C'était une insulte impossible à digérer.

— Par toutes les cheminées de l'enfer ! — hurla Folavril. — Rétractez, capitaine !

Et, s'arrêtant court, il porta la main à la poignée de sa brette.

La dispute allait reprendre sans le bon esprit du petit homme, qui répliqua, loin d'être déconcerté :

— Mon honorable ami et charmant camarade, tout à l'heure, je t'ai jugé bête; à présent, je déclare que tu es un imbécile !... il y a une nuance.

— Heureusement ! — fit Folavril — car sans la nuance...

Et, d'un geste noble, il repoussa dans son fourreau l'épée qu'il avait tirée à demi.

Puis, il ajouta entre ses dents :

— Pas moyen de se fâcher, avec cet animal-là !

— A présent que tu es un peu plus convenable, ce dont je te félicite, — reprit Malvenu, — raisonnons... ou plutôt, écoute-moi.

— Va !

— Nous allons nous retrouver en présence de notre homme...

— C'est-à-dire de son masque.

— Il nous interrogera et nous lui répondrons...

— Quoi?

Malvenu parut réfléchir; puis, relevant la tête :

— Nous suivrons l'inspiration, — dit-il.

— Nous la suivrons... je n'y vois pas d'inconvénient, ou que mon gosier soit à jamais privé de boire ! — répondit Folavril, auquel l'ins-

piration venait toujours sans fatigue par le fait de son compère. — Mais après?

— Après, nous attendrons que le Sombre-Accueil, — ainsi que tu l'as baptisé, — veuille bien s'expliquer.

— Cette ligne de conduite ne me déplaît pas. Que diable ! j'allais te la proposer. Dis-moi, Malvenu, crois-tu que cette première affaire soit suivie d'une seconde pour nous, bien entendu?

— Je ne le crois pas...

— Damnation !

— J'en suis sûr.

— Queue du démon ! voilà qui est mieux.

— Mais j'ai idée que cette fois il faudra en découdre.

— Par les mégères des sombres bords, — exclama Folavril, — je préfère cela au métier d'espion.

— Moi aussi, — conclut Malvenu.

Et, s'apercevant qu'ils approchaient des *Trois-Quilliers :*

— Plus un mot, — fit-il, — de la retenue, mon digne ami, nous sommes arrivés.

L'instant d'après, les deux capitaines d'aventure pénétraient dans la salle du cabaret et allaient s'asseoir cérémonieusement à la table du baron, le seul consommateur qui y fut encore.

— Eh bien? — questionna vivement ce dernier, dès qu'ils furent près de lui.

Malvenu prit le premier la parole.

— Monseigneur est impatient? — demanda-t-il.

— Oui !... que savez-vous?

— Bien des choses qui, je crois, intéresseront Monseigneur.

— Alors, qu'attendez-vous pour parler?

— Ne te presse pas, ami, — plaça Folavril sur un ton docte, — que diable ! on s'embrouille à parler trop vite.

— Ah ! — gronda le baron, — vous vous moquez de moi?

— La fougue ! — reprit le grand malandrin, — tonnerre ! comme je connais ça !...

— Monseigneur, — l'interrompit Malvenu, — nous savons, d'abord, qu'une jeune dame, — dame de qualité, certainement...

— Et de couleur, — intercala le géant.

— Comment, de couleur? — cria le baron en se levant.

— Eh ! non, — dit Malvenu, en foudroyant son compère d'un regard courroucé. — La femme noire, nous ne l'ignorons pas, est la suivante de la jeune dame qui habite la maison dont j'ai déjà parlé à Votre Seigneurie.

— Ensuite? — demanda le baron en reprenant son siège.

— Ensuite, — s'empressa de répondre Folavril, — un homme... un gentilhomme à en juger par... par...

— Au fait ! poussière de mes os ! par quoi? — s'interrompit-il, en regardant le petit homme.

— Par sa silhouette distinguée, — souffla malignement celui-ci.

— C'est cela même, par toutes les sonnettes des serpents !... Donc, un gentilhomme, à en juger par sa silhouette superlativement distinguée, prend place, tous les soirs, dans la barque du passeux de l'Ile-aux-Vaches et vient rendre visite à la dame...

Fatigué de cette longue tirade, dans laquelle il n'avait pu placer qu'un seul juron bien anodin, il aspira l'air avec force, et se tournant vers son acolyte :

— Est-ce exact, capitaine Malvenu?

— C'est-à-dire que c'est palpitant d'exactitude, capitaine Folavril.

— Comment avez-vous appris? — commença le baron.

— C'est bien simple, — riposta le gros homme se hâtant de prendre la parole pour éviter une nouvelle maladresse à son compère, — nous venons d'assister à une entrevue du gentilhomme et de la dame.

— Que se disaient-ils?

— Ah ! par ma foi, vous nous en demandez trop.

— Maladroits !

— Vin des vignes du Seigneur ! — tonna Folavril, — Pourquoi M. Sombre-Accueil ne fait-il pas sa besogne lui-même?

— Et enfin? — reprit le baron, dédaignant de répondre à cette réflexion et feignant de n'avoir pas entendu le familier sobriquet.

— Et enfin, monseigneur, — continua Malvenu, — vous savez présentement où est la dame... quant à votre rival... car, j'ai deviné que c'est un rival...

— Je ne vous avais pas chargé de cela !

— C'est vrai, mais j'ai un flair qui ne me trompe jamais !... quant à votre rival, dis-je, il ne manquera pas de revenir demain soir à la « Maison-Seule » et nous, nous attendons, avec le plus humble respect, de nouvelles instructions.

— C'est bien, — fit le baron, — je suis content de vous.

— S'il en était autrement, — observa Folavril rasséréné, — monseigneur serait difficile.

— Ça, mes drôles...

— Hein ! — exclamèrent en même temps les deux fines lames qui se dressèrent comme un seul homme.

Et Folavril, avec une hauteur comique.

— Nous sommes gentilshommes, diables d'enfer !

— Noblesse d'épée ! — appuya Malvenu, venant à la rescousse.

— Devant vous, ci-présent, — reprit le grand jureur, en saluant d'un geste son compère, — est le capitaine *de* Malvenu tailleur ès-boutonnières en cuir humain.

— Devant vous, ci-présent, — répéta ce dernier, en renvoyant le

salut, — est le capitaine *de* Folavril, mon noble ami, maître d'estramaçon et grand pourvoyeur de la mort !

Et, tous deux en chœur :

— Qui, tout drôles qu'ils puissent être, savent châtier les insolents qui osent le leur dire en face.

Ce disant, ils dégainèrent avec ensemble, et frappèrent le sol d'un triple appel.

— Eh, là ! — s'écria le baron, stupéfait, — vous le prenez bien haut, ce me semble. Mais, trêve de discussions et laissez-là vos rapières.

Les deux capitaines d'aventure se regardèrent.

— Sont-ce des excuses? — demanda le maigre géant.

— Cela y ressemble, — répondit le petit homme gras.

— En ce cas, rengainons.

— Rengainons !

— Ah ! ça, mes maîtres, — fit M. de Souvré, en appuyant ses coudes sur la table, — allez-vous consentir, enfin, à m'écouter?

— Que Votre Seigneurie se donne la peine de parler, ventrebleu !

— A qui croyez-vous avoir affaire en ce moment?

— Par le doigt de Dieu ! c'est bien simple : à un gentilhomme follement amoureux !

— Ah ! l'amour ! — bégaya Malvenu, comme en extase.

— Lequel gentilhomme, — continua Folavril, — nous prie de lui venir en aide.

— Erreur, mes maîtres ! Je ne prie pas; je commande !... je ne commande pas; j'ordonne !

— Par les péchés de mes descendants !...

— Assez ! — interrompit brusquement le baron. — Plus de phrases ! En m'obéissant, ne l'oubliez pas, vous obéirez à Son Excellence le ministre M. le marquis de Louvois.

— C'est quelqu'un ! — pensa tout haut Folavril.

— Mais il y a mieux ! — ajouta Malvenu, sur le même ton.

— Qu'est-ce à dire?

— Il y a la reine !

— Il y a le roi !

— Malpeste ! mes maîtres ! — exclama le baron en donnant un furieux coup de poing sur la table, — assez de verbiage !... servir M. de Louvois, c'est servir la reine aussi bien que le roi.

Puis, s'adressant à Folavril :

— Vous, le grand, êtes-vous réellement homme d'épée?

— Par la vertu de Mme Putiphar ! que me demandez-vous là?

— Répondez?

— Sangdieu ! *Clair de Lune* peut répondre pour moi !

— Clair de lune?

— Eh ! oui... c'est un petit nom d'amitié que j'ai donné à ma

coquine de rapière, parce qu'elle découche la nuit et reflète plus souvent les rayons de la lune que ceux du soleil.

— Affaire de goût, — murmura le baron en souriant. — Et vous, le petit?

Malvenu répondit :

— Moi, monseigneur, j'appelle la mienne *Amourette*, parce qu'elle va droit au cœur... voulez-vous en essayer?

— Inutile... Et vous êtes ambitieux, sans doute?

— Qui ne l'est pas? L'ambition est le seul sentiment qui nous distingue des autres animaux!

— Oh! qu'il a raison, foudre du paradis! — s'écria Folavril. — Au surplus, monseigneur, jugez vous-même. Nous étions, à la tombée du jour, et cela selon notre habitude, devant la Samaritaine, attendant quelque bonne occasion de mettre à l'air « Amourette » et « Clair de Lune » qui dorment avec répugnance dès que vient la nuit, quand vous vîntes nous enjoindre de nous trouver, une heure plus tard, au cabaret des *Trois-Quilliers*. Sang des apôtres! Quel coup de fortune! car nous avions flairé... dix pistoles.

— Quinze! mon digne ami.

— Au moins...

— Pour chacun de nous, — insinua encore Malvenu.

Folavril poursuivit, pour ne pas montrer l'admiration que lui inspirait son compère.

— Nous fûmes exacts!... Là, nous nous vîmes... Quand je dis que nous nous vîmes... c'est une façon de parler, attendu que vous cachez toujours votre visage ou que mon vin se tourne en fiel!... N'importe! passons sur ce léger détail qui ne regarde que vous... Vous nous donnâtes vos instructions qui avaient pour but de faire de nous, sang de mes veines! de nous, gens d'épées, de vulgaires espions!... Mais il y avait...

— Vingt pistoles à gagner, — soupira Malvenu.

— Au moins...

— Pour chacun de nous!

— Vous connaissez à présent, — acheva Folavril, — nos professions de foi, relativement à l'argent!... Corbac! Est-ce de l'ambition?

— C'est possible! — répondit le baron, qui avait écouté sans mot dire, — mais, votre ambition ne vous pousse, probablement pas, jusqu'à la témérité?

— Mort de moi! on fait ce qu'on peut, mon gentilhomme! Le titre de capitaine ne rapporte pas grand'chose pour ne pas dire rien absolument.

— Et, — continua Malvenu, — sous notre bien-aimé roi Louis, quatorzième du nom... (Tous deux se découvrirent et s'inclinèrent) on ne gagne pas, c'est triste à dire, de quoi tenir son rang...

— Eh bien ! — intervint le baron, — je veux vous fournir une belle occasion !

— De faire fortune? — exclamèrent en même temps les associés.

— Oui !

— Dites, dites vite? Satan et ses cornes !

— Mais pas de fausse joie, je vous en prie !

— Il s'agit, pour dix minutes de travail, de deux mille écus à gagner !

— Au moins? — pensa tout haut Folavril, tremblant d'émotion.

— Pour chacun de nous? — interrogea Malvenu plus pratique.

Le baron sourit.

— Il paraît, — dit-il, — que c'est votre phrase favorite !... Non !

— Ah ! — soupira le grand jureur, — je me disais aussi : Tête de bœuf ! ce serait trop beau !

— Et que faut-il faire pour nager dans ce Pactole?

— Donner, tout simplement, un bon coup d'épée.

Folavril se redressa.

— Loyalement? — demanda-t-il.

— Pardieu ! oui, loyalement.

— A la bonne heure !... autrement, je refuserais !

— Nous refuserions ! — surfit le petit homme.

— Quelle délicatesse ! — pensa M. de Souvré, en haussant les épaules.

Folavril frappa sur sa rapière et dit :

— « Clair de Lune » vous garantit le succès.

— Et « Amourette » n'attend que l'heure du rendez-vous, — ajouta Malvenu, en esquissant le même geste.

— Bien ! — reprit le rival du comte, — je vois que vous m'avez compris.

Et, leur ayant fait signe de se pencher vers lui, il continua à voix basse :

— Le gentilhomme en question viendra demain soir, dites-vous?

— Oui !

— Il a pris soin de nous le faire savoir.

— Hein?

— Nous écoutions... pour le service de Monseigneur.

— C'est juste ! — pensa le baron, — ces drôles n'oseraient me trahir.

Et, tout haut, il reprit :

— Or donc, demain, tous les trois, dissimulés dans l'ombre, nous attendrons l'instant où, seul, il regagnera son logis et alors...

— Une provocation ! — fit Folavril, — et, de là, le coup d'épée; ça me connaît, ou que je meure à l'instant !

— C'est bien entendu?

— Votre Seigneurie a notre parole !

— Demain soir, à neuf heures, ici.

— On y sera.

Le baron allait se retirer, mais les deux compères ne l'entendaient

pas ainsi. Après s'être rapidement consultés, ils coururent à lui et le joignirent auprès de la porte.

— Pardon, — dit une voix éclatante, qui semblait tomber du ciel.

M. de Souvré se retourna et se trouva en présence de Folavril qui le dominait de toute sa haute stature, quoiqu'il fût humblement courbé.

— Qu'est-ce? — demanda-t-il.

— Peu de chose, croix et potences ! Monseigneur ne pourrait-il pas nous bailler...

— La somme convenue? — acheva, comme sortant de terre, une autre voix, douce et fluette, qui appartenait en propre au court Malvenu.

— Avant besogne faite? — fit le gentilhomme, interloqué par tant d'audace.

— Cela nous encouragera, — répliquèrent les deux voix, celle du plafond et celle du sol.

Le baron parut réfléchir.

— Soit? — dit-il, — mais je compte bien, mes maîtres, que vous saurez tenir mes intérêts comme les vôtres !... Voici !

Et il leur donna une bourse, dont les flancs rebondis indiquaient qu'elle devait contenir la meilleure partie des deux mille écus promis.

— A demain !

— A demain, — répétèrent les deux capitaines d'aventure, en balayant le plancher de leurs feutres crasseux.

Par la scène que nous avons décrite au début de notre récit, on sait quels furent les résultats de ce complot.

XI

TÉRÉSINA LA FOLLE

Nous avons laissé Georges d'Artagnan aux prises avec l'homme masqué qui n'était autre que le baron de Souvré, au moment même où l'un des deux combattants, violemment poussé par son adversaire, roulait et disparaissait dans l'abîme.

Les témoins de cette scène, Gérard et Landry, atterés, n'osaient faire un mouvement.

Qui donc venait d'être englouti dans ces eaux noires, dont le clapo-

tis sinistre les faisait frissonner malgré eux, bien qu'ils fussent habitués à ce bruit?

Était-ce ce jeune et courageux garçon, qu'ils n'avaient qu'entrevu... Landry, surtout, arrivé le dernier et qui n'avait eu que le temps de pousser son avertissement d'alarme, avant de se jeter dans la mêlée?

Était-ce l'autre?... Celui, qu'à juste titre, ils considéraient comme un meurtrier.

Ils regardaient, les yeux démesurément ouverts, prêts à venger le jeune homme.

Se ruer sur le lâche agresseur et le massacrer, telle était, pour l'instant, leur seule préoccupation.

Une seconde encore et ils allaient être fixés.

Le survivant de cette lutte sauvage, après avoir un moment repris haleine, venait de s'agiter. Ils l'apercevaient ou du moins, distinguaient vaguement une masse qui leur parut informe, se traînant, rampant, en s'accrochant aux aspérités du terrain pour remonter la pente.

— Est-ce vous, mon jeune ami? — demanda Gérard, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Oui ! — répondit une voie essoufflée, qu'il reconnut aussitôt.

— Ah ! Bonne Vierge, soyez remerciée ! — s'écria le brave homme.

Et, tendant l'aviron qu'il n'avait pas lâché, il reprit :

— Crochez ça, et tenez ferme; nous allons vous haler !... y êtes-vous?

— J'y suis, vive Dieu !

Les deux hommes opérèrent une vigoureuse traction qui amena le jeune homme jusqu'à eux.

— Ouf ! — fit Georges en se relevant.

Puis, s'étant tâté, il ajouta presque gaiement :

— Rien de cassé !... Tout va bien !... Merci, mes braves !

— C'est plutôt nous qui devons vous remercier de votre généreuse intervention, — murmura le passeux, — car, si vous ne m'eussiez accompagné, pris à l'improviste, nous étions bel et bien écharpés !

Jamais peut-être, en toute sa vie, l'honnête batelier n'en avait dit si long.

— Moi, passe encore, — ajouta philosophiquement Landry, — mais mon maître... M. le comte...

— Tudieu ! — fit aussitôt le jeune homme, — vous me ramenez à la réalité !... Nous n'avons pas le droit de nous apitoyer sur nos personnes respectives, puisqu'elles sont intactes. Vite ! courons auprès de celui qui réclame nos soins.

Et tous les trois, après avoir fait quelques pas, abordèrent la maisonnette et rentrèrent dans la chambre.

A la lueur vacillante de la résine qui éclairait lugubrement ce taudis, ils virent un spectacle étrange qui les arrêta net, sans qu'ils fissent un mouvement, ni pour avancer, ni pour reculer.

Une femme était penchée sur le corps toujours inerte de la victime du guet-apens et pointait des regards ardents sur ses yeux mi-clos.

Elle ne se retourna pas au bruit que firent les nouveaux venus.

— Qu'est cela? — fit Landry.

Gérard, revenu de sa stupeur, répondit ces seuls mots :

— Térésina la folle !

Georges, comme s'il eût été rivé au sol, regardait, avec une émotion dont il ne pouvait se défendre, cette créature, immobile elle-même et tout entière à sa contemplation muette.

Soudain, elle se redressa sans pour cela quitter le moribond des yeux.

De sa place, qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner, le jeune homme dévisageait cette femme qui, elle, ne paraissait pas l'apercevoir.

C'était ce que l'on eût pu appeler : une misérable. En haillons presque; les cheveux épars, grisonnants sur les tempes; le reste, d'un noir de jais.

Au premier aspect, elle semblait avoir de beaucoup passé la cinquantaine, bien qu'en réalité elle n'eût pas atteint sa quarantième année.

Elle avait dû être fort belle !

Son visage, sur lequel se lisait une douloureuse résignation, montrait une expression étrange qui, à certains moments, donnait le frisson. Ses yeux, enfouis dans leurs orbites, lançaient des éclairs; ils étaient tantôt doux, tantôt sévères; mais, quelque sentiment qu'ils reflétassent, toujours profondément scrutateurs. Une teinte indéfinissable, plutôt bistrée que pâle, estompait son épiderme sur lequel se voyaient quelques rides précoces. Sa bouche était petite, encadrée de lèvres admirablement dessinées qui, lorsqu'elles s'entr'ouvraient, laissaient voir des dents d'une blancheur éblouissante, et que bien des jeunes filles eussent enviées. Maigre, osseuse, les pommettes de ses joues saillaient comme si elles eussent été rapportées sur ce visage flétri. Elle était grande, — ce que vit le jeune homme quand elle se redressa. — Ses formes, qu'il eût été impossible d'apprécier, disparaissaient sous les loques. Seuls, ses bras, amaigris au point qu'on eût pu les prendre pour des pièces anatomiques, sortaient des lambeaux d'étoffe incolore qui la recouvraient.

Dans son ensemble, cette femme avait quelque chose de fatal. Rien de repoussant, cependant; au contraire, on se sentait attiré vers elle.

Elle fit un signe.

Gérard et Landry s'approchèrent.

Alors, d'une voix caverneuse, ressemblant à un écho d'outre-tombe, elle dit, en étendant son bras décharné vers le grabat sur lequel était couché le comte :

— Il vivra !

Le petit d'Artagnan n'avait fait aucun mouvement.

Elle l'aperçut enfin et, marchant vers lui, le regarda curieusement.

— Qui êtes-vous? — lui demanda-t-elle.

— Et vous-même? — renvoya le jeune homme surpris de cette question.

— Térésina, — fit-elle simplement.

— Térésina?

— La folle! — continua-t-elle, en souriant avec effort.

Tout en parlant, elle ne cessait de le regarder et d'avancer.

Tout à coup, un tremblement secoua tout son corps; ses traits émaciés se contractèrent; les cordes de son cou se tendirent à se rompre, sous le violent effort qu'elle fit pour dominer la vive émotion qui venait de s'emparer d'elle.

— Oh!... oh!..., fit-elle, en scandant chaque exclamation.

— Qu'avez-vous? — interrogea Georges, stupéfait de procurer une telle agitation à cette inconnue.

Elle ne répondit pas; mais, s'approchant plus près encore, elle lui mit ses deux mains sur les épaules et plongea dans ses yeux un regard scrutateur.

— Ne la contrariez pas, Jésus-Dieu! — souffla tout bas le passeux à l'oreille du jeune homme, — les « innocents », ça jette des sorts!

D'Artagnan n'avait garde de s'opposer à la fantaisie de la pauvre femme, pour laquelle il sentait naître en lui un invincible intérêt.

Celle-ci, d'ailleurs, avait quitté sa première pose et, après s'être emparée lentement de la main gauche de Georges, l'examinait fiévreusement.

On eût dit une pythonise de l'antiquité exerçant son sacerdoce.

Le silence qui régnait et la demi-obscurité dans laquelle était plongée la pièce, rendait le tableau plus saisissant encore.

Gérard, après avoir murmuré son avis, et Landry, paraissaient s'être désintéressés de cette scène, ils étaient retournés près du blessé, dont la respiration, quoique bien faible, s'accentuait progressivement.

La résine crépitait lugubrement, les jets de sa flamme bleuâtre formaient comme de pâles éclairs, sillonnant, de temps en temps, la main ouverte du jeune homme.

Les doigts osseux de la femme effleuraient à peine ceux de Georges qui, cependant, frissonnait au contact; ces doigts étaient glacés.

Elle s'absorba pendant quelques secondes à contempler les lignes multiples qui se croisaient et s'enchevêtraient dans la main qu'elle tenait.

— Oh!... oh! — modula-t-elle encore.

— Que voyez-vous donc? — demanda Georges.

Mais elle, sans lui répondre, murmura :

— Mêmes lignes!... mêmes pronostics!

— Me connaîtriez-vous?

— Non! — répliqua-t-elle, d'un ton presque farouche.

— Alors, pourquoi me regardez-vous ainsi et d'où vient la terreur que vous avez paru éprouver en analysant les lignes de ma main?

— C'est que vous lui ressemblez.

— A qui?

— A lui!... à lui!

Puis, tout à coup, elle eut un petit rire strident, lamentable, pareil à des sanglots heurtés, au milieu duquel elle prononça ces mots sans suite :

— Il était grand... beau... là-bas... brave! Térésina le vit... Nuit profonde... terrible... Ah! va-t-en... va-t-en...

Puis elle se tut, enfouissant son visage entre ses mains.

On n'entendit plus que le bruit de sa respiration saccadée qui soulevait sa poitrine en bonds précipités.

Georges s'approcha à son tour.

Elle releva la tête et le regarda sans même faire un mouvement.

— Vous souffrez? — lui dit-il doucement.

— Toujours! — répondit-elle, les yeux hagards.

Puis, se reprenant :

— Je ne sais plus!... je ne sais pas!... Qui donc me parle?... Vous!...

Et, se rejetant brusquement en arrière, elle reprit avec une colère sauvage :

— Qui êtes-vous?... Que me voulez-vous?... Vous avez donc volé son visage?... Vous n'êtes pas *lui*!... Vous n'êtes pas *lui*!...

Et ses yeux, qu'aucune larme n'obscurcissait, brillèrent comme des lucioles au milieu de la nuit.

Georges éprouvait un malaise indescriptible. Il ne savait à quoi attribuer cette sorte de sympathie qui, malgré lui, l'attirait vers cette femme, — insensée, à n'en pas douter, — mais dont la voix lui remuait le cœur en même temps que le regard, — oh! ce regard! — toujours fixe et pénétrant, lui causait un trouble qu'il ne pouvait vaincre.

— Voulez-vous que nous causions? — lui demanda-t-il.

Les sourcils de la malheureuse se froncèrent; un pli se creusa sur son front.

— Non! — clama-t-elle, reprise par son rire navrant, — Térésina ne peut rien dire!... Rien!... Elle attend et elle pleure!

— Qu'attendez-vous?

— La mort!

Et, tendant son bras vers le blessé, elle ajouta :

— Veillez sur lui et... sur vous!

— Térésina! — cria le jeune homme, comme malgré lui.

Elle le regarda encore. Cette fois, son visage, devenu triste et mélancolique, refléta une indéfinissable expression de tendresse.

Son corps eut un balancement; ses bras qui pendaient se levèrent à demi comme pour se tendre; mais elle se ressaisit soudain et redevint sombre comme précédemment.

D'un pas automatique, elle se dirigea vers la porte.

Là, se retournant une dernière fois, elle prononça, d'une voix sépulcrale :

— Dieu vous garde !

Puis elle se perdit dans la nuit.

Revenu de son effarement, le jeune homme se demanda s'il ne venait pas d'être le jouet d'un rêve.

Il ne voyait plus, n'entendait plus.

Gérard et Landry s'empressaient toujours auprès du comte, auquel ils prodiguaient leurs soins.

— Oh, je veux la revoir ! — pensa tout à coup d'Artagnan.

Et sans que les deux hommes s'en aperçussent, il sortit à son tour.

Devant lui, à quelques pas, la silhouette de la femme glissait lentement comme un fantôme à travers les épaisses ténèbres.

Il suivit cette forme mouvante, le cœur serré, oppressé.

— Qu'ai-je donc? — se demandait-il — et quelle puissance cette femme exerce-t-elle sur moi?

De fait, il ne se rendait pas compte de l'angoisse qui l'étreignait. Il marchait, inconscient, comme obéissant à une toute autre volonté que la sienne.

Il voulut rattraper Térésina, mais, un sentiment qu'il ne put définir le retint. Instinctivement, comme s'il y eût été obligé, il mesura son pas sur celui de la folle.

Soudain, une voix triste et monotone s'éleva dans la nuit et psalmodia, sur un air lamentable :

Reviendras-tu. près de moi qui t'attends.
O tendre amant que je regrette?
Reviendras-tu, toi que toujours je guette,
Près de celle qui t'aimait tant?

Georges s'arrêta, portant vivement la main à son cœur comme pour en comprimer les battements.

Ce chant, qui lui arrivait comme une plainte, il l'avait déjà entendu. Où donc?... Quand?... Il ne pouvait se souvenir... mais les mots qu'il murmurait, avant même qu'ils n'eussent été lancés, lui prouvaient que cette mélopée avait déjà frappé son oreille.

Il reprit sa marche, hâtant le pas, car le temps d'arrêt qu'il venait de subir l'avait éloigné de Térésina, dont la voix ne lui arrivait plus que comme un bruissement presque imperceptible.

La promenade capricieuse de la pauvre insensée les avait entraînés sur le bord du fleuve, qu'ils longeaient en ce moment.

De distance en distance, et s'avançant dans l'eau, de longues « fiches » enfoncées dans la vase, étaient autant de points de repère pour les nombreux pêcheurs qui y attachaient leurs barques.

Georges, dont les regards cherchaient à percer l'obscurité, heurta tout à coup un obstacle qui lui barrait le chemin.

Se reculant d'un pas, et voulant voir de quelle nature était l'objet qui entravait ainsi sa marche, il se baissa et resta terrifié.

— Un corps, — un cadavre peut-être, — était étendu, là, sur la terre.

Se remettant de l'émoi bien naturel que venait de lui causer cette rencontre, il oublia un instant la folle pour s'assurer si celui ou celle qui obstruait sa route était réellement sans vie.

Il se pencha donc de nouveau sur ce corps et, après avoir appuyé sa main sur sa poitrine, il murmura :

— Son cœur bat.

Il n'avait pas achevé qu'un cri de rage s'échappait de ses lèvres.

En retournant légèrement cette masse inerte, il venait d'apercevoir un masque, un loup de velours noir qui en recouvrait le visage.

— Lui ! — rugit-il, — toujours !

Et, sortant de sa gaine un poignard passé à la ceinture du baron de Souvré, il leva le bras.

Mais, presque immédiatement, il le laissa mollement retomber en disant :

— Non !

— Tue-le ! — commanda une voix sourde, à quelques pas de lui.

Il se retourna brusquement et balbutia :

— Térésina !

— Tue-le ! — reprit la folle.

— Non ! — répondit énergiquement le jeune homme, — il est à terre et sans défense !

— Tue-le ! — répéta-t-elle, pour la troisième fois.

— Non ! — fit-il encore, en relevant la tête d'un geste noble et plein de dignité, — ce serait une lâcheté !

A ce moment, un rayon de lune frappa le mâle et fier visage du jeune garçon, que son attitude semblait grandir..

Térésina, placée immédiatement en face de lui, poussa une sorte de hurlement et, battant l'air de ses longs bras décharnés, cria d'une voix étranglée :

— D'Artagnan ! D'Artagnan !

Puis, sous l'empire de la terreur, aiguillonnée par la folie qui la ressaisissait, elle s'enfuit, éperdue, en poussant des cris inarticulés que les échos répercutèrent dans toute l'étendue de l'île.

Georges, voulant l'apaiser, essaya de l'appeler; ses dents s'entrechoquèrent, il ne put émettre le moindre son. Il voulut courir après elle; ses jambes tremblèrent, prêtes à se dérober.

Alors, l'accablement faisant place à cet excès d'énergie, il reprit lentement, péniblement, le chemin de la maisonnette du passeux.

Quand il y arriva, rien ne lui parut changé. Le comte n'avait pas

encore fait un mouvement, mais il était visible qu'il ne tarderait pas à reprendre ses sens.

D'une voix brève, saccadée — comme si le contact de Térésina eût fait de lui un dément, — il demanda à Gérard :

— La femme !... L'avez-vous revue?

— La folle?

— Oui, la folle !... Est-elle revenue ici?

— Non ! — fit Gérard, en le regardant. — Qu'avez-vous?

— Je ne sais !... Ne m'interrogez pas !... Il faut que je la revoie !...

— Ne l'aviez-vous pas suivie? — interrogea à son tour le batelier qui, sans en rien laisser paraître, avait remarqué la sortie du jeune homme.

— Oui ! mais elle m'a échappé !... Où puis-je la retrouver? Vous devez le savoir?... elle doit habiter l'île?

Le passeux branla affirmativement la tête.

— Voulez-vous me conduire vers elle?

— Vers sa tanière, — rectifia Gérard, en renouvelant son signe de tête pour indiquer qu'il consentait.

Landry, ayant été prévenu qu'ils allaient faire une courte absence, tous deux sortirent.

Bientôt, ils aperçurent une sorte de tumulus, fait de pierres et de mousse qui, dans l'ombre, ressemblait assez à une montagne d'immondices.

Quand Georges s'en fut approché, il constata que ce renflement du sol, creusé à l'intérieur en forme de grotte, était clos sur un côté par un amas de vieilles planches disjointes et formait le plus misérable des réduits.

Une porte, — si l'on pouvait appeler cela une porte, — battait dans un mouvement de va-et-vient, en grinçant sur de vieux gonds rouillés et prêts à se détacher du montant vermoulu dans lequel ils étaient fichés.

Les deux hommes entrèrent.

Gérard l'avait dit. C'était moins une demeure qu'une tanière. Aucun objet ou ustensile de ménage ne s'y voyait. Rien ! Le dénuement : dans un coin, un monceau de feuilles sèches, d'herbes et de guenilles, indiquait qu'on avait voulu faire une couche de toute cette agglomération de détritus.

D'un geste expressif, Gérard montra la couche vide.

— Merci, mon ami, — dit le jeune homme qui commençait à se faire aux façons du silencieux batelier, — retournez auprès de votre compagnon; moi, j'attendrai.

Gérard n'insista pas. Il serra la main que lui tendait Georges, et regagna sa demeure.

Longtemps, bien longtemps, le petit d'Artagnan attendit, les bras croisés, appuyé contre la porte qu'il empêchait ainsi de crier.

Que de pensées se heurtèrent dans cette jeune tête ! Que de réflexions se présentèrent à l'esprit de ce pauvre garçon qui attendait une inconnue... une folle !... Pour lui dire... quoi?... Le savait-il seulement? Et toujours, toujours cette question, qu'il ne cessait de se poser et à laquelle il ne pouvait répondre : Quelle est cette femme?

Certes, depuis la veille, il ne pouvait pas se flatter d'avoir eu beaucoup de repos, et, si la fortune qu'il était venu chercher à Paris ne se présentait pas à lui, comme cela, au débotté, du moins pouvait-il se flatter d'avoir vu les aventures naître sous ses pas, car, en moins de vingt-quatre heures, il en avait eu pour son compte et tout faisait prévoir que ce n'était pas fini.

Il entendit sonner au loin.

— Quatre heures ! — pensa-t-il, en sortant de l'abattement dans lequel il était plongé.

Une buée grisâtre s'étendit lentement, remplaçant la teinte noire qui bornait l'horizon. Les objets devenaient plus distincts, quoique informes encore. C'était l'aube.

— Allons, — se dit-il, en exhalant un profond soupir, — il faut rentrer ! Il ne serait pas prudent que le jour me surprît ici.

Et jetant un dernier regard autour de lui, il ajouta :

— Elle ne viendra pas... je ne saurai rien !

Tristement, brisé par la fatigue et plus encore par les émotions qu'il avait éprouvées, il chercha à s'orienter : devant lui, des terrains vagues, semés, de ci, de là, de quelques arbres aux différentes essences; derrière, la Seine, dont il devinait plutôt qu'il n'entendait le monotone murmure.

En suivant son cours, il devait forcément arriver au Pont-Marie.

Marchant, se traînant presque, car la lassitude domptait enfin cette jeune et vigoureuse constitution, il suivit cet itinéraire et, vingt minutes plus tard, arrivait, haletant, devant le cabaret des *Quatre-Mousquetaires*.

Il traversa le quai d'Anjou et allait tourner l'angle de la « Maison-Seule » quand, soudain, il recula.

Juste au milieu de la chaussée, une large tache brunâtre, sur laquelle l'aube naissante projetait ses faibles lueurs, venait d'attirer ses regards.

La terre avait bu le sang humain, — car il était sur le lieu de l'assassinat, — mais celui-ci laissait à la surface sa teinte accusatrice.

A côté de cette tache, Georges vit son épée, ce qui prouvait que personne encore n'était passé par-là.

Il ramassa l'arme et, après en avoir essuyé la pointe sur le bout de sa botte, la passa à sa ceinture.

A présent, qu'allait-il faire?

Réveiller Planchet, il n'y fallait pas songer... d'autant plus qu'il ne voulait, à aucun prix, donner des explications sur les événements qui venaient de se passer.

Le jour pointait.

Déjà, une rumeur sourde, ressemblant au flot lointain de la mer, arrivait jusqu'à lui.

C'était la grande cité qui s'éveillait.

Il leva la tête et aperçut la fenêtre de la chambre qu'il avait occupée si peu de temps; elle était restée ouverte.

— Essayons ! — se dit-il.

Rassemblant ses forces, il s'accrocha au treillage et commença l'ascension. Trois fois il s'arrêta, prêt à lâcher prise. Son courage et sa volonté le soutinrent.

Enfin, il arriva à la barre d'appui, l'enjamba et se trouva dans la chambre.

Il était à bout. Néanmoins, il eut la présence d'esprit de refermer la fenêtre. Puis, se cramponnant au mur, à la table, à tout ce que ses mains purent rencontrer, il atteignit le lit sur lequel il tomba, succombant au sommeil qui venait de le terrasser.

XII

LES ÉMOTIONS DE PLANCHET

Quand le petit d'Artagnan rouvrit les yeux, il aperçut Planchet qui, debout devant le lit, son bonnet à la main, le contemplait avec un effarement facile à comprendre.

Eh, quoi ! son protégé avait dormi sans même ouvrir le lit, sans même se dévêtir, ah, ça ! il avait donc le chaud-mal?

Georges, hébêté, encore sous le coup du drame terrible qui s'était déroulé quelques heures avant, se frottait les yeux et regardait autour de lui, se demandant s'il était bien éveillé.

— Ah ! — fit-il enfin, — c'est vous, maître Planchet?

— Oui, — répondit le cabaretier. — Il me semble que vous avez eu un mauvais sommeil?... Je gagerais que vous avez rêvé, mon jeune monsieur.

— Dites que j'ai eu un cauchemar ! — répondit Georges, sans se dérider à cette supposition de son hôte, — un épouvantable cauchemar !

— Vous avez revu vos archers?

— Ah ! si ce n'était que cela !

— Qu'est-ce donc?

— Rien !

Ayant lancé cette laconique réponse pour couper court à de nouvelles questions, il essaya de se lever, mais ses membres encore engourdis, fléchirent sous lui; il chancela.

— Eh bien ! — fit-il, en se retenant au montant du lit, — vais-je donc me trouver mal comme une jouvencelle?

Planchet qui, depuis un instant, le regardait, s'écria tout à coup :

— Eh ! bon Dieu ! que vous est-il donc arrivé?... Vous êtes tout ensanglanté ! Et parmi le sang qui macule vos hardes, je vois de nombreuses taches de boue... des déchirures !... Ah ça, est-ce que votre cauchemar vous aurait entraîné hors de la maison?

— Non ! — répliqua Georges, d'une voix sombre.

Planchet pensa :

— Est-ce que, par hasard, il serait somnambule?

Puis, tout haut :

— Vous ne pouvez rester ainsi, mon jeune monsieur.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr ! Vous êtes à faire peur !

— Oh ! vous exagérez.

— Mais regardez-vous donc !

Le jeune homme n'avait nullement besoin de s'examiner pour se convaincre. Il savait bien que Planchet disait vrai; sa chute dans le sang du malheureux comte lui revenait à la pensée en même temps que l'effroyable lutte qu'il avait dû soutenir contre l'assassin.

Et puis... et puis Térésina qu'il entrevoyait, mêlée à toutes ces aventures tragiques, dont il venait d'être un des héros. Térésina, dont il sentait peser sur lui le regard de feu, Térésina, enfin, qui l'avait impressionné à ce point qu'il ne pourrait plus désormais l'oublier.

— Et vite ! — reprit le cabaretier, dont c'était le mot favori, — nous allons remédier à cela !

— Comment?

— Pardieu ! En vous donnant de nouvelles hardes !

— Mais, je ne suis pas en état de vous dédommager...

— Puisque je vous dis que c'est le seul moyen de vous rendre présentable, — l'interrompit le bon Planchet, heureux qu'il était de pouvoir rendre service au fils de son ancien maître. — Dans dix minutes, vous aurez tout ce qu'il vous faut.

Il allait s'éloigner, mais il se toucha le front et resta pour ajouter :

— Ah ! Il faut aussi combattre cette défaillance subite que vous venez d'éprouver. Je crois même que c'est là le plus pressé... Hier, c'était la faim qui vous tracassait; aujourd'hui, ce doit être autre chose; quoique ça, le même remède peut resservir. Attendez.

Il descendit quatre à quatre et revint presque aussitôt, tenant, d'une main, un flacon de vin semblable à celui qu'il lui avait servi la veille et, de l'autre, une nouvelle provision de ronds de saucisson, plus une forte miche de pain.

— Voilà ! — dit-il, en déposant le tout sur la table, — avalez-moi tout ça, en attendant le dîner de la méridienne.

— Que vous êtes bon ! — murmura le jeune homme, avec attendrissement, — et comment reconnaîtrai-je jamais...

— Reconnaître? — l'interrompit encore Planchet, — Quoi donc? C'est moi qui vous ai reconnu !... Et j'en suis fier !... Allons, allons ! pas de ces billevesées-là !... Mangez, buvez, et surtout, ne craignez pas de m'être à charge !

— Quoi qu'il arrive, — fit Georges, — je partirai aujourd'hui.

— Aujourd'hui ! et où irez-vous?

— A la grâce de Dieu !

— Cela pourra vous mener loin, — pensa tout haut Planchet, en se grattant la tête. — J'aimerais mieux pour vous une autre destination... voyons, il est évident que vous ne pouvez qu'embrasser la carrière des armes?

Georges releva la tête.

— C'est la plus noble ! — répondit-il.

— Oui ! quand on n'en a pas d'autres à son service... et c'est là votre cas, mon jeune monsieur... Eh bien ! Pourquoi n'entreriez-vous pas au service de Sa Majesté?

— Telle est mon intention !... seulement...

— Seulement?

— Je voudrais entrer dans les mousquetaires !

— Ah ! diable ! — exclama le cabaretier, — c'est que ce n'est pas chose facile !

— Je le sais bien ! — soupira Georges.

— Mais ça n'est pas non plus chose impossible...

— Est-ce que vous pourriez...

— Essayer?... oui, bien !... Sans rien vous promettre, toutefois ! Mais je connais quelques personnages haut placés... un entre autres... enfin, suffit !... Pour cela, par exemple, il faut attendre, et attendre surtout patiemment.

Le petit d'Artagnan eut un sourire et dit :

— J'attendrai !

— A la bonne heure !... Et maintenant, je vais vous quérir des hardes.

Planchet descendit, sortit de chez lui, après avoir laissé la garde de son cabaret à Titemousse, pauvre garçon sans cervelle dont il se servait par charité, et courut chez un de ses voisins, marchand fripier, à qui il fit emplette de tout ce dont il avait besoin.

Muni de ce « complet » de l'époque, il remonta à la chambre de Georges et étala devant ses yeux éblouis le contenu d'un volumineux paquet.

Un quart d'heure plus tard, la transformation était opérée et le jou-

venceau, ayant repris des forces, réapparut, frais et dispos, comme si rien d'extraordinaire ne lui était arrivé.

Rester confiné dans sa chambre était loin de lui plaire; aussi descendit-il, attiré par les voix des nombreux buveurs qui commençaient à affluer et auxquels il tenait à se mêler, pour savoir si on s'occupait de ce qui l'intéressait tant.

On s'en occupait, en effet.

On ne parlait que de cette large tache d'un brun bleuâtre, — dans laquelle chacun avait bien reconnu du sang, — qui s'étalait au beau milieu de la rue et les commentaires allaient leur train.

Maître Planchet se grattait la tête, — geste qui lui était familier, — et se posait mentalement un tas de questions, suivies de réflexions intimes plus ou moins justifiées.

— Est-ce que ce satané petit diable aurait fait des siennes? — se demandait-il. — Hum !... Cela ne me surprendrait pas ! ils ont tous la tête près du bonnet, dans cette famille !... Mais qu'a-t-il bien pu se passer cette nuit, sous la fenêtre de mon logis?

Il en était là de son soliloque, quand un voisin entra.

— Eh ! compère Planchet?

— Qu'y a-t-il, compère Métivier?

— Avez-vous vu votre vigne?

— Ma vigne?

— Eh oui ! sous votre fenêtre?

Eh bien ! Qu'est-ce qu'elle a? — demanda Planchet. — Elle est déjà en fleurs.

— Ah ! bien oui, — reprit le compère Métivier, — de drôles de fleurs ! Les branches cassées pendent le long du mur et le treillage est en partie arraché !

— Non d'un mousqueton ! — s'écria le brave cabaretier, — faut voir ça.

Il sortit précipitamment et revint quelques instants après, convaincu cette fois, que son jeune protégé n'était pas étranger à ces déprédations.

Il allait s'en ouvrir à lui et le prier de satisfaire sa curiosité, quand un bruit de pas, dénotant une troupe, relativement nombreuse, se fit entendre à la porte de son cabaret.

— Allons, bon ! qu'est-ce qu'il y a encore? — pensa-t-il.

Il n'eut pas le temps de trouver une réponse à cette question; la porte s'ouvrit brusquement et un sergent des archers de la prévôté parut sur le seuil.

— Holà ! le cabaretier, — cria-t-il.

— C'est moi.

— Approchez !

— Non pas; entrez, si bon vous semble.

— Soit ! — reprit le sergent.

Et il fit quelques pas dans la salle.

Au dehors, une douzaine d'archers se tenaient prêts à exécuter les ordres de leur chef.

Quand le sergent fut devant Planchet, il commença sur un ton cassant :

— Vous donnez asile à un jeune drôle que nous recherchons.

— Je ne connais pas de drôles, — répondit l'ex-valet du héros gascon, en se redressant. — Des hommes, c'est différent ! si c'en est un que vous cherchez chez moi, nommez-le !

— Eh ! mordieu ! — répliqua le sergent, — il me serait assez difficile de vous satisfaire, attendu que je ne le connais pas !

— Alors !...

— Alors, nous allons procéder d'une autre façon.

Et, se retournant du côté de la porte, le sous-officier appela :

— Hola ! Langlois !

Un second sergent entra; il n'avait pas d'épée.

D'un coup d'œil, Georges et Planchet le reconnurent.

— Pardieu ! — se dirent-ils, — ça va chauffer;

— Où est ton voleur d'épée? — demanda le premier venu à son camarade.

Le sous-officier désarmé promena son regard sur tous les assistants et l'arrêta sur Georges.

— Le voilà ! — fit-il en le désignant.

— Tu en es sûr?

— Par la mordieu ! si j'en suis sûr ! Il a mon épée au côté, le mécréant !

— Mécréant toi-même, brute ! — exclama le jeune homme hors de lui.

— Emparez-vous de sa personne ! — crièrent d'une même voix les deux sergents de la prévôté.

Les archers entrèrent.

— Venez-y donc ! — fit Georges, en tirant l'épée qui était passée à sa ceinture et en s'appuyant contre la muraille.

— Pardieu, oui, nous allons y aller ! — dit le premier sergent.

— Sus au rebelle ! — commanda l'autre.

Les archers allaient obéir, quand Planchet vint résolument se placer devant eux.

— Vous n'en avez pas le droit ! — dit-il, d'une voix forte.

— Vraiment ! — ricanèrent les sous-officiers. — Et qui donc pourrait s'y opposer.

— Le roi !

— Il a raison ! — murmura la majeure partie des buveurs.

— Ah ça ! Vous me la baillez belle, vous autres ! — exclama le sergent désarmé.

— Je vous la baille comme il me plaît, — répliqua le brave cabaretier en prenant feu.

Et il ajouta plus posément :

— Sa Majesté veut et entend que ses sujets soient respectés quand ils sont en leurs logis !

— Oui ! oui ! — crièrent les assistants : sauf les archers, bien entendu, qui étaient de l'avis de leurs deux chefs.

L'orateur du droit compta de l'œil ses clients et les soldats, puis, poursuivit, heureux du bon effet déjà produit :

— Vous avez pénétré chez moi de force !... Vous voulez y commettre un abus, je m'y oppose !... Hors d'ici !

— Allons, bonhomme ! — reprit le second sous-officier, — laissez-nous remplir notre mission !

— Bonhomme ! — hurla Planchet, que cette qualification qu'il jugea injurieuse exaspéra. — Je vais vous montrer ce que c'est qu'un bonhomme qui défend ses droits !

Et, décrochant une colichemarde appendue au manteau de la cheminée.

— Quand vous voudrez ! — fit-il, en culbutant une table qu'il plaça vivement devant le jeune homme et lui.

— Ah ! c'est ainsi ! — cria le premier sergent, en mettant à son tour l'épée à la main.

Puis, s'adressant à ses hommes.

— En avant ! — commanda-t-il, — appréhendez au corps le petit défenseur des parpaillots et videz-moi ce repaire d'hérétiques.

Les archers de la prévôté se disposaient à obéir, mais, au moment de s'élancer, ils se trouvèrent absolument paralysés.

Georges et Planchet leur faisaient face tandis qu'une quinzaine de consommateurs, armés de tout ce qu'ils avaient trouvé à portée de leurs mains, bancs, escabelles, brocs d'étain, leur coupaient la retraite et commençaient à les harceler d'importance.

Les deux assiégés, protégés par la table qui formait barricade, repoussaient vigoureusement les assaillants.

— Bonhomme — ne cessait d'exclamer Planchet, en lançant de furieux coups de colichemarde qui, à vrai dire, ne portaient que dans le vide, mais avaient le pouvoir de tenir les archers en respect.

Le tumulte et la mêlée devinrent bientôt indescriptibles.

Au dehors, de nombreux passants s'étaient rassemblés, obstruant le quai d'Anjou et l'entrée de la Motte-aux-Papelards. Les plus curieux montraient leurs têtes par l'entre-bâillement de la porte du cabaret.

Au nombre de ces derniers une femme en haillons, à laquelle on n'avait nullement fait attention, avait joué des coudes et était venue prendre place au premier rang.

Quand ses yeux se furent habitués au demi jour qui régnait à l'intérieur, elle poussa un cri déchirant.

A ce moment Georges qui ferraillait toujours l'aperçut.

— Térésina ! — s'écria-t-il.

Alors, inconsciemment, sans se préoccuper du danger, il franchit l'obstacle qui le séparait de ses adversaires et essaya d'atteindre la porte.

Mais il fut aussitôt entouré par les hommes de la milice qui le saisirent et voulurent l'emmener.

— Laissez-moi !... — hurla-t-il, — mais laissez-moi donc !

Et, comme un jeune lion pris dans un piège, il se secoua de telle sorte que les archers cédèrent sous les formidables ruades qu'il lançait.

Quoique ne comprenant rien à cette nouvelle tactique du fils de son défunt maître, Planchet avait suivi son mouvement.

Térésina, elle, s'était retirée de la foule et avait été se réfugier à l'entrée du pont ; là, accotée contre le garde-fou, elle se tordait les bras et gesticulait au grand ébahissement des badauds, dont quelques-uns commençaient à rire de ses contorsions.

La pauvre femme, sans s'inquiéter des sarcasmes et des quolibets qui, déjà, lui étaient lancés, répétait, comme une litanie, sur un mode lamentable :

— Ils vont le tuer !... le tuer !... le tuer !...

XIII

ATHOS

Les curieux, trop éloignés du cabaret pour voir ce qui se passait à l'intérieur, occupaient leurs loisirs avec cet intermède imprévu, quand, soudain, arriva sur le quai, au trot d'un magnifique gris-pommelé, un cavalier escorté d'une suite nombreuse.

Il portait le costume de capitaine-lieutenant aux Mousquetaires Gris.

Voyant le rassemblement qui obstruait la route, le gentilhomme cria :

— Place !

Cet ordre était plus commode à donner qu'à faire exécuter. Notre cavalier le comprit en voyant combien la foule était compacte.

Néanmoins, tout en ralentissant le pas de sa monture, il répéta :

— Place !

Et, en entendant des plaintes sauvages poussées par une voix de femme, il regarda.

Près de lui, le touchant presque, Térésina gémissait toujours :

— Ils vont le tuer ! le tuer ! D'Artagnan ! d'Artagnan !

Le cavalier tressaillit.

Il mit aussitôt pied à terre et, écartant de sa main gantée les badauds qui se pressaient, d'un pas ferme il se dirigea vers l'auberge.

La foule, domptée par l'air fier, hautain et aussi par la noblesse qui se dégageait de ce personnage, se rangeait respectueusement.

Dans l'intérieur, le vacarme était à son apogée.

Georges, ayant été repris par les archers, les partisans du jeune homme, excités par Planchet, cherchaient à le dégager.

Nombre de horions avaient déjà été donnés et reçus.

Le sang allait couler peut-être, quand une voix sonore, autoritaire, dominant le tumulte, lança tout à coup :

— Bas les armes !

Instinctivement, toutes les têtes se retournèrent.

Alors, le brave cabaretier, poussant une joyeuse exclamation, s'élança vers le nouveau venu en disant :

— Monseigneur, protégez-le !

— Qui?

— Son fils ! — exclama Planchet, en désignant Georges.

Le cavalier leva les yeux sur le jeune homme. Son visage s'illumina, et ses yeux noirs brillèrent d'un vif éclat.

— Laissez ce gentilhomme ! — fit-il, en s'adressant aux archers, qui attendaient respectueusement.

— Mais, monseigneur, — hasarda le sergent désarmé.

Le capitaine-lieutenant fronça le sourcil.

— Laissez-le, — répéta-t-il, — si vous ne voulez avoir affaire à mes mousquetaires... ce jeune garçon est de ma maison !

Visiblement désappointés, les archers obéirent et firent volte-face; ce que voyant, la foule ne manqua pas de les huer en les suivant de loin.

Alors, le cavalier, s'adressant à Planchet, dit en lui désignant Georges, immobile, absolument abasourdi.

— Amène-le-moi tantôt !

— Oui, monseigneur ! Oh ! oui ! — répondit le brave homme, dont les yeux devinrent humides sous l'effet de la réaction.

Une seconde plus tard, le cavalier sautait en selle et, suivi de son escorte, sortait à grand'peine de la cohue qui voulait lui faire ovation.

— Quel est ce seigneur? — put enfin articuler Georges.

— Le comte de La Fère, — répondit Planchet.

— Le comte de La Fère? — répéta le jeune homme.

Puis, tout à coup, les larmes lui montant aux yeux.

— Ah ! — exclama-t-il, — Athos !... Athos !

Il parlait encore, quand l'écho d'un chant triste arriva jusqu'à lui.

Ce chant disait :

Reviendras-tu, près de moi qui t'attends.
O tendre amant que je regrette?
Reviendras-tu, toi, que toujours je guette,
Près de celle qui t'aimait tant.

— Térésina ! — cria le jeune homme.

Et, poussant Planchet qui, bien innocemment, lui faisait obstacle, il bondit sur le quai.

Ses regards explorèrent les environs

Il ne vit rien !... rien !...

La folle avait disparu.

A la mort de M. Troisville, ce type de courage, de droiture et de fierté, M. le comte de La Fère était devenu capitaine-lieutenant des mousquetaires gris; Louis XIV portant le titre de capitaine-premier de cette compagnie d'élite composée de trois cents gentilshommes.

Le nom de mousquetaires *gris* et de mousquetaires *noirs*, provenait, non de la couleur du costume, mais de la robe distinctive des chevaux employés dans les deux corps.

Le premier, — ancienne garde d'honneur de Louis XIII, — ne montait que des chevaux gris ou blancs, tandis que le second, — autrefois attaché aux cardinaux Richelieu et Mazarin, — n'avait que des chevaux noirs.

La première compagnie logeait rue du Bac et la seconde était casernée au faubourg Saint-Antoine.

Tous ces soldats de noblesse portaient le même costume : casaque et soubreveste en drap bleu galonné d'or, avec quatre grandes croix blanches placées par unité, devant, derrière, et sur chaque côté.

Outre cet uniforme, les mousquetaires, qui étaient justement orgueilleux de leur fortune et de leur réputation de bravoure, affichaient le plus grand luxe, et portaient ordinairement un habillement de drap écarlate, veste et parements de même couleur, avec boutons et boutonnières d'or.

Ce costume éclatant leur avait même fait donner le nom de *Maison rouge du roi.*

Le comte de La Fère, capitaine-lieutenant de la première de ces compagnies nobles, était en grande faveur à la cour du roi Louis XIV.

Il n'avait plus, il est vrai, la fougue de la jeunesse, — il atteignait la cinquantaine, — mais ses actes réfléchis et toujours empreints de cette haute équité dont il ne s'était jamais départi, faisaient de lui un officier supérieur d'autant plus précieux qu'il joignait à cela une intrépidité à toute épreuve.

Ah ! qu'il était loin le temps où, sous le nom d'Athos, il avait, avec ses trois amis : Porthos, Aramis et d'Artagnan, tenu des royaumes dans sa main !

Que de souvenirs !... Que de regrets aussi !

Porthos, la force matérielle de l'association, comme lui, Athos, en avait été la force intellectuelle, était mort; Aramis de plus en plus detaché du monde était toujours sur le point de prononcer des vœux et, quant à d'Artagnan, il l'avait vu tomber à ses côtés à la furieuse attaque de Maëstricht, le 24 juin 1673, et avait recueilli ses dernières paroles.

Ah ! comme il s'en souvenait de cet engagement glorieux pour nos armes, néfaste pour son amitié; de cette rencontre dont tous les mousquetaires qui en revinrent avaient leurs épées sanglantes jusqu'aux gardes et faussées des coups qu'elles avaient donnés.

Seul !... il se retrouvait seul, maintenant, car ces amitiés perdues ne pouvaient se remplacer.

Que lui importait la fortune? Que lui importaient les honneurs que l'on ne cessait de lui prodiguer?... Ah ! certes, il eût donné tout cela pour ressaisir ses vingt ans et ses compagnons d'armes !... Il eût tout donné pour revivre ce passé qui revenait toujours, toujours à son esprit et où ne se montrait qu'en passant comme un sombre nuage, la physionomie angélique de Milady Winter, son infâme épouse, le deuil de son cœur !

Et ce grand seigneur, dont la mélancolie avait fait place à une profonde tristesse, attendait patiemment l'heure qu'il plairait à Dieu de lui assigner pour le réunir à ceux qu'il avait tant aimés.

Son hôtel était situé rue des Lions-Saint-Paul. C'était là qu'il se dirigeait, lorsque, passant devant le cabaret de Planchet, le hasard lui avait fait rencontrer le fils de d'Artagnan.

Une agitation extrême s'était emparée de lui et, quand il se trouva dans la grande salle, tendue de tapisserie de haute lice, qui lui servait de cabinet de travail, il se prit à réfléchir longuement.

Cette pièce magnifiquement décorée et somptueusement meublée, ne contenait, appendus aux murs, que quatre tableaux dont chacun représentait un mousquetaire en pied et de grandeur naturelle.

Le même costume et la même allure martiale se voyaient dans ces quatre portraits; seules, les physionomies différaient.

Le premier portrait, signé par le Raphaël français, Eugène Lesueur, était d'une facture large et représentait le maître de céans, Athos, noblesse personnifiée, regard profond, lignes pures.

Le second, dont les traits moins réguliers présentaient cependant un fort bel assemblage, avait quelque chose d'astucieux que lui donnaient ses lèvres minces et ses yeux dont le Lorrain, Claude Gellé, en artiste consommé, quoique ce fût l'unique œuvre de ce genre du paysagiste, avait pour ainsi dire reproduit la vivacité : c'était Aramis.

Le troisième, que Simon Vouet avait fortement empâté au couteau, offrait un visage large, épanoui où tout se voyait gros : les yeux, le nez, la bouche et jusqu'aux oreilles qui, petites, eussent dépareillé cette

énorme face où se reflétait la force physique. Tout y était à l'avenant, du reste : Un géant doublé d'un hercule : c'était Porthos.

Quant au quatrième, qui ne pouvait être que d'Artagnan, il représentait, dans un ovale parfait, la finesse, le courage et la loyauté. Charles Lebrun, peintre du roi, avait lui-même fixé sur la toile les traits du héros.

Le comte de La Fère fut tiré de ses réflexions par l'entrée de Grimaud, son ancien valet de chambre qui, monté en grade, remplissait les fonctions de majordome.

— Monsieur le comte, — dit-il avec émotion, — c'est Planchet... accompagné d'un jeune homme qui ressemble...

Un regard lancé vers le quatrième portrait compléta sa pensée.

— Fais entrer le jeune homme ! — intima son maître.

Grimaud s'inclina, se retira et, presque aussitôt introduisit Georges.

Le comte s'était levé.

Il alla au-devant du jeune garçon, interdit et presque tremblant, le regarda, puis se prit à murmurer :

— Oui !... c'est lui !... c'est bien lui que je revois !... mon brave compagnon !... mon ami !

— Monsieur le comte, — balbutia Georges.

— Pardonnez-moi, mon enfant, — reprit le capitaine des mousquetaires, avec une grande douceur, — pardonnez-moi, si je réveille en vous de douloureux souvenirs... Et cependant, il va falloir que je vous parle de *lui* !

— De mon père?

— De votre père ! Je le lui ai promis ! Je le lui ai juré !

— Il y a longtemps?

— Il y a cinq ans !

— A sa mort, alors? — fit le petit d'Artagnan, d'une voix étranglée par l'émotion.

— A sa mort ! — répéta sourdement le comte.

— Vous étiez près lui?

— Il a expiré dans mes bras !

— Ah !

L'intonation de la voix de Georges, le mouvement de son corps qui s'accentuait de plus en plus comme si, par une force irrésistible, il eût été attiré vers celui qui avait étreint son père agonisant tout en lui semblait crier :

— « Ah ! que je voudrais vous embrasser ! »

— Viens donc ! — dit le comte, qui l'avait compris et ouvrait ses bras.

Le jeune homme se précipita sur la poitrine du loyal gentilhomme.

Puis, incapable de se contenir davantage il éclata en sanglots et donna un libre cours à ses larmes.

Le comte le tint longtemps embrassé.

Quand il fut un peu calmé, il lui prit la main et, lui désignant la toile peinte par Lebrun :

— Le voilà ! — dit-il, — c'était le dernier venu parmi nous... le meilleur !

— Mon père ! — exclama Georges, dont les yeux voilés par les pleurs se tournèrent vers le portrait.

Lentement, religieusement, comme s'il se fût trouvé devant Dieu, il s'agenouilla et joignit les mains.

— Ecoutez-moi, chevalier, — reprit le comte, — car ce titre vous appartient désormais. — C'est toute votre histoire que vous allez entendre, et c'est lui, votre père, qui va vous parler par ma voix.

Le jeune homme se releva, se plaça en face du portrait et dit :

— Je vous écoute, monseigneur.

Après s'être recueilli quelques secondes, M. de La Fère commença le récit suivant, que nous croyons devoir mettre en action.

XIV

LES AMOURS D'UN MOUSQUETAIRE

En 1661, par conséquent dix-sept ans avant les événements que nous venons de décrire, le chevalier d'Artagnan se trouvait à Rome auprès de M. de Créqui, alors ambassadeur de France.

Un soir, qu'il s'était attardé avec quelques amis et regagnait seul sa demeure, au centre de la vieille Rome, près du Panthéon, il entendit, à une assez faible distance, une voix féminine qui appelait désespérément à l'aide.

Il courut dans la direction des cris et se trouva bientôt en présence de quatre malandrins, sortes de soudards faisant partie de la garde du pape Alexandre VII, — garde corse, ainsi qu'on la nommait.

Ces quatre misérables étaient aux prises avec une jeune femme qu'ils cherchaient à violenter. Elle se débattait, opposant une héroïque défense à l'attaque furieuse de ces brutes et ne cessait d'appeler de toute la force de ses poumons.

— Lâches coquins ! — s'écria d'Artagnan, en se précipitant, l'épée au poing, entre la femme et ceux qui se ruaient sur elle.

— Un Français ! — exclamèrent deux des drôles.

— Bonne aubaine ! — ajoutèrent les deux autres, — un ennemi et une jolie fille !... A nous, camarades !

D'Artagnan haussa les épaules et attaqua vigoureusement le quatuor.

Ce ne fut pas long; quelques passes suffirent pour en coucher trois sur le carreau; ce que voyant, le quatrième s'enfuit à toutes jambes.

La femme s'était évanouie.

D'Artagnan la souleva, la prit dans ses bras aussi facilement qu'il eût fait d'un enfant et, comme il ne se trouvait qu'à quelques pas de son logis, s'y dirigea prestement.

Arrivé dans sa chambre, il déposa son léger fardeau sur un fauteuil, alluma une lampe et resta frappé d'admiration devant la beauté de la jeune fille qu'il venait de sauver.

Elle revint à elle; pendant qu'elle se remettait, il put la dévisager à son aise :

Vingt ans à peine; brune, les yeux grands et veloutés mais profonds néanmoins; le visage encadré par le blanc « mezzaro » avait quelque chose d'impassible et de froid rappelant la madone de pierre dans sa niche, que l'on rencontrait alors fréquemment sur le chemin. Grande, élancée, admirable de formes, tout en elle était bien fait pour éveiller le désir chez un homme comme le chevalier encore dans la force de l'âge.

Elle le regarda, puis, se levant et marchant vers lui, la main tendue, elle lui dit d'une voix grave et si douce que le cœur du mousquetaire en tressaillit.

— Vous m'avez sauvée, signor, merci !

— Je n'ai fait, signora, que ce que tout homme de cœur eût fait à ma place, — répondit d'Artagnan. — Je ne mérite donc aucun remerciement et c'est moi, au contraire, qui me crois largement récompensé par le plaisir que j'éprouve à vous voir et, surtout, à vous voir saine et sauve.

— Sans vous, j'étais perdue, — reprit la jeune fille, — car je serais morte plutôt que de céder à ces infâmes !

— Mais comment se fait-il que vous vous soyez trouvée aux prises avec eux? — l'interrogea d'Artagnan.

— Ce serait trop long à vous raconter, — fit-elle douloureusement.

— Nous n'avons rien de mieux à faire qu'à causer, — reprit le mousquetaire, dont la voix tremblante et troublée indiquait suffisamment qu'il se mentait, à lui-même — car, je ne suppose pas que vous vouliez courir les risques d'une nouvelle aventure, en vous hasardant, à cette heure, dans le quartier désert du Champ-de-Mars?

— Je ne puis ni ne dois abuser de votre généreuse hospitalité, signor.

— Ne craignez rien, signora; vous êtes avec un honnête homme ! Et, si vous me jugez digne d'écouter vos confidences, parlez !

— Soit ! — fit-elle, en se rasseyant. — Aussi bien, je n'ai plus personne à qui m'adresser. En vous faisant le récit de mes malheurs, cela me calmera peut-être un peu.

A son tour, d'Artagnan prit un siège et invita sa compagne à parler.

— Il y a un an environ, — commença le jeune Italienne, — j'habitais le hameau de Torlonia, situé au milieu de la vallée qui sépare Albano du bourg de l'Aricia.

« Seule avec mon père, j'étais heureuse. Nous vivions du produit de nos terres, dont quelques-unes étaient fort éloignées.

« Un soir, mon père partit. Il voulait passer la nuit sur une de ses propriétés, afin de pouvoir l'explorer dès le point du jour.

« Je me montrai inquiète, tourmentée.

« — Rassure-toi, — me dit-il, en m'embrassant tendrement, — demain, avant que le soleil n'ait atteint la moitié de sa course, je serai de retour.

« Je le vis s'éloigner. J'avais le cœur oppressé et les larmes m'étouffaient. Un pressentiment, que je ne pouvais chasser de mon esprit, me faisait craindre pour les jours de mon père.

« Je fus sur le point de lui crier : « Reste !... ne me quitte pas » mais, ma voix expira sur mes lèvres, tant l'angoisse qui m'étreignait m'avait paralysée.

« Ah ! que ne me fût-il possible de m'accrocher à lui, de le retenir de force, ou, tout au moins, de l'accompagner ! Je serais morte, c'est vrai, mais en le défendant et je n'aurais pas eu à souffrir plus tard de l'infamie de son bourreau !

— Que dites-vous? — interrompit d'Artagnan, — votre père?...

— Mon père est mort assassiné ! — répondit la jeune fille en se cachant le visage de ses deux mains.

— Assassiné ! Par qui?

— Par Bel-Diavolo, le chef des bandits qui, depuis cinq ans, terrorisait la campagne.

Après un moment de silence, la signora reprit :

— Le lendemain, j'attendis vainement mon père. La journée s'écoula sans qu'il reparût. Je devenais folle !... J'allais aller à sa recherche quand on heurta violemment à ma porte.

« Je courus ouvrir ; soudain, je poussai un cri et me rejetai en arrière : Bel-Diavolo était devant moi.

« — Vous ! — m'écriai-je.

« — Moi... oui ! — fit-il.

« — Mon père?

« — Il est mort !

« Je chancelai. Le misérable me soutint.

« Le contact de cet homme, que je devinai être l'assassin, ranima mes forces. Je me dégageai de ses bras et, me dressant devant lui :

« — C'est toi qui l'as tué? — lui dis-je.

« — C'est moi ! Il m'avait refusé de te livrer à moi !

« Il n'avait pas achevé que mes ongles lui entraient prcfondément dans les chairs.

« Il poussa un cri sauvage et me repoussa brusquement.

« Je cherchai une arme autour de moi... rien !... Je ne trouvai rien qui pût m'aider à exercer ma vengeance contre ce bandit, dont le physique avantageux était pour lui un objet de vanité et lui avait valu son surnom.

« Essuyant le sang qui sillonnait son visage, il me dit froidement :

« — Tu seras à moi !

« — Viens donc me prendre ! — m'écriai-je en m'élançant pour la seconde fois vers lui.

« J'allais l'atteindre, quand une voix cria, au dehors :

« — Alerte !

« Bel-Diavolo se recula vivement, saisit la porte, et la repoussa sur moi en disant :

« — A bientôt !

« Puis, je l'entendis s'éloigner.

« Je me précipitai sur la porte. Je voulus l'ouvrir : impossible ! Il avait donné un tour de clef au dehors.

« Alors, le désespoir me donna des forces. Je criai !... J'appelai !... On vint, enfin ! Il était temps... je me serais tuée.

« Je racontai ce que venait de me dire l'assassin. Je priai qu'on vengeât mon père, me proposant pour marcher en tête de ceux qui voudraient accomplir cet acte de justice.

« Mais tous se regardèrent et n'osèrent prononcer un mot.

« La terreur qu'inspirait ce brigand était telle que chacun tremblait rien qu'en entendant prononcer son nom abhorré...

« Tous les paysans de Torlonia voulurent me prodiguer des consolations que je repoussai, le cœur soulevé par tant de lâcheté.

« Je les congédiai, impatiente que j'étais de me retrouver seule... seule, en face de mon désespoir et aussi de ma vengeance que je voulais assouvir.

« Quand ils furent partis, je fis un serment solennel : je jurai de tuer Bel-Diavolo, le meurtrier de mon père.

« Il le fallait !... Je le voulais !... Il me semblait que Dieu lui-même me l'ordonnait.

« La nuit vint. Je sortis de chez moi. Pour toute arme, je pris un stylet que je cachai dans mon corsage. Je marchai. Je marchai longtemps ! Comment ne suis-je pas morte durant ce long trajet ! Je ne sais ! Une énergie surhumaine me soutenait. Où allais-je? A l'aventure? Non pas ! Je connaissais, ainsi que tous les gens du hameau, la retraite des bandits. C'était dans un étroit ravin, au pied d'un grand rocher hérissé de broussailles, près des tombeaux antiques dont nos plaines sont semées.

« J'arrivai aux abords du repaire. Je me cachai dans les herbes, les ronces, derrière des blocs de granit.

« Là, j'attendis.

« De loin, j'apercevais des silhouettes se profilant de temps à autre, aux pâles reflets de la lune.

« Mon cœur battait à se rompre... non pas que j'eusse peur !... Il battait d'anxiété.

« — S'il allait m'échapper ! — me disais-je, — ah ! dussé-je m'élancer au milieu de cette meute d'assassins, je l'atteindrai et j'aurai bien le temps de le frapper, avant qu'on ne m'ait arrêtée.

« J'allais mettre ce projet à exécution quand une ombre se détacha d'une immense roche qui formait l'entrée de la caverne.

« L'ombre vint de mon côté et se dessina plus nettement, elle grandit, je la reconnus : Dieu était pour moi, c'était Bel-Diavolo !

« J'employai toutes mes forces à refouler en moi le cri qui me vint aux lèvres, et saisissant mon stylet, je me tins prête à bondir sur le misérable.

« Lui, marchait toujours, lentement, comme absorbé dans ses réflexions, dans ses remords peut-être, mais non, l'infâme n'en pouvait avoir !

« Quand il ne fut plus qu'à deux pas de moi, je me redressai et, prompte comme la pensée, je lui plongeai mon stylet en plein cœur.

« Il tomba, portant les mains à sa poitrine.

« Il voulut parler, le sang l'étouffait. Pas un mot, aucun son ne put sortir de sa bouche maudite.

« Alors, me penchant sur lui :

« — Bel-Diavolo, — lui dis-je, — je venge mon père !

« Ses lèvres s'agitèrent comme pour lancer une imprécation, ses yeux, où l'effroi et la terreur se lisaient, me fixèrent, puis sa tête retomba lourdement en arrière : Il était mort !

« Je courus, affolée, et revins chez moi. Il ne fallait pas songer à y demeurer plus longtemps.

« Les partisans de Bel-Diavolo ne pouvaient manquer de chercher à le venger, je le savais et sans nul doute ils ne devaient pas tarder à découvrir la main qui avait frappé.

« Je rassemblai donc à la hâte les quelques ressources dont je disposais, — une petite fortune pour moi, — et je m'enfuis, me mettant entièrement sous la sauvegarde de la Madone. Elle me protégea, car je pus déjouer les trames ourdies contre moi, et arriver, — mais après combien de fatigues, de privations et de dangers, — jusqu'aux portes de Rome où j'entrai sans avoir été inquiétée. Je m'y cachai dans un logis dont je ne sortis jamais, si ce n'est pour subvenir aux besoins de mon existence.

« Là, j'appris indirectement que les bandits, n'ayant pu s'entendre sur la nomination d'un nouveau chef, s'étaient disséminés, rompant ainsi l'association qu'ils avaient formée.

« Quelques-uns de ces misérables se sont enrôlés dans la garde corse;

les autres ont repris la vie des champs ou pillent et tuent individuellement.

« Je croyais n'avoir plus rien à redouter; aussi, ce soir, m'étant rendue à la basilique de Santa-Maria-d'Ara-Cœli, afin d'y prier la Vierge pour l'âme de mon pauvre père, je fus assaillie, en revenant, par quatre de ces bandits.

« Ils me guettaient. Quand j'approchai de ma demeure, ils se ruèrent sur moi, et trois d'entre eux s'apprêtaient à me frapper, quand le quatrième s'écria :

« — Eh là ! camarades !... pas encore !... Si elle n'a pu appartenir au chef, elle nous appartiendra, à nous !... Cette vengeance-là, j'en suis sûr, sera douce aux mânes de Bel-Diavolo !

« Les autres se rangèrent à son avis et tous les quatre cherchaient à me bâillonner et à m'entraîner lorsque vous êtes intervenu...

La jeune fille se tut; elle avait tout dit.

— Et maintenant? — l'interrogea doucement d'Artagnan.

Elle garda le silence; sa tête se pencha lentement sur sa poitrine et un sanglot lui monta à la gorge.

— Vous êtes seule au monde? m'avez-vous dit... alors, qui donc vous protégera?

— Dieu !

— Certes, c'est une protection qui n'est pas à dédaigner... mais, je préférerais, — étant donné que Dieu se met difficilement en rapport avec les excommuniés, — un cœur vaillant et un bras solide, armé d'une bonne épée.

Un nouveau silence suivit cette réflexion du brave mousquetaire qui venait, un peu inconsidérément, de rappeler à la signora que son homicide faisait peser sur elle la censure majeure de l'Eglise.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ! — reprit d'Artagnan.

Elle inclina la tête en signe d'assentiment.

— Vous devez être brisée de fatigue. Ce logis se compose de deux pièces; une porte les sépare; cette porte ferme de ce côté... en voici la clef...

Il ajouta en désignant le lit :

— Reposez-vous donc; moi, je vais en faire autant de l'autre côté.

Elle releva sur lui ses grands yeux remplis de larmes, et, pour toute réponse, tendit la main.

D'Artagnan présenta la clef.

Elle la repoussa.

— Non ! — fit-elle. — Ce serait vous faire injure !... Je vous crois !

Le mousquetaire saisit la petite main qu'elle lui tendait, la serra dans une douce étreinte et sortit, non sans avoir poussé un profond soupir, de cette chambre dans laquelle il laissait déjà une partie de son cœur.

Le lendemain, il attendit qu'elle fût réveillée.

Quand il crut percevoir le bruit de ses pas, il frappa discrètement à sa porte.

Elle vint lui ouvrir.

D'un coup d'œil, d'Artagnan constata qu'elle ne s'était pas dévêtue.

— Je vous remercie, signor cavalier, — fit-elle, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. — Vous avez été bon et généreux,... je ne l'oublierai jamais !... Adieu !

Et elle se dirigea vers la porte donnant sur l'extérieur.

— Alors, — s'écria d'Artagnan, désappointé, — vous tenez à vous retrouver quelque jour en face des chenapans de la garde corse?

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! — répondit-elle, en s'arrêtant.

— Dieu !... Dieu ! — tonna le mousquetaire avec une certaine impatience. — Dieu est grand, sans doute, mais n'a-t-il pas dit : « Aide-toi et le ciel t'aidera ! »

— Que puis-je faire?

— Rester !

— Chez vous?

— Pourquoi non?

— Ce serait courir au-devant d'un nouveau danger, — murmura la jeune italienne, en baissant la tête. — Et alors, je vous dirais ce que vous m'avez dit tout à l'heure : Qui me protégera?

— Contre qui? — demanda-t-il, sans comprendre.

— Contre moi-même ! — répliqua-t-elle doucement... si doucement... que d'Artagnan devina plutôt qu'il n'entendit.

Quand elle releva la tête, le mousquetaire était à ses pieds.

Il lui prit les mains, qu'elle ne songea pas à retirer, et lui dit, d'une voix grave et solennelle :

— Si vous avez foi en moi, signora, je vous jure, lorsque ma mission ici sera terminée, que vous me suivrez en mon beau pays de France et que vous serez ma femme.

Elle tressaillit, baissa la tête et ne répondit pas.

Ils restèrent longtemps ainsi. Que se dirent-ils? Beaucoup et rien, car les yeux seuls sont bavards dans ces premières rencontres et les lèvres ont bien mieux à faire !

La journée se passa à moduler l'éternelle gamme si chère aux amoureux et, la nuit venue, la porte, séparant les deux chambres, ne se referma pas.

Ils vécurent ainsi trois ans, heureux de s'aimer, heureux de se le dire.

Un enfant était né de l'union de ces deux cœurs, ce qui avait resserré davantage les liens qui les unissaient.

Un enfant ! un garçon ! Quelle joie pour la mère !

D'Artagnan aussi était heureux !

Mais elle !

Elle berçait son petit Georges et il avait dépassé sa deuxième année, qu'elle l'endormait encore en lui chantant un refrain de l'époque qu'elle avait appris et qu'elle ne cessait de lui murmurer.

Un jour, l'aimée tomba malade. Une fièvre intense. Sa vie fut en péril.

D'Artagnan combattit la maladie, et, à force de soins, parvint à l'enrayer. Il commençait à renaître à l'espérance, quand il reçut l'ordre de retourner immédiatement en France.

Ce coup, aussi terrible qu'inattendu, les frappa cruellement tous les deux.

L'emmener? Etait-ce possible?... Elle souffrait encore, et cette nouvelle avait aggravé son mal.

L'ordre de départ était précis; il n'y avait pas à le discuter.

Le mousquetaire prit un moyen terme, qu'il jugea capable de tout concilier.

Il avait des amis, dans la ville sainte, des compatriotes auxquels il pouvait se fier.

Il mit donc celle qu'il considérait comme sa femme sous la protection de deux gentilshommes, qui lui étaient absolument dévoués et décida d'emmener son enfant, qui ne pouvait que nuire à la santé de la mère.

Il fut entendu que, dès qu'elle pourrait supporter les fatigues du voyage, elle partirait à son tour.

Elle se rendrait à Blessac, en Gascogne. Là, elle retrouverait son enfant et aurait des nouvelles de d'Artagnan, qui, d'ailleurs, viendrait souvent voir ses chers adorés.

Le jour de la séparation arriva.

Ce fut une scène déchirante qui faillit coûter la vie à la pauvre femme. Mais elle se raidit contre la douleur et cacha une partie de ses souffrances à celui qu'elle aimait tant.

— Pars ! — lui dit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots. — Bientôt nous serons réunis ! Pars !... et veille bien sur notre petit Georges !

D'Artagnan partit, en effet, le cœur bien gros, en proie à de sinistres pressentiments qui, hélas ! devaient se réaliser.

Le comte de La Fère s'arrêta et regarda son jeune auditeur.

Le visage de celui-ci était inondé de larmes et sa respiration haletante s'échappait en un sifflement qui faisait peine à entendre.

— Du courage, — lui dit le vieux gentilhomme avec compassion.

— Ma mère !... ma pauvre mère !... — ne put que murmurer Georges.

Le comte reprit :

— Dès que votre père arriva à Paris, je courus à lui.

Son accablement et sa tristesse me frappèrent.

Je l'interrogeai.

C'est alors qu'il me raconta tout ce que vous venez d'entendre.

Votre mère lui faisait parvenir de ses nouvelles. Elle allait mieux, disait-elle.

Et il attendait son rétablissement complet avec impatience.

Souvent, bien souvent aussi, il partait à franc étrier, arrivait à Blessac, vous embrassait et revenait à Paris d'une seule traite, ne s'arrêtant en route que pour relayer.

C'est à cette époque qu'éclata la guerre contre la Hollande.

On s'est moqué et non à tort, des motifs futiles qui furent cause de cette glorieuse campagne.

Louis XIV s'était irrité des attaques dirigées contre sa cour par les gazetiers hollandais, et surtout, de la médaille insolente qu'avait fait frapper l'échevin van Benning, médaille qui montrait l'effigie de notre roi, avec cette légende : *In conspectu meo stetit sol* (à mon aspect, le soleil s'est arrêté).

Votre père et moi, dûmes partir sous les ordres du maréchal de Turenne, messieurs de Bellefonds, d'Humières et de Créqui s'étant retirés pour ne pas marcher à la suite du valeureux guerrier.

Nous combattîmes pendant longtemps, car il nous fallut prendre Charleroi, Tournai, Douai, Lille, Bruges, dans les Pays-Bas Espagnols. Puis, vint l'investissement de la Hollande, le siège de Maëstricht...

— Maëstricht ! — murmura douloureusement Georges.

— Oui, mon enfant, j'arrive aux plus pénibles souvenirs... mais il faut que vous sachiez tout.

Entre temps, votre père apprenait que celle à laquelle il ne cessait de penser, — votre mère, — avait quitté Rome. Il y avait longtemps bien longtemps déjà et qu'elle n'avait pas paru à Blessac !

Que lui était-il arrivé?... Qu'était-elle devenue?

Mon malheureux compagnon d'armes, enchaîné par le devoir et l'honneur, ne pouvait rien entreprendre pour le savoir. Il se vit forcé, ainsi que moi, qui le consolais, de remettre à la fin de cette terrible campagne pour pouvoir agir.

Hélas ! Il ne devait plus revoir la France.

Le 24 juin, la maison du roi fut lancée à l'assaut. Nous étions cinq cents mousquetaires, douze cents gentilshommes des gardes du corps, deux cents chevau-légers, deux cents gendarmes, le régiment des gardes-suisses, celui des Gardes françaises, douze compagnies de petite gendarmerie et les Cent-Suisses. D'Artagnan et moi combattions côte à côte, quand mon intrépide ami tomba frappé par un boulet.

Je le reçus dans mes bras. Il tourna ses yeux vers moi et me dit :

— Athos ! c'est fini !... Je ne les reverrai plus !... Mon fils !... mon fils !... Je te le confie !... Tu le verras, toi... et tu lui diras tout... tout !...

La voix du comte de La Fère se troubla; de la main, il essuya ses moustaches grisonnantes sur lesquelles une larme venait de tomber.

Il y avait quelque chose de grand et de navrant dans cette émotion poignante qui étreignait à la gorge le vieux gentilhomme au souvenir des derniers instants du compagnon de sa jeunesse.

Il reprit, en parvenant, par un violent effort, à reprendre son calme :

— J'étendis la main et je répondis à votre père :

— Je te le jure, ami !

— Merci ! — fit-il encore.

Puis, dans un dernier effort :

— Elle !... Elle...

Il ne put en dire davantage. Sa tête retomba doucement sur mon épaule, et il expira...

— Mon père !... Mon père ! — sanglota le jeune homme.

Et ses yeux se portèrent sur le portrait qui semblait le regarder avec un ineffable sourire.

Le comte poursuivit :

— Ce ne fut qu'en 1676, — il y a deux ans, — que je pus quitter l'armée qui continuait à guerroyer en Flandre.

Revenu à Paris je fis des démarches ; je mis nombre d'émissaires en campagne, mais aucun ne put m'apprendre ce qu'était devenue votre mère.

Je me souvins, alors, des paroles de votre père vous concernant.

Il y a un mois, j'envoyai à Blessac.

On m'apprit que vous veniez d'en partir, après avoir fermé les yeux du père Manifou.

Jugez de mon désespoir ; je ne pouvais exaucer aucun des vœux de mon ami, de mon frère d'armes !

Mais aussi, quelle joie pour moi, quand, ce matin, le hasard me fit vous rencontrer. Vous voilà !... Vous êtes près de moi...

Et se tournant vers le portrait, il ajouta :

— Repose en paix, d'Artagnan !... Athos fait le serment de te remplacer !

Un long silence suivit ce récit qui n'avait été interrompu que par les sanglots et les hoquets déchirants du pauvre enfant.

Il releva lentement la tête et regarda le comte.

Celui-ci comprit qu'il avait quelques questions à lui adresser.

— Ai-je omis quelque chose ? — lui demanda-t-il.

— Oui ! — fit Georges.

— Quoi donc ?

— Le nom de ma mère ?

— Votre mère se nommait Térésina !

Un cri déchirant qui terrifia M. de La Fère se fit entendre et presque aussitôt, Georges, à bout de forces, s'écroula comme une masse et roula sur le tapis.

XV

A L'EAU

Le baron de Souvré en tombant dans la Seine, après avoir été vaincu par le petit d'Artagnan, avait eu tout de suite la pensée naturelle de se tirer de sa vilaine situation sans chercher un nouveau combat.

Il sentait son ennemi sur la berge, à quelques pas de lui, et, comme il n'était pas le plus fort, l'instinct de la conservation le rendait prudent.

Revenant, sans bruit, à la surface, il respira à pleins poumons puis disparut encore, — cette fois, volontairement, — et nagea entre deux eaux; de temps à autre, sa tête émergeait; il respirait à nouveau et redisparaissait.

Quand il jugea que la distance parcourue était assez grande pour pouvoir se risquer tout à fait, il quitta cette position, sinon dangereuse, du moins très fatigante et nagea naturellement.

Mais ses forces s'épuisaient.

Ses vêtements le gênaient horriblement et paralysaient ses mouvements.

Quoique très fort en natation, il entrevoyait l'instant où il s'engloutirait pour toujours. D'autant plus que n'osant pas faire de bruit, par crainte de donner l'éveil aux amis de sa victime, il ne pouvait employer tous ses moyens, et se laissait forcément entraîner par la violence du courant. Déjà, il se sentait couler peu à peu; quoiqu'il relevât la tête, l'eau menaçait de la lui couvrir.

— C'en est fait, — pensa-t-il, — je suis perdu !

Il eut un moment l'idée d'appeler. Il essaya; l'eau s'engouffra dans sa bouche qu'il referma aussitôt, mais pas assez vite pour qu'un étourdissement ne se produisît.

Alors, il perdit tout son sang-froid; ses oreilles se mirent à bourdonner, ses bras se levèrent et s'agitèrent désespérément, au fur et à mesure que son corps s'enfonçait graduellement. Il allait disparaître, quand ses mains, tendues en avant, s'accrochèrent à un objet dur, résistant, contre lequel elles se cramponnèrent avec l'énergie du désespoir.

Était-ce le salut?... oui... peut être, s'il savait profiter de ce secours inattendu ou, tout au moins, s'il pouvait réunir assez de forces pour pouvoir en tirer parti.

La sensation qu'éprouva le baron, lorsque ses mains ne battirent plus dans le vide, le ranima soudain.

Il fit un effort en tirant à lui; sa poitrine, projetée en avant, heurta l'objet que ses mains crispées étreignaient. C'était, il le reconnut, un pieu, émergeant de l'eau à une hauteur d'un mètre environ. Il y croisa ses jambes, et, comme s'il se fût agi de grimper à un mât, se hissa de façon à pouvoir respirer librement.

Il était temps. Il en convint lui-même en son for intérieur.

Anéanti par l'épuisement de ses forces, et un commencement d'asphyxie, le misérable resta ainsi quelques minutes.

Se sentant ranimé moralement, car, physiquement, il était loin d'être solide, il chercha à profiter du soutien, sur lequel l'avait jeté la Providence des coquins, pour reconnaître l'endroit où il se trouvait.

Promenant son regard sur le niveau de l'eau et du côté de la berge, il devina plutôt qu'il ne vit d'autres pieux, assez rapprochés les uns des autres.

Il ne s'agissait que d'être assez adroit pour pouvoir les saisir et arriver ainsi à prendre pied.

Faute d'un meilleur procédé à employer, le baron résolut de tenter l'aventure.

Tels ces acrobates qui s'élancent d'un trapèze à un autre, il prit son élan et bondit, le bras tendu, vers le pieu le plus rapproché.

Il eut le bonheur de pouvoir s'y accrocher après avoir à peine touché l'eau, à la façon d'une pierre qui ricoche.

Un soupir s'échappa de sa poitrine.

Pour lui, c'était la vie sauve, car il ne doutait plus du succès.

Après un temps de repos, il recommença cette sorte de « voltige aquatique » et y réussit encore.

S'étant laissé couler le long de ce second pieu pour connaître la profondeur du fleuve en cet endroit, il ne put toucher le fond.

La rive était donc bien éloignée? Il ne s'en rendait pas compte, tellement les ténèbres étaient épaisses.

Que lui importait, au bout du compte? Le danger immédiat était conjuré, il pouvait attendre patiemment que ses forces fussent revenues avant de se livrer à un nouveau « saut de carpe ».

Quand il eut suffisamment respiré, il recommença, puis encore et toujours avec une chance égale.

Cet exercice dura près d'une heure, — les temps de repos, entre chacune de ses évolutions périlleuses étant, en moyenne, de dix minutes.

Enfin, il sentit tout à coup la terre ferme... c'est-à-dire la vase dans laquelle il enfonçait légèrement.

Mais qu'était-ce que cela à côté du danger qu'il venait de braver.

Ses pieds s'appuyaient sur un corps quelconque : qu'il fût dur ou gluant, que lui importait? Le nécessaire pour lui était d'avoir un point de soutien moins mobile que l'eau.

Le plus difficile était fait, quoique, à vrai dire, plus il avançait, plus il se sentait faible.

Un instant, il eut une crainte.

S'il allait tomber avant d'avoir atteint le but !

Cette pensée le galvanisa.

Il voulut, comprenant bien d'ailleurs qu'il n'avait plus de temps à perdre, sortir de ce bain forcé et trop prolongé. L'eau, maintenant, lui faisait peur.

— Si je dois tomber, — pensa-t-il, — et une défaillance était à prévoir, — je veux au moins que ce soit sur la terre. Ce fleuve noir me glace et m'épouvante. Dans chaque clapotis qui me frôle, je crois sentir le froid d'un cadavre : celui du comte !

A présent qu'il était au plus bas, le remords travaillait le meurtrier.

S'aidant des derniers pieux qui se profilaient devant lui, d'un suprême effort il atteignit la berge, dont la pente, fort heureusement pour lui, était bien moins rapide en cet endroit que partout ailleurs.

Il se cramponna aux touffes d'herbes, aux ronces, rampant comme un reptile, traînant avec lui une carapace de limon et finit par arriver au haut du talus.

Là, le baron de Souvré s'arrêta.

Couché sur le ventre, il voulut se redresser, mais il ne put y réussir; ses yeux se fermèrent; ses sens s'annihilèrent tout d'un coup et, lourdement, comme une masse, sa tête retomba en avant, puis, privé de sentiment, il resta étendu sur le sol.

Son évanouissement dura longtemps et c'est pendant qu'il était ainsi qu'il fut rencontré et épargné par Georges, courant, comme on le sait, à la poursuite de Térésina.

Peu à peu, la fraîcheur de la nuit aidant, le baron revint à lui.

Tout d'abord, il ne se rendit pas compte de ce qui lui était arrivé.

Il voulut porter une main à son front; son bras alourdi retomba presque immédiatement.

— Qu'est cela? — se demanda-t-il. — Et où suis-je?

Péniblement, il se redressa et promena ses regards vagues, indécis, autour de lui.

Tout à coup un tremblement convulsif le prit; ses dents s'entrechoquèrent; les pensées confuses qui l'assiégeaient se dégagèrent; il se souvint.

— L'eau ! — murmura-t-il, avec une sorte d'horreur.

Instinctivement, ses bras se prirent à faire les mouvements du nageur. Son cerveau, encore mal équilibré, lui laissait croire qu'il fallait continuer la lutte contre l'élément liquide.

— Sauvé ! — reprit-il, en exhalant un long soupir de soulagement.

Puis il ajouta :

— Je ne puis rester ici !

Faisant appel à toute son énergie, il parvint à se relever.

Ses jambes fléchirent, ne pouvant plus le porter. Il voulut marcher; il se sentit vaciller comme un homme ivre.

Alors, pris d'une épouvante folle, croyant qu'il allait mourir là, le baron cria.

Rien ne répondit à son appel désespéré. L'écho lui-même resta muet.

— Oh ! — bégaya-t-il, tandis que ses dents claquaient, — je ne veux pas mourir ici ! Non ! Non ! je ne le veux pas !

Haletant, le visage inondé de sueur, malgré les frissons qui ne cessaient de l'agiter, il se traîna sur les genoux, s'aidant de ses mains qu'il n'avait pas la force de soulever.

Il resta ainsi un temps assez long, la tête inclinée vers le sol, les pieds encaissés dans la terre humide, les doigts crispés dans la boue, comme un être immonde.

En ce moment, un enfant eût eu raison de ce misérable.

Une sorte de râle s'échappait de sa gorge en feu. Ses yeux injectés de sang ne voyaient plus. A ses oreilles tintait un glas funèbre et ses tempes battaient violemment.

Insensiblement sa tête se pencha : ses bras, trop faibles pour supporter plus longtemps le poids de son corps, cédèrent en se repliant sur eux-mêmes, et son front, en s'abaissant brusquement, heurta l'angle d'une pierre qui se trouvait là.

Le sang jaillit : il ne s'en aperçut même pas.

Une nouvelle syncope se produisit durant laquelle son visage baigna dans la terre délayée.

Il ne dut son salut qu'à sa faiblesse même.

Sans cette hémorrhagie venue à point et qui enraya la congestion, le petit parent de la marquise de Louvois ne se serait pas relevé.

Le baron rouvrit les yeux pour la seconde fois et dégagea sa face du cloaque infect dans lequel elle était imprimée.

Il éprouva un bien-être relatif.

Alors, par une force de volonté, qu'il n'eût peut-être pas eue en tout autre moment, il se releva et put faire quelques pas.

Il s'arrêta, respira bruyamment et renouvela sa tentative.

A la lueur de l'aube naissante, ses yeux troublés apercevaient, comme en un mirage, les premières maisons de l'île.

Coûte que coûte il fallait y arriver.

Là, il trouverait certainement du secours. Ce qu'il voulait, c'était rencontrer des gens qui voulussent bien l'aider à regagner sa demeure.

Il parvint enfin au but tant désiré et, exténué, n'ayant plus conscience des souffrances multiples qu'il endurait, il tomba sur la première porte qui s'offrit à lui.

Le bruit que produisit ce heurt, attira quelques personnes qui s'empressèrent auprès du misérable.

Après quelques soins prodigués à la hâte et qui le ranimèrent, le baron Raoul de Souvré put enfin se faire conduire à son hôtel où il arriva plus mort que vif.

XVI

CONVALESCENCE ET DÉSESPOIR

A la même heure et suivant presque le même chemin qu'avait parcouru le baron, Gérard et Landry, profitant des dernières ombres de la nuit, transportaient sur un brancard improvisé M. d'Ablincourt à la maison qu'il occupait dans la rue Le-Regrattier.

Le bon serviteur et le batelier avaient en effet pensé qu'il serait imprudent de laisser le blessé dans la cabane de l'Ile-aux-Vaches, où tout était à redouter pour lui.

Un retour offensif de l'homme masqué, de cet ennemi qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre, mais dont ils pressentaient la puissance, pouvait se produire.

Certes, il y avait de grandes chances pour que l'assassin ne fût plus de ce monde; cependant, ce n'était là qu'une présomption; la certitude manquait. Et puis, les soins à donner au malheureux comte exigeaient qu'on le conduisît immédiatement dans un endroit plus confortable que ne l'était la maisonnette de Gérard.

Il fallait aussi, — et c'est la raison qui les avait décidés à ne pas différer le transport, — qu'on ne s'aperçût de rien et que l'on n'éveillât pas la curiosité des habitants du quartier.

Le lugubre cortège arriva donc sans encombre à la maison du comte.

Landry ouvrit la porte, et, avec les plus grandes précautions, les deux hommes montèrent le blessé jusqu'à sa chambre où ils l'étendirent sur son lit. Puis, ses services n'étant plus nécessaires, le passeux se retira.

Il n'est pas dans notre intention de retracer longuement les péripéties de la maladie du proscrit, auquel devaient manquer les soins éclairés de la science.

Peu après le départ de Gérard, les paupières du comte s'entr'ouvrirent, et ses yeux ternes se fixèrent sur le fidèle Landry qui veillait à son chevet. Ses lèvres remuèrent comme s'il allait parler, mais ses forces le trahirent sans doute, car il ne put articuler aucun son et retomba dans l'état comateux qui devait durer de longs jours.

Landry qui n'en était plus à prouver son dévouement à son maître, le soigna avec une touchante sollicitude.

La blessure était profonde, mais, fort heureusement, — et le serviteur le reconnut bientôt, — aucun organe essentiel n'avait été atteint.

Ce n'était donc qu'une question de temps pour arriver à une

complète guérison. D'ici là, par exemple, que de terribles réflexions ne hanteraient pas le cerveau, déjà bien faible, de celui qu'il s'agissait de disputer à la mort.

Que de souffrances morales !... que d'angoisses

C'était cela surtout qu'il fallait combattre.

Le fidèle serviteur n'ignorait pas que son maître, tout entier au souvenir de sa femme et de son enfant, ferait des efforts inouïs pour chercher à deviner ce qu'étaient devenus ces deux êtres aimés.

Et, s'il l'interrogeait, que lui répondrait-il? Car, il ne pouvait le quitter un seul instant pour aller aux renseignements.

Il ne savait rien, sinon que le comte avait été blessé, assassiné. Le hasard seul lui avait fait entrevoir le meurtrier. Certes, c'était peu, puisqu'il ignorait son identité et les circonstances dans lesquelles avait eu lieu la rencontre. Gérard, en effet, s'était vu empêché, et pour cause de l'éclairer en quoi que ce soit sur la bataille dont le quai d'Anjou avait été le théâtre; lui-même, on s'en souvient, étant au pied de l'escalier de pierre à garder sa barque.

Seul, peut-être, l'adolescent qui s'était si courageusement dévoué, eût pu apporter un peu de lumière au milieu de ces sombres ténèbres; or ce jeune homme avait disparu.

Quant au marquis de Castel de Rios, il n'était pas revenu et tout faisait supposer qu'un ordre impérieux de son gouvernement l'avait rappelé en toute hâte.

Cela était, en effet.

Le marquis, forcé de repartir immédiatement, n'avait même pas eu le loisir de serrer la main de son ami.

Cela lui avait coûté de le quitter ainsi; cependant à tout prendre, il s'était dit que le comte et les siens étant à présent à l'abri des menées odieuses dirigées contre eux, n'auraient plus rien à redouter désormais.

Il le croyait, du moins, tant sa conviction profonde était que les événements avaient tourné en faveur de ses protégés.

En ce qui concernait Mme Inès d'Ablincourt, on sait que le jeune marquis ne se trompait pas... Mais pouvait-il deviner de quelles infamies avaient été victimes le comte René et sa fille Lilias?

Il était donc parti se promettant bien, dès qu'il le pourrait, de faire parvenir de ses nouvelles.

Par le fait, tout concourrait à rendre la situation du malheureux proscrit des plus désespérées.

Que ferait-il alors que, revenu à la santé, il se trouverait en face d'un problème insoluble pour lui.

Là était ce qui effrayait le plus le brave Landry; aussi chargea-t il Gérard, — qui venait tous les jours et constatait le mieux sensible se produisant dans l'état du blessé, — de s'informer, aussi adroitement que possible, des habitants de la « Maison-Seule ».

Après avoir été chargé de cette mission de confiance, le passeux

resta trois jours sans reparaître à la demeure où son nouvel ami veillait son maître. Quand il revint, il demanda :

— M. le comte est-il sauvé?

— Le danger ou l'espoir dépendent des nouvelles que vous m'apportez, — répliqua Landry, — madame la comtesse?

— N'est plus à la « Maison-Seule ».

— Ciel !... Lilias et Carita?

— La maison est vide?

— Mon Dieu !... Leur serait-il arrivé malheur, à elles aussi?

— Je ne sais, — prononça en se faisant violence le taciturne batelier. — Nul ne connaît le mystère de cette triple disparition, pas même maître Planchet, le cabaretier !

— Pauvre, pauvre maître, — gémit Landry.

Un soir, après quelques heures d'un sommeil profond, qui avait ramené un peu de lucidité dans son esprit, le comte se souleva péniblement et, tournant son visage pâle et amaigri vers son serviteur, témoigna le désir de lui adresser quelques questions.

— Mon bon maître ! — fit vivement le valet, voulant l'empêcher de parler.

— Réponds-moi ! — murmura péniblement M. d'Ablincourt, sans prendre garde à cette exclamation.

Puis, rivant ses yeux sur ceux du malheureux, qui tremblait de tous ses membres, il ajouta, angoissé :

— La comtesse?

Landry baissa la tête, n'osant répondre.

— Parle ! — reprit le comte, — je veux tout savoir !

— Hélas ! mon cher maître, qu'ai-je à vous dire si ce n'est que je souffre autant que vous de la disparition de ma chère maîtresse !

Les yeux du proscrit tournèrent désespérément et il gémit en laissant retomber sa tête sur l'oreiller :

— Disparue?

— Oh ! mais nous la retrouverons ! je vous le jure !

Un silence suivit ces quelques mots.

Puis le comte, dans un suprême effort, demanda :

— Que s'est-il passé?

— Je ne sais, — balbutia Landry. — Inquiet de votre longue absence, le soir qui... le soir que... la nuit funeste, enfin, j'allai chez Gérard. C'est là que je vous retrouvai, inanimé, presque mourant, au moment même où de misérables bandits...

— Ne me parle pas de moi, — l'interrompit son maître; — parle moi d'elles... De ma femme !... de ma fille !...

Un hoquet convulsif de Landry lui coupa la parole.

— Tu pleures? — interrogea le comte anxieux et se soulevant sur un coude — Alors... c'est donc qu'elles sont mortes?

— Non !... oh ! non ! Ne croyez pas cela, mon cher maître !... Ne le croyez pas !

— S'il en est ainsi... renseigne-moi !

— Hélas !... je ne sais rien !

— Rien ! — exclama le convalescent, dont les yeux égarés prirent une expression indéfinissable. — Rien !... Oh ! je saurai, moi !

Déjà hors du lit, le comte, dans un état de surexcitation impossible à décrire, allait essayer de marcher.

Landry n'eut que le temps de le retenir et demanda d'une voix ferme :

— Que voulez-vous faire?

— Les retrouver !... les sauver peut-être !

— En admettant que vous puissiez marcher, — ce que, malheureusement, vous ne pouvez faire encore, — où iriez-vous, mon cher maître?

— Le sais-je !... mais je ne puis rester ainsi !... cette inaction me tue.

L'énergie déployée durant cette courte scène, amena une réaction qui faillit être funeste au blessé.

Il tomba anéanti sur le lit ; ses yeux se refermèrent et il resta immobile, comme s'il eût été mort.

Le bon serviteur s'empressa de le recoucher tout en s'assurant que l'appareil placé sur la blessure n'avait pas été dérangé.

Trois mois s'écoulèrent au milieu d'alternatives de toutes sortes.

N'eussent été les préoccupations poignantes qui l'assiégeaient, M. d'Ablincourt, depuis longtemps déjà, se fût trouvé en état de commencer les recherches qu'il se proposait de faire.

Des recherches ! Ah ! Il ne se dissimulait pas qu'elles avaient grande chance de rester infructueuses.

Mais on espère toujours et, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, l'espoir était peut-être le seul remède aux horribles souffrances qu'il endurait.

Et puis, à qui s'adresserait-il?

Toujours proscrit, la moindre imprudence pouvait le jeter, pieds et poings liés aux mains de son terrible et puissant ennemi : le marquis de Louvois.

Jugeant par déductions, il en était arrivé à se persuader que sa femme et son enfant étaient au pouvoir de cet homme exécré, le rival inconnu qui l'avait lâchement frappé.

Mais, si cet infâme était mort? — ainsi que le supposaient Gérard et Landry. — Et s'il était mort après avoir enfermé, sequestré ses victimes?

Toutes les suppositions étaient permises.

Qui donc pourrait le tirer de cette horrible perplexité? Personne assurément.

Bien convaincu de son impuissance à retrouver celles qu'il aimait tant, il se laissa aller au découragement et envisagea froidement le seul moyen qui fut en son pouvoir pour mettre un terme à cette cruelle agonie.

Il allait en finir avec l'existence devenue trop lourde pour lui, quand un hasard vint, tout à coup, changer le cours de ses funèbres pensées.

Un après-midi, Gérard, — le passeux n'avait jamais omis sa visite quotidienne, — faisant irruption, s'écria, avant même qu'on ne l'eût interrogé :

— M. le comte, je sais le nom de votre assassin !

— Ah ! — gronda le procrit, en allant à lui, — quel est-il?

— Le baron de Souvré !

— Souvré ! — répéta le comte.

Puis, vivement, aiguillonné par une curiosité bien naturelle :

— Qui vous a appris?

— Thouvenet ! — répondit le passeux.

— Quel est cet homme?

— C'est un habitant de la rue Poulletier. Il causait, il y a deux heures à peine, à plusieurs de ses amis et leur racontait une aventure qui lui est arrivée, il y a trois mois.

J'écoutai, comme bien vous pensez, et j'entendis :

« Le matin du 13 avril dernier, à l'aube, — disait Thouvenet, — on heurta à ma porte, je descendis et, après avoir ouvert, je me trouvai en présence d'une jeune homme, à demi évanoui, dont le visage ensanglanté était recouvert d'un masque de velours noir et dont les hardes, ruisselantes, dénotaient qu'il était tombé ou qu'on l'avait précipité dans la Seine.

« L'homme ayant repris ses sens, me pria, ainsi que Poitel, un camarade à moi, de vouloir bien l'aider à regagner son hôtel, situé rue du Pas-de-la-Mule. On nous promit une récompense, que l'on nous octroya d'ailleurs, de fort bonne grâce, quand nous eûmes rempli notre tâche. »

Gérard continua :

— Je m'approchai et demandai quel était ce jeune homme.

« C'est le baron de Souvré ! me répondit Thouvenet. »

Je ne perdis pas de temps, j'allai immédiatement à l'adresse indiquée : j'en arrive !

— Et qu'avez-vous appris, mon ami? — demanda anxieusement le comte.

— J'ai appris qu'il existe, en effet, dans la rue du Pas-de-la-Mule, un hôtel appartenant au baron de Souvré; malheureusement, cet hôtel est vide.

— Vide?

— Oui ! — poursuivit Gérard, parlant avec volubilité et s'épongeant le front, comme si ce long rapport équivalait pour lui à un travail de géant. — Depuis l'aventure dont je viens de vous parler, ou pour mieux dire, quelques jours après, le baron partit pour un long voyage.

Voulant savoir de quel côté il s'était dirigé, j'interrogeai... non pas une personne, mais dix, et enfin je finis par apprendre, par un de ses

valets qui n'avait pas voulu le suivre, qu'il avait pris la direction de Philipsbourg, avec mission de visiter l'Allemagne, la Suède, le Danemark.

Son absence, m'a-t-on affirmé, peut durer de longues années.

— Quel peut être cet homme? — demanda le comte.

— C'est, m'a-t-on dit encore, un petit parent de Mme la marquise de Louvois.

— Ah! je comprends tout! — s'écria le gentilhomme avec feu. — La trame ourdie contre moi existe toujours!... Elle se resserre et cherche à englober, à défaut du père, la femme et la fille! Ah! M. de Louvois emploie les parents de sa femme pour suborner, voler et assassiner!... Eh bien! qu'il se garde!... Si le jeune homme diffamé et sans armes a laissé sommeiller sa vengeance, il n'en sera pas de même du mari auquel on a pris son épouse, du père auquel on a ravi sa fille!... Ah! jouis de ton reste, marquis misérable, je saurai bien trouver d'autres preuves de tes félonies, et, cette fois, le roi les aura.

En proie à une agitation fébrile, il ordonna son départ pour le lendemain même.

Il partit, en effet, ne se doutant pas qu'il allait chercher au loin sa femme et son enfant, toutes deux restées à Paris, l'une sous la protection de la reine Marie-Thérèse et l'autre aux mains de deux capitaines d'aventure.

Laissons le comte d'Ablincourt suivre la piste du baron de Souvré et revenons à sa femme.

En arrivant au Louvre, la comtesse fut installée dans un appartement disposé pour la recevoir. Sa fidèle compagne, Carita, ne l'abandonna pas.

Pendant longtemps, l'infortunée Inès fut entre la vie et la mort.

Les événements terribles qui s'étaient succédé avec une rapidité foudroyante, avaient ébranlé, non seulement sa santé, mais aussi sa raison.

Le délire s'empara d'elle.

Elle voyait constamment son mari, étendu, sanglant, et son visage pâle qu'éclairait la lune blafarde, au milieu de cette rue déserte, où le drame horrible s'était déroulé.

Elle appelait sa fille, son enfant bien-aimée, priant, exigeant même qu'on la lui apportât.

On la calmait par de pieux mensonges; on lui faisait croire qu'elle était en lieu sûr et qu'elle la reverrait bientôt.

Dans ses moments de lucidité, elle pleurait abondamment, bien persuadée que son René avait trouvé la mort dans cette nuit épouvantable.

Inès guérit, cependant, grâce aux bons soins de Carita qui était, pour elle, comme Landry pour le comte, une vraie Providence et, quand elle fut assez forte pour connaître l'affreuse vérité, on lui apprit, avec les plus grands ménagements, la disparition de son enfant.

Une transformation subite s'opéra en elle.

Désormais, sa vie devait avoir un but : Retrouver la chère petite créature qu'on lui avait enlevée.

Elle se sentait capable de tout pour arriver à ce résultat.

René était mort, — cela, elle n'en doutait pas, hélas !...

Aussi, fit-elle le serment de le venger tôt ou tard.

Mais sa fille : Lilias?

Ah ! tant qu'il ne lui serait pas démontré, prouvé qu'elle avait cessé de vivre, elle ne désespérerait pas.

Elle remuerait ciel et terre pour arriver au but que, dès à présent, elle se proposait d'atteindre.

Ses recherches commencèrent. Sans données précises, que pouvait-on espérer?

Chaque jour amenait de nouvelles déceptions, et la malheureuse mère se prenait à douter de tout, même de Dieu.

Consolée par la souveraine, sa compatriote, qui l'avait prise en grande affection, elle retrouva un peu de calme, s'en rapportant au Temps, ce grand médiateur, pour, non pas oublier, mais atténuer l'immense douleur qu'elle ressentait.

Ses fonctions, auprès de la reine, n'étaient pas officielles.

Elle vivait retirée avec Carita, et profitant de la protection que lui accordait la douce et sympathique Marie-Thérèse délaissée elle-même, par son trop volage époux.

Ces deux âmes se comprenaient et, sans faire de rapprochement entre leurs situations, si différentes en apparence, mais, en réalité, presque identiques, elles se réconfortaient mutuellement en établissant des parallèles qui en arrivaient à leur prouver que les mêmes malheurs les frappaient toutes les deux.

Toutes les deux, en effet, pouvaient se considérer comme veuves; et leurs larmes, bien souvent confondues, ne formaient parfois qu'un seul cœur, qu'une seule âme, qu'un seul être de ces pauvres femmes, souffrant des mêmes douleurs et pleurant ensemble leur amour à jamais perdu.

XVII

PAPA MALVENU ET MAMAN FOLAVRIL

Tandis que la comtesse Inès, évanouie, accompagnée de sa fidèle négresse, affolée, la tête perdue, était conduite au Louvre par les gardes de Marie-Thérèse, Lilias, sa fille, enlevée, — sauvée, devrions-

nous dire, — par Malvenu qui, en cela, avait obtenu l'entier assentiment de son ami Folavril, s'éloignait du théâtre du crime dans les bras du petit gros homme et sous la protection de son grand acolyte.

Ils n'étaient pas riches, les mécréants. Il s'en fallait même de beaucoup qu'ils le fussent.

Vivant au jour le jour, ils ne pouvaient qu'à grand'peine subvenir à leur existence.

Qu'allaient-ils faire d'une enfant?

Devant cette question qu'ils se posaient mentalement, ils restèrent cois, ne trouvant aucune réponse satisfaisante.

Ils étaient arrivés rue du Chaume, devant une maison menaçant ruine, qui ne tenait debout que par un prodige d'équilibre et, aussi, par les deux constructions au milieu desquelles elle se trouvait enclavée.

Folavril tira une énorme clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure et ouvrit une porte massive donnant accès à un sombre couloir, à l'extrémité duquel se trouvait un escalier « zig-zaguant » comme une énorme vrille.

Ils montèrent assez allègrement cet espèce de boyau tortueux et arrivèrent sur un palier de deux mètres carrés où se trouvait une seconde porte percée à jour par la vétusté et qui s'appuyait simplement par le haut contre le chambranle, la rouille ayant, dès longtemps, fait justice de la serrure et des gonds.

Les longs bras nerveux du grand capitaine poussèrent délicatement de côté cette clôture antique.

Alors, il battit le briquet, mit le feu à un morceau d'amadou, souffla dessus de toute la force de ses vigoureux poumons et communiqua la flamme qui en jaillit à un bâton noir et poisseux qu'il décorait pompeusement du nom de chandelle.

— C'est fait ! — dit-il.

Et, se courbant cérémonieusement devant le fardeau enveloppé de dentelles que portait Malvenu, il ajouta :

— Que la noble demoiselle se donne la peine de franchir le seuil de notre salon ancestral !

La flamme malingre jetait une clarté douteuse dans la misérable pièce, — que Folavril appelait, sans rire, un « salon ancestral » — dont les murs étaient salpêtreux, dont le carreau se couvrait d'un sel gemme couleur de soufre et dont le plafond, entre les solives enfumées duquel un peuple d'araignées avait tissé d'inextricables toiles, formait déplorablement le ventre.

Quand les deux compagnons furent en présence dans ce trou où suintait la misère et la malpropreté, Folavril s'écria, après avoir refermé l'huis portatif :

— Par les boyaux de Lucifer ! petit, nous voilà bien.

— Je me trouve toujours le même, — répondit tranquillement son ombre.

— Sang de Proserpine !... Tu railles?

— Pas du tout, mon digne ami.

Ce disant, Malvenu déposa l'enfant sur un misérable grabat qui, avec deux escabeaux boiteux, formaient le mobilier de cet antre.

— Regarde-là, — ajouta-t-il doucement, en désignant l'innocente créature qui dormait à poings fermés.

— Hum ! — toussa Folavril.

— Est-elle gentille...

— Quand elle dort ! — acheva le grand soudard.

Puis, haussant la voix :

— Je veux que Satan me croque, si...

— Chut ! — interrompit le fausset du petit homme. — Tu vas la réveiller !

— Si ça nous fait une belle paire de chausses ! — termina plus bas le jureur endurci.

— Belle ou laide, nous l'avons... il nous faut la garder !

— La garder !... la garder ! Que diable ! tu en parles bien à ton aise !... Et comment l'éléverons-nous?

— Comme on élève les enfants en bas âge !

— Mort de ma vie ! Est-ce toi qui lui donneras à téter?

— Non, — répondit Malvenu, — je ne lui donnerai pas à téter par la raison bien simple que...

— La nature ne t'a pas donné, comme aux donzelles, de ronds biberons; maudit moucheron ! — acheva Folavril, heureux d'avoir mené à bien cette phrase ronflante.

— Par la raison bien simple, — reprit le paisible Malvenu, — que je me considère comme son père !

— Par l'enfer et toutes ses chaudières ! Que veux-tu dire par là?

— Je veux dire que nous allons, séance tenante, définir nos attributions respectives.

— Quelles attributions?

— Celles que nous devrons remplir vis-à-vis de ce chérubin !

— Je n'y suis pas du tout, ou que le paradis me soit fermé !

— De cela, sois assuré, oh ! mon grand ami. Le paradis n'est pas ouvert aux blasphémateurs de ta sorte !... Mais écoute-moi.

— Parle ! — dit le maigre géant, en s'asseyant sur un des deux escabeaux et en allongeant ses gigantesques jambes.

Son compagnon prononça lentement, comme pour mieux faire comprendre ses paroles :

— Si nous devons garder cette enfant, et je crois bien que nous y serons obligés; dès à présent, je m'intitule son père !

— Eh bien ! Et moi?... Qu'est-ce que je serai?

— Sa mère ! — répondit Malvenu, sans s'émouvoir.

Du coup, Folavril bondit de l'escabeau et fit un saut si prodigieux

que son feutre crasseux alla essuyer un coin des solives, pourtant très élevées.

Ayant retrouvé son aplomb, il se campa devant le nain, qui le regardait avec un sourire béat : et, la moustache hérissée, les yeux à fleur de tête, il gronda :

— Tu m'insultes, je crois?

Il fallait qu'il se trouvât profondément atteint dans sa dignité pour n'avoir pas fait précéder ou suivre cette question d'un juron plus ou moins énergique.

— En quoi t'ai-je insulté? — demanda Malvenu.

— Ventre de bouc ! En me prenant pour une femme !

Et il ajouta :

— Je prétends être pour l'enfant ce que tu serais toi-même !... Je ne veux pas d'une position secondaire.

A ce moment un léger cri se fit entendre.

Tous deux se retournèrent, surpris, émus et murmurèrent :

— Elle se réveille !

Se frappant le front tout à coup, comme si une inspiration subite venait d'envahir son cerveau, le gros homme demanda :

— Veux-tu tenter une épreuve?

— Laquelle?

— Le premier qu'elle regardera en rouvrant les yeux, aura droit à ce titre que nous nous disputons.

— Soit, petit; ce concours me va. J'aime les situations nettes, que diable !

Tous les deux se placèrent devant l'enfant.

La fillette fit un léger mouvement qui lui fit tourner le dos à la ruelle et se trouva ainsi en face des associés.

Ses paupières battirent à plusieurs reprises, ses yeux mi-clos s'entr'ouvrirent lentement et son regard se fixa entre les deux hommes.

— Ce n'est pas concluant ! — murmura Folavril, dépité.

— Non ! — répondit Malvenu, — l'épreuve est à recommencer.

Comme pour mettre un terme à cette discussion, qui menaçait de se prolonger, l'enfant, agitant ses petits bras, se pencha en avant et faillit tomber.

Folavril et Malvenu s'élancèrent en même temps; mais ce fut au cou de ce dernier, beaucoup plus à sa portée, que s'enroula le collier de chair blanche et rose.

— Tonnerre ! — exclama le jureur.

Et il ajouta, plus bas :

— Quel mauvais goût !

Malvenu tenait déjà la mignonne dans ses robustes bras et appuyait sur ses joues ses grosses lèvres charnues.

— C'est ça, — marmotta Folavril, avec une certaine émotion qui faisait trembloter sa rude voix. — Et moi, je n'ai rien !

— Embrasse-la aussi, — accorda le compatissant petit homme, en lui repassant la pauvrette, qui commençait à pousser quelques légères plaintes.

L'épaisse moustache du soudard caressa ce frais visage et le couvrit presque entièrement.

— Ma.. ma !... — bégaya l'enfant.

— Tu l'entends? — dit Malvenu avec émotion et cherchant à reprendre la petite.

— Oui ! — répondit Folavril, en repoussant son compère. — C'est à moi qu'elle parle !

S'asseyant alors sur le bord du grabat, il plaça l'enfant sur ses genoux, la tête enfouie contre sa haute et maigre poitrine et, d'une voix qu'il s'efforça de rendre douce, il entonna ce refrain du temps que toutes les mères chantaient pour bercer leurs enfants.

Colin, Colinette.
Si tu dors fillette
Des dragées t'auras
Quand tu t'réveill'ras !

— Que fais-tu donc? — interrogea l'autre, stupéfait.

— Je remplis les devoirs qui m'incombent ! Je la rendors.

— Je la rendormirais tout aussi bien que toi ! maugréa le gros homme, irrité.

— Ce n'est pas l'affaire du père ! — riposta Folavril, avec un calme ironique.

La tempête couvait sous le crâne de ces deux amis jusque-là si unis. L'adoption de cette fillette venait de leur enseigner un amour encore inconnu d'eux, celui de la paternité, et, en même temps que l'amour, naissait et grandissait la jalousie !

L'enfant venait de refermer les yeux.

Avec des précautions infinies, le grand soudard la replaça sur la misérable couche. Ceci fait, il enleva son manteau et le posa doucement sur ce corps frêle et délicat.

Malvenu allait l'imiter.

Folavril le retint.

— Tu veux donc l'étouffer? — fit-il.

— Pourquoi plutôt ton manteau que le mien? — interrogea le petit homme, sur un ton hargneux.

— Parce que je ne sache pas que les pères emmaillottent les enfants !

— Corbleu ! — exclama Malvenu, perdant toute réserve.

— Chut ! — murmura doucement Folavril, devenant gouailleur à force d'être calme. — Pas de jurons devant ma fille.

— Hein?

— Je ne les supporterais pas !

Le nain, suffoqué, regarda son compagnon.

Celui-ci paraissait transformé. Sa figure, d'ordinaire rébarbative, reflétait la mansuétude.

Il souriait et son sourire contrastait singulièrement avec la mine refrognée de Malvenu.

— Ah ça ! quel jeu jouons-nous? — demanda ce dernier.

— Celui que tu m'as proposé, — répliqua Folavril. — D'ailleurs, la fillette s'est prononcée... à présent, causons.

Puis, sur un ton enjoué :

— Petit papa, que comptes-tu faire pour subvenir aux besoins de la mère et de l'enfant?

— Ce... que... je compte faire? — balbutia Malvenu, en se pinçant pour s'assurer s'il ne rêvait pas.

— Oui ! car dès à présent, tu as charge d'âmes; ne l'oublie pas... Dans quelques heures, il fera jour; or, il nous faudra aviser aux moyens de dérouter la curiosité des bonnes gens du quartier, relativement à l'enfant que nous nous proposons d'élever et, chose plus difficile encore, pourvoir aux dépenses que va nécessiter ce surcroît de charge... aux soins qu'il va falloir à notre fille !...

— Les soins... ceci te regarde, — interrompit Malvenu, d'un ton rauque.

— Pas exclusivement, — répondit le grand soudard; — il y a la question du breuvage...

— C'est vrai ! — approuva son compagnon, se rendant devant ce raisonnement.

— Alors?

— Nous pouvons attendre et parer au plus pressé !... N'avons-nous pas les deux mille écus de l'homme...

— Qui a assassiné son père !... Je ne veux pas de cet argent-là.

— Cependant...

— C'est de l'argent maudit !

— Maudit... jusqu'à un certain point.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que nous ne l'avons pas gagné cet argent... extorqué, peut-être... car, enfin, nous n'avons rempli aucune des conditions qui nous avaient été imposées.

— Hum ! — fit Folavril, — ceci me paraît bien spécieux.

— Ne soyons pas exagérés dans notre délicatesse, mon digne ami et, surtout, ne nous montrons pas plus royalistes que le roi. Ces deux mille écus, provenant d'un scélérat, peuvent être purifiés; purifions-les !

— Comment?

— En absolvant celui qui en est détenteur.

— C'est moi, — dit le grand traîneur de rapière, en montrant la bourse remise par le baron de Souvré.

— En ce cas, courbe humblement la tête et donne-moi la réplique.

— Va!

Malvenu commença, lorsque son ami eut pris la posture demandée :

— *Ego te absolvo a peccatis tuis.*

Folavril répondit :

— *In nomine Patris, et filii et spiritus sancti.*

Puis ensemble :

— *Amen!*

— A présent, — déclara le petit homme, — l'argent est blanc comme neige!

— Bah! Je le vois jaune, — dit Folavril, en regardant les pièces qui scintillaient à travers les mailles de la bourse.

— Parce que cet argent est de l'or!

— C'est juste!

Mais les craintes du jureur, presque converti par respect et par amour, revenant :

— Et quand ces deux mille écus seront épuisés? — demanda-t-il.

— Nous en aurons d'autres!

Folavril se redressa.

— Je ne veux plus retourner à la Samaritaine! — fit-il.

— Moi non plus!

— Alors, comment ferons-nous?

— Regarde!

— Qu'est-ce que cela?

— Les papiers!

— La dépouille du malheureux!

— Il voulait les remettre au roi, — insinua Malvenu.

— Eh bien?

— Eh bien, comme père de son enfant, je jure d'exaucer ce vœu. Je les remettrai...

— A qui?

— A M. de Louvois qui est, autant dire, un des bras de Sa Majesté!

— Toi? — exclama Folavril, ahuri par tant d'audace.

— Moi! — répondit Malvenu.

Puis il ajouta :

— Avant de prendre un peu de repos, et en attendant la fortune qui ne saurait tarder, jurons ensemble : toi, comme maman, moi, comme papa, d'aimer notre enfant, de la protéger et de l'élever dans le rang qui lui convient.

Les deux capitaines d'aventure étendirent solennellement leur main droite au-dessus du grabat ou dormait la pauvre petite créature inconsciente et le serment monta de leur cœur vers le ciel.

Ceci fait, ils s'installèrent le plus commodément possible sur le plancher et, quelques minutes plus tard, un bruit ressemblant fort à celui

d'un soufflet de forge à double courant d'air se mêlait à la douce respiration du bébé.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, la rue Plâtrière, — notre rue Jean-Jacques-Rousseau actuelle, — était en émoi.

Deux seigneurs prenaient possession du vieil hôtel de l'intendant Bullion, de fastueuse mémoire, et y emménageaient un mobilier tout battant neuf.

Les meubles, que les curieux, rangés en haie devant la porte, détaillaient pièce à pièce, ayant paru bien au-dessus de l'ordinaire, on en conclut que les nouveaux habitants de l'antique demeure devaient être gens de haute lignée.

La venue de ceux-ci étonna fort les badauds, car l'un était une sorte de géant sec et saur, et l'autre un nain fortement ventru. Tous deux étaient chamarrés de satin, de velours et d'or.

Mais où les commentaires ne connurent plus de bornes, ce fut quand arriva une solide Normande, au teint frais, à la poitrine arrondie, tenant dans ses bras une mignonne fillette endormie.

— C'est une nourrice ! — pensa-t-on.

On ne se trompait pas. C'en était une, en effet.

Mais là s'arrêtaient toutes les suppositions, car, à partir de ce jour, personne ne revit plus ni la femme ni l'enfant.

Quels étaient ces nouveaux venus?

On le saura bientôt en apprenant aussi ce qu'il advint du comte d'Ablincourt, de la comtesse Inès, sa femme, et du chevalier Georges d'Artagnan, placé sous la haute protection d'Athos, le comte de La Fère.

XVIII

PLACE ROYALE

Seize années se sont écoulées depuis les événements que nous venons de rapporter.

Seize années terribles pour quelques-uns de nos personnages, douces et charmantes pour d'autres, sombres et pleines d'inquiétudes pour notre héros : Georges d'Artagnan.

Bien des faits s'étaient passés durant cette longue période.

Le duc Hernan de Sandoval y Palomas avait rendu son âme à Dieu,

et, par ce fait, toute sa fortune était revenue de droit à sa fille, quelles que fussent les laides et nombreuses actions que le Riche-Duc, au dernier moment, s'était employé à mettre en œuvre pour la déshériter.

Mais à cette époque, où le mot succession engendrait de si sérieux conflits entre tous les gouvernements et principalement entre la France et l'Espagne, les Parlements, composés en grande partie de jurisconsultes, qu'ils fussent français ou espagnols, avaient garde de se montrer trop sévères en matière d'héritage et reportaient volontiers toute leur bienveillance sur les survivants possesseurs d'un titre quelconque.

Donc, la comtesse Inès d'Ablincourt, par le fait de ce nouveau deuil, était devenue immensément riche.

Peu avant cet héritage providentiel, la mort de Marie-Thérèse d'Autriche étant survenue, Inès s'était décidée à quitter la cour, où jamais à vrai dire, on ne l'avait vue se montrer.

Ayant toujours conservé l'espoir de retrouver sa fille, elle ne voulut pas abandonner Paris, son instinct maternel lui disant que c'était là qu'elle la reverrait, si tant était qu'elle dût la revoir un jour.

Elle s'était alors retirée rue de Bourbon, — actuellement rue de Lille, — dans un délicieux hôtel, qu'elle avait fait construire selon son goût.

Là, voulant couper court à tous commentaires, et jugeant absolument inutile de donner à qui que ce soit des explications sur son passé, elle résolut de reprendre le nom de son père et devint, pour tout le monde, la duchesse de Sandoval.

Les pauvres ignorant son titre, l'appelaient simplement « la bonne dame en noir », car ils connaissaient la grande charité d'Inès, qui n'avait pas quitté ses vêtements sombres depuis la nuit fatale où le comte René avait été assassiné presque sous ses yeux.

Carita, sa suivante dévouée, fut expédiée à Madrid afin de sauvegarder des intérêts que, seule, elle était apte à mener à bien.

Le jour du départ de cette dernière, alors qu'elle se disposait à prendre la route d'Espagne, la suivante noire fut rencontrée par un gentilhomme de petite taille qui, à sa vue, retint difficilement une exclamation.

S'arrêtant net, il porta la main à son cœur en murmurant, d'une voix qui, certes, eût fait sourire les moins indifférents :

— Elle !... ô mon âme !

Se maîtrisant contre la commotion qu'il venait d'éprouver, il voulut s'élancer à la poursuite de Carita, mais le temps d'arrêt qu'il avait opéré avait suffi à la noire Vénus pour prendre une avance telle qu'il ne put la rattraper.

Ce gentilhomme, dont nous ne tarderons pas à reparler, désespéré de son insuccès et en proie à une agitation extrême, qui devait influer énormément sur sa nature sensible et prodigieusement amoureuse,

reprit, en maugréant contre l'exiguïté de ses jambes, le chemin dont sa poursuite l'avait écarté.

Restée seule, Mme d'Ablincourt, que nous désignerons désormais par le titre qu'elle prenait de duchesse de Sandoval, tout entière au souvenir de son enfant, ne sortit que fort rarement.

Sa plus grande distraction était d'aller parfois sur la place Royale et d'y contempler les jeunes filles de qualité qui s'y pressaient à certaines heures de la journée.

La place Royale était alors le rendez-vous de la noblesse. Certes, le peuple s'y faufilait bien aussi, mais il avait soin de se tenir à distance.

Tout autour de la statue équestre du roi Louis XIII, érigée par les soins du cardinal de Richelieu, gentilshommes et grandes dames se coudoyaient avec une certaine désinvolture qui laissait bien à désirer; mais les mœurs du temps voulaient qu'on ne trouvât rien à redire de cette promiscuité, que motivait, d'ailleurs, l'exïguité du lieu où s'entassait cette foule.

Car il y avait vraiment foule sur cette magnifique place, quoiqu'elle fût absolument nue, sauf la statue dont nous avons parlé, et qui en ornait le centre.

En effet, ce ne fut que le 25 avril 1783, qu'un arrêt du conseil du roi déclara qu'il serait planté deux rangées d'arbres dans l'intérieur des grilles, lesquels arbres se voient encore aujourd'hui, à la grande joie des nourrices et bonnes d'enfants, qui profitent de l'ombre que projettent leurs feuilles quand arrive l'été.

Un jour que la duchesse, à sa place habituelle, c'est-à-dire, assise à côté de sa chaise à porteurs, contemplait, morne et silencieuse, le va-et-vient des promeneurs, ses regards se portèrent sur une belle jeune fille qu'accompagnaient deux gentilshommes de haute noblesse, à en juger par leur maintien raide et compassé.

Chose bizarre, ces deux seigneurs, tous deux dans la force de l'âge, mais très différents d'aspect, avaient pour la jeune fille les mêmes égards, les mêmes prévenances et, dirons-nous, le même regard tendre et paternel.

Ils étaient singulièrement constitués, par exemple.

L'un, de haute stature et gros à proportion, portait perché et presque perdu entre ses larges épaules, un petit visage d'une maigreur désolante que remplissait pour ainsi dire l'ossature du nez en forme de bec d'aigle.

On devinait que l'embonpoint dont était pourvu cet homme, n'avait été produit que par l'excès de la bonne chère et, aussi, par le contentement qu'il devait éprouver à se laisser vivre en bannissant toute émotion, si légère qu'elle fût.

L'autre, si bas sur jambes qu'on eût pu croire qu'il marchait sur ses genoux, avait un petit corps maigre à faire frémir, mais, par une anomalie qu'il nous serait assez difficile d'expliquer, sa face, large et

rebondie, semblait réfractaire au mouvement de dépression qui, vraisemblablement, s'opérait encore dans sa carcasse exiguë.

De temps à autre, ses lèvres épaisses s'entr'ouvraient et exhalaient une sorte de grognement qui avait la prétention de passer pour un soupir; soupir amoureux, assurément, car les yeux de ce petit homme brillaient d'une ardeur dans laquelle se lisait la passion non assouvie et prête à faire explosion.

Il maigrissait d'amour! L'autre engraissait sous l'empire du bien-être et de la douce béatitude.

Quand ils arrivèrent devant la duchesse, cette dernière entendit la conversation suivante :

— Comte! — disait le plus petit, en s'adressant à l'autre, le grand à visage maigre et qui avait à son bras la jeune fille dont nous avons parlé.

— Marquis? — répondait celui-ci.

— Il est trois heures!... C'est mon tour!

— Trois heures moins cinq minutes, marquis!

Et ce disant, ils s'arrêtèrent et exhibèrent chacun une énorme montre.

— Je crois que tu retardes, comte.

— C'est plutôt toi qui avances, marquis!

— Tudieu! — fit le petit homme, en frappant du pied avec impatience.

Le grand le regarda d'un air courroucé et prononça gravement :

— Marquis! Pas de jurons devant ma fille!

— La mienne! — exclama vivement le petit homme, qui avait le titre de marquis.

— La nôtre! — rectifia bien posément le grand qu'on appelait comte.

La jeune fille qui, jusque-là, avait esquissé un charmant sourire, intervint en quittant le bras du comte.

— Paix... paix! — murmura-t-elle d'une voix douce, qui fit courir un frisson sur le corps de la duchesse.

Puis, les regardant tous les deux, en accentuant son sourire :

— Oh! les vilains pères; ils contrarient toujours leur fille!

— Marie! — firent ensemble le comte et le marquis.

A ce moment, l'horloge de l'église Saint-Paul sonna trois heures.

— Voilà une musique destinée à vous mettre d'accord! — reprit la charmante enfant.

Et elle ajouta, en prenant le bras du petit homme :

— Trois heures... Papa marquis est dans son droit.

— Permets, ma fille, — balbutia le comte.

— La mienne! — l'interrompit le marquis.

— La nôtre! soit, — reprit le comte. — Il était deux heures cinq minutes, quand nous avons quitté l'hôtel.

— Je le regrette pour toi, — constata le petit marquis, — mais mon tour est arrivé et j'en profite pour promener ma fille !

— La mienne !

— La nôtre !

Et ils passèrent, en continuant leur conversation.

La duchesse, sans chercher à s'expliquer la cause de l'émotion qu'elle avait subitement éprouvée, suivait des yeux ces trois personnages et ne pouvait, quoi qu'elle fît, détacher ses regards de la charmante enfant.

— Quels sont ces gentilshommes, ma bonne comtesse? — demanda-t-elle à une vieille dame de ses amies assise à ses côtés.

— Ma foi, chère duchesse, — répondit la dame, — ce n'était autre que la comtesse de Brionne, — je ne saurais vous renseigner. C'est la première fois qu'il m'est donné de les voir... La jeune personne est ravissante !

La duchesse ne répliqua rien parce qu'elle pensait :

— Ma petite Lilias serait ainsi !

Puis, tout d'un coup, s'adressant à ses porteurs :

— Rentrons ! — fit-elle.

Elle monta dans sa chaise et les valets se mirent en marche.

A peine venaient-ils de dépasser le rond-point, qu'un mouvement de la foule les obligea à s'arrêter.

On courait, on se bousculait : c'était à qui arriverait le premier.

Evidemment, quelque fait insolite venait de se produire.

La duchesse, mettant la tête à la portière, aperçut, dans les bras d'un jeune cavalier de belle prestance et de fière mine, la jeune fille qu'elle avait vue passer l'instant d'avant.

Aux côtés de ce galant gentilhomme, et semblant lui servir de gardes du corps, le comte et le marquis, pâles, tremblants, cherchaient des yeux une chaise vide dans laquelle ils pussent déposer leur enfant évanouie.

La duchesse, mettant pied à terre, fendit la foule, sans se préoccuper des réflexions plus ou moins inconvenantes que lui valut cet acte irréfléchi et arriva sur le lieu de la scène.

Là, elle se rendit un compte plus exact de la situation.

Les deux seigneurs, si ironiquement accouplés, avaient été aux prises avec un groupe de jeunes écervelés, lesquels ayant ri de leur avantageuse tournure et les ayant gratifiés de quolibets malsonnants, n'avaient pas tardé à cesser leurs plaisanteries plus que déplacées, devant l'attitude belliqueuse de ceux qu'ils s'étaient permis de railler.

Le gras géant au visage maigre et son petit compagnon n'étaient pas gens, en effet, à rester calmes devant des insolences de cette sorte. Mettant l'épée à la main, ils avaient voulu obtenir raison des insultes qui leur avaient été adressées, ce que voyant, la jeune fille, prise d'une terreur subite, avait poussé un cri et serait tombée à terre si les

bras d'un jeune et beau gentilhomme qui se trouvait près d'elle, — ne dirons pas par hasard, bien au contraire, — ne se fussent lus pour la recevoir.

Les étourneaux, auteurs de ce petit scandale, ayant vu que les choses prenaient une mauvaise tournure et peu soucieux de tenir tête à deux lames qu'ils avaient jugé être de première force, s'étaient éclipsés à droite et à gauche en se perdant dans la foule.

La duchesse Inès devina plutôt qu'elle n'entendit dire ce qui venait d'avoir lieu, et son bon cœur lui inspira l'idée de faire avancer sa chaise pour l'offrir au gentilhomme secourable. Celui-ci, comme à regret, alla y déposer la jeune fille.

N'ayant plus devant eux que des gens absolument étrangers à l'action inconsidérée des jeunes et turbulents seigneurs, le comte et le marquis rengainèrent avec un geste plein de dignité puis, s'étant inclinés devant la duchesse, ils la remercièrent, en termes chaleureux, de son exquise prévenance.

— Ne vous mettez pas en peine, messieurs, — murmura cette dernière. — Ce que je fais, tout autre le ferait à ma place.

Et, avec hésitation, sur un ton interrogateur :

— Où mes valets doivent-ils conduire, mademoiselle...?

Les deux parents de la jeune fille comprirent cette discrète interrogation et répondirent simultanément :

— Mademoiselle d'Avrifol... — dit le grand comte.

— De Bellevenue ! — continua le petit marquis.

Puis, levant les yeux pour regarder la duchesse, ce dernier ajouta encore :

— Nous ne savons comment vous exprimer notre gratitude, madame et, si ce n'était pas trop abuser, nous vous prierions de vouloir achever votre bonne œuvre en donnant l'ordre à vos porteurs de conduire notre fille à notre hôtel...

— Rue de Bretonvilliers, — termina son compagnon.

— Ce n'est point abuser, messieurs, — répliqua la duchesse, — et je suis trop heureuse de pouvoir vous rendre ce léger service... Montrez-nous le chemin, messieurs.

Le comte et le marquis s'inclinèrent. Ils allaient prendre la tête du cortège, quand ils avisèrent le gentilhomme dont les bras avaient supporté le corps de leur enfant. Celui-ci, immobile et paraissant absolument indifférent à ce qui se disait, contemplait, à travers la portière, la belle jeune fille revenue à elle.

Leurs regards venaient justement de se croiser.

Une teinte rosée envahissait même ses joues, à elle, tandis qu'une douce sensation faisait tressaillir son cœur, à lui.

— Monsieur, — commença le marquis, — nous vous remercions sincèrement de votre aide.

— Sans vous, — appuya le comte, — notre fille tombait à terre; vous l'avez reçue dans vos bras, merci!

Ayant dit, tous deux se mirent en marche, escortant la chaise dans laquelle la duchesse avait pris place à côté de la jeune fille.

Le galant gentilhomme avait à peine répondu aux remerciements des deux amis. Un moment, son regard suivit l'escorte; puis, secouant l'espèce de torpeur qui s'était emparée de lui :

— Où donc ai-je vu ces deux hommes? — se demanda-t-il.

Et, s'éloignant, pensif, non sans retourner plusieurs fois la tête vers le groupe qui cheminait lentement, il ajouta, sur un tout autre ton :

— Rue de Bretonvilliers!

Il quitta la place Royale, traversa la rue Saint-Antoine et, arrivé rue des Lions-Saint-Paul, entra dans l'hôtel du comte de La Fère.

Ce gentilhomme, — nos lecteurs l'ont sans doute deviné, — n'était autre que le chevalier Georges d'Artagnan.

Depuis son adoption par le comte de la Fère, il avait passé par diverses phases afférentes à son jeune âge d'abord; puis, plus tard, en était arrivé à réaliser le rêve de sa vie : il était devenu mousquetaire du roi.

Les années, en s'écoulant, avaient fait un homme généreux et brave de cet adolescent, auquel ces deux qualités étaient déjà familières.

A présent, c'était un beau garçon de vingt-huit à vingt-neuf ans, aux traits réguliers et expressifs qu'encadrait une longue et soyeuse chevelure blonde; une fine moustache de même nuance, relevée aux coins des lèvres, donnait à sa bouche une expression de finesse qu'agrémentaient des dents d'une blancheur éblouissante. Un sourire triste qui, le plus souvent, semblait stéréotypé sur ses lèvres, s'accordait avec de grands yeux bleus d'une excessive douceur où se devinait, cependant, une flamme impétueuse prête à jaillir au moindre choc.

Il avait guerroyé, s'était distingué sur différents champs de bataille et, par cela même, avait acquis une certaine notoriété qui le plaçait bien au-dessus de nombre de jeunes seigneurs.

Le comte de La Fère, qui s'était pris pour lui d'une affection des plus vives et qui, l'âge l'y obligeant, avait résigné ses fonctions de capitaine-lieutenant des mousquetaires gris, lui fit également quitter l'armée après avoir obtenu pour lui le titre de gentilhomme de la Cour.

Le comte voulait plus encore : N'ayant pas de descendants directs et craignant pour sa fortune qui, après sa mort, pouvait être dilapidée par des étrangers se disant aptes à se l'approprier, il voulait que celui qu'il considérait comme son fils, devint son héritier et cela sans restriction aucune.

Certes, Georges pressentait les bienfaits dont le comte voulait le combler et rien n'eût manqué à cet avenir brillant qu'il voyait miroiter à ses yeux, si le souvenir de Térésina, de sa mère, ne fût venu, et cela à chaque instant, le plonger dans une profonde tristesse.

Sa mère !

Ah ! qu'il l'avait cherchée !... Qu'il la cherchait encore !

Nom, fortune..., sa vie même, il eût tout donné pour la revoir, pour se précipiter dans ses bras, pour l'embrasser et pour lui crier : « C'est moi... ton fils... regarde-moi !... Reconnais-moi ! »

Ce qui le faisait le plus cruellement souffrir, c'était de penser que celle qui lui avait donné le jour était folle et dans la situation misérable où elle se trouvait alors qu'il l'avait rencontrée, qu'avait-elle pu devenir? Si elle n'était pas morte, — ce qui, peut-être, eût mieux valu, — quelle était sa vie?

Bien des fois, après le récit fait par Athos, il était retourné dans cette partie de l'Ile-aux-Vaches parcourue par lui pendant la nuit du meurtre, mais, si la tanière de la pauvre insensée s'y trouvait toujours, elle-même avait dû quitter l'île dans cette nuit funeste pour n'y plus revenir.

Et rien ! aucune trace de cette créature aimée que les indifférents repoussaient peut-être du pied, après lui avoir fait l'aumône d'un morceau de pain.

Ce supplice de l'amour filial lui faisait bien souvent monter des larmes aux yeux.

Beaucoup à sa place, se fussent consolés en se jetant dans les bras des courtisanes et il n'en manquait pas. Les grandes dames, surtout, se faisaient un point d'honneur de tromper, qui leurs maris, qui leurs amants.

Georges était passé au milieu de cette fange dorée, sans en recevoir la moindre éclaboussure. Non pas qu'il fût une exception, mais il lui répugnait de se livrer sans que son cœur eût parlé.

Il arrive un moment ou le plus stoïque en affaire d'amour, se sent tressaillir; un regard, un geste, un mot, une prédisposition de l'esprit, et, toutes les résolutions prises pour résister à ce sentiment divin s'évanouissent comme par enchantement et font place à la passion qui s'empare de vous et vous étreint tout entier.

Semblable tourment était venu s'ajouter aux multiples souffrances que le chevalier éprouvait de l'absence de sa mère.

Il aimait !

Le hasard avait placé sur sa route une jeune fille qu'il n'avait pu voir sans se sentir vivement impressionné.

Si elle avait disparu après cette première rencontre l'oubli fût venu. Mais allez donc braver la destinée, la Providence ou la fatalité. Il la revit... malgré lui?... Non pas ! En historien fidèle, nous devons déclarer qu'il chercha à la revoir.

Elle lui était apparue sur cette même place Royale, huit jours avant les événements qui précèdent.

Savoir qui elle était? Il n'y songea même pas. Trop réservé pour se mettre en quête d'un renseignement, il se contenta de la regarder, de

la contempler, de l'admirer, et, plus ses regards se portaient sur cette ravissante jeune fille, plus son cœur bondissait à rompre sa poitrine

Il aimait ! !

Qu'éprouva-t-il lorsque celle à qui il avait déjà voué un amour s profond, tomba, chancelante, dans ses bras?

Il n'eût pu le dire.

Son sang s'arrêta, reflué au cœur. Un instant, il crut qu'il allait tomber, lui aussi... Ces émotions ne sont, heureusement, que passagères.

Il tressaillit au contact de ce corps frêle et délicat; ses joues, devenues pâles, s'empourprèrent tout à coup; ses yeux brillèrent du plus vif éclat et, quand il sentit le souffle tiède, qui lui parut embaumé, de la jeune fille lui caresser le visage, il frissonna et ferma instinctivement les yeux pour rester plus longtemps sous le charme qu'il éprouvait.

Ce fut machinalement et désintéressé de tout ce qui se disait et se passait autour de lui, qu'il plaça son précieux fardeau dans la chaise.

Ce fut comme en sortant d'un songe, qu'il entendit les remerciements qu'on lui adressait.

Mais ce fut aussi la fin de cette douce sensation qui l'avait envahi tout entier. Ces voix, il les avait déjà entendues... Où donc?

Un nuage passa devant ses yeux et, quand il se dissipa, sans qu'il s'expliquât pourquoi, il se sentit en proie à une tristesse plus grande encore que celle qu'il éprouvait avant d'avoir donné son cœur.

Ce fut alors qu'il murmura :

— Où donc ai-je vu ces hommes?

La chaise à porteurs arriva bientôt rue de Bretonvilliers et pénétra dans un petit hôtel entre cour et jardin, du plus riant aspect.

La duchesse ne voulut pas quitter celle qu'elle avait obligée.

A quel sentiment obéissait-elle en pénétrant dans un salon où, devant ses pères, Marie la remercia de nouveau.

Certes, elle eût été fort embarrassée de le dire.

— Madame la duchesse, — disait la jeune fille, — je sollicite la faveur de vous aller voir pour vous témoigner encore toute ma gratitude.

— Pour me témoigner votre gratitude, chère enfant, — répondit la duchesse en souriant, — quel grand mot ! Dites plutôt pour me procurer le plaisir de vous revoir et de faire plus ample connaissance avec vous !

— Oh ! madame...

— Ne me remerciez pas, — interrompit la duchesse, — car c'est moi, en toute sincérité, qui deviendrai votre obligée.

— Je ne comprends pas, madame.

— Je ne sais ce que j'éprouve en vous voyant, en entendant votre douce voix, vous calmez l'immense douleur que je ressens depuis la perte de ma fille.

— Ah ! — fit l'enfant en fixant sur son interlocutrice de grands yeux surpris.

— Elle aurait votre âge, — reprit la duchesse.

Puis, après un silence, durant lequel elle comprima un douloureux sanglot :

— Votre nom, mon enfant?

— Marie.

Le comte et le marquis, immobiles, écoutaient ne sachant à quoi attribuer l'émotion qui les agitait.

La duchesse, se ressaisissant, reprit, sur un ton presque enjoué :

— Voilà qui est dit, mademoiselle Marie...?

— D'Avrifol, — fit le comte.

— De Bellevenue, — ajouta comme précédemment le marquis.

— Les deux noms? — interrogea la grande dame, en souriant.

— Les deux noms n'en font qu'un, madame, — répliquèrent les amis avec ensemble.

— Fort bien, messieurs; mais si, comme tout le fait espérer, et, comme je le désire, nos relations ne s'arrêtent pas là, vous déplairait-il que j'appelasse Mademoiselle tout simplement : Marie?

— Nullement, madame.

— Je serai toujours visible pour vous, mademoiselle Marie, — s'empressa de dire la duchesse, — et pour vous aussi, messieurs, — ajouta-t-elle, en s'adressant aux deux gentilshommes, qui s'inclinèrent comme mus par un même ressort, en demandant :

— Madame...?

Madame la duchesse de Sandoval, en son hôtel, rue de Bourbon.

— Nous ne l'oublierons pas, madame la duchesse, — fit le comte.

— Et nous aurons l'honneur de vous faire une petite visite, — ajouta le marquis.

— Quelques visites ! — reprit la duchesse, en souriant.

Et, tendant sa main à la jeune fille :

— A bientôt, mademoiselle Marie !

Soudain, elle tressaillit au contact de la petite main qui s'était posée dans la sienne.

— Qu'avez-vous, madame? — demanda la jeune fille, surprise.

— Rien !... rien, mon enfant; à bientôt !

Et, se faisant violence pour retrouver son calme, la duchesse salua une dernière fois, quitta le salon, gagna la cour, accompagnée par les hôtes de l'hôtel et remonta dans sa chaise qui partit aussitôt.

Quand ils furent revenus dans le salon, la jeune fille, — que nous désignerons désormais par le nom de Marie, — regarda le comte et le marquis; puis, s'efforçant de prendre un air sévère, en essayant de grossir sa voix :

— Messieurs mes pères, — dit-elle, — je ne vous cacherai pas que votre conduite mérite les plus vifs reproches.

Les deux hommes baissèrent la tête, ressemblant fort à deux enfants attendant la réprimande.

— Eh quoi! vous donner en spectacle quand vous êtes avec votre fille?

— Marie, — balbutièrent le comte et le marquis.

— Fi! que c'est laid, — reprit l'enfant terrible.

— On riait de nous, — expliqua doucement le comte.

— On nous insultait presque, — surenchérit le marquis.

— Il fallait ne pas entendre! — s'écria Marie, en se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Puis, elle ajouta en gardant difficilement son sérieux :

— Vous avez mérité une punition et je vais vous l'infliger.

Le comte et le marquis, les yeux baissés, n'osaient pas la regarder.

Elle approcha doucement et se plaça entre eux :

— Allons, messieurs mes pères, — reprit-elle, — ayez le courage d'avouer vos torts!

Le petit marquis releva lentement sa tête, tandis que le grand comte osait se courber, pour rapprocher d'autant son visage de celui de la jeune fille.

Marie les regardait en souriant, et, de ses deux index, tapottait ses fraîches joues.

— Ah! — s'écrièrent-ils ensemble.

Deux gros baisers résonnèrent bruyants et sonores.

— Encore! — firent-ils en avançant leurs lèvres.

Mais, Marie, se dégageant :

— Et votre punition?... Non! non! non!... Ce soir... si vous êtes sages.

Riant de la déconvenue de ses pères, elle s'enfuit, vive et légère, et regagna sa chambre.

XIX

COMMENT ON DEVENAIT COMTE ET MARQUIS EN L'AN DE GRACE 1678

Un moment après que la porte se fût refermée, le haut comte, persuadé que la jeune fille ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, s'avança vers son compagnon en criant d'une voix tonnante :

— Messire de Malvenu!

Le petit marquis, qui n'était autre que notre ancienne connaissance, le trop sensible amoureux de Carita, comme son compagnon était le grand jureur, répliqua avec sa placidité habituelle :

— Messire de Folavril !

Depuis qu'il était devenu comte, Folavril s'était sensiblement amendé, sous le rapport des exclamations malsonnantes. S'il jurait encore parfois, jamais devant Marie, c'était avec une certaine dignité, et en citant ses devanciers, tous rois de France ou d'ailleurs.

— Par la messe ! — exclama-t-il, — ou ventre Saint-Gris ! comme disait Henri quatrième, vous m'exaspérez, messire.

— Pourquoi?

— Pourquoi? pourquoi?... Foi de gentilhomme ! ainsi que jurait François, premier du nom, c'est parce que vous avez embrassé notre fille avant moi.

Avec des gestes saccadés, tant son mécontentement était réel, Folavril ouvrit un bahut de vieux chêne, y prit un flacon de dimension respectable et un verre d'une demi-pinte au moins, qu'il déposa sur une petite table devant laquelle il s'assit.

— Tu aurais bien pu en prendre deux ! — observa Malvenu, d'un ton dolent.

Les épaules du géant eurent un mouvement de dédain, cependant, il se leva, retourna au meuble, y prit un second verre et revint en disant :

— Assieds-toi !

— Verse ! — répondit Malvenu, en se plaçant en face de son compagnon.

Quand les verres furent pleins, ils en prirent chacun un.

Leurs yeux se rencontrèrent, et trouvant mutuellement très plaisant le sérieux qu'ils avaient entrepris de garder, ils éclatèrent de rire avec d'autant plus de force qu'ils cherchaient à se contenir.

— Que tu es bête ! — exclama Folavril.

— Tu l'es plus que moi, — répliqua le petit homme.

— Du moment que tu t'excuses, j'aurais mauvaise grâce à te tenir rigueur.

— Je ne m'excuse pas, mille millions de...

— Chut ! — interrompit Folavril, — modère tes expressions qui te feraient perdre mon estime, c'est-à-dire, celle d'un homme de qualité !

— Mais tu sacres bien, toi.

— C'est faux ! je répète seulement des phrases à jamais illustres, puisqu'elles se sont fait anoblir en passant par des lèvres royales... ou que le diable m'emporte !...

— Oh ! celui-là n'a pas été dit par un roi !

— Pardon, Sa Majesté Louis XII aimait assez à le sussurer; mais il n'est pas question de cela pour l'instant; le comte d'Avrifol se souvient au temps où il n'était que le capitaine Folavril ! Allons, messire, tiens-moi tête !

Ils choquèrent leurs verres.

— Ce vin n'est pas mauvais. — constata Malvenu en faisant claquer sa langue.

— Et j'ai une soif d'Enfer, petit. Redoublons !

— Comte !... un verre, c'est assez !

— Que non pas, mon bon !

— Le capitaine Folavril oublie trop souvent qu'il est, aujourd'hui, comte d'Avrifol.

— Eh ! je n'oublie rien ! Je suis comte d'Avrifol, c'est vrai !... Je suis riche, c'est encore vrai ! Mais ce ne sont pas là de ces raisons qui puissent forcer un homme à mourir de la pépie !

— Bel exemple pour notre fille ! — fit Malvenu.

— Qu'importe cette fadaise, — pensa tout haut Folavril, devenant rêveur, — le plus triste pour la pauvre belle enfant, c'est son semblant de parenté avec deux chenapans de la trempe de messire Malvenu et du capitaine Folavril, devenus riches par une petite infamie !

— Capitaine !

— Mettons bassesse, Pâque Dieu ! comme jurait ce fin compère Louis XI, et ne chicanons pas sur le mot !

— Soit ! mon digne ami.

— Et... qui l'a commise, cette bassesse? — interrogea Folavril avec éclat.

— Moi, c'est vrai ! — répondit son acolyte, — avec ton consentement, cependant.

Et il ajouta, en baissant la voix :

— Grâce aux papiers trouvés sur...

— Ne me rappelle pas cette nuit-là !

— Je ne tiens pas plus que toi à m'en souvenir ! — répondit Malvenu.

Il reprit après un temps :

— Enfin, grâce à ces papiers, remis par moi à M. le marquis de Louvois qui semblait y tenir beaucoup, sans doute pour mieux servir le roi, nous arrivâmes promptement à ces honneurs et à cette fortune, dont tu es si fier aujourd'hui, comte.

— Noblesse oblige ! — soupira Folavril.

Ce fut au tour de Malvenu de hausser dédaigneusement les épaules.

— Jolie noblesse ! — fit-il.

— Tu dis?

— Je dis que si le Trésor Royal ne se fût pas trouvé obéré, je ne serais pas plus marquis que tu ne serais comte !

— Puisque nous avons payé pour cela ! — répondit ingénument Folavril.

— Vingt livres chacun...

— Ce n'est pas nous qui avons fixé le prix; c'est le fermier général... et l'édit du roi nous met à couvert !

Il disait vrai. Cet édit de Louis XIV était ainsi conçu :

« Sa Majesté, par grâce spéciale, autorise tous ceux qui avoient fait ou qui feroient enregistrer leurs armoiries, à les porter, sans qu'ils puissent être inquiétés ni recherchés pour raison du dit port des armoi-

ries, soit pour le passé ou pour l'avenir, en aucune sorte et manière que ce puisse estre. »

Cette concession parut si belle qu'on hésita d'abord à se rendre au bureau d'enregistrement; on craignait quelque malentendu; mais un nouvel arrêt leva tous les scrupules et, bientôt, tous les apothicaires, les aubergistes, les tailleurs d'habits, les perruquiers et autres se hâtèrent, moyennant vingt livres, somme fixée par un sieur Adrien Vainer, bourgeois de Paris et fermier général de ce nouvel armorial, se hâtèrent, disons-nous, d'aller faire enregistrer un blason.

Les personnes qui, outre les armoiries, désiraient posséder des titres, étaient soumises à une taxe plus élevée.

C'est alors qu'on put voir, non seulement à Paris, mais encore en province, une foule de gens faire parade d'écus ou blasons choisis à leur gré, à l'exception toutefois de ceux timbrés d'une couronne, qui étaient à l'usage spécial des anciens titres, et de ceux qui étaient formés avec des fleurs de lys d'or sur des écus d'azur et qui appartenaient exclusivement à la Maison de France ou à ceux qui en avaient obtenu la concession spéciale.

Cette mesure rapporta au trésor sept beaux millions de francs. Le gouvernement faisait alors flèche de tous bois.

— Il n'en est pas moins vrai, — reprit Malvenu, en secouant la tête, — que nous ne sommes que de vulgaires parvenus !

— Jour de Dieu ! selon la manière de Charles VIII, — riposta vivement Folavril, — nous avons racheté, sur plus d'un champ de bataille, cette petite infraction aux lois de l'honneur !

— Ça, je te l'accorde ! — approuva le petit homme.

Son inséparable poursuivit.

— Pendant que notre petit ange était en lieu sûr, élevé par dame Gertrude, sa bonne, son excellente nourrice, nous résolûmes de laver le passé... Tu dois t'en souvenir?... Nous combattîmes loyalement pour la France, pour le roi, notre sang a coulé...

— Souvent ! bien souvent ! — appuya Malvenu

— Et chaque fois que je voyais se répandre le mien, je me disais : Courage, Folavril ! Ces blessures-là sont autant de certificats de noblesse pour ta petite Marie ! Une fois cependant je crus que tout était fini pour moi... As-tu gardé mémoire de mes paroles d'alors?

— Certes, je m'en souviens... Tombé sanglant à mes côtés, tu me fis jurer de toujours protéger notre chère fille.

— Et tu fis le serment, mon brave Malvenu !

— Avais-je donc besoin de jurer? — demanda simplement l'ex-petit aventurier devenu marquis, en essuyant une larme du revers de sa manche.

— Non ! c'est vrai, — dit Folavril, tout aussi ému que lui.

Et tendant spontanément sa main, il s'écria :

— Ah ! tiens, par la mort dieu de Charles neuvième ! Elle est bien notre fille à tous les deux, va !

— A tous les deux, oui !

— Et, cela étant, — poursuivit Folavril, en élevant son verre, — buvons à sa santé !

— A sa santé, — répondit Malvenu, — je ne demande pas mieux !

Et ils rechoquèrent leurs verres, qu'ils vidèrent d'un trait.

Qu'on veuille bien ne pas nous taxer d'exagération au sujet des blasphèmes royaux dont le vieux soudard se sert à tous propos en donnant leur origine : ces jurons sont historiques.

Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, a laissé ce quatrain, qui n'est pas sans saveur et peint assez bien le caractère de ceux qui y sont désignés par leur expression favorite :

Quand la « Pâque Dieu » *décéda.*
« Par le jour de Dieu » *lui succéda.*
« Le diable m'emporte » *s'en vint près.*
« Foi de gentilhomme » *vint après.*

— Bah ! — reprit Folavril, sur un ton satisfait, — ce mauvais temps est déjà loin !... Et puis, veux-tu que je te dise, il y avait de longues années que je caressais le désir d'être comte !... Comte ! cela résonne !... Et j'ai saisi l'occasion aux cheveux... si tant est qu'une occasion ne soit pas chauve... Ventre Saint-Gris ! je me suis confectionné un blason capable de faire rêver les plus vieilles noblesses de France et de Navarre.

— Je le connais, — interrompit Malvenu, en souriant. — Deux épées en croix sur deux flacons rebondis couchés sur fond vermeil sablé or.

— Avec pour devise : « Je perce d'outre en outre ! » Tu vois d'ici l'allégorie : L'épée perce : l'outre désaltère !

Et plein d'emphase, Folavril déclama :

— *Persum, desalterum.*

Puis sur un ton frisant la pitié :

— Je n'aime pas beaucoup ton écu, petit.

— A cause de la tête noire que j'y ai intercalée? — soupira Malvenu.

— Oui, cette tête de femme entourée d'un lierre ne signifie rien... Si encore c'était une tête d'homme, on pourrait croire que tes ancêtres se trouvaient aux croisades.

— Pour moi, — fit chaleureusement le petit homme ; — elle signifie : Amour jusqu'au délire !

Et, ne voulant pas être en reste avec son compagnon, il ajouta, d'une voix extatique

— *Amourum! Delirum!*

— Oui ! mais ta devise? — l'interrogea Folavril, en haussant les épaules.

— Ma devise dit bien ce que je pense : « Je péris où je m'attache ! »

— C'est « je dépéris » que tu aurais dû dire !... Enfin !... Alors, tu y penses toujours.

— Plus que jamais !

— Pauvre Malvenu !

— Que veux-tu? — fit le grotesque amoureux, — c'est enraciné-là !

Et il se frappa la poitrine au point de la faire résonner comme un tambour de basque.

— Ta moricaude te donne des idées noires ! — dit Folavril, riant du mot qu'il trouva fort plaisant. — Prends garde ! pauvre ami, cela te jouera un vilain tour !

— Il est tout joué, — répondit piteusement Malvenu. — Vois dans quel triste état je suis.

— Il est de fait que toi, jadis, si pansu, tu n'as plus que la peau sur les os !

— Hélas ! — soupira le malheureux.

— Par ma barbe rousse ! comme disait l'empereur allemand Frédéric Ier. Tu ne peux donc pas arriver à la retrouver?

— J'y perds ma peine !... Depuis le jour béni, — il y a six mois de cela, — où je la rencontrai et où sa vue me causa une telle impression que je restai cloué sur place, je n'ai pu parvenir à remettre la main dessus.

— Elle est probablement retournée dans son pays.

— Je le crains et j'en souffre cruellement ! ah ! que tu es heureux toi, mon digne ami, tu n'aimes pas...

— Monjoie Saint-Denis ! ainsi que criaient les revenants de Terre-Sainte : je n'aime pas d'amour, non ! aussi, vois comme j'engraisse !... Pour moi, le vrai bonheur consiste en une table bien servie, en un vin généreux pour arroser les mets que je savoure et, par-dessus tout, en la vue de notre fille !

— De *notre* fille, c'est bien dit. Nous n'aurons plus de contestation sur ce point, j'espère... A propos, as-tu remarqué l'émotion de la duchesse de Sandoval, quand elle parlait à Marie?

— Oui, — répondit Folavril, devenant subitement sombre.

— Je gage, qu'ainsi qu'à moi, cela t'a donné à réfléchir?

— Sur le moment, c'est vrai; mais j'ai bien vite chassé l'idée qui m'était venue.

— Et cette idée?

— J'ai cru, un instant, que notre fille se trouvait en présence de sa mère !

— Comme moi ! — exclama Malvenu.

— Toi aussi?

— Oui.

— C'est singulier !... alors, que t'es-tu dit pour chasser cette supposition?

— Je me suis dit que la mère de Marie se nommait la comtesse d'Ablincourt et que la personne qui m'inquiétait avait nom : La duchesse de Sandoval !

— Ce qui ne se ressemble guère, — constata Folavril. — Bah ! — ajouta-t-il plus gaiement, — l'enfant nous restera, va.

— Que Dieu t'entende, — soupira Malvenu.

Les deux hommes vidèrent silencieusement leurs verres et restèrent absorbés dans leurs pensées respectives qui, certainement, devaient être de même nature.

Dès le lendemain, Marie, mue par un sentiment qu'elle ne chercha nullement à s'expliquer, manifesta le désir d'aller remercier la duchesse.

Comme ses « pères » n'avaient rien à lui refuser, ils acquiescèrent à cette demande. D'ailleurs, elle leur parut toute naturelle.

Ils arrivèrent donc chez la duchesse. Celle-ci les reçut avec la même affabilité qu'elle leur avait montrée la veille.

— Que je vous sais gré, — dit-elle aux deux amis, — d'être venus avec cette chère enfant. Elle m'inspire, je ne sais pourquoi, une sympathie toute particulière.

— Sympathie bien partagée, madame la duchesse, — répondit Marie de sa douce voix, — car, moi-même, je me sens attirée vers vous par un sentiment très fort que je ne peux définir.

— Bonne et belle !... c'est peut-être de la compassion que vous ressentez. Ne vous ai-je pas dit que vous me rappeliez ma fille?

— Si c'était de la compassion, madame, je serais triste et votre vue me rend joyeuse.

— Chère mignonne, — fit la duchesse, en attirant à elle la jeune fille et en appuyant ses lèvres sur son front.

— Ah ! madame, — murmura Marie, — je vous aime déjà, comme j'aurais aimé ma mère !

— Votre mère !... Que dites-vous là?

— Hélas ! madame, ce que disent probablement toutes celles qui ont été privées des caresses maternelles.

Le cœur de la pauvre femme ressentit une secousse et ce fut en maîtrisant l'émotion qui s'emparait d'elle qu'elle demanda :

— Vous n'avez donc pas connu votre mère?

— Non, madame, — répondit Marie, dans un douloureux sanglot.

La duchesse porta ses regards sur le comte et sur le marquis, lesquels, un peu gênés de la tournure que prenait la conversation, toussaient pour se donner une contenance.

— Pardonnez-moi, — reprit-elle, — je vais être indiscrète, sans doute, mais lequel de vous, messieurs, est le père de ma petite Marie?

— Moi ! — dit le comte.

— Moi ! — dit également le marquis.

— Tous les deux? — interrogea la duchesse, stupéfaite.

— Tous les deux, oui, madame ! — répondirent-ils ensemble.

— Je ne comprends pas très bien.

— C'est une histoire fort simple, — commença le comte.

— Oh ! fort simple et des plus touchantes ! — acheva le marquis.

— Un secret ? — interrogea Inès, qui, évidemment, brûlait du désir d'en apprendre davantage.

Les deux amis se consultèrent du regard. Sans aucun doute, cette question ne les prenait pas de court, car ils devaient être dès longtemps préparés à fournir une explication plausible à la curieuse parenté dont ils s'enorgueillissaient.

Comme dans toutes les circonstances difficiles et pour éviter à son digne ami la peine de faire une déclaration maladroite, ce fut le petit marquis qui prit la parole.

— Un secret ? — commença-t-il de sa voix la plus douce, — que non pas, madame... Liés par une étroite et sainte amitié, le comte et moi, nous ne nous sommes jamais quittés...

— Jamais ! — crut devoir affirmer celui dont il était question.

— Ma sœur, — continua le marquis, — la comtesse de Bellevenue, — vieille noblesse saintongeoise, — épousa le jeune frère du comte, ici présent, M. le vicomte d'Afrivol.

— Vieille noblesse du même pays ! — plaça la voix grave du comte.

— Marie vint au monde, — poursuivit le marquis, — et coûta la vie à ma pauvre sœur...

— Mon frère cadet en mourut de chagrin...

— Et nous adoptâmes l'orpheline...

— Voilà, madame la duchesse, l'histoire de notre paternité, — achevèrent ensemble les deux amis, en baissant tristement la tête.

Marie pleurait, le visage enfoui dans ses mains.

Assurément, elle connaissait ce récit, inventé de toutes pièces, et le tenait pour l'expression de la plus sincère vérité.

La duchesse lui releva doucement le front et l'embrassa longuement, en murmurant bas, bien bas à son oreille :

— Je vous aimerai comme je l'aurais aimée !

De ce jour, la tendresse qui débordait de ces deux cœurs s'accentua de plus en plus et devint telle que la duchesse et Marie ne purent plus se passer l'une de l'autre.

La rue de Bretonvilliers, située à la pointe de l'île Saint-Louis, — rue dans laquelle les deux amis étaient venus s'installer quelques années plus tôt, pour fuir la populeuse promiscuité de la rue des Plâtres, — n'était pas très éloignée de la rue de Bourbon, ce qui permettait à la jeune fille d'être constamment chez sa nouvelle grande amie, au profond déplaisir de ses « pères » qui voyaient leur intérieur, si paisible jusque-là, bouleversé de fond en comble.

Mais Marie était si heureuse qu'ils se consolaient de leurs peines en pensant au bonheur qu'éprouvait leur enfant à vivre aux côtés de celle qui l'avait prise en si réelle affection.

Inès, par ce brusque revirement du cœur, en était arrivée à ne plus penser à sa propre fille.

Cet espoir de la retrouver, qu'elle avait caressé depuis si longtemps, s'effaçait de jour en jour, et, phénomène étrange, sans qu'elle s'en affectât.

Marie, qu'elle adorait, avait pris la place de l'absente.

Certes, il n'en eût pas été ainsi si celle qu'elle chérissait eût été une étrangère. Elle aimait Marie sans savoir qu'elle était sa fille, et, dans cet amour, qu'elle ne voyait nullement sacrilège, elle puisait une nouvelle force qui eût été doublée, si elle avait pu connaître toute la vérité.

Mais, telle qu'elle se présentait, l'existence pour elle devenait relativement supportable et la rigidité de son long deuil s'en atténuait d'autant.

Cherchait-elle à s'expliquer la cause de cette soudaine déviation de son cœur, sa pensée lui retraçait immédiatement l'image de Marie; l'autre, dont elle ne pouvait se faire aucune idée, s'évanouissait dans les épaisses ténèbres, qui, depuis seize années, s'étaient accumulées autour d'elle.

Pour Marie, elle consentit à se montrer plus souvent dans les endroits fréquentés; la duchesse l'avait exigé ainsi. Cette noble femme avait adouci, peu à peu, la sombre couleur de ses vêtements pour ne pas donner à sa jeune compagne la vue d'un continuel regret. De plus, s'étant dit que Marie ne pouvait rester enfermée, qu'il lui fallait des distractions, elle avait délibérément rompu avec ses habitudes de misanthrope et s'ingéniait à lui en créer.

Depuis le jour où une fête nautique avait été donnée sur la Seine et où un brillant feu d'artifice avait été tiré en l'honneur du dauphin, les grands seigneurs, voire même les riches bourgeois, ne rêvaient plus que de bateaux de plaisance, empruntant leurs formes aux gracieuses gondoles vénitiennes.

« Pendant plus d'une année, la Seine fut sillonnée d'embarcations dont les plus simples avaient des sculptures : les autres, et c'était le plus grand nombre, étaient dorées d'une extrémité à l'autre. »

Ainsi parle une relation du temps.

La mode était donc à ce genre de sport. Toutes les embarcations rivalisaient, non seulement de vitesse, mais d'élégance. Peu s'en fallut que la Seine ne devînt une petite mer Adriatique.

La duchesse fut l'une des premières à faire construire une ravissante gondole, aménagée avec un tel art qu'on eût pu y loger dix personnes, sans gêner les mouvements des rameurs. Le luxe y était à profusion, aussi, l'*Espérance*, tel était le nom de ce petit chef-d'œuvre maritime, excitait l'admiration de tous.

Il y eut des imitateurs et l'on ne tarda pas à voir, sur les eaux calmes du grand fleuve parisien, une flottille qui eût fait envie aux Vénitiens

eux-mêmes, lesquels cependant sont très fiers de leurs prérogatives en semblable matière.

Cette première concession faite à la vie mondaine devait forcément en amener d'autres.

La duchesse ouvrit peu à peu son hôtel, en entre-bâilla les portes, timidement d'abord; puis, sans qu'elle-même s'en aperçût, avec plus de crânerie.

Bref, un mois ne s'était pas écoulé depuis l'apparition de la gondole, l'*Espérance*, que le Tout-Paris d'alors vantait les salons de la duchesse de Sandoval y Palomas et briguait l'honneur d'y être admis.

A cette époque, la partie brillante du règne de Louis XIV était, pour ainsi dire terminée.

Son mariage secret avec Mme de Maintenon et l'influence qu'exerçait cette femme au cœur sec et froid, insatiable de pouvoir et d'une dévotion superstitieuse, forçait les esprits les plus conciliants à se montrer peu satisfaits et faisait naître comme un germe de révolte parmi les seigneurs de la cour.

Sans qu'il s'en doutât ou, tout au moins, sans qu'il fît quoi que ce fût pour se poser en rénovateur d'un royaume que chacun sentait s'en aller avec l'énergie de celui qui s'était appelé : le roi Soleil, Philippe d'Orléans, le futur régent, conseillé en cela par l'abbé Dubois, son ancien précepteur, devenu plus tard ministre et cardinal; Philippe d'Orléans ferma les yeux sur les agissements de certains gentilshommes, qui avaient conçu le grotesque projet de détrôner le vieux monarque, — Louis XIV avait alors cinquante-six ans, — au profit de leur jeune compagnon de débauches.

Une conspiration qui, hâtons-nous de le dire, ne devait porter aucun fruit, s'ourdissait donc dans l'ombre et le mystère.

L'hôtel Lambert situé rue Saint-Louis-en-l'Ile et dont le propriétaire n'était autre que le président Lambert de Thorigny, l'un des plus fervents « mécontents » — nom par lequel les conjurés se désignaient eux-mêmes, — servait de réceptacle à la gent turbulente qui, de bonne foi, se croyait sur le point de bouleverser la France.

Une fête s'organisait en cet hôtel et, quoiqu'on fût en plein été, promettait d'être fort belle.

Cette fête était une des conséquences des réceptions de l'hôtel de Sandoval, dans les salons duquel, et sans que la duchesse s'en doutât, beaucoup des malencontreux amis du jeune Philippe d'Orléans s'étaient fait introduire, pour s'y agiter à qui mieux mieux et y faire des prosélytes.

Ils avaient remarqué l'énorme empire qu'avait la duchesse sur les gentilshommes, quels qu'ils fussent, qui assistaient à ses réunions.

En effet, la duchesse, jeune encore et d'une beauté sculpturale en même temps que douée d'un esprit supérieur, n'eût eu qu'un mot à dire pour voir tomber à ses pieds tous ces seigneurs, dont le plus grand

nombre enviait la faveur d'épouser cette riche, superbe et énigmatique personne à laquelle on avait vu des habits de deuil et qui semblait pleurer un mari que personne n'avait connu.

Or, le parti des « mécontents », s'il comptait déjà beaucoup d'adeptes, comptait aussi nombre d'hésitants qu'il fallait s'attacher par un engagement solennel.

Il était donc urgent, indispensable même, de gagner la belle duchesse à la cause et de s'en faire une auxiliaire puissante.

Tel était, du moins, l'avis d'un gentilhomme qui venait de faire, très discrètement, sa réapparition dans le monde.

Depuis de nombreuses années, ce gentilhomme avait dû quitter la France, voyageant par ordre, et ce fut aussi par ordre qu'il se vit contraint d'aller visiter les colonies de Saint-Domingue et de Madagascar, dépendante de cette fameuse Compagnie des Indes créée en 1664, alors que commencèrent, sous la direction de son auteur, Paul de Riquet, les travaux de ce beau canal du Midi, joignant la Méditerranée à l'Océan.

Nous apprendrons bientôt quel était ce voyageur et si son influence devait être bonne ou mauvaise.

XX

PAUVRE PÈRE

Alors que tout était joie et bonheur autour de la duchesse Inès, un homme entrait à Paris, en se cachant presque, tant il craignait, non seulement d'être reconnu, mais encore d'exciter la pitié par son accoutrement sordide et, plus encore, par son visage flétri, ravagé, sur lequel se lisait le plus affreux désespoir.

Vêtu d'un pourpoint, dont il eût été impossible de reconnaître la couleur primitive, tant l'usure en avait fait une loque, d'un haut de chausses pouvant aller de pair avec le dit pourpoint et muni de bottes qui devaient plutôt gêner que protéger ses pieds, cet homme avait, néanmoins, un air de noblesse que rehaussait encore l'épée qu'il portait au côté.

Quoique les fatigues, les privations et les chagrins eussent dû, pour lui, avancer l'aiguille au cadran du temps, il ne paraissait pas avoir atteint la quarantaine.

Il se traînait, harassé qu'il était par une longue et pénible marche.

Entré à Paris par la porte Saint-Antoine, il gagna les quais qu'il longea, en rabattant sur son front les bords d'un vieux feutre qui lui couvrait le chef.

La nuit était venue, une de ces belles nuits d'été, où le ciel, d'un bleu d'azur, laisse voir cette traînée laiteuse, appelée vulgairement : voie lactée, qui s'harmonise si bien avec les myriades d'étoiles qui scintillent au firmament.

L'homme traversa la Seine par le pont des Tournelles et se dirigea vers l'île Saint-Louis.

Il cherchait évidemment un gîte, qu'il savait trouver là et paraissait fort marri de ne le point reconnaître du premier coup d'œil.

Enfin, parvenu à l'extrémité de l'île, dans cette partie qu'on désignait autrefois par le nom d'Ile-aux-Vaches, il poussa une faible exclamation et murmura :

— M'y voici !

Il allait atteindre la maisonnette que ses yeux contemplaient déjà, quand, soudain, derrière lui, il crut entendre un cliquetis d'épées mêlé à un bruit de pas.

Ses sens, annihilés, lui firent croire qu'on le poursuivait.

Mettant aussitôt l'épée à la main, afin d'être prêt à tout événement, il fit un effort pour hâter le pas et atteignit bientôt l'habitation qui se dressait seule en cet endroit.

Inconscient, et sans se demander quelles pourraient être les personnes qui s'offriraient à sa vue, il poussa violemment la porte, qui s'ouvrit toute grande, et s'appuya contre le montant, en brandissant son arme.

— Qui va là? — cria-t-on.

Le nouveau venu tressaillit.

Il venait de reconnaître la voix qui avait lancé cette interrogation.

Alors, balbutiant, sous le coup de la vive émotion qu'il éprouvait, il prononça :

— Gérard ! Gérard ! ne me reconnais-tu pas?

Celui à qui il s'adressait, sorte de géant à carrure d'hercule, resta quelques secondes sans répondre, immobile, devant cette apparition qui se dressait devant lui.

— Mi-Jésus ! — murmura-t-il, enfin, — c'est pas Dieu possible !

— Je suis donc bien changé, depuis seize ans? — reprit l'homme, en souriant tristement.

— M. le comte d'Ablincourt ! — exclama son interlocuteur, se découvrant plein de respect et montrant le bon visage de notre ancienne connaissance Gérard le passeux.

— Plus bas, Gérard, plus bas ! — souffla le proscrit, car, c'était lui, en effet. — On pourrait t'entendre.

— Un danger vous menace-t-il donc encore, monsieur le comte?

— Je crois qu'on me suit !

— Qui?

— Je ne sais ! oh ! mais, cette fois, je vendrai chèrement ma vie.

— Ne suis-je pas là pour empêcher un nouveau meurtre?... Attendez !

Et, passant devant le comte, Gérard alla explorer les environs de sa demeure.

— Rassuré, il revint.

— Vous vous êtes trompe, monseigneur, — dit-il, — je n'ai vu personne.

Il ajouta, après avoir refermé sa porte :

— Calmez-vous, je vous en prie !

— Que je me calme, — reprit le comte, en se laissant choir sur un escabeau. — Je le devrais. Oui ! mais, si tu savais, Gérard, quelle a été ma vie depuis le jour où, grâce à tes soins, il me fut possible de partir ! Je voyageai sans repos ni trêve, toujours à la recherche du misérable qui, je le croyais, du moins, emmenait avec lui ma femme et mon enfant. J'avais juré vengeance, mais, hélas ! Dieu n'était pas avec moi ! Sans le plus léger indice, j'allai au hasard. Je retournai en Espagne espérant y rencontrer le seul ami que j'eusse encore. Première déception, le marquis de Rios était en mission dans les Pays-Bas. Alors je cherchai, j'interrogeai, discrètement, car j'avais tout à craindre dans ce pays que je savais sillonné par les émissaires de mon beau-père le Riche-Duc. Je courus à travers les villes, les villages ; je traversai toutes les provinces sans parvenir à trouver trace de ceux que je cherchais. Mes ressources s'épuisèrent et il arriva un moment où mon brave Landry dut mendier pour me nourrir.

— Oh ! — fit le passeux.

— Oui ! c'est horrible, ce que je te dis ! n'est-ce pas? Et, pourtant, cela est !

— Et... — interrogea Gérard, en hésitant, comme s'il prévoyait d'avance la réponse qui allait lui être faite. — Qu'est-il devenu... Landry?

— Il est mort ! — gémit le comte en baissant tristement la tête.

— Mort?

— En soldat !

Un sanglot souleva la large poitrine du batelier, qui se rappelait l'amitié qu'il avait eue pour le serviteur du comte.

— Oui ! en soldat ! — répéta ce dernier. — Seul, — continua-t-il, je l'eusse suivi sans une plainte, sans un regret, mais elles vivaient... elles ! et je voulais les revoir... comme je le veux encore, pour les arracher à la torture, peut-être au déshonneur !

— Quoi ! vous supposeriez...?

L'infortuné gentilhomme prit son front brûlant dans ses deux mains et gémit :

— Qui sait?... ah! tiens, quand cette pensée me traverse l'esprit, je deviens fou!

— Monsieur le comte!...

— Oui!... oui!... Tu as raison!... je veux être calme!... Écoute, Gérard, il faut que tu saches tout... oui, tout!

Il fit une pose et reprit, continuant le récit de sa triste odyssée :

— Pressés par le besoin et ne pouvant plus rien opposer aux exigences de la vie, Landry et moi, nous gagnâmes péniblement Toulon, le port de ralliement de l'amiral Duquesne qui s'apprêtait à aller châtier les pirates des côtes barbaresques; nous donnant comme soldats des compagnies franches, nous parvînmes à nous embarquer à bord d'une galiote.

Dans une reconnaissance que nous fîmes, mon brave et fidèle serviteur tomba frappé d'une balle. Je m'élançai pour le venger. Mon impétuosité m'entraîna au milieu d'un groupe ennemi. Je fus pris et, malgré une résistance désespérée, on me fit prisonnier.

Conduit à Alger, j'allais y être massacré, quand le dey, désirant m'interroger sur les forces qui l'assaillaient, me fit amener devant lui.

Je ne sais à quelles circonstances je dus la vie, mais la captivité fut le châtiment que l'on m'infligea et, dès lors, je vécus si misérable que pas un des criminels qui peuplent les galères du roi n'eût voulu être à ma place.

Il y a six mois, je parvins enfin à m'évader. Comment?... je ne le sais moi-même. Que m'importait qu'on me reprît?... C'était la mort, cette fois! Je la demandais, et si Dieu ne me l'a pas envoyée, c'est que, sans doute, il me réserve encore quelques nouveaux supplices. Que sa volonté s'accomplisse!...

Un soupir gonfla sa poitrine et il ajouta, plus tristement :

— Toujours soutenu par ce même espoir de découvrir un jour les seuls êtres qui n'ont pas cessé un seul instant d'occuper ma pensée : ma femme!... ma fille! j'ai marché et je suis arrivé jusqu'ici.

— Hélas! monsieur le comte, que sont-elles devenues?...

— Il ne s'est pas passé un seul jour, Gérard, pas un seul, sans que mon âme, brisée par la douleur, n'éclatât en sanglots et, ces sanglots, auxquels se mêlent des imprécations, parfois même, des blasphèmes, montent de ma poitrine à mes lèvres et y laissent toujours échapper un mot terrible!... bien terrible et bien doux à la fois, car ce mot, c'est : vengeance!

Une sorte de rictus souleva le coin des lèvres décolorées du malheureux comte qui, croyant qu'il riait, expliqua, en prenant une expression féroce :

— Tu le vois, le sourire vient sur mes lèvres, rien qu'à prononcer ce mot.

Puis, sans transition aucune, reprenant cet air accablé qui lui était familier :

— Souvent, bien souvent, — poursuivit-il, — je me prends à déses-

pérer de l'avenir. Je cherche vainement dans toute ma vie, une action blâmable, une action pouvant m'attirer la colère de Dieu ; je n'y vois rien ! Alors, dans ces moments-là, je mourrais volontiers pour mettre un terme à cette existence fatale, si l'espoir de la vengeance ne venait aussitôt et impérieusement m'ordonner de vivre !

— Mais, — objecta le passeux, que ce récit avait ému, — comment y arriverez-vous? Votre assassin était masqué ! Seul, son nom vous est connu et, en admettant que vous le rencontriez, il peut nier et alors.

— Alors, je le tuerai, — tonna le proscrit, dans les yeux ternes duquel Gérard vit passer une flamme.

— Silence, Monseigneur, — ordonna le batelier, en prêtant l'oreille à une sorte de murmure qui se faisait entendre au dehors.

— Qu'est-ce encore?

— Ou je me trompe fort, M. le comte, ou ce sont des gentilshommes se rendant à la fête qui a lieu cette nuit à l'hôtel Lambert, qui viennent me demander de les y conduire.

Ce disant, il alla à la fenêtre, l'entr'ouvrit et regarda.

— Oui ! — ajouta-t-il, — je ne me trompais pas !... Alerte, monseigneur ! Entrez là et ne vous montrez que lorsque ces importuns seront partis !

D'une main il lui tendit un misérable ustensile sur lequel était fichée une chandelle, qu'il venait d'allumer, et, de l'autre, il lui désigna une porte ouvrant sur une seconde chambre.

Le comte eut un mouvement : Une nouvelle révolte contre la destinée qui le faisait si malheureux, alors que la joie éclatait dans les rires qu'il entendait et, des larmes pleins les yeux, se traîna, plutôt qu'il ne marcha, vers l'endroit que lui désignait le passeux.

Vaincu par la fatigue, l'émotion et aussi par les privations qu'il endurait, il n'eut que le temps de déposer sa lumière sur une table et, s'affaissant, il tomba dans une sorte de somnolence qui l'annihila complètement.

Les gentilshommes annoncés par Gérard entrèrent en riant.

Ils étaient cinq.

Un seul cependant, ne mêlait pas sa voix à ce concert d'hilarité.

Ce dernier, un jeune homme au visage beau et fier, s'assit dans un coin, examinant avec intérêt le lieu où il se trouvait, en attendant le bon plaisir de ses compagnons.

Quand nous disons : ses compagnons, nous nous trompons, car il paraissait fort indifférent à ce qui se disait et semblait ne pas du tout connaître les quatre autres qui discutaient, — deux surtout, les plus âgés — avec une certaine animation.

Il se trouvait donc là comme s'il eût été seul. Il était entré presque à la suite des seigneurs qui s'esclaffaient si fort.

— Riez tant qu'il vous plaira, mes gentilshommes, — disait une voix sonore, sortant d'un corps démesurément haut, et pourvu d'un

embonpoint respectable dont la vue avait rempli d'admiration le batelier, en même temps qu'il était resté stupéfait par l'aspect du petit visage d'oiseau, où ne se distinguait qu'un nez en forme de bec d'aigle qui surmontait cette charpente. — Riez tant qu'il vous plaira, mais je maintiens mes paroles.

— Voyons, comte, là, entre nous, — répondait une autre voix, fluette, celle-là, et qui contrastait autant avec celle que l'on venait d'entendre, que son propriétaire, un petit homme maigre, à figure de lune pleine, contrastait avec le premier parleur; — tu as tort de soutenir cela.

— Je n'ai jamais tort, monsieur le marquis de Bellevenue !

— Oh ! oh ! Le comte d'Avrifol n'est pas, ce soir, d'une joyeuse humeur.

— Le comte d'Avrifol, malgré sa bonne ou sa mauvaise humeur, peut encore vous prouver que vous ne savez ce que vous dites, marquis !

— Eh ! là !... pas d'emportements ! — susurra le petit marquis. — Nous avons raison tous les deux... jusqu'à preuve du contraire.

— Et je te la donnerais vite, la preuve, — riposta le comte, — si je ne tenais à paraître en toilette soignée devant la duchesse.

— Tu auras bien le temps de te rajuster, car la duchesse ne doit assister qu'au souper.

— Et moi, je soutiens, par la mort Dieu !

— Comme disait? — demanda narquoisement le marquis.

— Comme disait Charles neuvième, — acheva le comte, en s'animant et sans deviner l'intention railleuse, — je soutiens que la duchesse doit partir de son hôtel en compagnie de Marie.

— Erreur !... profonde erreur !...

— Je ne me trompe jamais !...

— Messieurs !... Messieurs !... — crurent devoir intervenir les autres gentilshommes qui, peu au courant des mœurs des deux amis prenaient cette contestation banale pour une altercation sérieuse...

— C'est bon ! — grogna le maquis, — c'est une question à vider entre nous.

— Comme il te plaira, — déclara cérémonieusement son compère. Puis, sur un autre ton, il reprit.

— Donc, la duchesse partira de son hôtel à neuf heures. Sa gondole doit l'attendre au Pont-Marie.

— Le Pont-Marie ! — coupa un nouveau venu, qui parut, escorté d'un valet, dans l'encadrement de la porte.

Le jeune homme, assis à l'écart, et qui jusque-là avait paru ne pas vouloir se mêler à la conversation, releva vivement la tête pour darder sur celui qui venait de pousser cette exclamation un regard dans lequel brillait une lueur étrange !

— Eh ! mais ! c'est le baron de Souvré, — disait en même temps un des deux jeunes gentilshommes.

— Moi-même, messieurs ! — répondit le nouveau venu, homme d'une quarantaine d'années.

Et, s'adressant à son valet.

— Laurent, va m'attendre à l'hôtel Lambert.

— Bien, monseigneur, — répondit le serviteur, en s'inclinant respectueusement, et en disparaissant aussitôt.

Le silencieux jeune homme s'était levé et, les bras croisés, fixait toujours le nouveau venu de son regard ardent.

D'Avrifol et de Bellevenue, — autrement dit Folavril et Malvenu, — sans qu'ils se rendissent compte du trouble qui les agitait, se tenaient éloignés, observant le baron, qui, au milieu de la chambre, souriait aux deux autres gentilshommes et attendait qu'ils l'interrogeassent.

L'un des deux, — le vicomte de Rigny, — prenant la parole, dit au baron :

— Il y a deux jours, j'ai eu tout à la fois le plaisir et l'honneur de vous être présenté, monsieur de Souvré, mais j'ignorais alors que vous fussiez nouvellement débarqué.

— Mon Dieu, oui, messieurs ! Et cela, depuis une semaine, environ.

— Vous étiez donc en exil? — l'interrogea M. de Pontalès, le second gentilhomme.

— Ma foi, à peu près, — répondit le baron. — Depuis seize ans, j'ai parcouru, toujours guerroyant, toujours porteur d'ordres et de dépêches de Son Excellence Monsieur le Ministre, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, que sais-je?... Enfin, messieurs, je vous étonnerais fort si je vous disais que j'ai également visité, en partie, les grandes Indes !

Les grandes Indes? — firent les deux gentilshommes.

— Oui vraiment !... Saint-Domingue et Madagascar n'ont plus de secrets pour moi, — acheva-t-il en riant.

— Vous n'avez pas perdu votre temps ! — constata de Pontalès.

— Aujourd'hui, — reprit le baron, — je reviens au milieu de vous, messieurs...

— Par ordre du roi? — interrogea de Rigny.

— Non !

Et, plus bas, en les emmenant sans affectation à l'autre extrémité de la chambre.

— J'ai quitté sa bannière !

— Ah ! — fit Pontalès. — Et quelles sont vos couleurs?

— Fil d'or !

— Fil d'or ! — répétèrent les deux autres, sans comprendre.

Le baron de Souvré éclata de rire.

— Il n'y a qu'un poète pour avoir trouvé pareille stupidité, — dit-il, au bout d'un moment. — C'est un petit homme de dix-sept ans, un certain Lagrange-Chancel, qui a décidé que *Fil d'or* formerait un superbe diminutif de Philippe d'Orléans, derrière lequel marchent tous les « mécontents ».

— Diable ! mais c'est dangereux !

— C'est prudent, au contraire.

— Que voulez-vous dire?

— Le moment n'est pas encore venu de m'expliquer ouvertement. Avant peu, vous saurez tout.

Changeant d'allure, et, probablement aussi à dessein détournant la conversation, le baron revint au milieu de la pièce en disant, avec une certaine altération dans la voix.

— Mais que disait-on du Pont-Marie?

— Oh, rien ! — répliqua Pontalès, — une légère discussion entre M. le comte d'Avrifol et M. le marquis de Bellevenue.

Alors, seulement, le baron prêta plus d'attention aux personnes qui se trouvaient là.

Après s'être incliné devant le comte et le marquis qui, machinalement, rendirent le salut, il aperçut le jeune homme toujours immobile et les bras croisés qui le fixait avec une ténacité quasi insolente.

Instinctivement, il devina l'ennemi dans ce personnage blond, aux grands yeux bleus, d'où s'échappaient des éclairs.

Un silence de quelques secondes, silence embarrassant pour les spectateurs de cette scène, suivit cet examen.

Ce fut le jeune homme qui le rompit.

S'avançant lentement vers M. de Souvré, il dit, sans cesser de le regarder bien en face.

— Vous devez éprouver un invincible éloignement pour cette partie de l'île Saint-Louis, n'est-ce pas monsieur?

Le baron tressaillit.

— Qu'est-ce donc? — demanda Folavril, presque à l'oreille de Malvenu, car le géant n'était guère plus perspicace qu'au temps de sa jeunesse aventureuse et de sa mauvaise fortune.

— Tais-toi, — répondit laconiquement le petit homme, qui demeurait toujours, sans s'en prévaloir, l'intelligent gouvernail de leur association.

Se raffermissant, le baron répondit :

— Un éloignement?... moi?... Pas du tout, monsieur.

— Ne soutenez pas le contraire, — reprit son interlocuteur, en donnant à sa voix une intonation ironique. — Je vois que vous n'aimez pas entendre parler du... Pont-Marie.

— Erreur ,monsieur !

— Erreur, non pas ! mais bien réalité... et, si vous êtes quelque peu superstitieux...

— Et quand cela serait, monsieur? — interrompit le baron, mordu par l'impatience et relevant la tête.

Leurs regards se croisèrent.

Ce fut comme une provocation.

— Cela étant, — répliqua froidement le jeune homme, — je comprendrais votre répulsion et même votre effroi.

Puis, le touchant presque, il ajouta sourdement :

— Baron Raoul de Souvré, les morts reviennent, parfois !

— Monsieur !

— Quoi donc? — reprit le jeune homme, jouant la surprise et toujours froid et calme en apparence. Prétendriez-vous m'empêcher de croire aux revenants, aux vampires, aux fantômes? Tenez, j'ai la vague idée que le Pont-Marie, témoin de tant de duels, de crimes, le Pont-Marie, tombeau de tant de braves et vaillants gentilshommes, pourrait bien vomir, par ci, par là, l'âme de quelques-unes de ses victimes tuées... il y a seize ans !

— Seize ans ! — répéta le baron, en devenant blême et reculant de quelques pas, sous l'empire de la frayeur, qu'il ne pouvait vaincre.

La stupeur clouait sur place les témoins de cette scène étrange.

Ils virent le jeune homme s'avancer vers son interlocuteur qui rompait et l'entendirent prononcer :

— Je t'ai reconnu, misérable !... il y a seize ans, j'ai fait le serment de revenir pour te châtier... et me voici !

— Qui donc êtes-vous? — demanda la voix altérée du baron.

— Je suis le chevalier d'Artagnan ! — répondit l'interpellé d'une voix tonnante, — et toi, tu es l'assassin du comte d'Ablincourt.

— A moi, messieurs ! — hurla le baron, fou de rage, dégainant pour se jeter sur son antagoniste.

— Enfin ! — cria joyeusement d'Artagnan, dont l'épée sauta comme elle-même hors du fourreau. — Je te tiens donc, infâme.

Il était superbe de confiance et d'audace et n'accordait qu'une attention dédaigneuse à la présence de M. de Pontalès et du vicomte de Rigny, qui, à l'appel de M. de Souvré, étaient venus se placer à ses côtés.

Leur action, d'ailleurs, n'avait pas été sans en provoquer une autre, inattendue celle-là.

En effet, à peine venaient-ils de se ranger près du baron, que deux exclamations, l'une sortant d'un organe fluet, l'autre d'un pavillon sonore, retentirent en même temps.

— A la rescousse, mon digne ami ! pour d'Artagnan !

— Pour d'Artagnan, petit ! ou que le diable me confonde ! comme disait !... eh ! pardieu, comme devait dire un de mes aïeux !

Le comte d'Avrifol et le marquis de Bellevenue, ayant ainsi parlé, s'avancèrent l'épée haute, au-devant de Pontalès et de Rigny.

— Je ne sais ce que vous entendez dire, monsieur, — répondait cependant le baron, à la dernière apostrophe du jeune chevalier. — Mais vous m'avez insulté gravement et je veux votre sang ! défendez-vous !

Les six lames se croisèrent et s'entre-choquèrent avec une impétuosité telle que des étincelles en jaillirent.

La mêlée, devenue générale, menaçait de tourner au tragique et se serait poursuivie en silence sans la présence de Folavril qui, avec son habituelle exubérance, donnait, pour le moins, autant de coups de langue que de coups d'épée et jurait comme un demi-cent de païens, en invoquant la mémoire de tous les princes défunts.

Gérard, ne pouvant intervenir dans ce conflit, s'était, à tout hasard, glissé devant la porte par laquelle était sorti le comte d'Ablincourt.

Il ne pouvait deviner qu'à ce moment le malheureux s'était pour ainsi dire évanoui.

— Traître ! —ricanait le jeune d'Artagnan en attaquant furieusement son antagoniste, — je te tiens, et je vais te tuer, car tu ne peux te servir ici de ton poignard.

Il l'eût fait ainsi qu'il le disait, si un incident imprévu ne fût venu paralyser soudain l'ardeur des combattants.

Loin, bien loin, et arrivant comme un faible écho jusqu'aux acharnés, qui allaient certainement s'entre-tuer, une voix fraîche se fit entendre au milieu du silence de la nuit, qui n'était troublé que par le cliquetis des épées et les respirations haletantes.

Cette voix chantait, sur une douce mélodie :

La nuit, sur l'onde,
Bien loin du monde,
Quand le vent gronde,
Pour t'entraver
O ma gondole
La brise folle
Qui sur toi vole
Me fait rêver!

— Marie ! — exclama le comte d'Avrifol, tout en ferraillant de plus belle.

— Et la duchesse ! — compléta le petit marquis, en continuant à s'escrimer contre M. de Pontalès.

— Bas les armes, messieurs ! — cria le vicomte de Rigny. — Nous ne pouvons nous battre devant des dames !

Le baron, heureux de saisir cette occasion, car il ne se sentait pas le plus fort, recula de deux pas et dit, en fichant la pointe de son épée en terre :

— Je ne me défendrai plus. Assassinez-moi donc, si vous l'osez !

— Poltron? — hurla d'Artagnan, découragé.

Et, pris d'un profond dégoût pour ce misérable, il retint son bras prêt à le frapper.

— Je ne me dérobe pas pour cela, monsieur, — prononça audacieu-

sement le baron, — je jure Dieu que nous nous reverrons bientôt.

— Plus tôt que tu ne le crois, lâche bandit ! — clama le jeune homme exaspéré, — car, à présent, je saurai te retrouver !

— Venez, messieurs ! — fit le baron, en s'adressant aux deux gentilshommes qui avaient fait sa partie.

Ceux-ci saluèrent courtoisement leurs adversaires et suivirent de Souvré, qui venait d'intimer à Gérard l'ordre de leur faire traverser la Seine.

La voix entendue et qui, ainsi que l'avait fort bien dit le comte, était celle de Marie, avait des intermittences d'éloignement et de rapprochement. On devinait que, par cette nuit si belle, la gondole obéissait aux caprices de celles qui la montaient.

— Elles se promènent avant d'aller à la fête, — fit le comte.

— Oui ! — répondit mélancoliquement le marquis.

Georges d'Artagnan écoutait. Une sorte de ravissement illuminait son visage qui avait tout à coup reprit sa sérénité habituelle.

Attiré malgré lui par ce chant dont l'air n'arrivait plus à son oreille que comme un faible murmure, il sortit sans même s'inquiéter des deux amis qui, stupéfaits, le regardaient s'éloigner.

XXI

L'AVEU

A la scène de violence qui venait d'avoir lieu dans la plus grande des deux chambres de la cabane de Gérard, le passeux, succéda un moment de lourd silence.

Restés seuls, le comte et le marquis se regardaient, non plus, selon leur habitude, comme deux augures qui s'apprêtent à rire, mais avec une certaine appréhension dans les yeux.

— Saints Apôtres ! — commença le premier, en hochant lentement la tête.

— Comme disait? — interrogea le petit homme plutôt par habitude que par intention railleuse.

— Comme disait Louis neuvième, de bienheureuse mémoire ; je crois que ça va se gâter.

— C'est aussi mon avis.

Après un nouveau silence de quelques secondes, Folavril murmura pensif :

— D'Artagnan !

— C'est ce jeune homme qui, il y a quelques mois, sur la place Royale, protégea notre fille, — fit Malvenu.

— Oui, mais sa présence ici me donne à réfléchir, car nous ne le voyons qu'en des circonstances graves, et il nous est apparu, ce soir, comme en cette nuit terrible où, tout enfant, de son plein gré, il assista le malheureux comte.

— Un brave aussi, celui-là !

— Certes ! un brave ! — répéta Folavril, qui poursuivit en s'exaltant : — Tiens, vois-tu, petit, il ne se passe pas de jours sans que mon esprit troublé ne se reporte à cette épouvantable soirée du Pont-Marie !... c'était un fier homme, que ce comte !... Une fine lame !... J'avais eu le temps de la tâter !... ah ! sans la lâche action du misérable qui nous commandait, je ne dis pas qu'il m'eût tué, mais je ne dis pas, non plus, que je fusse arrivé à mes fins.

— Il ne tremblait pas !

— Non ! non ! Ferme comme un roc ! au contraire... Il me semble toujours que je le vois devant moi, l'épée au poing, l'œil enflammé... Il me semble que... ah !...

Il n'acheva pas et son dernier mot fut une sorte de cri étranglé. Il était frappé comme de vertige.

— Qu'as-tu? — interrogea Malvenu, stupéfait, et ne comprenant rien au changement soudain qui s'était opéré dans l'attitude de son digne ami.

— Le jeune chevalier a évoqué les revenants ! — marmotta le géant, dont les dents s'entre-choquaient et dont les yeux, largement ouverts, fixaient un point dans l'ombre derrière son acolyte. — Là !... là !... Regarde !

Et il étendit son bras par-dessus la tête du petit homme.

Celui-ci se retourna et, terrifié à son tour, s'écria :

— Lui ! c'est lui !

Devant eux, dans le clair-obscur de la pièce, se tenait un homme qui semblait vivement contrarié de la rencontre.

— Le comte d'Ablincourt ! — ne put s'empêcher de dire Folavril.

C'était, en effet, le comte. Revenu à lui, après le départ des gentilshommes, n'entendant aucun bruit et ne sachant plus où il se trouvait, il avait ouvert la porte de communication pour pénétrer dans la chambre commune; puis, là, était resté cloué sur place en apercevant les deux amis.

A l'énoncé de son nom, le malheureux éprouva une commotion qui lui rendit en partie toute son énergie.

— L'épée hors du fourreau ! — cria-t-il. — Nul ne doit me connaître ici. Il faut donc que je vous tue, ou que je tombe sous vos coups !

Instinctivement, les deux ex-soudards portèrent la main à la coquille de leur rapière, car, malgré leur nouvelle situation, par culte du souve-

nir, au lieu de l'épée de parade, l'un portait, « Amourette » à son côté et l'autre « Clair de lune ».

Mais, presque au même instant, Folavril, repoussa son fer au fourreau, en disant de sa belle voix à briser le tympan :

— Non ! par la Pâque !

— Non ! — répéta Malvenu, en l'imitant. — Nous ne nous battrons pas !

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît? — interrogea le comte frémissant.

— Nos fers ne toucheront pas votre fer, parce que nous voulons que vous viviez ! — répondit Folavril.

— Vous voulez que je vive?... Quel intérêt y avez-vous?

Un silence suivit cette interrogation du comte.

Le combat qui se livrait dans le cœur des deux hommes était terrible; les sensations qu'ils en éprouvaient se reflétaient sur leurs visages et le comte suivait, anxieux, les péripéties de cette lutte contre leur conscience.

— Parlez ! — fit le gentilhomme. — Que voulez-vous dire?

Ce fut Folavril qui lui répondit.

— M. le comte, — dit-il, d'une voix tremblante, — vous n'avez peut-être pas de meilleurs amis que nous !... Et pourtant...

Il s'arrêta. Les hoquets que, jusque-là, il avait pu comprimer, lui montaient à la gorge au point de l'étouffer.

— Achevez ! — dit le comte, quelque peu surpris par ce début.

— Oh ! ma pauvre Marie ! — put enfin prononcer le géant, en éclatant en sanglots.

Malvenu, de son côté, pleurait silencieusement.

— Expliquez-vous !... Je le veux !... Je l'exige ! — commanda M. d'Ablincourt, sur un ton impérieux.

— Parle ! — gémit le petit homme, trop troublé pour prendre la direction du débat qui allait s'engager.

— Oui !... Oui !... — reprit Folavril. — Il le faut !... nous en avons trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout.

Puis, plus tristement encore :

— Eh bien, ami, — dit-il à son compagnon, — nous nous disputions tout à l'heure l'amour de notre fille.

Un sanglot lui répondit.

— M. le comte, — reprit le grand gaillard, se ressaisissant par un violent effort et en relevant lentement la tête, — pourrez-vous jamais nous pardonner.

— Vous pardonner? — répéta M. d'Ablincourt les regardant alternativement.

Et, voyant la grande douleur qui les assiégeait et qui se peignait sur leurs traits :

— Je ne vous comprends pas? — ajouta-t-il plus doucement. — Cherchez des sièges, messieurs, et causons.

Il remit sa lame au fourreau, s'assit sur un large billot de bois rustique et attendit que ses interlocuteurs se fussent approchés de lui, tout en restant debout, car, dans la pièce, il n'y avait rien d'autre qui pût servir de siège.

Le contraste qui existait entre ce loqueteux et ces deux hommes richement vêtus, était étrange. Ces derniers baissaient la tête devant celui qui pouvait, à bon droit, passer pour un mendiant.

Le comte, au contraire, la pose assurée, la tête haute, les dominait du regard comme un géant eût fait de deux infimes pygmées.

— Il attendit et quand, honteux et tremblants, ils se furent avancés vers le tronc d'arbre sur lequel il avait pris place, il demanda :

— Depuis combien de temps me connaissez-vous?

Ce fut encore Folavril qui lui répondit :

— Depuis cette nuit horrible où, au Pont-Marie, un misérable vous frappa lâchement de son poignard.

— Hein? — exclama Réné d'Ablincourt stupéfait. — Vos noms, messieurs? Je veux savoir qui vous êtes?

— Le comte d'Avrifol ! — répliqua timidement Folavril.

— Le marquis de Bellevenue ! — ajouta non moins timidement son compère.

Le comte les regarda. Sa surprise augmentait.

Evidemment, il était déçu dans ses espérances. Il avait pressenti une toute autre réponse.

— Oh ! — fit-il. — Qui donc fera la lumière au milieu de cette effroyable obscurité?

Et, tout à coup, terrible, la voix vibrante :

— Mais lui ! Le misérable qui me frappa, le connaissez-vous?

— Oui ! — répondit Folavril.

— Oui ! — répéta Malvenu, — et cela depuis quelques minutes seulement.

— Vous le connaissez ! — gronda le comte, — vous allez me dire alors où vit cet homme, où il se cache, où on le rencontre.

Et il ajouta, avec une inflexion de voix des plus touchantes :

— Ah, tenez, messieurs, je menaçais tout à l'heure, à présent, voyez, je prie, j'implore.

— Nous vous le montrerons bientôt, M. le comte, — prononça Folavril.

— Bientôt !..., — s'écria René d'Ablincourt, en se redressant pour voir de plus près ses interlocuteurs. — Vous avez dit : bientôt !... Et vous croyez que ce mot suffit à ma haine? Et vous croyez que ma vengeance est si patiente qu'elle peut se contenter de cette promesse?... Bientôt? Mais c'est l'éternité, cela !... Bientôt ! Mais c'est le feu qui

circule dans mes veines, c'est le poison qui brûle... c'est l'espoir qui tue !...

« Non, continua René d'Ablincourt, messieurs, non !... Si vous connaissez mon assassin, — et vous le connaissez; vous venez de me l'avouer, — vous me le montrerez et cela immédiatement !... Je le veux !... Je ne vous quitte pas !... Je vous suivrai partout !... Je m'attache à vous !... Je me perdrai peut-être, mais que m'importe, si on me laisse le temps de voir une minute, une seconde seulement celui que je demande depuis seize années !... Oh ! le voir !... me trouver face à face avec lui... Ah ! c'est un bonheur auquel je n'ose croire encore !

— Si nous vous avons dit : bientôt, — reprit Folavril, — c'est que nous avons encore à vous parler de... certaines choses qui modifieront peut-être votre ligne de conduite.

Le comte se tourna vers lui.

Evidemment, Folavril hésitait.

Ce qu'il avait à dire était encore plus terrible pour lui que ce qu'il venait de faire.

Malvenu le comprit et, dans un mouvement qu'il dut qualifier d'héroïque, il lui dit ou plutôt lui murmura :

— Dis-lui tout !... ne lui cache rien ! mon digne ami.

— Eh bien ! soit ! — clama le géant, dont la voix devint sonore en même temps qu'il prenait une résolution subite.

Et, mettant sa main droite sur l'énorme tête de son compagnon, tête qui lui arrivait à peine un peu au-dessus de la hanche, il dit au gentilhomme :

— Monsieur le comte, vous voyez devant vous les deux plus grands gueux de la terre.

René d'Ablincourt sursauta à cet aveu inattendu.

— Deux grandes canailles ! — ajouta Malvenu.

— Vous dites? — interrogea le comte qui, pour le coup, crut qu'il avait devant lui deux détraqués.

— Je dis, — reprit Folavril, — que nous sommes les deux misérables qui avons failli servir d'instrument au lâche seigneur qui vous assassina !

— Vous ! — exclama le gentilhomme auquel chaque réponse apportait une nouvelle surprise.

— Nous, — affirma Malvenu, en même temps, que Folavril soupirait tout bas :

— Ouf ! ça y est !

Et, vivement, comme pour se disculper, lui et son compagnon :

— Oh ! mais nous n'avons pas frappé !

— Oui ! c'est sur lui, — murmura le comte, qui réfléchissait ; — c'est sur lui seul que doit retomber toute ma haine !... Eussiez-vous été plus coupables, ma vengeance dédaigne de rechercher l'instrument du crime et ne veut atteindre que le bras qui l'a dirigé.

— Maintenant, monsieur le comte, nous pouvons vous être d'une grande utilité.

— Je l'espère bien, pardieu ! Ne serviriez-vous qu'à me mettre en présence de celui qui a perdu mon existence tout entière !

— Mieux que cela ! — fit le petit homme, se décidant enfin à prendre la parole.

— Que voulez-vous dire? — l'interrogea le comte prévoyant une révélation plus importante encore que celle qui venait de lui être faite par Folavril.

— Dans cette nuit terrible, — dit Malvenu, — votre secret nous fut révélé...

— Mon secret?

— Oui !... Et, aujourd'hui encore, vous voyant seul, nous sommes fondés à croire que vous cherchez toujours...

— Achevez !... achevez, par grâce ! — supplia le gentilhomme.

— Votre femme.

— Inès !... ma pauvre belle Inès !... ma chère adorée !... Vous allez m'apprendre... vous allez... Ah ! — ajouta le malheureux avec un cri déchirant, — vous allez me dire qu'elle est morte !

— Non ! non ! — s'empressa de répondre Malvenu, dont l'émotion gonflait la voix, — mais nous ne pouvons malheureusement pas vous mettre sur ses traces... nous ne la connaissons pas !

— Nous n'avons pas cet honneur-là, — appuya Folavril.

— Alors... que signifient vos paroles?

— Patience, monsieur le comte, vous allez tout apprendre.

— Soit ! Mais, d'abord, dites-moi... que se passa-t-il, alors qu'on m'eut frappé?

— Votre femme sortit de la Maison-Seule. En vous voyant étendu, sanglant, elle s'évanouit. Votre assassin la reçut dans ses bras...

— Le misérable ! — rugit le comte, en crispant les poings de rage. — Après?... Après?... interrogea-t-il, d'une voix brève, saccadée, qui faisait mal à entendre.

— Mon compagnon et moi, — dit Folavril, en baissant le ton jusqu'au murmure, — nous vous jetâmes dans la Seine.

— Pas pour notre plaisir ! vous pouvez le croire, — affirma vivement Malvenu, sentant toute l'ignominie de leur conduite et cherchant à en atténuer l'odieux.

— Oui, — murmura le comte qui, vraisemblablement, assistait par la pensée, à cette terrible scène. — Oui ! Gérard et Landry me recueillirent, pansèrent ma blessure et m'arrachèrent à la mort !

Puis, relevant la tête.

— Après?... Après?... — demanda-t-il, toujours sur le même ton, mais la voix plus angoissée encore. — Je veux tout savoir !... Vous m'entendez?... tout !

— Va, petit, — dit Folavril, en s'adressant à son compagnon, — moi je ne peux plus !

Malvenu continua :

— A ce moment un piquet des gardes de la reine Marie-Thérèse déboucha du quai, l'officier qui le commandait vit votre femme toujours évanouie et la disputa au ravisseur qui voulait l'emmener par ordre du ministre.

— Et... qui triompha? — demanda le comte en étreignant sa poitrine de ses mains, pour en comprimer les battements.

— La reine, M. le comte.

— Ah ! le ciel soit béni..

— Depuis lors, — acheva Malvenu, — nous n'entendîmes plus parler de la comtesse.

— Et... et Lilias?... sanglota M. d'Ablincourt.

— Lilias? — répétèrent les deux amis, sans comprendre.

— Oui, ma fille !

— Votre... votre fille... — gémit le petit homme, prêt à défaillir.

Voyant son compagnon qui trébuchait et allait infailliblement tomber, ce fut Folavril qui reprit la parole pour balbutier, d'une voix à peine distincte :

— Elle... existe !

Un cri surhumain se fit entendre.

René d'Ablincourt, transfiguré, le torse droit, la tête légèrement rejetée en arrière, les yeux brillants, non de haine, de rage ou d'impuissance, mais de joie et de bonheur, venait d'exhaler dans ce cri tout ce que recélait de reconnaissance envers la Providence, son cœur, son âme, son être tout entier.

— Elle existe? — put-il dire enfin. — Elle existe?

Les deux pauvres diables firent un signe affirmatif.

— Ah ! Parlez !... Parlez encore !... Je vous en supplie !... — Tenez ! — ajouta-t-il, en se maîtrisant pour refouler les larmes qui lui brûlaient les yeux, — voyez ! Je suis calme ! quoi que vous puissiez m'apprendre, je vous écouterai avec courage et résignation. Parlez, messieurs !... Parlez : le comte René d'Ablincourt vous écoute.

— Eh bien... — sanglota le géant, — votre fille a été recueillie... par nous.

— Par vous?

— Par nous ! — répétèrent-ils d'une seule voix.

Et Malvenu ajouta :

— La nuit du douze avril seize cent soixante-dix-huit.

Il s'arrêta, suffoqué.

— Nous l'avons élevée, — poursuivit péniblement Folavril, — elle a grandi sous nos yeux et... elle s'est habituée à ne voir qu'un père dans le comte d'Avrifol et dans le marquis de Bellevenue.

— Vous !... Vous !

— Il y avait peut-être mieux que ça à lui donner, — fit Malvenu avec un commencement de révolte, — mais nous n'avions pas le choix.

Et Folavril, relevant la tête, déclara, les yeux brillants d'orgueil :

— Foi de gentilhomme ! monsieur le comte, notre... votre fille, veux-je dire, est digne de vous.

Il ne put achever.

Terrassé, vaincu par l'émotion, il tomba dans les bras de Malvenu, qui eût certainement été écrasé par ce poids si sa faiblesse inconsciente ne l'eût fait s'arc-bouter d'avance à ce corps défaillant.

René d'Ablincourt, faible lui-même de la joie qu'il éprouvait, fit un pas vers eux.

Il avait compris.

L'amour paternel de ces deux hommes pour cette enfant que, depuis seize ans, ils considéraient comme leur propre fille en faisait bien, à l'heure présente, des martyrs.

Ils souffraient les mêmes douleurs que lui-même avait endurées.

Il avait pleuré, ils pleuraient. Il avait désespéré, ils désespéraient.

Et c'étaient bien les poignantes angoisses qu'il avait éprouvées qu'éprouvaient maintenant ces deux êtres, coupables peut-être, misérables à coup sûr, mais réhabilités et comme régénérés par ce grand sentiment : La paternité !

A l'heure où leurs douleurs s'apaisent, ceux qui ont beaucoup souffert savent compatir à celle des autres.

Une immense pitié s'empara du comte.

Il ne voulait pas se rappeler ce qu'ils avaient pu être, ne voulant se souvenir que de ce qu'ils avaient fait.

Ils l'avaient remplacé. Ils avaient élevé son enfant. Elle était digne de lui; ils venaient de le lui affirmer. La jeune fille était donc le vivant acte de contrition des deux ex-aventuriers !

D'un mouvement spontané, il leur tendit les mains.

Hébétés, Folavril et Malvenu le regardèrent sans comprendre.

Il leur sourit tristement et leur dit, d'une voix douce :

— Soyez mes amis !

Alors, seulement, ils devinèrent que le pardon tombait des lèvres de ce malheureux père, et ils étreignirent et ils embrassèrent, avec une joie farouche la main qu'il leur tendait.

— Vous nous pardonnez noblement ! Merci, monsieur le comte, — put enfin prononcer le géant, en même temps que son compagnon cherchait vainement à articuler un mot au milieu de ses hoquets convulsifs.

— Ah ! — s'écria M. d'Ablincourt. — J'ai donc deux amis, et ma Lilias existe ! que Dieu me pardonne d'avoir douté de lui !

— Vous avez un troisième ami, le meilleur, et vous le verrez bientôt, — fit Folavril.

— Un troisième ami? C'est vrai!... Vous entendez parler du brave Gérard, n'est-ce pas?

— Non... Du chevalier d'Artagnan!

— D'Artagnan!

— Il était ici quelques minutes avant que vous ne vinssiez.

— Mais, au fait, — interrogea Malvenu, — comment se fait-il que vous n'ayez pas entendu le vacarme qui s'est produit dans cette chambre, il y a à peine une demi-heure?

— J'étais évanoui, depuis longtemps déjà, et je ne sais de quel vacarme vous voulez parler?

En quelques mots, ils le mirent au courant de ce qui s'était passé.

Le comte frissonna de colère, en apprenant que celui qu'il poursuivait depuis si longtemps n'avait été séparé de lui que par un aussi faible obstacle : une simple porte.

— Et je ne l'ai pas pressenti, deviné! — s'écria-t-il. — Et rien, rien n'est venu me dire au milieu de ce stupide évanouissement, auquel je me suis laissé aller comme une femme : Debout, d'Ablincourt! ton meurtrier est là!

— Remettez-vous, monsieur le comte.

— Ce qui est différé n'est pas perdu! — observa Malvenu, de sa voix de fausset.

— Oui! vous avez raison!

Et chassant, pour un instant, la haine qui débordait de son cœur :

— Alors... ma... ma fille? — demanda-t-il, anxieux.

— Vous la reverrez!

— Quand?

— Cette nuit!

— Cette nuit?

— Oui! — répondirent les deux amis. — Nous ne sommes pas gens à vous faire attendre. Et vous verrez aussi celui que vous regrettez de n'avoir pas tenu tout à l'heure, au bout de votre épée.

— Le baron de Souvré?

— Lui-même! Nous vous le montrerons!

— Et maintenant, — reprit Folavril, — êtes-vous prêt à nous suivre, M. de Bellevenue et moi?

— Vous suivre... où?

— C'est juste, — observa Malvenu, — mon digne ami, M. d'Avrifol, a oublié de vous prévenir que, cette nuit, le président Lambert de Thorigny, donne une fête dont on annonce merveille. Or, c'est à cette fête que nous désirons vous conduire.

— Mais, ce n'est pas possible! — pensa tout haut le proscrit, en laissant tomber sur ses haillons un regard de détresse.

— Ne vous préoccupez pas de cela, monsieur le comte. Nous allons aviser au moyen de vous rendre présentable.

— Oh ! c'est trop, messieurs, — murmura le gentilhomme qui souffrait dans sa fierté. — Que ne vous devrai-je pas?

— Vous ne nous devrez rien, — certifia Malvenu, auquel sa mémoire fidèle rappelait qu'ils étaient redevables à ce malheureux de leur fortune et de leur rang.

Folavril, dont les réflexions n'allaient pas si loin et suivaient un autre cours, ajouta tristement :

— D'ailleurs, je crois bien que nous ne vous laisserions pas le temps de vous acquitter.

— Que voulez-vous dire?

— Rien !... Rien !

Et, détournant la conversation !

— Etes-vous prêt, M. le comte?

— Attendez ! — fit ce dernier, en se dirigeant vers la chambre voisine.

— Qu'allez-vous faire?

René d'Ablincourt s'arrêta.

— Je suis toujours proscrit, — dit-il, en se retournant, — et j'ai contre moi un ennemi si traître et si lâche qu'il n'aura pas honte d'abuser de ma situation pénible, s'il le peut... Dans le duel sans merci que je veux entreprendre, sachant que la place la plus incommode m'est réservée, il n'est pas impossible que je succombe avant d'avoir retrouvé ma femme et embrassé mon enfant. Vous chargez-vous, en ce cas, de rechercher la première et de leur faire parvenir à toutes deux ma dernière pensée?

— Oui ! — firent ensemble Folavril et Malvenu.

— C'est bien ! — reprit le comte. — Je trouverai là ce qu'il faut pour écrire.

XXII

LA VOIX DU CŒUR

Dès que la porte fut refermée, Folavril qui, depuis un instant, avait remarqué une gourde, sur un vieux bahut, s'en empara vivement et la porta à ses lèvres.

— Saint-Dieu ! — déclara-t-il, après avoir largement bu, — j'avais besoin de ça pour me remettre !

— Passe-la moi ! — geignit faiblement Malvenu.

— Tiens, petit !

Le nain la prit et, à son tour, y fit une longue ponction.

Puis, après s'être regardés tous les deux, Malvenu récita sur un mode lamentable :

— Petite Marie... va nous quitter et... et nous... *son* père... nous ne pourrons plus embrasser sa chère mignonne tête blonde et... et tout est fini !

Frappé comme de folie et peu soucieux de fripper ses riches habits, le grand soudard s'écroula sur le billot que M. d'Ablincourt venait de quitter, prit sa tête à deux mains et pleura comme un enfant.

Son compagnon, flageolant sur ses jambes grêles, eut recours aux quelques meubles semés de-ci de-là pour arriver jusqu'à lui.

Alors, doucement, il lui prit une de ses mains et dit, avec un accent impossible à décrire, tant il y avait de douleur et de larmes dans sa voix :

— Courage, ami !... Nous obéissons à un ordre du ciel !... Il le faut !... Sachons nous résigner !

Et comme Folavril pleurait toujours.

— Tiens... vois... moi... je... je suis calme, — ajouta-t-il, en se rongeant le poing pour ne pas éclater également. — Je suis fort, devant le malheur... Je... je ne pleure pas, va... Je... je...

N'y tenant plus, il tomba à son tour, sur la terre battue, à côté de son ami et tous deux mêlèrent silencieusement leurs sanglots.

Leur désespoir était navrant.

Comme pour apporter un peu de calme à cette poignante douleur, la voix de Marie, plus rapprochée cette fois, reprit sa barcarolle favorite.

Lentement, les deux hommes relevèrent la tête et écoutèrent.

— La gondole de la duchesse ! — dit Folavril. — Et cette voix si fraîche qui arrive jusqu'à nous est celle de... ô destinée !... destinée, — ajouta-t-il en tournant la tête vers la porte derrière laquelle se trouvait le comte, — sa fille... tout son espoir... toute sa vie... sa fille est là... à quelques pas de lui... et il l'ignore.

Le chant avait cessé et un bruit de pas s'entendait au dehors.

— Ecoute ! — interrompit Malvenu. — On vient !... Elle ! c'est elle !.. Ah ! Dieu est bon, puisqu'il nous permet d'embrasser encore une fois notre enfant !

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Georges, précédant Marie et Gérard, entra, disant avec un sourire :

— Voici, messieurs votre père, mademoiselle.

Les deux gentilshommes de contrebande s'étaient redressés; ils tendirent en même temps les bras et s'écrièrent ensemble :

— Marie !

Gérard, inquiet, inspecta la chambre d'un rapide coup d'œil et poussa un soupir de soulagement en n'apercevant pas le comte.

Il craignait qu'il ne se fût trahi et tremblait pour lui.

Marie se plaça entre ses deux pères et, les regardant, avec un sourire plein de malice :

— Par qui vais-je commencer? — demanda-t-elle, comme si son embarras était grand.

— Par moi ! — firent, toujours d'une même voix, Folavril et Malvenu.

Et tous les deux avancèrent, l'un en se haussant, l'autre en se baissant, de manière à porter leur tête au niveau des lèvres de la jeune fille.

— Par ni l'un ni l'autre ! — dit la charmante espiègle. — Comme je ne veux pas faire de jaloux, approchez en même temps et embrassez-moi tous les deux ensemble.

Elle n'avait pas achevé que les lèvres des deux pauvres diables se collaient à ne pouvoir s'en arracher sur les joues blanches et roses de la jeune fille.

— Oh ! mais vous allez me manger, — exclama Marie, en riant plus fort et en se dégageant doucement.

— Chère enfant ! — chantèrent en chœur les deux vieux soudards.

— C'est convenu !... je suis votre enfant... votre enfant qui vous aime bien et à qui vous le rendez largement !

— Oh ! oui, — affirma Folavril.

— Oh ! oui, — répéta Malvenu

— Ceci dit, écoutez-moi !

— Parle, ma chérie !

— Parle, mon trésor !

— Voilà. Ayant appris par... par Gérard, — et en disant cela, la jeune fille rougit légèrement, ce qui fit sourire le chevalier Georges, — que vous étiez ici, je suis accourue pour vous offrir, de la part de Mme la duchesse, une place dans sa gondole.

— Remercie Mme la duchesse, mon enfant, — répondit Folavril, — mais nous irons dans la barque de Gérard.

— Quoi !... vous refusez? — demanda la jeune fille, surprise, en esquissant une moue qui les eût fait rire en tout autre moment.

— Non, morbleu ! — commença Malvenu.

— Marquis ! — interrompit Folavril.

— Eh bien?

— Tu jures, je crois?

— Et toi !

— Moi, petit, d'abord, ce n'est jamais devant notre fille; ensuite, des gosiers royaux ,en les prononçant avant moi, ont pour ainsi dire baptisé et rendu inoffensifs les quelques mots sonores qui m'échappent parfois.

— C'est vrai.

— Qu'importe après tout ! — exclama Marie, en riant aux éclats. — Je vous aime ainsi !

Et, sur un autre ton :

— Enfin, que décidez-vous?

— Ah! — dit Malvenu, assez embarrassé, — nous décidons que nous ne refusons pas, mais que...

— Nous ne pouvons accepter — acheva Folavril, en lui coupant la parole.

— Ce qui est bien différent! — conclut le petit homme, interloqué complètement, cette fois.

— Oh! — murmura Marie, visiblement désappointée, — oh! le vilain père qui ne veut jamais accompagner sa fille!

— Son père! — pensa Folavril, en donnant un coup d'œil furtif à la porte de communication.

Et, après avoir poussé un profond soupir :

— Retourne auprès de Mme la duchesse, Marie, et dis-lui que, ce soir, nous aurons l'honneur de lui présenter nos respects, tout en la priant de nous excuser.

— Vous êtes tout excusés, messieurs! prononça du côté de la porte d'entrée une voix harmonieuse, tout à la fois douce et grave.

— Folavril et Malvenu se tournèrent avec vivacité et s'inclinèrent respectueusement devant une femme à l'altière beauté, qu'on eût pu prendre pour la sœur aînée de Marie, tant il y avait de points de ressemblance entre les traits de l'une et de l'autre.

— Nous n'attendions pas moins de votre estime pour nous, madame la duchesse de Sandoval, — dit Folavril, en relevant son interminable échine devant la nouvelle venue; — estime, — ajouta-t-il, — dont nous nous sentons bien indignes et que nous ne savons trop à quoi attribuer.

— Messieurs, — fit la duchesse en souriant, — veuillez me pardonner d'abord, si, bien involontairement et, en poussant cette porte qui n'était pas fermée, j'ai surpris les derniers mots de votre conversation. Votre refus d'accepter mon invitation m'en punit par avance. Pour ce qui est de l'estime dans laquelle je vous tiens, — ajouta la duchesse en désignant Marie, — regardez votre fille, messieurs.

— Oh! madame! — balbutia la charmante enfant.

— Chère mignonne! que j'ai de bonheur à vous embrasser!... Il me semble...

— Quoi donc, Madame?

— Rien!... Rien!... — fit vivement la duchesse.

Et, s'adressant à Folavril et à Malvenu, qui n'étaient guère à leur aise et craignaient, à tout instant, de voir réapparaître le comte, elle demanda :

— Y aurait-il indiscrétion à vous prier de m'apprendre qui vous retient ici, messieurs?

— Nullement, madame la duchesse, — répliqua Folavril, qui gagnait en présence d'esprit ce que perdait son compère. — Nous... nous avons donné rendez-vous à un de nos amis et nous l'attendons.

— Voilà ! — appuya Malvenu, venant à la rescousse, désolé qu'il était de ne savoir plus mieux faire.

— C'est bien, messieurs, je vous pardonne !... mais ne nous faites pas trop attendre.

— Dans une heure, madame la duchesse, nous aurons l'honneur de vous saluer...

— Chez M. le président de Thorigny, — acheva Malvenu, qui voulait toujours avoir le dernier.

— Dans une heure, messieurs ! — reprit la duchesse en se dirigeant vers la porte. — Venez-vous, mignonne.

S'approchant de ses pères, Marie les regarda en fronçant les sourcils :

— Hou ! — cria-t-elle, — les vilains.

Puis, éclairant son beau visage d'un ravissant sourire :

— Embrassez-moi bien vite... pour vous punir !

Les deux hommes ne se le firent pas redire.

Et après l'avoir embrassée comme précédemment :

— Va, mon enfant ! — fit Folavril.

— Va, ma chérie ! — fit Malvenu.

Et ensemble, en contenant la douleur qu'ils sentaient percer dans leurs voix :

— Va, va, ma fille.

— A bientôt, — renvoya l'enfant, en courant pour rejoindre la duchesse.

Le chevalier Georges qui, discrètement avait assisté de loin à cette petite scène, s'apprêtait également à partir, quand, soudain, il resta cloué à sa place.

Un homme, — fantôme misérable du noble gentilhomme qu'on avait assassiné sous ses yeux, au Pont-Marie, seize ans plus tôt, — sortant de la pièce voisine, se traînait, en s'appuyant à la muraille, jusqu'à la porte qui venait de livrer passage à la duchesse et à Marie.

Il était effrayant à voir : blanc comme une cire, les yeux brillants de fièvre, la démarche chancelante, le corps agité de frémissements nerveux qui contractaient ses membres, il s'appuya, s'accrocha plutôt, à la porte et, la tête penchée dans le vide, chercha à percer les ténèbres qui s'épaississaient devant lui.

Folavril et Malvenu, encore sous le charme, ne l'avaient pas vu venir.

— Vois-tu, — fit doucement Folavril, — après avoir été la récompense, cette enfant-là devient le châtiment.

— Si tu dis cela pour me consoler, — répondit Malvenu, — tu n'as pas la main heureuse.

— Mon Dieu !... Mon Dieu ! — sanglota le comte.

Ils se retournèrent vivement et restèrent terrifiés.

— Monsieur le comte... — commença le géant.

— Qu'avez-vous? — acheva le petit homme.

Il parlait encore qu'une voix de jeune fille se fit entendre, claire, sonore, joyeuse :

La nuit sur l'onde
Bien loin du monde...

— Ecoutez ! — murmura le comte dont les mains se joignirent.

Et la voix, portée par l'eau du fleuve, en s'éloignant graduellement :

Quand le vent gronde
Pour t'entraver
O ma gondole
La brise folle
Qui, sur moi vole
Me fait rêver !

— Son cœur l'a deviné, — glissa à l'oreille de son compagnon, le grand aventurier, devenu rêveur.

— C'est... c'est ma fille, n'est-ce pas? — demanda le comte, en s'approchant péniblement.

— Oui ! — dit Folavril.

— Oui ! — répéta Malvenu.

— Et... là... près d'elle... était... sa mère?

— Sa mère ! — répétèrent ensemble les deux hommes, stupéfaits.

— Oui ! — reprit le comte. — Par cette porte entr'ouverte, je... je l'ai vue... J'ai entendu sa voix... ses paroles arrivaient jusqu'à mon cœur comme une musique céleste. J'ai voulu parler... mais je suis resté immobile, muet !... Je n'ai pu lui crier : Inès !... Inès ! chère adorée ! c'est moi... René !... Moi, qui n'ai jamais cessé de t'aimer !... Moi qui t'aime plus que la vie !

— Remettez-vous, Monsieur le comte, je vous en supplie !

— Oui ! oui ! soyez calme !

Alors, se redressant par un effort de volonté suprême, M. d'Ablincourt prononça d'une voix vibrante :

— Vous m'avez promis de me mettre, cette nuit, en présence du baron de Souvré, messieurs...

— Le baron de Souvré ! — exclama Georges, en bondissant. — Celui-là m'appartient !

— Vous appartient? — répéta le comte surpris, en tournant ses yeux vers le jeune homme qu'il n'avait pas encore remarqué. — Qui êtes-vous donc, monsieur?

— Le chevalier Georges d'Artagnan.

— D'Artagnan ! — clama le proscrit, dont les joues pâles s'animèrent. — Dieu est-il donc las de me faire souffrir, qu'il me donne la triple joie en un seul jour, de retrouver ma femme, ma fille, et le seul cœur vraiment valeureux qu'il m'ait été permis de rencontrer?

Et, ouvrant ses bras, il ajouta :

— Permettez-moi de vous embrasser, chevalier ! Je suis celui que vous avez si noblement défendu, il y a seize ans, sur le quai d'Anjou, je suis le comte d'Ablincourt !

— Je vous avais reconnu ! — répliqua le jeune homme, en se précipitant dans les bras tendus vers lui.

Et ces deux nobles cœurs se tinrent longuement embrassés.

— Oh ! je vous vengerai ! — fit Georges, en se désunissant.

— Laissez-moi cette joie ! — demanda le comte.

— Soit !

— Partons, alors, car j'ai hâte de le voir !

— Vous allez vous perdre, monseigneur ! — dit timidement Gérard, aux yeux duquel le spectacle de la reconnaissance des deux hommes avait fait monter des larmes.

— Qu'importe ! — répondit le comte, — si je puis me venger et embrasser ma femme et mon enfant !

— Le baron est lâche ! — reprit le pauvre passeux; — il vous dénoncera.

— Rassure-toi, maître Gérard, — intervint Folavril, en déployant sa haute taille. — Le petit ou moi, nous le tuerons avant.

— J'ai toujours mon amour « d'Amourette » — fit Malvenu, en caressant amicalement sa rapière, — avec elle, on peut être tranquille !

— Que Dieu vous protège, mes nobles seigneurs !

— Amen ! — dit Folavril, — et suis nous, mon brave !

— Partons, messieurs !... Partons ! — ordonna le comte, impatient.

— Allons, — murmura tristement Gérard, — cette nuit, comme il y a seize ans, j'attendrai dans ma barque le retour du comte René d'Ablincourt.

Et, fermant sa porte, il suivit à distance les quatre gentilshommes.

Au loin la voix de Marie n'arrivait plus que comme un faible écho dont les dernières vibrations s'éteignirent bientôt dans le silence de la nuit.

XXIII

GEORGES ET MARIE

L'hôtel Lambert de Thorigny était, nous l'avons dit, situé dans la rue Saint-Louis-en-l'Ile.

La cour d'honneur, dans laquelle on pénétrait tout d'abord, était

entourée de bâtiments auxquels une ornementation de colonnes et d'entablements d'ordre dorique donnait un aspect tout à la fois lourd et imposant.

Un perron, qui se voyait vis-à-vis de la porte, conduisait à un grand palier où commençaient deux rampes par lesquelles on montait aux appartements qui étaient somptueux.

Du côté de la Seine, existait une grande terrasse qui offrait un des plus beaux points de vue. Elle était ornée de trois statues et d'un groupe de marbre. Les premières avaient une grande valeur par leur antiquité, et le dernier, tout moderne, représentant Psyché et l'Amour, excitait surtout la curiosité par l'histoire singulière qu'on en racontait.

De nos jours, on peut encore contempler, tant de la rue Saint-Louis que du quai des Célestins, la « carcasse », — dirons-nous, — de ce splendide hôtel, construit par Leveau, décoré de peintures par Lesueur et Le Brun et qu'au dix-neuvième siècle on ne craignait pas de qualifier de princier.

La fête que donnait ce soir-là le président de Thorigny, et qui devait être fort belle, passionnait les esprits et défrayait, depuis longtemps déjà, tous les salons, — Dieu sait pourtant s'ils étaient nombreux ! — où se réunissaient gentilshommes, seigneurs et grandes dames.

La cour, alors fort maussade, se créait des distractions et abandonnait volontiers Versailles à Mme de Maintenon, qui achevait d'y annihiler le grand roi.

A cette époque, comme il était de bon ton d'avoir son hôtel en l'Isle, toute la grande noblesse jointe à la haute finance s'y était réfugiée.

C'était donc, généralement, en cette partie de Paris qu'avaient lieu les plus brillantes réunions.

Déjà, un va-et-vient inaccoutumé se produisait, non seulement sur le quai ou dans la rue, sur laquelle se dressait la façade de l'hôtel, mais encore dans les environs et ce sur un vaste parcours.

Les carrosses silonnaient les ponts et les rues adjacentes, et les chaises qui avaient été louées, — car on louait alors une chaise à porteurs comme, de nos jours, on loue un fiacre, — se suivaient et formaient une ligne d'une longueur interminable.

Comme de nos jours aussi, alors qu'on donne une grande fête, marquant dans les fastes de la finance, — la seule noblesse qui nous soit restée, — les portes de l'hôtel étaient envahies par la « populace », braves gens venant, de gaieté de cœur, se faire éclabousser par nombre d'intrigants enrichis, dont beaucoup n'eussent pas été dignes de serrer les mains de ces « vilains », ainsi qu'on les dénommait.

A l'intérieur, une armée de valets, se regardant dédaigneusement; sortes de singes parodiant leurs maîtres, comme leurs maîtres se parodiaient entre eux, — la comédie humaine; la seule capable de produire de grands artistes, toujours prêts à entrer en scène, — une armée de valets, disons-nous, allaient et venaient dans toutes les directions.

Parmi ces domestiques, galonnés sur toutes les coutures, un seul se faisait remarquer par sa modestie, — qualité rare à cette époque et peut-être aussi de nos jours.

Il n'était pas beau ce serviteur, loin de là; une chevelure rouge sale ornait une tête ronde sur laquelle la nature avait sculpté un visage glabre, se composant d'yeux gris de fer, vifs, il est vrai, mais louches et si petits qu'ils semblaient avoir été percés de travers à l'aide d'une vrille; d'un nez pointu, légèrement recourbé, affectant la forme d'un bec d'oiseau de proie, d'une bouche grande, aux lèvres minces, qui, fermée, produisait l'effet d'une cicatrice allant d'une oreille à l'autre, lesquelles ressemblaient fort à des nageoires collées de chaque côté du crâne et de dents jaunes, inégales, qui se heurtaient à l'intérieur de la fente qui lui servait de bouche.

Une seule chose eût pu plaider en sa faveur, c'était l'air intelligent qui s'épandait sur ce masque plus repoussant que sympathique.

De taille moyenne, il paraissait bien découplé et, quoiqu'il fût plutôt maigre que gras, on devinait des muscles d'acier sous cette enveloppe grossière.

Il était là, enfoui dans l'angle d'une large fenêtre, suivant, d'un œil distrait, les allées et venues de ses confrères, quand un de ceux-ci, passant devant lui, s'arrêta pour l'interpeller.

— Eh ! Laurent ! que fais-tu là?

— J'attends mon maître !

— Viens à l'office, on y boit !

— Non !

— Pourquoi?

— Parce que je n'aï pas soif !

— Belle raison, vraiment !

— Belle ou laide, elle est ainsi, bonsoir !

— Et, quittant l'angle de la fenêtre qui lui servait de refuge, notre homme tourna le dos au malencontreux interlocuteur.

Celui-ci, du reste, n'y prit point garde et ne fit rien pour le retenir.

Nous suivrons maître Laurent pendant quelques instants, ne fût-ce que pour nous rendre compte des qualités « topographiques » qui semblaient innées en lui.

En effet, il s'arrêtait devant chaque porte et, lorsque l'une d'elles était fermée, il en poussait doucement l'huisserie pour voir où elle communiquait.

Pénétrant de salon en salon, en se faisant petit pour ne pas exciter la curiosité, il explora ainsi toutes les pièces du rez-de-chaussée. Au bout d'un quart d'heure, aucune issue ne lui fut étrangère.

A quel sentiment obéissait-il, en agissant ainsi?

Il eût été fort embarrassé de le dire. Son instinct le poussait à perquisitionner; c'était dans sa nature.

Peut-être ne se sentant pas la conscience absolument tranquille,

était-il bien aise de s'identifier avec les entrées et les sorties, — les sorties surtout, — des immeubles qui avaient l'heur de l'abriter.

C'était ce que nous pourrions appeler un « fouilleur » non pas à la façon de ceux qui cherchent à s'instruire sur tout; une seule chose l'attirait, nous l'avons déjà dit : la topographie.

Il avait eu à cœur de connaître son Paris; aussi, le connaissait-il sur le bout du doigt. La Seine, surtout, l'ayant le plus particulièrement charmé, il en avait étudié les méandres et connaissait, non seulement toutes les rues, ruelles et carrefours qui y aboutissaient, mais encore toutes les maisons, bicoques et masures qui en garnissaient les bords.

Et elles étaient nombreuses ces masures infectes, qui émergeaient des berges et qu'on ne pouvait voir sans frissonner. Beaucoup étaient abandonnées, soit qu'elles n'offrissent aucune garantie de solidité, soit que les locataires manquassent.

Ces trous nauséabonds, qui, au grand siècle, empuantaient Paris, se trouvaient surtout aux alentours de l'île Saint-Louis. Ils disparaissaient peu à peu avec les nouvelles constructions; quais, ponts, hôtels; mais, ceux qui restaient, en devenant clair-semés, se trouvaient forcément isolés et, pour ainsi dire, détachés de la grande cité : des coupe-gorges, en un mot.

Laurent n'était au service du baron de Souvré que depuis huit jours.

Valet de profession, il était resté très longtemps sans place. Son physique lui faisant du tort. Aussi, avait-il fallu un homme comme le baron pour tirer ce sacripant de la misère dans laquelle il croupissait.

Le hasard seul avait tout fait : Laurent un jour qu'il bâillait, le nez au vent, dans la rue du Pas-de-la-Mule, avait vu Raoul de Souvré arrivant au débotté.

Il s'était hardiment présenté.

Le baron, après l'avoir examiné, lui avait dit :

— Tu es diantrement laid, faquin !

— Je le sais ! — avait-il répondu, en louchant à faire peur, — votre seigneurie voit clair !

— Mais tu as l'air intelligent !

— Je le suis !

— Scrupuleux?

— Suivant les circonstances.

— Dévoué?

— Quand on y met le prix.

Ces réponses n'avaient pas déplu au baron qui s'était dit :

— Voilà un drôle bon à tout faire.

Et il se l'était immédiatement attaché.

Quand il eut fini son inspection, Laurent, satisfait de lui-même, sortit de l'hôtel et alla se poster au bas du perron.

Les invités arrivaient. La cour s'emplissait de véhicules desquels descendaient dames, demoiselles et gentilshommes.

L'or, la soie et le velours ne le cédaient en rien aux pierreries qui scintillaient à la lueur de magnifiques candélabres tenus par une valetaille spéciale.

Les salons se garnissaient.

Quoique le mouvement extérieur fût encore très grand, il diminuait cependant d'une manière sensible, Laurent, s'en rendait compte, et il avait peine à dissimuler son impatience.

— Aurait-il changé d'avis?... ne viendrait-il pas? — murmurait-il.

Certes, que son maître ne vînt pas, cela lui eût été fort indifférent s'il n'avait tenu à assister à la fête.

Ce qu'il voulait voir, c'était sentir frissonner son être misérable en contemplant, sous les jets éblouissants des lustres, ces bras potelés, ces visages sur lesquels allaient se refléter la joie et le plaisir, qui passaient devant lui pour disparaître bientôt sous le large vestibule.

Les yeux brillants de convoitise, il suivait d'un regard en biais les jeunes seigneurs qui le rudoyaient, lui, infime, pour qu'il s'écartât de leur passage.

Et il grinçait des dents, et il s'entrait les ongles dans la chair, en se disant avec rage :

— Pourquoi ne serais-je pas ainsi?

Un de ses vices, — ce rebut humain entretenait avec passion les sept péchés capitaux, — un seul dominait tous les autres : L'envie.

Pour satisfaire ce péché, il était homme à ne reculer devant rien.

Soudain, sa face blême eut une légère contraction ; il venait d'apercevoir son maître escorté du vicomte de Rigny et de M. de Pontalès.

Il s'inclina respectueusement.

Le baron lui jeta son manteau en disant, de façon à n'être entendu que de lui :

— Tiens-toi, autant que possible, à portée de ma voix !

— Je n'aurai garde d'y manquer, monseigneur, — répliqua à mi-voix le drôle, en exécutant un salut plus obséquieux encore que le premier.

Et, emboîtant le pas à une distance respectueuse, il suivit son maître qui se perdit bientôt dans les salons.

La fête battait son plein. Menuets et pavanes se succédaient au milieu de furtifs serrements de mains, de tendres regards et de doux propos échangés.

La danse raisonnée n'a sa raison d'être que dans ces conditions-là.

Un grand mouvement s'opéra tout à coup parmi les invités.

Tous les regards se tournèrent vers la porte du premier salon où venait d'apparaître Mme la duchesse de Sandoval, tenant par la main une nouvelle recrue du grand monde : Mlle Marie d'Avrifol de Bellevenue.

Un éblouissement !

Un murmure d'admiration courut dans cette foule. On se pressa pour admirer.

Seules, quelques jeunes filles pincèrent les lèvres, trouvant fort inconvenant qu'on les délaissât pour voler au-devant de personnes, auprès desquelles, — elles le pensaient du moins, — elles pouvaient, sans crainte, soutenir la comparaison.

Marie, surtout, leur portait ombrage.

De fait, elle était admirablement belle. Simplement parée, mais avec un goût exquis, elle épandait un charme si pénétrant qu'on l'eût prise, volontiers, pour une divinité.

Après les présentations et salutations obligatoires, la duchesse voulut laisser un peu de liberté à Marie, mais l'enfant, comme un oisillon sortant pour la première fois du nid, semblait craintive et préféra ne pas quitter sa protectrice.

Le bal, un instant interrompu, reprit de plus belle et maints cavaliers, jeunes et beaux, durent s'adresser à d'autres danseuses pour former une pavane, dans laquelle ils eussent été enchantés de voir figurer la jeune fille et la duchesse.

Les conversations se renouèrent.

La duchesse, prise à part par le président de Thorigny, paraissait l'écouter avec une vive curiosité.

Marie, de son côté, regardait cette foule de danseurs qui, lentement, cérémonieusement, aux accords d'une musique de Lulli, le compositeur à la mode, marchaient, tournaient sur eux-mêmes, en élevant les bras en forme de guirlandes et qui, après avoir exécuté saluts sur saluts, reprenaient ce petit manège jusqu'à extinction de violons; c'était ce que l'on appelait une pavane; danse assurément fort gracieuse, mais d'une monotonie désespérante.

Le président de Thorigny, vieillard de petite taille, qui portait allègrement ses soixante ans, s'était approché de la duchesse et avait entamé avec elle une escarmouche pour la gagner à la cause des « Mécontents ».

— Avant tout, — l'interrompit-elle dès les premiers mots, — dites-moi donc, mon cher président, si ce qu'on raconte tout bas sur le groupe de marbre qui orne votre terrasse est exact.

— Oh ! madame, qu'avez-vous donc entendu dire à son sujet?

La duchesse parut gênée et répliqua pourtant :

— C'est mal, mon cher président, de faire répéter ces choses à une femme, mais ma curiosité brûle d'être satisfaite. Je me suis laissée dire que, dans votre groupe de marbre, l'*Amour* avait vos traits et, ce qui est plus surprenant, *Psyché* ceux de la duchesse de La Vallière?

— Madame, — prononça à voix contenue le président Lambert de Thorigny, dont le front se couvrit de pâleur, — on ne vous a pas trompée !... mais c'est une bien vieille histoire... Depuis longtemps, mon cœur est mort, car je n'ai jamais aimé qu'une femme, Mlle de La

Vallière !... Elle était bien jeune, moi aussi : nous étions fiancés, lorsque le roi Louis fit une martyre de cette pure et belle enfant... Un de mes amis, qui n'est plus, connaissait notre mutuelle passion. Sculpteur mythologique, il tailla pour moi dans le marbre ce groupe du souvenir... Depuis, je vous l'ai dit, mon cœur est mort et vous comprendrez facilement pourquoi je ne puis aimer le roi Louis.

Au récit rapide de ce malheureux amour, Mme de Sandoval s'était sentie frémir, et, pensant à René, des larmes lui étaient montées aux yeux.

Voyant venir à elle et s'incliner profondément le comte d'Avrifol et le marquis de Bellevenue, qui, selon leur promesse, venaient de faire leur entrée, elle serra silencieusement la main du président, et dit en forçant le sourire à revenir sur ses lèvres :

— Vous êtes exacts, messieurs, merci ! Approchez donc, — ajouta-t-elle en jouant la gaieté. — Monsieur le président me raconte des choses vraiment fort curieuses.

— Oh ! duchesse ! — exclama ce dernier avec reproche.

— Ne craignez rien, mon cher président, — fit-elle, en le rassurant d'un regard, — je n'ai nullement l'intention de divulguer vos secrets... Mais s'il vous faut des prosélytes, ce n'est pas par le mutisme que vous en obtiendrez beaucoup.

— Ah ! vous avez pleinement raison, duchesse, — s'empressa de répondre M. de Thorigny, émerveillé de l'à-propos avec lequel son interlocutrice ramenait la conversation au point où il la désirait voir.

Ils continuèrent à causer presque mystérieusement et, de ces quatre personnes, trois : le comte, le marquis et la duchesse écoutaient plutôt qu'elles ne parlaient.

Au bout d'un instant, le comte et le marquis, visiblement anxieux, prirent congé et, sans affectation, gagnèrent un petit salon de repos où, sauf le chevalier d'Artagnan et le comte d'Ablincourt, personne encore n'était entré.

Ce dernier, méconnaissable sous l'élégant costume qui le revêtait, dissimulait mal son impatience.

Dans les murmures confus de la foule qui arrivaient jusqu'à lui, il croyait, tant était grand le désir qu'il avait d'embrasser sa femme et son enfant, il croyait, le malheureux, reconnaître les accents de ces êtres adorés.

— Elles sont là, n'est-ce pas? — demandait-il à Georges.

— Oui ! — lui répondait ce dernier. — Mais, pour Dieu, comte, un peu de patience ! Ne compromettons rien ! Il est nécessaire que votre femme et votre fille soient prévenues ; autrement, nous les exposerions à un réel danger.

— C'est juste, chevalier, — répondait invariablement M. d'Ablincourt, — je serai patient.

Cependant, malgré cette promesse, sans la présence de son compagnon, il eût peut-être fait une imprudence.

Après quelques minutes, qui lui parurent un siècle, une porte s'ouvrit doucement et d'Avrifol et de Bellevenue parurent.

— Eh bien? — les interrogea-t-il, vivement.

— Tout marche à souhait, monsieur le comte, — répondit d'Avrifol, autrement dit Folavril.

Et, à son acolyte, qui venait d'écarter une tapisserie masquant une porte qu'il avait entre-bâillée.

— Y es-tu marquis?

— Oui! —répondit Malvenu, — voilà bien le salon que le président a désigné à la duchesse.

— Ils passeront par ici. Il ne faut pas qu'il nous voient... Venez, monsieur le comte!

— Où m'emmenez-vous?

— Dans la grande galerie qui contourne les appartements et qui est déserte.

— Mais lui!... lui! — éclata le proscrit, les yeux étincelants. — Quand donc le verrai-je?

— Bientôt! — répondit le géant. — Fiez-vous au marquis et à moi.

— Oui! — appuya Malvenu de sa voix fluette. — Mettez votre confiance en vos nouveaux amis.

Et tous deux entraînèrent le comte, après avoir fait un signe à Georges. Le chevalier comprit et disparut à son tour, se dirigeant vers les salons de la fête.

En entrant dans la salle du bal, la première personne que vit le chevalier fut le baron de Souvré, en grande conversation avec plusieurs gentilshommes.

Il évita de se montrer à lui tout en cherchant à se rapprocher de Marie.

Percer cette cohue brillante n'était pas chose des plus aisées, d'autant mieux que certaines dames, abandonnées par leurs cavaliers, plus joueurs que galants, remarquant la mâle beauté du chevalier, se faisaient un malin plaisir d'encombrer sa route et que la jeune fille était entourée par un triple rang d'admirateurs.

Georges parvint à son but cependant. S'inclinant alors devant la jeune fille, il murmura avec une grâce parfaite :

— Excusez-moi, mademoiselle, si je ne vous ai pas saluée dès votre arrivée; j'étais avec messieurs.., votre père.

Marie rougit légèrement et répliqua avec malice :

— Je ne vous en tiens pas rigueur, monsieur.

Georges se tourna alors vers la duchesse de Sandoval, qui causait toujours avec M. de Thorigny.

— Madame la duchesse... — fit-il.

Elle lui tendit une blanche main sur laquelle il s'empressa de poser ses lèvres.

Surprise, la duchesse retira sa main en poussant un petit cri.

Puis, elle dit en souriant.

— Décidément, chevalier, je me doutais bien que, jeune, beau, brave et fort comme vous êtes, vous deviez avoir un terrible défaut pour compenser tant de qualités ; ce défaut, c'est l'audace !... Allons, galant chevalier, invitez donc Marie à danser !... Il me déplaît de ne la voir sollicitée que par des inconnus.

— Si mademoiselle veut bien me faire ce grand honneur, j'en serai vraiment très heureux, — dit Georges en mettant une sorte de prière dans le regard qu'il adressa à Marie.

Remise de sa première émotion, la jeune fille répondit doucement :

— Volontiers, monsieur.

Et, se levant, elle s'appuya sur le bras qu'il lui offrait.

Un menuet se formait ; ils y prirent place.

Que se dirent-ils, à voix basse? Les éternelles phrases qu'échangent toujours deux cœurs attirés l'un vers l'autre.

La même gamme chantée amoureusement en duo.

C'était, en réalité, la première fois qu'il leur était donné de se parler. Leurs yeux, il est vrai, en avaient déjà beaucoup dit, car depuis que Georges avait tenu Marie dans ses bras, sur la place Royale, il ne s'était pas passé un seul jour sans qu'ils se rencontrassent, soit pendant le cours de ces promenades nautiques, qui étaient en si grande vogue, soit dans divers salons, notamment, dans celui de la duchesse, mais où l'on ne dansait pas, où la conversation, se généralisant, empêchait toute confidence.

Le menuet allait finir et la gaieté de Georges se changeait en tristesse, parce qu'il n'avait pas su profiter de cette occasion exceptionnelle, parce qu'il n'avait pas permis à ses lèvres d'interpréter son cœur.

Soudain, un léger serrement de main fit tressaillir la jeune fille.

— Marie ! — murmura-t-il, en soupirant. — J'avais tant de choses à vous dire...

Le ton de sa voix la frappa. Elle leva sur lui ses beaux grands yeux et fut si affectée de l'expression accablée qui se répandait sur les traits de son cavalier que, comme malgré elle, prononcée avec une sorte de doux reproche, pour la première fois, elle murmura son nom :

— Georges !

Un éclair d'allégresse traversa le regard du jeune homme.

Quand il la reconduisit à sa place, la duchesse les vit venir et sourit malicieusement.

— Vous avez été charmants tous les deux ! — fit-elle.

Puis, elle ajouta, en s'adressant plus particulièrement à Georges.

— Danserez-vous encore?

— Certes ! si mademoiselle y consent?

La jeune fille fit un signe affirmatif.

— En ce cas, — reprit la duchesse, — je vous confie Marie, chevalier. Lorsque vous aurez épuisé la série des menuets et des pavanes, si je n'étais pas revenue du petit voyage d'exploration que je vais faire dans les salons, madame la comtesse de Brionne voudrait bien, pendant quelques instants, tenir compagnie à cette chère enfant.

Elle avait prononcé ces derniers mots en élevant un peu la voix et en se tournant vers une dame d'âge, assise non loin de là.

— De grand cœur ! — acquiesça la vieille dame.

La duchesse remercia et s'éloigna lentement, appuyée au bras de M. de Thorigny.

C'était moins pour explorer que pour satisfaire la curiosité que venaient d'éveiller en elle les quelques paroles du président, qu'elle avait consenti à quitter sa place.

Les violons préludèrent.

Georges et Marie se levèrent.

— Tenez-vous à danser ce menuet? — demanda le jeune homme?

— Pas le moins du monde ! — répondit Marie, très étonnée de cette question. — Mais si nous ne dansons pas, que ferons-nous?

— Nous causerons ! — répliqua-t-il gravement. — Et ce que je vous dirai, mademoiselle, vous causera, en même temps qu'une grande joie une violente émotion.

Elle le regarda, surprise, se demandant ce qu'elle devait penser de ce préambule et murmura, anxieuse :

— Que voulez-vous dire?

— Me promettez-vous... me jurez-vous d'être forte, en écoutant la révélation que je vais vous faire?

— Mon Dieu ! monsieur Georges, vous me faites frémir... Que pouvez-vous bien avoir de si grave à me dire?... Je vous le jure, je serai forte..., parlez !

Sans lui répondre, il l'attira doucement vers une causeuse placée à l'extrémité du salon.

Le menuet commençait. Tous les regards se dirigeaient sur les danseurs.

Par ce fait, au milieu de cette foule, nos deux jeunes gens se trouvaient presque isolés.

— Mademoiselle Marie, — dit le chevalier, plus ému qu'il ne le voulait paraître, — ne vous êtes-vous jamais demandé quels pouvaient être vos parents?

— Oh ! Si !... Bien souvent !... — répondit-elle, le cœur oppressé !

— Et ne vous êtes-vous jamais dit qu'il vous serait peut-être donné de les retrouver un jour?

L'émotion la gagnait... Elle le regarda, ne pouvant parler; mais ses yeux interrogeaient avec éloquence.

— Si, — poursuivit Georges, — si... vous retrouviez, tout d'un coup, votre père, votre mère?

— Ah ! — fit la jeune fille, en portant vivement les mains à son cœur.

— Par grâce !... par pitié !... mademoiselle...

— Parlez ! — supplia-t-elle, en faisant un effort surhumain, — mon père... ma mère... vous les connaissez?

— Je les connais.

Elle chancela.

— Marie !... — murmura-t-il, en la soutenant de son bras, comme à leur première rencontre, — au nom de ceux qui vous aiment, du courage.

La pauvre enfant fut quelques secondes sans répondre.

— J'en aurai, — balbutia-t-elle enfin. — Ma mère?... M. Georges, parlez-moi de ma mère?

— Votre mère, Marie, vous la connaissez... c'est la sainte et noble femme qui ne cesse de vous prodiguer son amour, sans savoir quel lien sacré l'unit à vous !...

— La duchesse?... Ce serait la duchesse?...

— Oui !...

— Ah ! Dieu... merci ! Voilà celle que je rêvais d'avoir pour mère !

Elle reprit, après avoir levé les yeux au ciel :

— Et... ma mère... la duchesse... ne sait pas?

— Que vous êtes sa fille?... Non, mademoiselle. Mais elle va l'apprendre au premier moment.

— Par qui?

— Par votre père !

— Mon père !... Quel est-il !

— Lui-même vous le dira, en vous ouvrant ses bras.

— Il est ici?

— Deux personnes qui s'intéressent à votre bonheur et au sien l'ont amené cette nuit à l'hôtel du président.

— Conduisez-moi près de lui, monsieur Georges.

Comme mue par un ressort, la jeune fille s'était levée, droite, immobile, devant le chevalier qui l'implorait du regard.

— Ne craignez rien, — dit-elle, de cette voix qui le ravissait, — le grand coup a été porté; je saurai supporter sans faiblir le double bonheur que vous venez de m'annoncer.

— Venez donc ! — consentit Georges. — Messieurs d'Avrifol et de Bellevenue vous attendent.

— Ah ! — fit Marie en baissant tristement la tête. — Pauvres pères.

Elle pensait à la douleur que leur causerait cette foudroyante révélation.

— Ils savent tout ! — murmura le jeune homme — Ce sont deux bons et braves cœurs.

Elle releva lentement la tête; ses yeux étaient baignés de pleurs.

Alors, lui prenant la main, le chevalier Georges l'entraîna doucement vers la galerie où se trouvaient Folavril, Malvenu et le comte d'Ablincourt.

XXIV

LE RECRUTEUR DES « MÉCONTENTS »

Le président de Thorigny et la duchesse de Sandoval, après avoir traversé le petit salon de repos dont nous avons parlé, pénétrèrent dans cette autre pièce qu'avait désignée Malvenu, en écartant la tapisserie qui en masquait l'entrée.

Cette pièce faisait plutôt partie de l'appartement de M. de Thorigny que des salons de réception.

Vaste et admirablement meublée, elle ouvrait sur une antichambre communiquant à la galerie où se trouvaient le comte, Folavril et Malvenu.

Qu'était, au physique et au moral le président Lambert de Thorigny?

C'était un homme de soixante ans, nous le savons déjà et, sans la corde sensible qu'il avait fait vibrer en elle par le récit de son amour malheureux, en songeant au groupe de la terrasse, cause de cette confidence, Inès de Sandoval n'aurait certainement pas pu dissimuler un accès de gaieté, car il était assez plaisant de se représenter le bonhomme sexagénaire en Amour, et, en Psyché, sœur Marie de la Miséricorde, alors âgée de cinquante ans.

Sans parler de son âge, au physique, le président Lambert de Thorigny n'était pas, à beaucoup près, un de ces Adonis qui dévorent quotidiennement un cœur.

Petit, gros, le visage souriant, couperosé aux pommettes, il possédait une bouche moyenne, aux lèvres lippues, s'épanouissant sous un nez assez fort dont l'extrémité se colorait d'une légère teinte violette qui, parfois, atteignait les tons les plus vigoureux de la pivoine.

Etait-il brun? Etait-il blond? Etait-il poivre et sel ou blanc? Lui seul, croyons-nous, aurait pu dire la nuance de ses cheveux qu'une formidable perruque recouvrait avec un soin jaloux.

Quant à la dite perruque, dont les larges boucles retombaient en cascades sur un cou épais et court, nous ne voyons aucun inconvénient à avouer qu'elle était blonde, ce qui donnait à cette masse de chair, formant la tête du président, une vague ressemblance avec une de ces

compositions drôlatiques, caoutchoutées ou baudruchées, qu'apprécient si vivement les enfants.

Malgré son immense richesse, une seule femme, Mlle de La Vallière, avait fait montre d'un tendre sentiment envers lui; aussi, était-il resté célibataire.

Facile à entraîner, tant à cause de sa solitude que de l'amertume bien connue qu'il gardait à Louis XIV, son voleur d'amour, il s'était laisser englober dans les mailles tendues par quelques gentilshommes et était bientôt devenu l'un des propagateurs les plus zélés de la cause que paraissait si ardemment soutenir le baron Raoul de Souvré :

— Ici, chère duchesse, — fit-il, en pénétrant dans la dernière pièce, — nous serons mieux pour causer

Il lui avança un fauteuil.

Inès y prit place et demanda, après avoir jeté un coup d'œil distrait autour d'elle :

— Savez-vous, mon cher président, que les quelques mots que vous m'avez glissés à l'oreille, m'ont étrangement intriguée? Que vouliez-vous donc me dire?

— Je voulais vous dire ceci, duchesse : cette fête, sans aucun but apparent, pourrait bien rester célèbre dans les fastes de l'histoire.

— Vraiment?... Expliquez-vous?

— Connaissez-vous le baron de Souvré?

— Son nom est venu jusqu'à moi, mais son visage m'est absolument inconnu.

— Vous verrez le baron ce soir, madame !

— Comme vous dites cela ! — exclama la duchesse, en souriant, — ce baron serait-il un Messie?

— Point ! mais peut-être bien un précurseur... De Souvré, que chacun croit être l'âme damnée de Mme de Maintenon, à cause de sa parenté avec le défunt marquis de Louvois, appartient tout entier à...

— A...?

— A Fil d'Or !

— Bah ! Vous jouez-vous de moi, mon cher président? Quelle est cette charade?

— Ce n'est pas une charade, duchesse, — prononça M. de Thorigny, en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu ; — mais une sorte d'abréviation du nom de Monseigneur Philippe d'Orléans... c'est vous dire que le baron appartient au duc.

— Ah ! ah ! Fort bien !... Je commence à comprendre : Une... conspiration?

— Quel gros mot !

— C'est un jeu bien dangereux !... Et que puis-je, en ceci !

— Vous pouvez tout, madame la duchesse ! — fit le baron de Souvré, apparaissant soudain à la porte du petit salon sur le seuil duquel il demeura respectueusement incliné.

Le président s'était levé.

— Monsieur le baron de Souvré ! — présenta-t-il.

Ce dernier s'avança avec aisance, laissant à M. de Thorigny le soin d'aller fermer la porte et de pousser le verrou.

Après avoir salué de nouveau, le baron reprit d'un ton dégagé, en s'appuyant de la main au dossier du fauteuil que venait de quitter le président.

— Oui, vous pouvez tout, madame la duchesse, ou nous perdre, ou nous aider de votre pouvoir et nous faire triompher.

Sans se rendre précisément compte de ce qu'elle éprouvait, Inès, devant cet homme, était en proie à un malaise qu'elle ne pouvait définir. C'était comme une sorte de répulsion.

Les années, pourtant, avaient passé sur le front du baron sans le charger; c'était toujours un fort bel homme, d'un caractère plus envieux que jamais, mais aussi plus habile à la dissimulation.

— Vous exagérez ce prétendu pouvoir, — fit-elle en cherchant vainement à sourire.

— Non pas, madame la duchesse !... une grande partie de la jeune noblesse vous est dévouée et serait trop heureuse de vous obéir.

— Admettons que je sois douée de cette puissance que vous voulez bien m'attribuer, monsieur, savez-vous s'il entre dans mes desseins de troubler ma propre tranquillité en conspirant contre Sa Majesté.

— Oui, je le sais ! — déclara-t-il hardiment.

Elle le regarda, surprise.

— Cette assurance.... — commença-t-elle.

Il l'interrompit :

— Je le sais, et cette assurance prend sa source dans la haine que vous avez... que vous devez avoir pour le roi.

— Moi ! monsieur? — exclama Inès, stupéfaite et en détournant les yeux, car le regard audacieux du baron la gênait.

— Vous, Madame ! — poursuivit de Souvré, en donnant une expression doucereuse à sa voix. — M. Lambert de Thorigny et moi sommes vos plus sincères amis et, quoique vous me connaissiez à peine, nul plus que moi ne vous est dévoué... Eh bien ! dans cette pièce close où ne se trouve aucune oreille indiscrète, nous pouvons donc parler à cœur ouvert... sans réticences... sans mots à double entente... Je vous affirme donc que le roi a commis envers vous une infamie telle qu'une Sandoval y Palomas ne peut lui pardonner.

Inès tressaillit à l'audition de son nom que le baron avait prononcé en élevant la voix.

— Décidément. — dit-elle, avec un commencement d'humeur, — vous parlez par énigmes.

— Non pas, madame, cherchez bien... interrogez vos souvenirs, et voyez si celui qui a fait mourir à petit feu votre amie et compatriote,

la reine Marie-Thérèse, n'a rien fait contre vous-même qui puisse vous porter à désirer ardemment la vengeance?

— Mais... je ne vois pas...

Le baron la couvait toujours du regard. A ce moment, il quitta le fauteuil contre lequel il s'appuyait et s'avança vers son interlocutrice.

Instinctivement, celle-ci se prit à trembler.

— Quand il fut près d'elle, Raoul de Souvré, se penchant soudain à son oreille, murmura d'une voix creuse :

— Comtesse d'Ablincourt, avez-vous donc oublié la mort du comte René?

Il n'avait pas achevé que la pauvre femme, poussant un cri, se dressait, pâle comme une morte, et chancelait prête à défaillir.

Ce nom — celui de son mari assassiné, — jeté brusquement quoique tout bas, au milieu de la conversation, alors surtout qu'elle était si loin de supposer que le baron connaissait son secret, ce nom venait de raviver l'immense douleur qu'elle éprouvait quand, bien souvent, sa pensée se reportait sur celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle croyait à jamais perdu pour elle.

Le président n'ayant rien entendu, et croyant à une de ces défaillances communes aux femmes trop coquettes, s'était vivement approché pour soutenir la duchesse.

— Non !... non !... — dit énergiquement celle-ci en crispant sa main au dossier de son fauteuil, — cela se dissipe... c'est une douleur passagère... Excusez mon inconvenance, cher monsieur de Thorigny, j'aurais quelque chose de particulier à dire à M. le baron.

Et quand, très discrètement, le président se fut retiré au bout de la pièce, reportant ses yeux sur M. de Souvré qui se tenait courbé, avec l'air contrit d'un homme affecté d'avoir commis une maladresse, elle demanda à mi-voix :

— Ainsi... vous savez?...

— Je sais tout, oui, madame la duchesse, — balbutia-t-il hypocritement sur le même ton.

Il eut même l'audace d'ajouter :

— Le comte était mon ami, le meilleur de mes amis, et, si j'avais été là, il ne serait pas tombé sous les coups de ses assassins.

— Merci, monsieur ! Je veux vous croire ! — murmura Inès avec effort. En effet, malgré elle, un secret instinct la poussait à douter de cet homme pour lequel elle se sentait une sorte d'éloignement.

Un soupir de satisfaction s'échappa des lèvres de l'infâme.

La partie qu'il jouait était en bon chemin, en jugeant d'après la surface puisqu'il ne pouvait connaître le fond des pensées de son interlocutrice : il fallait donc éviter d'en compromettre l'heureuse issue et, pour cela, tous les moyens étaient bons, même les plus monstrueux.

Que lui importait que Philippe d'Orléans détrônât Louis XIV, ou que celui-ci continuât à régner. Il s'en souciait bien, vraiment !

Ce qu'il voulait, c'était satisfaire son ambition. Ce qu'il désirait ardemment, c'était la duchesse, belle plus que jamais. Ce qu'il couvait surtout, c'était son immense fortune.

La passion contrariée du misérable n'avait fait que croître; le temps et l'éloignement s'étaient chargés de l'augmenter encore, et il était revenu de ses longs voyages avec cette idée fixe de réaliser son horrible projet.

Sans perdre de temps, il s'était fait présenter à Versailles. Là il s'était affirmé comme l'un des plus fervents admirateurs de Mme de Maintenon, — la Presque-Reine, comme on la nommait tout bas, — puis, il était venu, le jour même, se mêler à cet embryon de conspiration qui sourdait parmi certains écervelés et dont il avait eu connaissance à l'Œil-de-Bœuf.

Ce double jeu dépeignait l'homme : il assurait sa retraite, en cas de défaite.

Quel était son but, vis-à-vis de la duchesse?

Oh ! bien simple ! Il voulait tout uniment la compromettre assez pour pouvoir la tenir. Liée à la cause qu'il prétendait servir et qui, divulguée, entraînerait forcément la perte des adhérents, il se disait, avec un semblant de raison, que la réalisation de son rêve suivrait de près la chute de la noble femme puisque, grâce à ses intelligences dans le camp adverse, il pourrait lui imposer sa main secourable.

— Oui, vous avez deviné juste, — s'écria tout à coup Inès, dont le sang bouillait à la pensée qu'aucune vengeance n'avait encore été tirée du crime accompli. — Depuis seize ans, j'ai là, au cœur, une haine implacable pour celui qui a ordonné le meurtre de mon époux !

Le président se rapprocha. Du moment où les voix s'élevaient, il n'était plus de trop.

— Songez, — murmura le baron avec hésitation : — Songez qu'avant de placer le poignard aux mains de l'assassin, M. le marquis de Louvois avait reçu des ordres de son maître !

— Du roi, n'est-ce pas?... C'est donc lui qui, de concert avec ce Louvois maudit, ce ministre exécré...

— N'en doutez pas, madame la duchesse. Mais le marquis est mort et le roi seul est responsable.

— Depuis seize ans, — continua-t-elle, comme se parlant à elle-même, — je demande à Dieu qu'il fasse naître une occasion de venger René !... de venger ma fille qu'on m'a enlevée lâchement, comme on a frappé son père...

— Que dit-elle? — pensa le baron, — sa fille?

— Ah ! vienne ce jour ! — acheva Inès avec éclat, tandis qu'au fond de son œil noir couvait une flamme. — Vienne ce jour, et la fille du Riche-Duc, l'Espagnole vindicative qui sommeille en moi déploiera tout ce qu'elle a de force, de fortune, de courage et d'énergie à terrasser ce puissant ennemi.

— Ce jour est arrivé, duchesse ! — déclara de Souvré en baissant la voix : — Philippe d'Orléans a groupé autour de lui de nombreux partisans !... Mais il faut des chefs, des gentilshommes braves dévoués à la cause !... Cette noblesse, ces gentilshommes sur lesquels nous comptons, vous seule pouvez les décider à marcher avec nous. Ils sont là, — ajouta-t-il, en étendant les bras dans la direction de la salle de bal. Je puis les attirer ici... alors, un sourire, un seul mot échappé de vos lèvres, — car vous êtes une fascinatrice, une charmeuse sans égale, — et ils sont à nous, la cause triomphe, le comte est vengé.

Tout en parlant, il avait tiré un parchemin de son pourpoint et le présentait à son interlocutrice restée debout.

— Qu'est-ce que cela? — demanda-t-elle.

— Un acte d'adhésion.

— Si j'ai bien compris, c'est l'acte qu'ils doivent signer?

— Vous avez bien compris.

— Donnez, monsieur.

Elle prit le parchemin et s'écria, après y a voir jeté les yeux :

— Mais c'est leur demander leurs têtes !

— C'est leur demander le bonheur de la France ! — répliqua poétiquement le baron, auquel le président envoya un coup d'œil approbateur.

— Ils refuseront !

— Non, si vous les en priez !

— C'est bien grave...

— Acceptez-vous, madame la duchesse?

— Je ne puis me prononcer séance tenante, monsieur : J'ai. vous devez le comprendre, quelques réflexions à faire.

— Alors, quand aurai-je votre réponse?

— Dans une heure.

— Une heure?

— Oui ! allez, monsieur, je vous attendrai ici.

Insister davantage eût été maladroit. Raoul de Souvré le comprit et se retira, laissant la duchesse avec le président de Thorigny.

Pendant qu'avait lieu cette conversation dans la pièce qui attenait au petit salon de repos, Georges, soutenant Marie, accablée par la grande émotion qu'elle éprouvait, pénétrait dans la galerie dont nous avons parlé.

Cette galerie était une des plus belles et des plus curieuses du Paris d'alors : la porte principale qui, ce soir-là, avait été fermée, était décorée, en dedans, de deux belles colonnes corinthiennes toutes dorées. Le plafond représentant les travaux d'Hercule, avait été peint par Le Brun. Des tableaux de Le Sueur, de Pastel, d'Hermans, de Romanelli et des meilleurs artistes de l'époque en ornaient les nombreux panneaux.

On y pénétrait également par plusieurs portes ouvrant sur les appar-

tements. La fête ne s'étendait pas jusqu'à cette partie de l'hôtel. La galerie se trouvait donc déserte, quoique les portes intérieures en fussent ouvertes.

De magnifiques torchères, placées aux extrémités, projetaient leur lumière sur ce vaste parcours, où M. d'Ablincourt se promenait fébrilement entre ses deux nouveaux amis.

Le comte, auquel Folavril et Malvenu avaient grand'peine à faire prendre patience, ne comprenait pas pourquoi ceux qui s'intéressaient tant à lui, l'avaient amené là et semblaient le garder à vue... Qu'y faisait-il?... Et pourquoi toutes ces précautions, qu'il jugeait absolument inutiles?

Son ennemi était céans, il lui paraissait si simple de l'aller trouver, de le provoquer devant tous.

Sa femme, sa fille, assistaient à cette fête... pourquoi l'empêchait-on de courir au devant d'elles?

Le pourquoi du retard qu'on imposait à son bonheur lui importait peu et, son impatience grandissant, il y eut un moment où il voulut se soustraire à cette double tutelle.

Folavril et Malvenu eurent toutes les peines du monde à le retenir.

— Monsieur le comte... Je vous en prie... — fit le premier, en se portant devant lui d'une énorme enjambée.

— Je vous en supplie ! — nazilla le second, s'accrochant à son pourpoint.

— Laissez-moi !... Mais laissez-moi donc ! — cria le malheureux, en se débattant. — Ne voyez vous pas que vous me tuez?

— Vous vous tueriez plus sûrement en sortant d'ici, — affirma Folavril. — Songez que vous êtes toujours proscrit.

— Eh bien ! soit ! On m'arrêtera ! On m'emprisonnera ! On me tuera ! Mais je n'attendrai pas plus longtemps !

Et, malgré les efforts que faisaient les deux ex-soudards pour le retenir, il allait s'élancer quand, en face de lui, au bout de la galerie, il aperçut venir un jeune homme sur le bras duquel s'appuyait une délicieuse enfant qui, blanche autant que le tulle immaculé de sa toilette, marchait en chancelant et semblait prêter l'oreille à de douces et réconfortantes paroles.

— Le chevalier ! — exclama Folavril.

— Et notre ange ! — bégaya son compagnon.

Quant au comte, il ne put parler, il étouffait, tout son sang lui affluait au cœur et ses yeux rayonnaient d'un éclat singulier, tant il mettait d'ardeur et d'espoir dans son regard.

Le couple avançait lentement, sans bruit, comme s'il eût glissé sur le parquet ciré.

Enfin, M. d'Ablincourt put balbutier :

— Cette... cette jeune fille?

— C'est la vôtre ! — répliquèrent simultanément et après une légère hésitation, les deux inséparables.

Les jambes du proscrit flageolèrent. Il tendit les bras et voulut lancer cet appel tout à la fois si commun et si doux de l'amour paternel : mais sa gorge, contractée à nouveau, ne laissa passer qu'un inintelligible son rauque.

Ses jambes se refusant à suivre le mouvement de ses bras, le comte fût certainement tombé, sans le secours des épaules grêles de Malvenu qui se trouvèrent juste à hauteur d'appui pour permettre à ses doigts de s'y cramponner.

La jeune fille avait compris le mouvement de cet inconnu et, prévenue qu'elle était par son cavalier, elle poussa un faible cri.

Folavril s'élança au-devant d'elle.

— Marie, — lui dit-il d'une voix qu'il croyait être ferme. — Marie mon enfant, sois courageuse pour supporter ton bonheur.

— Oui !... oui !... — répondit la jeune fille, comme égarée.

Et fixant son regard humide de larmes sur le comte que soutenait Malvenu.

— C'est... c'est? — demanda-t-elle.

— Enfant, — repartit le géant, en se faisant violence, — c'est ton père unique !

Et emporté par la tendresse qui débordait en lui, jaloux de tout ce qu'il perdait, sans se soucier de froisser un peu la fraîche toilette de la jeune fille, il l'enleva dans ses bras robustes, la pressa passionnément sur son cœur et alla la porter contre la poitrine du comte.

Durant une minute, ces deux êtres du même sang s'étreignirent en silence; on n'entendait que le bruit de leur respiration passant brûlante, sur leurs lèvres desséchées.

— Ma fille !...

— Mon père !...

Ce furent deux cris, et la tête charmante de l'enfant tomba légèrement sur l'épaule du gentilhomme qui, à travers ses larmes, la contemplait avec un ineffable sourire.

L'attirant sur la banquette de velours qui longeait la galerie, il s'assit à côté d'elle et lui prit les deux mains.

— Toi ! — fit-il, — Toi, chère enfant ! Ah ! que je t'ai cherchée ! Que je t'ai pleurée ! Je te retrouve, enfin ! Je puis te voir, t'admirer ! Que tu es belle !

Puis il ajouta, s'adressant à Folavril et à Malvenu, qui souffraient cruellement des caresses que le comte prodiguait à celle qui, hélas ! ne devait plus être leur fille indivise.

— Merci à vous, amis; merci à vous qui me la rendez ! Disposez de moi. Ma vie tout entière vous appartient !

Vous pleurez, — s'interrompit-il, en voyant de grosses larmes couler

silencieusement sur leurs joues. — Ah! je comprends. Vous aussi, vous l'aimez!

— Oh! oui, nous l'aimons!

Le comte, plein de mansuétude, allait essayer de les consoler sans toutefois leur permettre un partage, car tout amour est exclusif, quand Georges qui, depuis un instant, prêtait attentivement l'oreille, prononça à voix basse :

— Chut!

— Qu'est-ce donc, chevalier? — demanda M. d'Ablincourt, inquiet et ne voulant plus être pris, maintenant qu'il avait un trésor à garder.

— Attendez!

Georges s'élança sans bruit vers l'extrémité de la galerie.

Une ombre qu'il crut apercevoir, se glissait furtivement entre les nombreux piliers et disparaissait derrière une épaisse tenture retombant sur une petite porte.

Le jeune homme y arriva de son premier élan.

Il lui sembla que la tenture remuait encore comme si on venait de la soulever, légèrement, il est vrai, mais assez cependant pour lui imprimer un faible mouvement.

Il se pencha sur la porte et écouta.

Aucun bruit si petit qu'il fût, ne parvint à son oreille.

— Me serais-je trompé? — pensa-t-il, et il revint pensif et fort mécontent de son insuccès.

Tout au bonheur d'embrasser son enfant, le comte n'attacha qu'une importance médiocre au fait qui venait de se produire et que lui signala le chevalier.

Fatigué d'émotion, il préférait ne pas songer à ce danger inconnu, puisqu'il n'était pas immédiat.

Quant à Folavril et à Malvenu, ils étaient bien trop accablés pour y prendre garde.

Seul, Georges s'en préoccupa et demeura convaincu que quelqu'un s'était glissé près d'eux.

Il ne se trompait pas.

Un homme s'était introduit dans la galerie et, avec les plus grandes précautions, mettant à profit l'ombre projetée tant par la banquette que par les piliers, s'était avancé assez près pour ne rien perdre de la scène qui venait d'avoir lieu entre le proscrit et sa fille.

Les quelques paroles perçues par cet homme avaient paru l'intéresser vivement, aussi ne s'était-il décidé à déguerpir qu'après avoir acquis la conviction que sa présence était signalée.

Usant du même stratagème que celui qu'il avait mis en œuvre pour se glisser près de ceux qu'il voulait espionner, il avait donc rebroussé chemin et atteint la tenture, derrière laquelle se trouvait la porte qui lui avait livré passage.

Quelques précautions qu'il eût prises, cependant, pour se dissimuler,

Il n'y était pas parvenu complètement, son ombre l'avait trahi aux yeux du vigilant chevalier et ce dernier avait été sur le point de l'atteindre.

— Ouf ! — fit ce singulier espion, quand il se vit en sûreté, — je l'ai échappé belle.

Alors, se faufilant dans les couloirs, il gagna les salons, et se collant tantôt à une porte, tantôt à une autre, il chercha du regard le baron de Souvré.

XXV

LES HOTES DE LA MAISON CARDINALE

Retournons un peu en arrière pour voir ce qui se passait sur les bords de la Seine.

Après avoir passé l'extrême pointe de la Cité, — cette langue de terre, s'étendant aujourd'hui, verdoyante, en forme de square, derrière la statue du bon roi Henri IV, en face du bateau Samaritaine, — les deux rives du fleuve devenaient assez tristes ; mais, passé le Louvre, elles prenaient un aspect presque lugubre.

Quelques rares maisons — et quelles maisons, ! — de ci, de là ; des terrains vagues, parsemés de ces taudis dont nous avons parlé, s'étendaient en aval jusqu'à la sortie de la ville.

Sur un assez long parcours, des îlots, comme on en voit encore en descendant la Seine, du côté du Point-du-Jour, émergeaient de l'eau.

Quelques-uns, assez vastes, recélaient non pas des constructions à proprement parler, mais des bicoques faites de troncs d'arbres et de planches, mêlés à des gravats, le tout relié par une sorte de mortier qui s'effritait promptement et laissait, par cela même, bon nombre d'aspérités sur ces murs primitifs.

Ces îlots, donnant asile à des familles entières d'écumeurs et de bandits, et finissant par gêner la navigation, disparurent peu à peu sous la pioche et la drague. Seule, l'île des Ravageurs, à Saint-Ouen, est restée comme type de cette ancienne lèpre.

Non loin de la grande cité, dans un endroit désert, qui n'était connu que des mariniers, se trouvait, fichée, pour ainsi dire, sur un monticule se reliant à la berge, dès que l'eau baissait légèrement, une vieille masure qui se dressait là dans toute sa laideur.

On la croyait inhabitée; de fait, on n'y voyait jamais entrer, ni sortir personne.

Cette ruine inspirait une sorte de terreur. Elle avait, d'ailleurs, sa légende.

Quelques-uns prétendaient que, sous le roi Louis XIII, c'était une maison d'assez belle apparence, construite par ordre du cardinal de Richelieu et donnée, par lui, aux exécuteurs de ses basses œuvres.

On affirmait que des crimes innombrables s'y étaient perpétrés et que Mazarin, succédant à Richelieu, y avait fait assassiner un grand nombre de frondeurs, gens pour lesquels il n'éprouvait pas une très vive sympathie.

On allait jusqu'à citer un fait :

Une nuit, disaient les mieux renseignés, bien avant que Louis XIV, botté, éperonné et le fouet à la main, ne fît son entrée au Parlement, l'Italien, qui détenait le pouvoir, avait amené la reine-mère en ladite maison.

Cette « escapade » ayant été ébruitée, un imprimeur du nom de Claude Morlot s'imagina de faire paraître un pamphlet intitulé : *La Custode du lit de la reyne qui dit tout*, où étaient libellées les accusations les plus graves sur les rapports existant entre Anne d'Autriche et Mazarin.

Les amours de la reine et du ministre y étaient racontées en termes orduriers, et l'auteur y détaillait ainsi les supplices que méritait ce dernier :

L'empalement des Turcs, les tenailles, le feu;
Mourir de faim, de soif, de rage, c'est trop peu,
Les croix, les chevalets, l'huile, la poix résine
Lentement découlez par le feu sur son dos,
Brûlans jusques au vif de la mouelle des os
Ou tout vif escorché par le ventre et l'échine.

Comme bien on pense, l'autorité judiciaire s'émut et décréta de prise de corps l'auteur de ce libelle.

Claude Morlot fut donc arrêté et mis au Châtelet; le même jour, la Chambre de la Tournelle le condamna à la potence et à l'étranglement.

Comme on le conduisait, pour y subir son supplice, de la Conciergerie à la Grève, le peuple s'attroupa sur son passage et commença à crier, puis à jeter des pierres aux archers; bientôt la foule augmenta et les archers furent assaillis à coups d'épée et de bâton.

Le condamné, protégé par la foule, s'enfuit à toutes jambes; mais il fut poursuivi et rejoint par des « mazaristes », qui le mirent dans une barque, le conduisirent à la maison où le prétendu rendez-vous d'amour

avait eu lieu et, la nuit venue, le jetèrent dans la Seine, par ordre du Cardinal.

Cette anecdote, peu vraisemblable, par cela même que Mazarin, possédant un palais somptueux, n'avait nul besoin d'abriter ses amours dans une maison des bords de la Seine, eût-elle été aménagée le plus confortablement et le plus coquettement du monde, cette anecdote fut, néanmoins, taxée de fait absolument authentique et le bon peuple, dans sa haine pour le ministre, donna à cette construction le nom de : « Maison Cardinale. »

Devenue ruine, la Maison Cardinale ne se composait que d'une salle au rez-de-chaussée dont la porte, par cela même que ces décombres s'accumulaient sur un îlot, s'ouvrait sur le fleuve; et d'un premier étage ne comprenant également qu'une seule pièce. Une porte dans l'intérieur de la salle basse, ouvrait sur un petit escalier, raide et étroit, vulgairement appelé « échelle de meunier ». Chacune de ces deux pièces prenait jour par une fenêtre rasant presque un plancher usé, raboteux et vermoulu.

Depuis longtemps, on s'était familiarisé avec cette masure qui, dès que le jour baissait, apparaissait comme un noir repaire; les mariniers eux-mêmes, en longeant ou contournant l'îlot, n'y prêtaient plus la moindre attention.

A qui appartenait cet amas de matériaux où le bois l'emportait sur la pierre. A qui appartenait l'îlot lui-même? Personne ne pouvait le dire et l'État, — Louis XIV, puisque l'État, c'était le roi ! — eût été fort embarrassé d'exhiber un titre de propriété quelconque.

Quoi qu'il en soit, la Maison Cardinale existait et ne disparut qu'en 1710, entraînée par une forte crue de la Seine, la même qui détruisit complètement le pont de bois reliant l'île Notre-Dame à celle du Palais.

Six mois environ avant les événements racontés dans le précédent chapitre, une femme à la démarche chancelante, la tête obstinément penchée vers le sol, remontait le cours du fleuve et se dirigeait, inconsciente sans doute, vers Paris.

Cette femme à laquelle il eût été impossible de donner un âge, bien que ses cheveux presque blancs annonçassent une grande vieillesse, était maigre, décharnée. N'eussent été ses yeux dans la profonde cavité desquels brillait une flamme étrange, son visage eût pu paraître insignifiant tellement les traits flétris en avaient fait disparaître toute expression. Ses hardes, en lambeaux, souillées, déchirées, jetées sur son misérable corps, sans souci de la destination des unes et des autres la recouvraient à peine.

Harassée, exténuée, défaillante, elle arriva en face de la Maison Cardinale, ouverte à tous venants.

Tournant la tête vers cette sombre et lugubre silhouette, elle la contempla un instant, puis eut un rire sec, saccadé, nerveux.

— Là !... là !... — dit-elle.

Et, descendant la berge, elle s'engagea sur une langue de terre molle, détrempée, sorte de banc de vase laissé à découvert par le retrait des grandes eaux et qui pouvait servir de passage flasque et glissant pour gagner la petite île.

Ses pieds s'enfonçant dans le sol mouvant faisaient jaillir des éclaboussures qui lui maculaient les jambes.

Parfois, elle perdait son équilibre, la surface grasse se dérobant, mais, les yeux toujours fixés sur la porte, elle poursuivait sans arrêt sa route, en répétant comme un refrain :

— Là !... Là !...

Elle l'atteignit enfin, cette porte, objet de sa convoitise, et n'eut qu'à la pousser légèrement pour qu'elle s'ouvrît à demi.

Elle entra et se trouva dans la salle du rez-de-chaussée.

Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguèrent, dans un angle, un amoncellement de vieille paille d'où se dégageait une odeur pestilentielle.

La misérable, à cette vue, sembla rayonner. Son rire s'accentua.

— Là ! là ! — fit-elle encore.

Et, tombant comme une masse sur ce tas d'immondices, elle resta immobile, inerte, comme morte.

Depuis longtemps déjà elle était ainsi prostrée quand la porte, qu'elle avait refermée, se rouvrit, livrant passage à un homme.

Un rayon de lune passant à travers la fenêtre éclaira tout à coup la pauvresse, sans que pour cela elle fît le moindre mouvement.

— Eh là ! — cria celui qui venait d'entrer. — Qu'est-ce? Une violation de domicile?

Et de son soulier chargé de boue, car il avait dû prendre l'unique chemin menant à la « Maison Cardinale », il poussa la femme.

Un grognement semblable à celui d'une bête fauve se fit entendre, puis le corps s'agita et se souleva lentement.

— Une femelle ! — exclama l'arrivant presque effrayé à l'aspect de ce hideux tableau.

Et il demanda :

— Qui êtes-vous?

Elle le regarda sans répondre.

— Ah ! ça. Je vous parle ! — reprit-il. — Pourquoi êtes-vous ici?

La vieille, apercevant un morceau de pain que tenait son interlocuteur, s'élança comme une furie sur cette maigre pitance qu'elle arracha et porta vivement à sa bouche.

— Comment, — fit l'homme stupéfait et, disons-le, un peu émerveillé de la rapidité avec laquelle elle avait accompli cet acte. — Comment, elle me prend mon souper !

Et, s'avançant vers elle, il cria menaçant ;

— Rendez-moi ça !

— J'ai faim ! — grogna la misérable, dont les lèvres se relevèrent découvrant ses dents à la façon des loups.

— Diable ! — reprit l'homme, en se grattant la tête, — comment arranger cette affaire-là ?... Au moins, —poursuivit-il, après une seconde de réflexion, — donnez-m'en un morceau ?

— Non !

— Ah ! mais ! ah ! mais ! Ça va se gâter ! Je ne veux pas souper par cœur, moi !

Et il avança la main.

Mais les yeux caves de la pauvresse le regardèrent avec un tel défi et ses dents s'allongèrent si terriblement qu'il recula presque malgré lui.

— Pas commode ! — marmotta-t-il. — La peste soit de cette satanée vieille loque !... Eh bien ! — ajouta-t-il, en l'interpellant directement. — Tant pis pour toi !... Je t'aurais donné de la provende, mais tu n'auras rien !

Et de son pied, séparant le tas d'immondices, il en amena une partie dans un autre coin, s'assit sur ce fumier et sortit de sa poche un écœurant morceau de venaison qu'il se mit à déchiqueter.

On eût dit un chien rongeant un os.

Le silence qui succéda à ces quelques mots échangés n'était interrompu que par le bruit des mâchoires des deux affamés.

Tableau effrayant qui eût fait frissonner d'horreur les plus sceptiques.

Les yeux de la femme, qui brillaient comme des charbons ardents, semblaient éclairer l'intérieur de cet antre.

L'homme, peu rassuré, fixait ces deux lueurs, prêt à se mettre sur la défensive dans le cas où elles s'approcheraient de lui.

Et les mâchoires, s'abaissant presque en mesure sur les aliments qu'elles broyaient, continuaient à faire entendre leur bruit monotone.

— L'homme, ayant fini de ronger, essaya d'engager la conversation. Il y réussit presque.

— Est-ce qu'on peut vous adresser la parole, à présent? — demanda-t-il.

— Qui me parle? — répondit la vieille.

— Qui?... Moi pardieu !

— Qui... vous !

— Ah ! vous voulez une présentation en règle? Peste ! princesse, quel genre !

Il se leva salua en se tirant une mèche de cheveux et dit

— Je m'appelle Laurent !... Et vous?

— Moi?

— Parbleu ! Je pense qu'il n'y a pas d'autres locataires que nous ici?

— Térésina ! — murmura-t-elle en peignant coquettement, d'une main décharnée, ses cheveux gris en révolte.

— C'est un joli nom ! — reprit l'homme. — Est-ce que vous habitez Paris?

— Paris?

— Oui !... Paris,.. où nous sommes en ce moment?

— Je ne sais pas !

— Drôle de commère, — pensa Laurent, en regagnant son coin pour se coucher. — Elle paraît bigrement rouée. Si elle fait ainsi la bête, pour ne rien dire, c'est qu'elle a dû commettre quelque méfait.

Laurent se trompait. En effet, la pauvre créature eût été fort embarrassée de raconter sa triste odyssée, depuis seize ans, depuis ce jour, où s'accrochant presque au cheval d'Athos, elle avait crié : D'Artagnan ! d'Artagnan !... Depuis ce jour enfin où, psalmodiant sa chanson favorite, elle avait disparu comme par enchantement.

Nous allons dire en quelques mots ce qui lui était advenu.

Alors que son chant arrivait jusqu'à Georges qui, on se le rappelle, se trouvait dans l'intérieur du cabaret de Planchet à l'enseigne des *Quatre-Mousquetaires*, la malheureuse, ne cherchant nullement à se cacher, mais agissant sous l'empire de la démence et n'ayant plus aucun souvenir de la scène qui venait de la révolutionner descendait sur la berge pour s'engager sur une étroite passerelle aboutissant à une barque chargée de madriers.

Là, voyant une excavation produite par l'arrimage des pièces de bois, elle murmura après y avoir arrêté son regard :

— Bien, là !

Et, se couchant dans cette espèce de niche, avec un grognement de chien satisfait, elle s'endormit profondément.

Quand elle se réveilla, la nuit était profonde.

Le froid l'avait saisie; elle se leva et monta, inconsciente du danger sur le plat-bord, qu'elle suivit jusqu'à la passerelle.

On eût dit que ses yeux voyaient dans l'ombre.

Sans même prendre garde où elle posait ses pieds, et comme si elle eût marché sur la terre ferme, elle atteignit la berge et continua son chemin au hasard, ne cherchant même pas à se rendre compte où elle se trouvait.

Elle marcha ainsi toute la nuit.

Quand arriva le jour, elle était déjà bien loin de Paris, enfoncée dans la campagne, suivant les routes et les sentiers qui s'offraient à elle.

Pour calmer la faim qui la tenaillait elle fit une incursion dans un champ voisin et y arracha quelques racines, qu'elle mangea. L'eau d'une source, qui serpentait au fond d'un fossé, la désaltéra.

Les quelques paysans qu'elle rencontra la regardèrent, les uns avec curiosité, les autres avec compassion.

Une brave femme, lorsqu'elle traversa Choisy-le-Roi, lui mit un morceau de pain bis dans la main; elle ne la remercia même pas.

Elle allait toujours, comme si la destinée lui ordonnait de marcher.

Cela dura des semaines pendant lesquelles elle vécut de la charité publique et aussi des quelques déprédations, bien insignifiantes d'ailleurs, qu'elle commettait dans les champs et les vergers.

Un matin, elle entra dans une grande ville.

Si elle avait eu sa raison, elle en eût appris le nom : c'était Orléans.

Là, affaiblie, à bout de forces, elle tomba.

On s'empressa auprès de cette femme à l'aspect cadavérique.

Des groupes se formèrent.

— Elle est morte ! — disaient les uns.

— Non pas !... Elle respire encore, — affirmaient les autres.

Ces derniers avaient raison.

Quelques âmes charitables la réconfortèrent.

Quand elle revint à elle, ses regards égarés, ses paroles incohérentes ne laissèrent aucun doute sur sa situation morale.

— C'est une sans-raison, — constata une vieille.

— Une folle ! — appuya le chœur.

Et ces bonnes âmes, heureuses de la petite distraction que cette rencontre leur fournissait s'empressèrent de la conduire à la maison prévôtale où le premier magistrat de la ville, après avoir fait mander un médecin et s'être assuré qu'elle ne portait aucun papier pouvant établir son identité, la fit admettre dans un hospice.

Elle y resta de longues années, entourée de soins de toutes sortes.

Ce fut, depuis que sa raison avait sombré, une des plus douces périodes de sa misérable existence.

Un calme relatif se fit dans son esprit tourmenté. Mais une idée fixe s'implantait de jour en jour, dans son cerveau malade.

Cette idée se traduisait par ces mots, qu'elle répétait sans cesse :

— Il m'attend !... Je veux le revoir !

Ceux qui la soignaient, entendant ces deux phrases, qu'elle prononçait à tous moments, finirent pas s'y habituer.

Comme elle était très douce, la surveillance que l'on exerçait vis-à-vis d'elle était loin d'être rigoureuse.

Elle allait, venait, sans qu'on y fît grande attention.

Mais les fous sont tenaces dans leurs idées et défient souvent les plus raisonnables.

Or, il advint qu'un jour elle se mit en tête de quitter l'hospice.

Comment?

Sa conception n'allait pas au-delà de la résolution prise : « Sortir et marcher. » Pour elle, tout se résumait dans ces trois mots.

Et, comme si la Providence eût approuvé ses desseins, elle trouva le moyen de mettre ses projets à exécution. Les fous ne connaissent pas d'obstacles, ou tout au moins ne s'en préoccupent guère.

L'hospice dans lequel elle se trouvait était loin de ressembler aux splendides édifices que l'on crée de nos jours.

C'était un ancien hôtel, datant de Charles VII, et qui avait pu servir

d'abri à Dunois, La Hire, Poton de Xaintrailles, ces trois vaillants amis de la Pucelle? A Jeanne d'Arc elle-même, après qu'elle en eut chassé les Anglais, malgré la couardise du « gentil dauphin ».

Cet hôtel, très vaste, se composait de trois étages; les grandes pièces en avaient été divisées de façon à former nombre de petites chambres servant aux pensionnaires.

Seuls, les plus malades étaient surveillés. Les convalescents ou ceux dont l'état n'exigeait pas de soins particuliers logeaient séparément; chacun avait sa chambre munie d'une fenêtre donnant sur une rue déserte où, après la couvre-feu, personne n'osait s'aventurer.

La chambre occupée par Térésina était au premier. De grosses pierres, formant saillies, s'étageaient à hauteur d'appui sur le mur et allaient ainsi du sommet à la base.

De plus, une conduite, servant à l'écoulement des eaux pluviales, passait près de sa fenêtre, et se trouvait à proximité de la main.

La folle avait remarqué tout cela.

Un soir, dès qu'elle fut seule, elle ouvrit sans bruit la fenêtre de sa chambre et, sans se soucier du danger, elle saisit la conduite d'une main, et, de l'autre, la barre d'appui qu'elle enjamba en cherchant du pied la première pierre qu'elle atteignit et sur laquelle elle se maintint; alors, avec une précision qu'eût admiré l'être le plus lucide, elle opéra tranquillement la descente.

Sans s'arrêter, sans même prendre le temps de respirer, elle suivit la rue déserte, puis d'autres encore et se trouva bientôt en rase campagne.

Elle marcha comme elle avait marché seize ans auparavant, refaisant, en sens inverse, le chemin qu'elle avait déjà fait.

Le lendemain, quand sa fuite fut signalée, on s'empressa d'en informer le prévôt qui se contenta de dire :

— Si elle revient, nous la reprendrons.

L'économe de l'hospice approuva cette sage résolution. Les fonds mis à sa disposition n'étant pas toujours suffisants, une bouche de moins à nourrir n'était donc pas, aux yeux de ce fonctionnaire, une chose à dédaigner.

Et la pauvre folle marchait toujours, en ne cessant de répéter au milieu de son rire effrayant qui lui déchirait la poitrine :

— Il m'attend !... Je vais le revoir !

A Choisy, une jeune mère charitable, — la fille de celle qui lui avait offert un morceau de pain, cinq lustres plus tôt, — la força à manger une écuellée de soupe.

C'est ainsi qu'elle arriva à Paris, que le hasard la conduisit sur la rive gauche de la Seine et qu'elle vint s'échouer à la « Maison Cardinale ».

Dès que le jour parut, Laurent, qui, ainsi que Térésina, avait fini par s'endormir, se leva, se secoua et sortit en pensant :

— Espérons qu'elle ne sera plus là ce soir.

Il se trompait encore.

Quand il revint au milieu de la nuit suivante, la folle, postée contre l'huis, semblait l'attendre.

Cette fois, il tenait, outre un camichon de quatre livres, un papier dans lequel étaient entassés des débris de volaille.

Térésina se leva, et, tendant les mains dit, de cette voix sépulcrale qui lui était propre :

— J'ai faim !

— Tiens, la vieille, — fit Laurent avec dépit, — voilà ta part !

Il lui jeta un morceau de pain et un bout de carcasse, puis ajouta, sur un ton que sa mauvaise humeur rendait presque agressif :

— Seulement, tu aurais tort de vouloir t'y habituer, ça ne durera pas toujours !

La folle ne répliqua pas, elle s'assit et dévora ce qu'elle venait de recevoir.

— Ah, çà, est-ce que tu comptes rester longtemps ici? — reprit Laurent, entre deux gigantesques bouchées.

— Je l'attends ! — répondit Térésina, répétant sa phrase favorite avec un tel à-propos que Laurent sursauta.

— Hein? — maugréa-t-il, en cessant de manger.

— Je vais le revoir ! — poursuivit la folle.

— Le revoir?

— Oui !

— Qui?

— Lui !

— Ah çà ! femelle de malheur ! — jura-t-il, en se montant. — Tu as donc eu le toupet de donner rendez-vous à un autre homme, ici?... Ah ! mais non !... Pas de ça !

— Nous partirons ! — continua Térésina, comme se parlant à elle-même.

— Ah ! alors...

— Nous irons loin... bien loin... là bas... là bas !... Et nous le retrouverons !

— Comment ! encore un? — exclama Laurent que la curiosité prenait. — Peux-tu me dire qui?

— Mon fils !

— Ça, ce sont des affaires de famille qui ne me regardent pas, — constata philosophiquement l'indiscret.

Et, se vautrant sur son tas de paille puante, il conclut, pour couper court à toute nouvelle confidence :

— Si tu m'en crois, la vieille, tu vas dormir !... Quant à moi, je ne t'écoute plus... bonsoir !

Il ferma les yeux et ne tarda pas comme la veille, à goûter le repos des consciences et des appétits repus.

Longtemps, bien longtemps, la folle resta pensive, le regard fixe, erdu dans l'ombre. Peu à peu cependant, elle céda au sommeil qui

s'emparait d'elle et, vaincue, s'abîma sur son horrible couche en murmurant bas, bien bas :

— D'Artagnan !... Georges !

Les jours et les nuits se suivirent, — les nuits surtout, — sans apporter aucun changement à cette façon de vivre.

Laurent, qui avait d'abord maugréé, avait fini par s'habituer à la vieille femelle, comme il la nommait familièrement.

De son côté, comme il ne la brusquait pas, Térésina semblait avoir pour lui une certaine affection qui se traduisait par une soumission presque enfantine.

Elle restait constamment enfermée, ne se montrant jamais. Laurent partait dès l'aurore et ne rentrait que fort avant dans la nuit.

Ces précautions étaient nécessaires pour ne pas éveiller les soupçons. Peut-être, si on avait su que la « Maison Cardinale » était habitée, un propriétaire quelconque se fût-il avisé de chasser l'homme et la femme de ce taudis, ou d'exiger une redevance de ces locataires improvisés.

Payer?... Et avec quoi l'eussent-ils fait, les misérables? Pour vivre, — si l'on pouvait appeler cela vivre, — le drôle exerçait, en attendant mieux, la profession connue de nos jours sous le nom de « rôdeur de barrières ». Il mendiait le plus souvent, volait quelquefois et cela sans le moindre scrupule; toujours il revenait au gîte, sans avoir, il est vrai, grand mérite à cela : on l'eût chassé de partout, tant sa mine était repoussante et son escarcelle dégarnie.

Un soir, après six mois de cette vie atroce, non pour Térésina, — car les fous, paraît-il, trouvent toujours tout parfait, — mais pour son compagnon, qui rongeait son frein et ne cherchait qu'une occasion pour le rompre : un soir, Laurent rentra, abondamment pourvu de victuailles et dit à l'inconsciente :

— Nous allons nous séparer la vieille !

Térésina ne comprit pas, tout d'abord.

Elle le regarda; c'était sa façon de l'interroger.

— Je dis, — répéta Laurent, — qu'à partir de demain, tu ne me reverras plus !

— Demain? — fit-elle.

— Oui !

— Ah !

Et sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine.

Laurent haussa les épaules.

— Elle ne comprend pas, pensa-t-il, — c'est bien une pauvre déséquilibrée... Et moi qui, le premier soir, croyais qu'elle était rouée en diable... Où avais-je la tête?

Il alla s'asseoir dans son coin.

Soudain, il tressaillit et écouta.

Un bruit qu'il entendait et qui, sans qu'il s'expliquât pourquoi, lui faisait mal, lui fit relever la tête.

— Des sanglots ! — murmura-t-il, en se levant pour s'approcher de Térésina.

La folle pleurait.

— Allons, voyons, la vieille. — dit-il, ému malgré lui, tant il est vrai que, même chez les plus vils scélérats, tous bons sentiments ne sont pas éteints, — pas d'enfantillage !... J'ai trouvé une place !... Comprenez-vous?

Il n'osait plus la tutoyer... Pourquoi?... Le savait-il lui-même?... La douleur de cette malheureuse lui en imposait.

Il continua :

— Une bonne place... qui me permettra de vivre honnêtement... ou à peu près. Mais, pour ça, il n'est pas dit que je vous abandonnerai complètement. Vous me reverrez... tous les jours... si cela se peut !... Dès demain, je m'occuperai de vous et, par mon maître, qui doit avoir de brillantes connaissances, je vous ferai admettre à la Salpêtrière !... Hein ! c'est là que vous serez bien !... En attendant... Eh bien ! on vous nourrira, je vous laisserai d'abord de quoi vous sustenter pendant plusieurs jours et, ensuite, chaque fois que je viendrai, j'apporterai le nécessaire !... Mais il faut ne plus pleurer !... je n'aime pas ça !

L'empire qu'il exerçait sur cette misérable était tel qu'elle releva la tête et s'efforça de sourire.

— Vous reviendrez? — demanda-t-elle.

— Je vous le promets.

Elle le regarda bien dans les yeux et murmura, de cette même voix qu'elle prenait quelques mois avant, pour parler de l'être aimé :

— Je vous attendrai !... Je vous reverrai !

Laurent fit ce qu'il avait dit.

Avant de partir, il laissa à la folle une abondante provision de pain et quelques répugnants comestibles qu'il put se procurer, grâce à l'avance qui lui avait été faite par le baron de Souvré.

Dire qu'il se fût conformé au programme qu'il venait de tracer, nous en doutons fort ; mais les événements devaient l'obliger à tenir parole et le forcer à revenir à la Maison Cardinale.

Quoi qu'il en soit, pendant les huit jours qui suivirent son départ, il revint quatre ou cinq fois, la nuit, rendre visite à sa compagne de misère et renouvela ses maigres provisions.

Dans l'après-midi du jour où devait avoir lieu la fête donnée par le président Lambert de Thorigny, le baron dit à Laurent :

— Tu m'accompagneras ce soir.

— Bien, monsieur le baron ! — répondit-il de cette voix mielleuse qu'il prenait avec son maître.

— Tu connais l'hôtel Lambert?

— Extérieurement, oui, Monsieur le baron.

— C'est là que nous irons !

— Je suis aux ordres de Monsieur le baron.

Il allait s'éloigner.

De Souvré le rappela pour dire plus bas :

— Dès notre arrivée, tu relèveras... discrètement, le plan des appartements.

— Ce sera fait, Monsieur le baron.

— Au point de vue des portes... surtout des portes, — ajouta ce dernier.

— Je les inspecterai toutes !

Et, sur un autre ton, le valet demanda, baissant lui aussi la voix jusqu'au murmure :

— Faudra-t-il prendre des armes?

Le baron releva la tête, le regarda, réfléchit, pendant quelques minutes, puis, d'un ton bref :

— Coquin, — dit-il : — tu dois valoir ton pesant d'or !... Prends des armes !

— Monsieur le baron sera scrupuleusement obéi.

— Va !

Laurent s'éloigna en murmurant :

— Oh ! oh ! Il me semble que mon très digne et très honoré maître prépare une petite infamie !

Et souriant :

— Elle me rapportera !

Nous avons vu comment le drôle exécuta les ordres qu'il avait reçus. Il les exécuta si bien qu'il ne se tint pas seulement aux salons dans lesquels se pressaient les invités; il voulut en connaître les dépendances, non pas pour son maître, mais pour lui, pour sa satisfaction personnelle. Le flair toujours en éveil, il fallait qu'il furetât. Son instinct lui disant qu'il y avait à glaner dans ce milieu où il venait de pénétrer.

C'est ainsi que de couloir en couloir, de porte en porte, il arriva devant une boiserie qui lui parut suspecte.

— Tiens ! tiens ! — pensa-t-il après l'avoir attentivement examinée, — des moulures qui ne se raccordent pas exactement, c'est louche autant que moi.

Il sourit de sa facétie car lui-même louchait effroyablement.

Il sonda le panneau en frappant de son doigt deux ou trois petits coups secs.

— Une porte ! — fit-il, — je m'en doutais !

Il la poussa légèrement; elle s'ouvrit.

— Pardieu ! je saurai où elle donne ! — murmura le drôle écartant doucement une tenture qui se trouvait de l'autre côté et avançant prudemment la tête.

C'était la galerie, nous le savons. Désappointé de cette piètre trouvaille, Laurent allait retourner en arrière quand il aperçut, à une faible distance, les silhouettes de trois hommes.

Au même moment, il perçut un bruit de pas venant en sens inverse.

Il retira sa tête et se tint immobile derrière la draperie.

Quelques secondes plus tard, des voix arrivèrent jusqu'à lui, il se décida à reparaître; la curiosité l'emportant sur la prudence qu'il aurait dû observer, il se glissa, rampant comme un reptile dans les endroits où l'ombre se projetait et put, de la sorte, s'avancer de quelques pas.

Ce qu'il vit, ce qu'il entendit, tout en n'y comprenant pas grand'-chose, l'intéressa cependant vivement.

Il comprit qu'il assistait à une reconnaissance des plus émouvantes.

Le père et l'enfant, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ne le laissèrent pas indifférent; cela l'amusa même; il souriait et murmura :

— Merci, mon Dieu !... c'est comme dans une comédie de monsieur Molière.

Mais les noms de ces personnages? Voilà ce qu'il eût voulu savoir.

En attendant qu'il les apprît, s'il devait les apprendre un jour, il les fixait de toute la puissance de son regard, de façon à se bien graver leurs traits dans sa mémoire.

Avançant trop brusquement la tête pour mieux voir, son pied heurta légèrement le pilier derrière lequel il se tenait caché.

C'est alors que sa présence fut signalée à Georges et qu'il n'eut que le temps de disparaître en refermant sur lui la porte secrète.

Avant de se remettre à la recherche du baron Raoul de Souvré, il se retourna vers la galerie et murmura.

— Vous, je saurai qui vous êtes !

XXVI

RÉUNIS

Revenons à la duchesse et à M. de Thorigny.

Ce dernier, qui s'était discrètement mis à l'écart, fit quelques pas vers la duchesse, dès que le baron de Souvré se fut retiré.

— Eh bien, mon cher président, — dit Inès de Sandoval, en cherchant à sourire, — vous êtes resté presque neutre dans ce siège qu'on vient de faire de ma personne et je vous prends pour arbitre.

— Pour être franc, duchesse, — répondit M. de Thorigny, — vous auriez tort de refuser; tout ce que vous a dit le baron de Souvré est l'exacte vérité.

— Ainsi, vous croyez que je puis vous être utile?

— Certes !

— Je ne chercherai donc pas à combattre cette idée qui s'est emparée de votre esprit et de celui du baron !... Soit !... Je me prêterai de fort bonne grâce à ce que vous exigez de moi !

— Nous n'exigeons pas, duchesse..... nous prions !

— Et votre prière sera exaucée. Cependant, — ajouta-t-elle, — donnez-moi, non pour me convaincre, mais pour ma satisfaction personnelle, donnez-moi, dis-je, quelques explications.

— Que désirez-vous savoir?... Interrogez !

Elle lui fit signe de s'asseoir.

Le président attira un fauteuil et prit place à ses côtés.

— Je vous écoute !

— Voyons, — reprit Inès, — parlez-moi franchement : qui a donné naissance à cette conspiration?

— Qui? vous le demandez?

— Sans doute.

— Ah ! duchesse ! Mais tout ce qui se passe ! Tout ce qui se fait ! Tous les actes qui se commettent au nom du roi !... Ce n'est plus Louis XIV qui gouverne ! C'est Mme de Maintenon, que nous haïssons tous !... L'État entre ses mains, c'est l'abaissement de la nation !

— Le croyez-vous?

— Tout le prouve ! — continua M. de Thorigny. — Et d'abord, gardez-vous de me prendre pour un esprit prévenu. Je n'aime pas le roi, non ! ce soir même, je vous en ai appris la raison. Cependant, avant sa dernière et irréparable folie, nul plus que moi ne le considérait comme capable de tenir haut la dignité du trône de France, car ses défauts disparaissaient en partie près de ses princières qualités. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un hochet entre les mains d'une vieille timbrée... Retournons de quelques années en arrière si vous voulez et je vais vous prouver mon dire.

La duchesse ayant fait un signe affirmatif, le président reprit :

— Séduit par l'esprit, par l'adresse surtout de la veuve Scarron qu'il épousa secrètement, c'est prouvé, le roi se soumit bien vite à l'influence de cette femme au cœur sec et froid, insatiable de pouvoir, et d'une dévotion superstitieuse Que n'a-t-elle pas fait, secondée en cela par le père La Chaise, ce jésuite à double face, pour persuader au prince que sa gloire et l'intérêt de sa couronne réclamaient également l'extinction du protestantisme, que cette tâche lui était dévolue par la Providence.

— Oui ! — murmura Inès pensive; — et cela coûta bien des larmes à de nombreuses familles à qui on enleva leurs enfants, sous prétexte de conversion.

— Et Louvois... — reprit le président.

Mais la duchesse, l'interrompant vivement, s'écria :

— Ne me parlez pas de cet homme !... Ne m'en parlez jamais !

Malgré elle, sa voix était devenue impérieuse, mauvaise.

— Au contraire, duchesse, parlons-en !

— Monsieur de Thorigny !...

— Oui, parlons-en ! — dit énergiquement le président, — pour vous prouver qu'il nous a fait autant de mal qu'à vous.

— Vous ne me prouverez pas cela ! C'est impossible !

— J'essaierai, du moins ! Cet homme, — continua-t-il, — poursuivit les Huguenots jusque dans les Cévennes !... Qui a envoyé pour les contraindre cette mission bottée connue sous le nom des *Dragonnades?* Lui !... Qui fit massacrer, broyer, anéantir des milliers d'innocents?... Lui ! Toujours lui ! Et le roi a autorisé tout cela ! Et le roi n'a rien dit, rien fait pour arrêter le sang qui coulait à flots.

Louvois est mort ! c'est vrai, mais Louis XIV est resté pour endosser les fautes de son ministre, car loin de faire mieux quand Louvois ne fut plus, il tomba plus que jamais sous l'influence de Mme de Maintenon, de cette femme néfaste avec laquelle il a travaillé à la décadence de la France.

En voulez-vous une preuve?

Ce grand roi, devant lequel tous les souverains se sont prosternés, a été forcé de s'incliner à son tour devant l'Eglise Romaine ! Cela nous a coûté Avignon, qu'il a dû rendre à l'avènement d'Alexandre VIII... Qui a faussé le traité de Nimègue, pour protéger Jacques II, roi détrôné d'Angleterre? Qui, enfin, a fait la France ce qu'elle est aujourd'hui? Qui l'a mise à la merci de toutes les puissances? Louis XIV, Louvois et Mme de Maintenon !...

De par tous ces faits, — conclut le président, — le roi n'étant plus digne de gouverner, nous avons résolu de proclamer sa déchéance.

La duchesse s'était levée.

Le visage contracté par une émotion violente et les paupières mi-baissées pour cacher le feu qui couvait en ses yeux, elle prononça résolument :

— Que m'importe, après tout, ce qu'a fait le roi? Je ne veux voir que l'homme et ne me souvenir que de l'acte infâme qu'il a commis en autorisant, en ordonnant peut-être, l'assassinat du comte René, mon époux !... Mme de Maintenon? Je ne la connais pas et ne veux point la connaître !... Elle est étrangère à mon malheur. Mais lui, le roi, je le hais de toute la haine que j'avais contre son ministre; je le tiens responsable des terribles griefs que j'avais contre l'autre et c'est pour cela que j'accepte la proposition qui m'est faite... Retournez auprès du baron, dites-lui de rassembler les quelques gentilshommes qui sont encore indécis et soyez tous ici dans une heure : Je vous y attendrai... Si l'influence que vous voulez bien me prêter est réelle, je lèverai les dernières hésitations...

— Ah ! Duchesse ! Duchesse ! — s'écria M. de Thorigny, — vous sauvez la France !

— Non ! — répondit-elle d'une voix mordante. — Le sort de la France m'importe peu ! Je l'aimais parce qu'elle m'avait donné mon René et ma Lilias,.. elle me les a repris... avec eux mon cœur est parti !... Ah ! la France est cruelle aux Espagnoles... Je veux me venger et venger en même temps Marie-Thérèse, ma noble et malheureuse amie !...

Inès s'interrompit pour terminer avec plus de calme :

— Allez, mon cher président ! allez !

M. de Thorigny baisa respectueusement la main blanche qu'on lui tendait et retourna dans les salons, enchanté de la mission qu'il avait à remplir.

Alors, la duchesse se laissa tomber sur un fauteuil, et doucement se prit à réfléchir.

Le passé lui revint repeuplant se mémoire de tout ce qu'il avait eu d'horrible, après son court bonheur. Elle revit le comte ensanglanté, il lui sembla revoir aussi sa fille enlevée par les brutes qui la martyrisaient et, pour la première fois, depuis qu'elle avait fait la rencontre de Marie, les larmes retrouvèrent le chemin de ses yeux et se répandirent sur son beau visage.

Sa fille ! C'était ce souvenir surtout qui l'angoissait, qui la faisait cruellement souffrir ! Avait-elle pu oublier cette enfant au point de cesser toutes recherches? Oui ! Et elle s'en repentait, se traitait mentalement de mauvaise mère !... Elle s'en voulait de n'y plus penser qu'à de rares intervalles, et, quand elle se prit, pour la millième fois peut-être, à évoquer l'image de l'enfant au berceau, ce fut une autre qui lui apparut : celle de Marie !... Marie ! Mais quel pouvoir cette jeune fille exerçait-elle sur tout son être?... Vainement, elle essaya de s'en rendre compte..... Elle chercha à se rappeler les traits de sa petite Lilias, de son enfant à elle, et toujours, toujours, ce fut le doux visage de Marie qui se plaça devant elle. Elle se révolta, alors. Cet amour qu'elle éprouvait pour une étrangère lui parut odieux. Elle le devait à une autre, à sa fille ! Pourquoi donc le prodiguait-elle ainsi à cette inconnue? Ne trouvant pas de réponse à cette question, elle s'en prit à la destinée, à Dieu lui-même et fut sur le point de blasphémer.

Et la vengeance, ce désir inassouvi, venant se mêler à tous ces sentiments qui se heurtaient, se confondaient dans son esprit affaibli, annihilait, pour un moment, une partie de ses facultés.

Supplice horrible, épouvantable, qu'elle endurait, chaque fois qu'elle interrogeait sa conscience. Et, phénomène étrange, qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer puisque sa conscience l'absolvait.

La porte donnant sur l'antichambre précédant la galerie, s'ouvrit doucement, livrant passage à Georges d'Artagnan.

La duchesse ne l'entendit pas, ne le vit pas; ce ne fut que lorsqu'il

arriva près d'elle et qu'il la salua qu'elle retourna lentement la tête.

— Vous ! — fit-elle, heureuse d'être arrachée à ses pénibles réflexions.

— Moi-même, madame la duchesse, répondit le jeune homme. — Pardonnez-moi de me présenter ainsi devant vous, mais ce que j'ai à vous dire est très grave !

— Oh ! très grave ! — répéta-t-elle, en cherchant à sourire. — Est-ce que vous conspirez aussi chevalier?

— Non pas ! madame. Et que Dieu m'en préserve !

— Ah ! Et pourquoi cela s'il vous plaît?

— Parce qu'un gentilhomme qui a juré fidélité à son roi, ne doit pas trahir son serment !

— Et si le roi est indigne de recevoir les serments qui lui sont faits?

— C'est à Dieu seul qu'il doit en rendre compte !

— Autrement dit, — murmura-t-elle en ricanant, — c'est un demi-dieu qui peut commettre impunément tous les crimes !... Eh bien ! moi, monsieur, — ajouta-t-elle en élevant la voix, — je n'ai rien juré à ce monarque infâme !

— De grâce, madame...

Elle l'interrompit.

— Au fait, comment avez-vous appris qu'il s'agissait d'une conspiration?

— Ce soir, dans les salons de cet hôtel, on m'en a glissé quelques mots à l'oreille.

— Et vous refusez de vous y associer?

— Comme vous refuserez vous-même, madame...

— Monsieur !

— Quand vous m'aurez entendu ! — continua Georges, impassible.

— C'est vrai, j'oubliais : ce que vous avez à me dire est très grave?

— Très grave...

— Parlez donc, monsieur.

Le jeune homme s'avança de quelques pas et, après s'être incliné, fit d'une voix ferme :

— Si vous m'en croyez, madame la duchesse, pour quelques instants, tout au moins, nous laisserons la politique de côté.

— Soit, chevalier... Et nous parlerons?

— De choses plus intimes...

— Plus intimes?

— Et qui vous toucheront davantage, j'en suis sûr, que toutes les conspirations quelles qu'elles soient.

— Vraiment?

— J'en suis absolument convaincu.

— Savez-vous bien que vous m'intriguez au delà de toute expression?

Georges s'inclina.

— Eh bien, voyons, expliquez-vous ! — reprit la duchesse.

Et comme il se taisait :

— Qui vous retient? La... gravité de l'affaire?

— Peut-être ! — répliqua son interlocuteur, trop préoccupé de ce qu'il allait avoir à dire pour comprendre qu'on se raillait par avance de l'importance de son secret.

— Ne craignez rien ! — fit-elle, toujours avec une nuance d'ironie; — vous pouvez parler sans appréhension !... J'ai du courage et suis devenue tant soit peu indifférente.

— Eh bien ! Tant mieux, Madame, — reprit résolument Georges; — car il faut reporter votre esprit à une date terrible et, qui ne laissera pas que de vous causer une vive impression !

Inès demanda d'une voix qui n'était plus déjà aussi assurée :

— Quelle date?

— Supposons un instant, — continua gravement le jeune homme, — supposons que nous sommes à la nuit du douze avril, seize cent soixante-dix-huit...

— La nuit du douze avril seize cent soixante-dix-huit !

Et, comme si son corps eût été mu par un ressort, elle se trouva tout à coup debout, les yeux hagards, la bouche contractée, l'air terrible, menaçant !

— La nuit du douze avril, seize cent soixante-dix-huit ! — répéta-t-elle encore.

— Oui !... Et supposez aussi qu'au lieu d'être ici, dans l'un des salons de l'hôtel Lambert de Thorigny, nous nous trouvions...

— Achevez ! — fit-elle dans un cri ressemblant à un râle.

— A l'angle du quai d'Anjou, et de la Motte-aux-Papelards, devant le Pont-Marie !

— Ah ! exclama la duchesse, en portant les mains à sa gorge.

Et, prise de vertige, elle s'abîma sur le fauteuil

Ses yeux fixes regardaient dans le vide.

Elle eut une seconde de folie.

Elle voulut parler; elle ne put y parvenir.

Elle resta là, immobile, les bras pendants, les lèvres agitées de mouvements convulsifs, la poitrine haletante.

— Remettez-vous ! — s'écria le jeune homme en approchant vivement, et d'autant plus atterré de l'effet produit qu'il avait cru réelle l'indifférence affectée par la duchesse. — Remettez-vous, madame, et écoutez-moi... je vous en prie !... je vous en supplie !

Elle fit un violent effort pour se ressaisir.

Et d'une voix lente où les larmes se mêlaient aux sanglots

— Ah ! monsieur ! — dit-elle, — quel souvenir venez-vous d'évoquer !

— Un souvenir terrible ! Je le sais !... Mais il le faut !

— Il le faut? — répéta-t-elle, comme inconsciente.

— Cette nuit-là, — reprit Georges, — un gentilhomme fut assassiné,

— René !

— M. le comte d'Ablincourt, votre mari.

— Quoi ! vous savez? — s'écria-t-elle.

Et comme le baron de Souvré à la vue de Georges, dans la cabane de Gérard le passeux, mentalement, elle ajouta :

— C'est la nuit aux revenants !... après seize ans, deux hommes, en moins d'une heure, viennent de me reconnaître et de me parler du comte !

— Je sais tout, — dit le chevalier, répondant à la première phrase, la seule qu'il eût entendue.

— Ah ! mais, qui donc êtes-vous, vous, qui me rappelez tout cela?

— Un ami, madame !

— L'autre aussi m'a dit cela, — pensa-t-elle.

Et tout haut, avec tristesse :

— Un ami ! En ai-je donc encore?

— Vous en avez, madame la duchesse, n'en doutez pas, et ces amis que vous ignorez peut-être sont sincères autant que dévoués.

— Alors, — reprit-elle, en recouvrant une partie de son énergie, — au lieu de me retenir, que ne me poussent-ils à la vengeance?... Vous connaissez mon secret et vous vous étonnez que j'en veuille au roi?..... Si vous êtes vraiment mon ami, vous vous associerez à ma haine, et vous ne me refuserez pas votre bras pour le frapper.

Le jeune d'Artagnan était assez embarrassé en présence de cet acharnement belliqueux et l'appel direct qu'on venait de faire à son amitié ne laissait pas de le gêner fort... Néanmoins, sa présence d'esprit ne l'abandonna pas et il répliqua à son interlocutrice :

— Il en est un autre que le soin de cette vengeance intéresse plus particulièrement...

— Un autre !... Qui donc, s'il vous plaît?

— M. le comte d'Ablincourt !

Elle le fixa, terrifiée et balbutia, reprise par le tremblement convulsif :

— René !... Je... ne vous comprends pas... Expliquez-vous?

Georges cherchait les termes de sa réponse pour atténuer autant que possible l'émotion violente qu'il venait de provoquer, lorsque la pauvre femme s'écria tout à coup :

— René ! ah ! mon Dieu !... Vous avez parlé de René?

Puis, après un silence, pendant lequel elle porta les mains à son front qu'elle étreignit de toutes ses forces.

— Le comte d'Ablincourt peut se venger, en me vengeant moi-même? C'est bien là ce que vous avez voulu dire, n'est-ce pas?

De la tête le chevalier fit un signe affirmatif.

Elle poussa un cri terrible :

— Ah ! Dieu juste ! Dieu bon ! René n'est donc pas mort?

— Il vit !

Elle chancela.

Georges la soutint.

— Vous... vous ne m'abusez pas? — reprit-elle au bout d'un instant. — Ah ! ce serait trop cruel de faire naître en moi un espoir qui ne pourrait se réaliser ! Ce serait me torturer... et j'ai tant souffert !...

— Non, madame, non ! — répondit le jeune homme. — Je ne vous trompe pas ! Le comte existe !... Je vous l'affirme ! Je vous le jure !

— Il existe ! — répéta-t-elle, radieuse et en joignant les mains comme pour remercier le Ciel dans une muette prière.

Certain qu'il allait provoquer une nouvelle crise, mais intimement persuadé que la noble femme saurait supporter cet excès de joie, Georges continua, brusquant la fin de la mission qu'il s'était donnée :

— Votre mari existe, oui, madame... et... votre fille....

— Ma fille? — fit-elle, vivement.

— ... A été sauvée !

Cette fois, la commotion, trop violente, abattit ce corps frêle et délicat, déjà si fortement ébranlé.

Toujours soutenue par le chevalier, que cette défaillance ne pouvait surprendre, la duchesse se renversa lentement en arrière et resta immobile, les yeux mi-clos.

Juste à ce moment la porte de communication livra passage au comte d'Ablincourt tenant Marie enlacée. Ils s'approchèrent doucement, suivis de Folavril et de Malvenu qui, de temps à autre, renfonçaient leurs larmes à grands coups de poings.

Georges céda la place.

— Inès ! ma chère adorée; — s'écria le comte, en tombant à genoux devant la duchesse.

— Ma mère ! — murmura la jeune fille, s'agenouillant également.

— Grand Dieu ! — s'écria tout à coup M. d'Ablincourt, en se relevant à demi. — Mais elle se meurt !

— Non, monsieur le comte ! — hoqueta Folavril. — Non ! ce ne sont pas ces émotions-là qui tuent !... Au contraire, elles font vivre !

— Et tenez, — ajouta Malvenu, non moins ému que son compagnon; — elle rouvre les yeux !... Elle vous regarde !... Elle pleure !

En effet, revenant lentement à elle, la fille du Riche-Duc tournait ses regards voilés de larmes vers le pâle visage du malheureux comte.

— René ! — fit-elle faiblement.

— Inès !... Inès !... Je te retrouve enfin !

Alors, s'emparant des mains de sa bien-aimée, de la chère adorée de son cœur, il les porta vivement à ses lèvres.

A leurs côtés, la jeune fille pleurait, le visage enfoui dans ses mains.

— Lilias ! — exclama Mme d'Ablincourt qui s'enivrait de bonheur.

Et voulant contempler sans aucun retard les traits de l'enfant chérie, de ses deux mains, elle saisit la tête de la jeune fille pour la relever len-

tement ; mais elle n'acheva pas ce mouvement plein de caresse et gémit avec un amer reproche :

— Marie?... ma fille?

Et son regard interrogateur se fixa sur chacune des personnes présentes, semblant demander le mot de cette énigme.

Folavril et Malvenu, refoulant en eux-mêmes le désespoir qui les étreignait, s'avancèrent d'un pas et prononcèrent solennellement en étendant la main :

— Nous le jurons !

Georges d'Artagnan se sentit tressaillir au son de ces deux voix réunies.

— Jour de Dieu ! — pensa-t-il à part lui ; — ma mémoire se perd-elle?... Il y a longtemps, bien longtemps que je me suis rencontré pour la première fois avec ces deux gentilshommes... mais où?... Au fait, je le leur demanderai...

Comme si le voile recouvrant le passé se fût tout à coup déchiré pour elle, Mme d'Ablincourt poussa un cri de joie et de bonheur !... Le cri de la mère retrouvant l'enfant adorée qu'elle croyait à jamais perdue, et, saisissant la jeune fille dans ses bras, elle la couvrit de caresses, de baisers en lui redonnant les doux noms qu'elle lui prodiguait jadis quand elle la tenait pressée sur son cœur.

— Lilias !... ma mignonne chérie !... mon ange !... mon trésor !... c'est toi !... c'est bien toi ! — disait-elle étouffée par le flux des larmes qui lui montaient à la gorge. — Et tu vivais près de moi sans que je puisse discerner la vérité !... Ma fille était là, à mes côtés, et je l'ignorais !... Je t'appelais Marie et je ne voyais en toi qu'une étrangère !... Mais je t'aimais !... Oh ! oui ! je t'aimais bien ! puisque ta présence m'était devenue nécessaire, puisque je ne pouvais plus vivre sans toi !... Ah ! — ajouta-t-elle, en se tournant vers Folavril et Malvenu. — Ah ! soyez bénis, vous qui me la rendez !

Et, tendant à son mari la main qu'elle avait de libre :

— Réunis ! — exclama-t-elle. — Nous sommes réunis ! Ah ! cette fois on ne vous arrachera plus de mes bras.

— Inès ! — ne pouvait que murmurer le comte, — Lilias ! que je vous aime !

Enlacés, étreints, leurs cœurs n'en formant pour ainsi dire qu'un seul, ils se tinrent longtemps embrassés.

Ce premier moment d'effusion calmé, Mme d'Ablincourt, attirant encore ces chers êtres aimés près d'elle, les interrogea ou plutôt voulut les interroger, car ses questions, s'adressant tantôt au comte, tantôt à sa fille, n'attendaient même pas de réponses.

— René ! — disait-elle, — par quel miracle avez-vous pu échapper à la mort?... Et toi, mon enfant bien-aimée, qui t'a placée dans les mains de tes généreux protecteurs?... Que vous avez dû souffrir, mon

René?... Vous étiez si pâle, dans cette nuit terrible !... Pensais-tu quelquefois à ta mère et désirais-tu la connaître, ma fille chérie?

Dans sa joie, elle ne voyait que les siens et, oubliant la présence des étrangers, se livrait sans contrainte; car, avant même que l'un ou l'autre des deux interrogés pût placer une réponse, elle fermait leur bouche d'un baiser, radieuse de ce bonheur inespéré que Dieu lui envoyait dans sa miséricorde infinie.

Georges d'Artagnan, que l'inquiétude gagnait visiblement et qui s'impatientait de voir cette scène se prolonger, intervint tout à coup.

— Ne vous semble-t-il pas, — demanda-t-il, — qu'il serait imprudent de rester ici plus longtemps?

— Non ! — répliqua Inès, avec un peu d'humeur, car si la joie est expansive, elle n'aime pas à être contrariée; — nous sommes tout à fait en sûreté dans ce salon autour duquel M. de Thorigny fait bonne garde; d'ailleurs, je ne peux m'éloigner, ayant donné rendez-vous-ici à l'un de vos plus fidèles amis, René.

— Un ami? — demanda le comte pris de doute.

— Oui, le baron René de Souvré...

— Souvré ! — rugit le gentilhomme proscrit avec une telle expression de colère dans la voix que la pauvre femme et la jeune fille le regardèrent terrifiées. — Souvré ! — répéta-t-il en ricanant; — ah ! il se dit mon ami?... Mais c'est mon assassin, Inès !... L'auteur de tous nos maux !

— Lui ! exclama-t-elle, épouvantée.

Puis, vivement, comme si elle avait hâte de connaître ce terrible secret qu'on venait de lui laisser entrevoir :

— Parlez, René, car je ne comprends plus : le baron de Souvré m'affirmait, ici même, il y a quelques instants, que nul plus que lui ne vous était dévoué.

— L'infâme ! — répliqua le comte, — c'est lui, lui, entendez-vous, Inès? C'est lui qui m'a frappé de son poignard !

— Ah ! — gronda l'Espagnole.

Et ses mains crispées s'agitèrent dans le vide comme pour saisir le misérable à la gorge, et l'étrangler.

Ah ! certes, elle l'eût fait, s'il se fût trouvé là, devant elle. Elle ne l'eût lâché, que terrassé, râlant, expirant.

— Lui ! Lui ! Lui ! — répéta-t-elle par trois fois, tandis que sa voix habituellement si harmonieuse, devenait sifflante, méconnaissable.

— Mais l'heure de la vengeance a sonné, — reprit le comte. — Je le tuerai ! cette nuit même ! J'en ai fait le serment !

— Non ! — fit vivement Inès.

Tous la regardèrent.

— Non ! — redit-elle avec force, — je ne veux pas que vous exposiez vos jours.

— Inès !

— Je ne le veux pas !

Et sur un autre ton :

— Vous voulez vous battre avec cet homme?

— Oui ! car je n'assassine pas, moi !

— Eh bien ! Je vous le défends,

Le comte allait répliquer. Elle ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous le défends ! — répéta-t-elle, plus énergiquement encore.— On ne se bat pas avec un tel misérable !

— Vous me conseillez donc de renoncer à ma vengeance? — demanda M. d'Ablincourt.

— Moi, vous conseiller cela ! — s'écria Inès les yeux brillants de haine. — Ah ! regardez-moi donc !... Serais-je une Sandoval?... Ne voyez-vous pas que je suis avide plus que vous du sang de cet homme ?.. Ne voyez-vous pas que je désire sa mort et que je la désire tout aussi ardemment que vous?... Me venger ! — poursuivit-elle, — oh ! oui ! J'y avais songé déjà et je reportais sur d'autres le crime horrible dont s'est souillé ce monstre !... J'accusais le marquis de Louvois ! votre premier ennemi... J'accusais le roi ! Et j'allais, sur des apparences trompeuses, servir d'instrument à une stupide conspiration ourdie par celui-là même qui fut votre meurtrier ! Ah ! Dieu soit loué ! Je frapperai le coupable avec ses propres armes ! car il mourra ! Il mourra !

La tête haute, le regard enflammé, les traits convulsés, la respiration haletante, elle était effrayante et superbe à la fois !

— Inès !... Inès !... — s'écria M. d'Ablincourt.

— Vous me croyez folle? — répondit-elle. — Allons donc !... Est-ce que la folie ferait naître l'idée qui m'est venue.

Et sur un mouvement du comte.

— Ne m'interrogez pas !... Et laissez-moi agir !

— Que voulez-vous donc faire? — demanda Georges parlant presque malgré lui.

— Ce que je veux faire? — s'écria-t-elle. — Ecoutez ! Je veux une mort ignominieuse !... Je veux livrer l'assassin au bourreau !

Tous frissonnèrent.

— Eh bien ! Ne m'approuvez-vous pas?

— Inès. — murmura le comte, — je crains que vous ne vous illusionniez !... Le baron de Souvré est puissant.

Elle se redressa forte, orgueilleuse, hautaine.

— S'il est puissant par l'intrigue, — déclara-t-elle, — je le suis, moi, par la fortune, la beauté, la considération; et comme le malheur supporté triple ma force, je le vaincrai !

— Mieux vaudrait en finir nous-mêmes avec lui, — observa Georges, en étreignant la garde de son épée.

— Que non pas, messieurs, il est à moi ! J'en finirai sans le secours de personne !... Et cela, ici même, cette nuit, avant une heure !

— Si vous vouliez nous laisser faire, le marquis de Bellevenue et moi, — hasarda timidement Folavril, — ce ne serait pas long !

— Oh ! non ! — appuya Malvenu sur le même ton. — Mon noble ami et moi, nous n'en ferions qu'une toute petite bouchée.

— Non ! non ! — répondit Inès. — Ce que j'ai résolu s'accomplira !... Je le veux !... Je vous en prie?

Et enlaçant le comte et Marie, elle ajouta :

— Venez !... Et ayez confiance en moi ! Nous serons bien vengés !

Georges, les précédant, ouvrit la porte. Tous les quatre gagnèrent l'antichambre et, de là, l'immense galerie dans laquelle ils disparurent bientôt.

Seuls, Folavril et Malvenu, en proie à leur douleur qu'ils ne pouvaient maintenant plus dissimuler, restèrent dans le salon et tombèrent assis l'un en face de l'autre.

XXVII

DEUX GRANDES DOULEURS

Au loin, par intervalles, rompant le lourd silence qui régnait maintenant dans cette pièce, le bruit affaibli des violons se faisait entendre et arrivait aux oreilles des deux ex-aventuriers, comme autant de plaintes, de gémissements.

Ils souffraient, les malheureux et dans le deuil de leur cœur, ils eussent voulu dépouiller leur opulence actuelle, cette opulence pleine de tristesse, intérieurement tendue de noir, pour reprendre leur ancienne gaîté.

Parler?... Ils ne le pouvaient pas. Pleurer?... Ils faisaient de violents efforts pour se cacher mutuellement cette faiblesse, et pourtant, malgré la volonté mise en jeu, les larmes rebelles trouvaient le chemin de leurs paupières, glissaient silencieusement le long de leurs joues et venaient se perdre dans leurs rudes moustaches.

Le coup qui les frappait était d'autant plus terrible, qu'il était pour ainsi dire imprévu. Ils ne s'y étaient nullement préparés. Jamais la pensée ne leur était sérieusement venue qu'un jour ils devraient se séparer de leur petite Marie.

Et voilà que, brusquement, ce grand bonheur, auquel ils s'étaient habitués, cette vie calme, paisible, faite, en grande partie, de l'affection

d'une jeune fille, voilà que tout cela s'écroulait ne laissant autour d'eux qu'un immense vide dont ils s'effrayaient, se désespéraient.

Marie n'allait plus être à eux ! Il ne pourraient plus l'embrasser !... Ils ne pourraient plus souscrire à ses mille caprices auxquels ils se prêtaient avec tant de joie, ils ne pourraient plus veiller sur elle, ils ne pourraient plus l'aimer ! Elle ne serait plus leur fille, leur enfant, enfin !

La réalité leur apparaissait dans le comte d'Ablincourt et dans la comtesse, sa femme, qu'ils n'avaient connue que sous le nom de duchesse de Sandoval.

Leur existence était à jamais brisée.

Oui ! Et cela, ils le devinaient, le comprenaient.

Ils ne doutaient pas de l'affection de l'enfant. Elle les aimerait toujours; mais cet amour ne serait plus exclusif.

Jadis, ils s'en souvenaient, ils avaient eu à lutter, à combattre contre la jalousie qui menaçait de s'emparer d'eux. Ce ne fut que grâce à leur solide et ancienne amitié qu'ils en triomphèrent.

Ils se firent mutuellement des concessions et, l'habitude aidant, cette double paternité finit par leur paraître supportable et ils l'acceptèrent franchement, sans arrière-pensée.

Mais à présent il ne pouvait plus en être ainsi : Marie avait un père, un vrai ! et une mère !

Qu'étaient-ils, eux?... Des étrangers !... des amis peut-être... auxquels l'enfant sourirait toujours et tendrait machinalement le front pour qu'ils y déposent furtivement un baiser.

Ce n'est pas là ce qu'ils avaient rêvé, ce qu'ils avaient espéré.

L'effondrement de leur bonheur leur parut si complet qu'il ne leur vint même pas l'idée de tenter le plus léger effort pour le ressaisir partiellement.

Qu'allaient-ils faire?

La douleur qui les assiégeait ne leur laissait pas la faculté de raisonner.

Cette prostration dura quelques minutes au bout desquelles Folavril releva le premier la tête.

— Malvenu, — dit-il résolument, — foi de Dieu ! j'ai... une proposition à te faire.

Celui-ci le regarda.

— Moi aussi, Folavril ! — répondit-il.

— Parle, petit !

— Non !... Toi, d'abord, mon grand ami.

— Soit !... Quand je dis une proposition.. Ce n'est pas le vrai mot.

— Je ne te comprends pas.

— Attends ! je vais m'expliquer.

Se levant, Folavril s'approcha lentement de son compagnon et se

pencha vers son oreille, pour murmurer d'une voix contenue qui était encore terriblement sonore.

— C'est un service que j'ai à te demander.

— Comme moi ! — répliqua Malvenu.

— Voyons, ce que tu exiges de mon amitié, petit.

— Après toi, mon digne ami.

— Je n'en ferai rien !

— Ni moi non plus !

— Par la messe ! nous n'en finirons jamais, alors !

De leur ancienne profession libérale, ils avaient conservé la louable habitude d'être toujours bien armés.

D'un geste résolu, simultanément, ils plongèrent leur main droite sous les basques de leur pourpoint, en retirèrent chacun un pistolet, se le tendirent mutuellement, en baissant les yeux pour ne pas se voir, et prononcèrent ensemble :

— Le service que j'attends de toi, ami, est de me faire sauter la tête !

Comme ni l'un ni l'autre ne s'attendait à la demande de son compagnon, n'ayant pas prévu son geste ils firent un bond en arrière.

— Hein? — exclama Folavril stupéfait.

— Hein? — fit de même Malvenu.

Tous deux se regardaient maintenant, et la vue de la crosse meurtrière que la main amie présentait par le canon leur donnait un attendrissement.

— Tu veux mourir? — reprit le premier.

— Tu veux te faire suicider? — interrogea le second.

— Moi, cela me regarde ! — répliqua Folavril en se fâchant. — Ma vie m'appartient, que diable !

— Il me semble que la mienne est bien ma propriété ! — fit le petit homme de sa plus douce voix en relevant fièrement la tête.

— Oui !... mais enfin... pourquoi veux-tu décéder?

— Parce que... parce que... Et toi-même?

— Oh ! moi, — répondit le géant, — c'est pour une raison toute... personnelle.

Malvenu lui prit doucement la main.

— Je t'ai compris, va !

— Moi aussi petit !

Et tous deux murmurèrent d'un accent navré :

— Marie !... petite Marie !

— Tu le vois bien, tu penses comme moi ! mon pauvre grand ami, — dit Malvenu après un silence.

— Eh bien ! oui, — clama la voix vibrante de son inséparable. — Je ne le cache pas !... Vivre maintenant est chose impossible !... ou que Dieu soit pour moi sans miséricorde !... Ce serait une torture de tous les instants, de toutes les minutes, de toutes les secondes !

— Oui ! C'est bien ce que je me dis !

Folavril continua :

— Et, en y réfléchissant... eh bien !... eh bien ! ça me ferait plaisir d'aller visiter le monde des taupes en compagnie de mon vieux Malvenu.

— Rien ne me serait plus agréable, — approuva ce dernier, — que de faire ce petit voyage d'agrément en la société de mon brave Folavril.

— Vrai, petit?

— Vrai, mon digne ami !

— Eh bien ! c'est dit ! Saints Apôtres ! c'est archi-dit !... Nous allons mourir !... Nous allons mourir ensemble... la main dans la main... liés après notre mort comme nous l'avons été pendant notre existence !... Nous ne formerons qu'un seul corps... qu'une seule âme... qu'un seul être !... Ah seulement, — ajouta l'ex-grand soudard après réflexion, — il me répugnerait d'ensanglanter cette demeure hospitalière et les violons sont de trop pour la contredanse projetée.

— Sortons d'ici alors?

— Soit ! mais... où nous embarquerons-nous?

Malvenu réfléchit un instant et répondit :

— Au pont-Marie... C'est là qu'elle nous est apparue pour la première fois, c'est là que nous prononcerons son nom dans un dernier soupir.

— C'est dit !... Partons !

Malvenu ne bougea pas et parut embarrassé.

— Eh bien?... l'interrogea son ami.

— Partir ! — dit le petit homme, — partir comme cela... sans la revoir?... sans revoir le comte... Mme la comtesse-duchesse?

— A quoi bon? — demanda l'autre, — souffrir encore? Arriver peut-être à haïr ceux que nous aimons?... Non ! non ! disparaissons sans rien dire, en gens qui souffrent !... En martyrs ! Ne troublons pas la joie des autres !... Viens !

— Allons ! — dit désespérément Malvenu.

Ils se dirigèrent vers la porte opposée à la galerie.

Soudain, le petit homme qui marchait le premier étouffa un cri et resta cloué sur place.

— Qu'as-tu? — demanda Folavril s'arrêtant à son tour.

— Regarde ! oh ! regarde !

Le géant suivit des yeux la direction qu'on lui indiquait et ne put s'empêcher de s'écrier :

— La Vénus noire ! ou qu'on me rompe les os !

Dans l'entre-bâillement de la porte, la tête de Carita, une tête brune de volume respectable, apparaissait scrutant le salon du regard.

Carita n'était plus la jeune et jolie fille de couleur que nous avons vue autrefois. Les années écoulées n'avaient pas, comme pour Inès, passé sur elle sans presque laisser leurs traces, bien au contraire elles s'étaient chargées de lui apporter un embonpoint remarquable.

Il eût été difficile de la confondre avec une jeunesse : pourtant, rien ne décelait en elle la vieillesse anticipée qui atteint habituellement les enfants des hautes latitudes; notre climat tempéré avait amoindri pour elle les effets du temps.

— C'est une vision ! — murmura Malvenu tremblant et joignant les mains.

Carita s'avança en se dandinant à la façon d'un plantigrade comme toutes les personnes dont l'obésité gêne les mouvements.

— Sang de moi ! marmotta Folavril, pour une vision elle est un peu forte !

— Pardon, mes gentilshommes, — fit-elle en montrant des dents d'une blancheur d'ivoire, — n'auriez-vous pas vu céans Mme la duchesse de Sandoval?

— Elle parle ! — susurra Malvenu en extase, — et quel adorable langage !

Folavril répondit :

— Mme la duchesse était en effet ici, il y a quelques instants, mais elle a dû retourner dans les salons.

— Je ne l'y ai pas vue, — pensa tout haut Carita. — Je vais chercher encore. Merci mes gentilshommes.

Et sans en dire davantage, elle regagna lentement la porte et disparut bientôt aux yeux ébahis du malheureux Malvenu, qui dut, tant son éblouissement était complet s'appuyer au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber.

— Voyons, fit Folavril, en allant à lui, du courage !

— Je l'ai revue !... là !... là !... — marmottait le petit homme.

Et ses yeux ne quittaient pas la place qu'avait occupée la noire beauté.

— C'est une consolation que les saints du Paradis ont jugé à propos de t'envoyer, — crut devoir dire, sans en avoir l'air bien convaincu, le grand jureur presque pénitent.

— Oui !... oui !... tu as raison !... mon digne, mon noble ami... Je mourrai avec le nom de Marie sur les lèvres et l'image de ma bien-aimée dans le cœur... As-tu remarqué quelles formes voluptueuses !... Ah ! c'est égal !... — sanglota-t-il en tombant dans les bras de son compagnon, — c'est trop souffrir !

Celui-ci le soutint et lui murmura à l'oreille :

— Bientôt, ami, tout sera fini.

Malvenu, se redressant tout d'un coup, demanda :

— Mourir est bien le seul remède aux tourments que j'endure, n'est-ce pas?

— Je n'en vois pas d'autres ! — répliqua l'ex-spadassin avec une entière bonne foi.

— Alors, — reprit le pauvre désespéré, — partons? Partons vite ! N'attendons pas plus longtemps, car je serais capable de devenir fou !

— Viens donc, petit !

Et tournant lentement les yeux vers la galerie :

— Adieu... Marie ! dit-il.

— Adieu... notre fille ! fit également Malvenu.

Puis, plus bas et presque à lui-même

— Adieu, mon beau rêve.

Lentement, la tête baissée, le regard vague, la démarche incertaine, ils quittèrent le salon par la porte qui, l'instant d'avant, avait livré passage à Carita.

A peine venaient-ils de faire quelques pas qu'ils se heurtèrent au président de Thorigny, qui revenait joyeux, la mine rayonnante.

— Vous partez, messieurs? — leur demanda-t-il.

Ils prirent un air souriant :

— Non ! non ! — déclara Folavril. — Nous allons faire un grand tour...

— Oh !... oui... Très grand ! — ajouta Malvenu.

— Allez, messieurs !... Allez !... Et au revoir ! — fit le président, trop préoccupé par l'importante mission qu'il avait à remplir pour remarquer et donner un sens quelconque à la bizarre réponse de ses interlocuteurs.

Ceux-ci s'inclinèrent et passèrent.

M. de Thorigny entra dans la pièce que venaient de quitter les deux ex-soudards.

Tout d'abord, il chercha des yeux la duchesse, ne la voyant pas, il murmura :

— Qu'est-ce que cela?... Mme de Sandoval devait nous attendre ici !... Se serait-elle ravisée?

Ce disant, il tira de sa poche une délicieuse petite boîte en or admirablement ciselé, l'ouvrit, y prit délicatement une dragée, qu'ils s'introduisit dans la bouche et, tombant assis sur un large canapé, se prit à réfléchir, tout en s'éventant avec son mouchoir magnifiquement brodé.

La fête battait son plein.

Deux gentilshommes circulaient lentement de front à travers la foule qui encombrait les salons.

L'un de ces gentilshommes fixait l'attention admirative des femmes. Il était connu : c'était le chevalier Georges d'Artagnan.

L'autre, par contre, était l'objet de la curiosité générale. Nul parmi les hôtes de M. de Thorigny n'était à même de mettre un nom sur son fier visage auquel des soucis ou des chagrins avaient mis de légères rides.

On chuchotait en se le montrant discrètement du doigt.

Tout, dans ce personnage, était fait pour attirer l'attention : grand, bien pris, la démarche fière, il portait la tête haute. Les flots de lumière faisaient ressortir la blancheur d'albâtre de sa figure, qu'encadrait

une chevelure noire à laquelle se mêlaient quelques fils d'argent, les yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, lançaient parfois des éclairs : la bouche avait des contractions qui donnaient à l'ensemble de cette physionomie une expression diabolique.

On s'écartait sur son passage.

Les dames disaient tout bas :

— C'est un spectre !

De fait, il en avait tout l'air.

Il semblait regarder sans voir. Ses mouvements étaient automatiques ; mais rien de disgracieux : du surnaturel plutôt, une allure d'outre-tombe.

Fendant la foule, Georges et son mystérieux ami se trouvèrent bientôt devant un groupe de jeunes seigneurs au milieu desquels pérorait le baron Raoul de Souvré.

Ils s'arrêtèrent.

Georges, se penchant à l'oreille du gentilhomme pâle, lui dit :

— Regardez !

Et de ses yeux il lui indiqua le petit cousin de Mme de Louvois.

A ce moment de Souvré, levant la tête, aperçut ce visage sombre dont les regards étaient fixés sur lui.

Il tressaillit involontairement.

— Quel est ce gentilhomme? demanda-t-il.

Tous se retournèrent.

— Là !... là !... — disait le baron, blême de terreur, en désignant l'inconnu qui, au bras de Georges, s'était remis en marche.

Personne ne put le renseigner.

— C'est étrange ! — murmura t-il, — comme il me regardait !

Puis, passant à un autre ordre d'idées.

— Et celui qui l'accompagne, — dit-il, — ce chevalier maudit... oh ! celui-là, je le connais et j'ai une dette de sang à lui faire payer.

—Hum ! ce chevalier Georges est, dit-on, une bien rude lame ! — lui glissa à l'oreille le vicomte de Rigny.

— Soyez prudent ! — conseilla de son côté Pontalès.

Faisant un effort pour chasser de son esprit cette désagréable vision et ces pronostics funestes, le baron se remit à causer avec les jeunes gens qui semblaient l'écouter attentivement.

Soudain, une porte s'ouvrit non loin du groupe et un valet annonça :

— Monsieur le comte de la Fère !... Monsieur le chevalier d'Herblay !

— Le chevalier d'Herblay ! — demanda à ceux qui étaient auprès de lui le vicomte de Rigny, — n'est-ce point un ancien mousquetaire gris qui fit partie de cette brillante trinité connue sous les noms d'Athos, Porthos et Aramis?

— Aramis ! oui, vraiment ! — répondit M. de Pontalès, — c'est lui-même avec son ami Athos.

— Il ne manque que le troisième.

— Porthos? Oh ! celui-là est mort !

Georges et le gentilhomme au teint pâle s'étaient portés au-devant des nouveaux venus.

— Ami, voici le fils de d'Artagnan ! — dit au chevalier d'Herblay le comte de la Fère en lui présentant Georges.

Celui qui s'était illustré sous le nom d'Aramis regarda le jeune homme avec attendrissement.

— Oui ! — dit-il, — je reconnais ses traits !

Et tendant sa main blanche et fine au fils de son compagnon d'armes défunt.

— Sois brave comme ton père, mon enfant ! — prononça-t-il d'une voix que l'émotion faisait légèrement trembler.

— Il l'est ! — affirma simplement le comte de la Fère.

— Bien !... bien ! — fit le chevalier.

Puis, regardant l'ami de Georges qui s'était discrètement tenu à l'écart.

— Vous ! — murmura-t-il tout bas en réprimant un mouvement d'effroi. — Vous, comte !... Imprudent !... Vous vous perdez !

— Que m'importe à présent ! — déclara le gentilhomme au visage blême. — Je peux mourir ! je les ai revues.

— Qui? la comtesse?

— Oui ! ma bien-aimée Inès, ma femme, et mon enfant, ma Lilias !

— Et vous parlez de mourir? — dit finement le chevalier. — Fou que vous êtes !... Vous avez, convenez-en, une singulière logique.

Le comte allait répliquer.

— Venez ! venez ! — commanda vivement M. d'Herblay en lui prenant le bras.

Et tous les quatre, sans affectation, reprirent leur marche et se perdirent dans la foule.

Raoul de Souvré ne les vit pas s'éloigner, il disait justement à ses auditeurs :

— Oui, messieurs, la belle, la divine duchesse de Sandoval serait très aise de vous faire connaître son sentiment à propos de certaine question que vous connaissez et qui nous intéresse tous.

— La duchesse nous recevra donc? — l'interrogea quelqu'un.

— Oui, pardieu ! et cette nuit même... dans quelques minutes.

— Eh quoi ! Ici?... chez le président !

— M. de Thorigny assistera à la réception, — expliqua de Souvré.

— Est-ce que le président approuve les convictions de la belle duchesse.

— Non seulement il les approuve, mais, ainsi que moi, il les partage !

Un murmure favorable aux projets du baron circula dans le groupe des jeunes seigneurs.

— Et où verrons-nous Mme la duchesse? demanda le vicomte de

Rigny, qui, suivi de Pontalès, s'était avancé vers le recruteur des Mécontents.

— Dans un salon réservé, — répondit le baron, — où nulle oreille indiscrète ne pourra ouïr les paroles qui y seront prononcées.

— Nous sommes prêts ! — firent ensemble la plupart des assissants, tous jeunes écervelés qui faisaient de l'amour leur principal passe-temps, et qui, en entrant dans cette conspiration, ne pensaient qu'au moyen de capturer le cœur de la belle et riche duchesse Inès.

— Suivez-moi donc, messieurs ! — reprit de Souvré; — mais, — ajouta-t-il, — séparément, lentement surtout, de façon à ne point attirer l'attention.

Il sortit du groupe et, légèrement, souriant, papillonnant suivant la mode du jour, il atteignit une porte ouvrant sur un couloir.

Là, les jeunes seigneurs le rejoignirent. Il les conduisit dans la pièce précédant le salon et, après leur avoir recommandé d'attendre et de se tenir prêts à paraître à l'appel de la duchesse, il poussa la porte et se trouva devant M. de Thorigny, qui réfléchissait toujours et commençait à trouver le temps long.

Dans la galerie où, pour la seconde fois, s'étaient réfugiés le comte et Georges, suivis de la duchesse et de Marie, — nos lecteurs se souviennent que Folavril et Malvenu ne les avaient pas accompagnés, — dans la galerie, la scène d'attendrissement se continuait entre ces trois êtres qui se trouvaient si miraculeusement réunis.

Georges n'avait pas le courage d'arrêter ces doux épanchements. Il intervint cependant, et cela bien malgré lui.

— Monsieur le comte, — dit-il à un moment, — je crois que vous ferez bien de vous montrer dans les salons.

M. d'Ablincourt eut un haut le corps à cette proposition inattendue.

— Y pensez-vous? exclama-t-il, mais je suis proscrit, condamné !... C'est-à-dire à la merci du premier venu !

— Oui, — répondit Georges, — cependant depuis seize ans que vous avez quitté la France et depuis aussi que les souffrances et les tortures que vous avez endurées ont fait de vous un autre homme, je défie qui que ce soit de mettre un nom sur votre visage.

— Mais est-il nécessaire...

— Qu'on vous voie?... Non ! Par contre, il est nécessaire que vous voyez, vous.

Le comte l'interrogea du regard.

— Ne vous ai-je pas promis de vous montrer votre assassin? — reprit Georges.

— Ah ! — gronda le proscrit, en crispant les poings. — Vous avez raison, chevalier !

— René ! — murmura sa femme, — soyez prudent !

— Ne craignez rien, Inès !

Et à Marie qui, les mains jointes, semblait lui dire : « Reste près de nous, père », le comte dit aussi :

— Ne crains rien, ma fille, mon enfant !... D'ailleurs, je me mets sous la sauvegarde du chevalier d'Artagnan !

— Allez donc René ! — fit la comtesse d'une voix tremblante. — Mais songez à ce que vous m'avez promis !... Pas un mot ! pas un geste !...

— Je vous le jure, chère adorée.

— Merci !

Et lui tendant la main, l'Espagnole ajouta sourdement.

— Revenez promptement, car l'heure de la vengeance est proche !

Georges et le comte s'éloignèrent.

Nous avons vu l'effet que produisit ce dernier.

Mais, si chacun remarqua sa pâleur, personne ne vit le foudroyant éclair qui s'échappa de ses yeux quand Georges, lui montrant du regard le baron de Souvré, lui avait murmuré à l'oreille :

— Regardez !

Ah ! il lui fallut une grande force de volonté pour ne pas s'élancer sur le misérable. Seul, il se fût précipité à la gorge de son assassin, l'eût souffleté et provoqué devant tous, au risque de se perdre.

Heureusement Georges veillait et quand il se fut convaincu que les traits du baron s'étaient bien gravés dans la mémoire du comte, il entraîna celui-ci.

Ce fut alors qu'entrèrent Athos et Aramis.

Aramis, ou plutôt le chevalier d'Herblay, — car depuis longtemps, ainsi que le comte de la Fère, il avait quitté ce glorieux pseudonyme, — le chevalier d'Herblay donc, qui habitait l'Espagne en qualité d'attaché à l'ambassade de France, était arrivé le jour même de Madrid, chargé d'une mission extraordinaire auprès du cabinet de Versailles.

Sa première visite ayant été pour le comte de la Fère, son seul, son véritable ami, il en était résulté que celui-ci lui avait tout naturellement parlé de Georges.

— Eh, quoi ! — s'était écrié le chevalier. — Le fils de d'Artagnan? Vous en êtes ecrtain?

— Absolument.

— Et vous l'avez recueilli, adopté?

— Ne m'approuvez-vous pas?

— Oh ! mon ami !

— Vous eussiez fait comme moi, n'est-ce pas?

— Pouvez-vous le demander? — s'écria l'ex-mousquetaire devenu diplomate.

Puis le chevalier ayant manifesté le désir de connaître sans retard l'histoire de ce jeune homme qu'il aimait déjà sans l'avoir jamais vu, le comte de la Fère ne se fit pas prier et lui raconta tout ce qu'il savait sur Georges.

Quand il en arriva à Térésina et qu'il prononça ce nom, le chevalier d'Herblay, jusque-là méditatif, releva vivement la tête.

— Térésina ! — demanda-t-il.

— Oui, Térésina ! — répéta le comte en regardant son ami. — L'auriez-vous connue, Aramis?

Entre eux dans l'intimité du tête à tête, les deux héros se donnaient parfois encore leur nom de guerre et de jeunesse.

— Non !... Non !... Athos... et cependant, il me semble...

— Quoi donc?

— Il me semble, — reprit le chevalier, en portant la main à son front comme pour rappeler ses souvenirs, — que ce nom a déjà été prononcé devant moi !

— Ah ! ce nom a déjà été prononcé devant vous !

C'était d'une voix véritablement anxieuse que le comte avait dit ce mots, tant il s'intéressait à ce qui pouvait toucher de près son protégé.

— Oui !... oui !... Attendez... Je me souviens... c'était, — il y a longtemps de cela, — c'était à l'époque où le prince d'Orange cherchait l'alliance de toutes les puissances pour nous combattre, — en 1672 ou 73, je crois. — Oui !... c'est bien cela : J'avais franchi les Pyrénées, et, à franc étrier, je revenais à Paris, quand, au tourne bride d'Embrun, où je m'étais arrêté quelques instants, je vis tout le monde empressé autour d'une jeune femme évanouie. Lorsqu'elle revint à elle et que je questionnai ceux qui la soignaient, on m'apprit qu'elle disait se nommer Térésina et qu'on la croyait folle.

Bazin, qui m'accompagnait, comme toujours, du reste, et qui, plus curieux que moi, s'était approché, m'assura que dans les quelques phrases incohérentes que prononçait la malheureuse, un mot, un nom plutôt, revenait sans cesse sur ses lèvres,

— Et ce nom? — demanda vivement le comte.

— Georges !

— Ah ! c'était elle ! N'en doutez pas !... C'était Térésina ! c'était la mère de Georges d'Artagnan.

— Je partis, — continua le chevalier, — n'attachant pas plus d'importance à ce fait, et ce ne fut que tout à l'heure, en vous entendant parler de la démence de cette infortunée et prononcer son nom, que je me suis souvenu.

— N'en dites rien à Georges ! — murmura le comte avec tristesse; — c'est un garçon plein de cœur, et cela lui ferait trop de mal !

— Je vous comprends, ami ! Pauvre et cher enfant... Ah ! qu'il me tarde de le voir.

— Accompagnez-moi ce soir à l'hôtel Lambert de Thorigny, et je vous le présenterai.

— De grand cœur ! — avait répondu le chevalier.

Et, l'heure venue, tous les deux s'étaient fait conduire à la fête du président.

Après avoir reconnu le comte d'Ablincourt qu'il avait vu, jadis, à Madrid, et dont il connaissait en partie la triste histoire, le comte de la Fère et le chevalier d'Herblay, conduits plutôt par Georges que par le comte, quittèrent les salons et se dirigèrent vers la galerie où Inès et Lilias, — celle que nous connaissons sous le nom de Marie, — attendaient dans les bras l'une de l'autre.

XXVIII

VENGEANCE DE FEMME

— Ah ! Enfin ! Vous voilà ! — exclama M. de Thorigny, en voyant entrer le baron de Souvré. — Vrai, je commençais à désespérer de vous revoir !

— Et c'était un tort, mon cher président, — répondit ce dernier en se forçant à sourire. — Mais je n'aperçois pas Mme la duchesse ! ajouta-t-il, inquiet, en regardant autour de lui.

— A parler franc, je ne m'explique pas sa disparition, baron... cependant elle va revenir, n'en doutons pas !... c'est une coquetterie de grande dame qui veut être attendue... Vous a-t-elle vu quitter la fête?

— Je ne sais !... Je ne l'y ai pas aperçue.

— C'est extraordinaire ! — fit le président.

— L'heure est écoulée, cependant !

— Pas encore !... Calmez cette impatience !

— Ah ! c'est que vous ne savez pas.

— Quoi donc !

— Rien !... rien ! — répondit le baron en arpentant fiévreusement le salon.

— Est-ce qu'au désir que vous avez de servir Philippe d'Orléans se mêlerait un intérêt personnel se rattachant à la duchesse de Sandoval? — interrogea finement M. de Thorigny.

Raoul de Souvré s'arrêta brusquement.

— Peut-être ! — dit-il en regardant son interlocuteur comme pour voir jusqu'à quel point son secret était deviné.

— Hé ! hé !... j'ai compris !... La duchesse est encore bien belle !

— Oui !... bien belle ! — répéta de Souvré, heureux de n'avoir livré

que cela. — Vous êtes perspicace, mon cher président, et on ne peut rien vous cacher.

— Prenez garde, baron. L'amour, en matière politique, est un mauvais conseiller.

L'autre sourit dédaigneusement.

— Merci de l'avertissement, — dit-il.

Puis, marchant vers la cheminée et sur un autre ton :

— Mais cette pendule ne va pas?

— Pardonnez-moi !... Elle va !

Le baron s'approcha pour s'assurer de la véracité de ce dire.

— Oui, — murmura-t-il après avoir appuyé son oreille contre le cadran.

Et comme s'il eût voulu commander au temps, il ajouta rageusement en frappant du pied :

— Avancez donc, aiguilles maudites !

— Patience, baron ! patience ! — conseilla en souriant le président. — Peste ! quel fougueux amoureux vous faites ! Si la duchesse allait revenir sur sa parole?

Une voix vibrante dans laquelle un observateur eût remarqué un léger tremblement, se fit entendre soudain :

— La duchesse de Sandoval ne revient jamais sur une parole donnée !

Le baron et le président se retournèrent.

— Pardonnez-moi, madame la duchesse, — balbutia de Souvré en s'inclinant devant Inès, qui se tenait, hautaine et fière, sur le seuil de la porte.

— Soit ! — fit cette dernière. — Mais ne doutez jamais de moi, baron ! D'ailleurs vous aurez bientôt la preuve que je suis immuable dans mes résolutions.

— Point n'ai besoin de preuves pour être convaincu, madame.

— Nous avons pleine et entière confiance en vous ! — crut devoir ajouter ce bon mouton de Panurge qu'était M. de Thorigny. — Du moment ou vous nous avez dit : J'accepte...

— Attendez ! — coupa la duchesse d'une voix mordante.

M. de Thorigny interloqué, resta si plaisamment bouche bée qu'en tout autre moment, il eût fait éclater de rire les personnes présentes.

— J'accepte, en effet... — reprit Inès sur un ton plus calme.

Le brave président eut un soupir de satisfaction.

— Cependant la tâche que je m'impose est, sinon impossible, du moins très difficile.

— Oh ! duchesse !

— Permettez-moi de poursuivre. Je saurai, je le crois, trouver des paroles pour convaincre la noblesse. J'ai du crédit sur tous les gentilshommes, vous-même l'avez dit... je l'emploierai, je m'y engage !... mais...

— Encore un mais ! — fit anxieusement le baron.

— Oui ! car si, malgré tous mes efforts, j'allais ne pas réussir?

— Oh ! ne prévoyez pas un échec.

— C'est absolument impossible ! — surenchérit M. de Thorigny.

— Il faut tout prévoir, — déclara péremptoirement Inès, — et je prévois un obstacle.

— Lequel? — s'écrièrent ensemble les deux conspirateurs.

La duchesse tira de son corsage le parchemin que lui avait remis le recruteur des « Mécontents ».

— Cet acte ne porte encore aucune signature.

— Aucune, en effet ! — constata de Souvré.

— Or ! — poursuivit Inès, — les gentilshommes peuvent hésiter !...

— Non !

— Ne livrons rien au hasard !... Nous devons réussir n'est-ce pas?

— Oui.

— Pour ma part, j'y tiens essentiellement, — ajouta-t-elle, avec une expression étrange que ses interlocuteurs ne remarquèrent pas. Puis poursuivant.

— Soyons logiques. Qu'un seul des gentilshommes commence, et je réponds des autres... Maintenant, qui voudra donner l'élan?

— Moi ! — s'écria le baron.

— Vous signerez le premier alors? — dit-elle avec un éclair de joie dans les yeux.

Pour toute réponse, Raoul de Souvré, prenant l'acte que tenait toujours l'Espagnole, s'approcha vivement d'une table sur laquelle se trouvaient encre, papier et plumes.

— Je signe !

D'une main ferme, il apposa son nom au bas du parchemin.

— Bravo ! baron... bravo ! — modula Inès d'une voix singulière, tandis que ses doigts s'emparaient prestement du précieux document. — Ma tâche sera facile désormais !

Alors, comme si elle eût été douée de la double vue, elle courut à la porte, l'ouvrit toute grande et cria d'un accent vibrant que ne lui connaissaient ni le président ni le baron :

— Venez !... Entrez tous, messeigneurs !

Les gentilshommes réunis de l'autre côté de l'huis, ceux-là mêmes dont le recruteur des « Mécontents » voulait faire des conspirateurs, franchirent le seuil avec quelque hésitation.

— Que fait-elle donc? — murmura de Souvré abasourdi et avec un commencement d'inquiétude.

L'exaltation dans laquelle se trouva tout à coup celle qu'on connaissait sous le nom de duchesse de Sandoval produisit une telle impression sur tous ces jeunes gens, qu'ils se regardèrent indécis, n'osant pour ainsi dire parler.

D'ailleurs Inès ne leur laissa pas le temps de la réflexion.

— Approchez, messieurs ! approchez ! — dit-elle en arrondissant son bras d'un mouvement plein de charme pour indiquer qu'on eût à faire le cercle.

— Que se passe-t-il donc, duchesse? — interrogea M. de Rigny, retrouvant le premier la parole.

— Vous allez le savoir, vicomte, — répondit Inès. — Et vous aussi, messieurs !

Tous s'approchèrent instinctivement.

— M. le baron de Souvré vous ménageait une surprise.

— Une surprise? — répéta de Pontalès.

Au ton dont elle avait prononcé ces mots, pressentant un événement tragique, tous fixèrent leurs regards interrogateurs sur la duchesse, qui poursuivit :

— Oui, messieurs, une surprise ! Il s'agit d'une trahison à laquelle paraît-il, vous devez tous prendre part !

Raoul de Souvré fit un mouvement et voulut parler. Elle lui imposa silence d'un geste superbe et hautain, puis continua de cette voix sonore qu'elle avait prise pour introduire les gentilshommes :

— Votre participation à cet acte, que nous qualifierons de politique, si vous le voulez bien, ne vous entraînera pas trop loin : Elle vous conduira tout simplement...

— Ou donc?

— A l'échafaud ! vicomte de Rigny... à l'échafaud sur lequel montèrent Cinq-Mars, Montmorency et Rohan.

Un frisson parcourut l'assemblée.

— Madame !... oh ! madame, supplia de Souvré, devenu subitement d'une pâleur mortelle.

— Silence, monsieur le baron ! — l'interrompit durement Inès. — Je me fais votre interprète !... Toutefois je dois aussi éclairer ces jeunes seigneurs, avant de leur soumettre l'acte que vous m'avez confié !... Ecoutez encore, messieurs ! Ecoutez !

Et, au milieu du plus profond silence, elle lut :

— « Nous, gentilshommes, dévoués à Son Altesse Royale monseigneur le duc Philippe d'Orléans, jurons, sur notre salut éternel, de travailler à la chute de Louis XIV, et d'asseoir sur le trône de France le chef de la cause que nous embrassons et pour laquelle nous emploierons toujours et notre épée et notre fortune. »

Le silence s'accentua, s'il est permis de s'exprimer ainsi, il devint lugubre.

Ce fut la duchesse qui le rompit.

La noble femme semblait dominer de la tête tous ses auditeurs. Elle promena sur l'assemblée son regard calme et fier, puis prononça lentement :

— Eh bien, messieurs, qui de vous veut signer cet acte?

Personne ne dit mot.

— Vous ne répondez pas? — reprit-elle. — Lequel de vous osera apposer sa signature à côté de celle du baron de Souvré? Lequel de vous viendra, le premier, me prendre ce parchemin?

— Moi! — fit une voix éclatante.

Et joignant le geste à la parole, un gentilhomme qui venait d'entrer, — celui-là même dont le visage blême avait tant excité la curiosité dans les salons de danse, — s'empara de l'acte que tenait la duchesse.

Un cri de rage s'échappa des lèvres du baron.

Celui-là pouvait-il en douter, c'était un ennemi... L'ennemi.

Il s'avança prêt à toute les violences, mais, soudain, recula effrayé.

— Ah! — fit-il entre ses dents serrées. — Ce petit démon de d'Artagnan l'avait prédit... les morts reviennent puisque voici le comte d'Ablincourt.

Rasant le parquet, fatale comme le châtiment, Inès de Sandoval, s'approcha lentement du baron et, les yeux dans les yeux, avec un sourire de triomphe auquel se mêlait l'impression d'une haine implacable, elle gronda :

— Baron de Souvré! gentilhomme indigne, lâche et félon, enfin je me venge!

Le misérable releva audacieusement la tête.

— Trahison! — s'écria-t-il en mettant l'épée à la main.

Quelques jeunes seigneurs qui, de bonne foi, se croyaient trahis, l'imitèrent et se placèrent en face du comte.

Le président de Thorigny fut de ceux-là... Le pauvre bonhomme était bouleversé et perdait la tête.

— Sus au traître! — cria de Souvré. — Messieurs, sauvons Monseigneur d'Orléans!

— Sus à l'assassin! — répondit le comte, en se plaçant l'épée haute devant son meurtrier.

A ce dernier appel, la porte s'ouvrit encore et Georges d'Artagnan se précipita aux côtés du comte.

— Dix contre deux! — fit-il, mis en belle humeur comme toujours par la vue des épées. — N'importe! En garde, messieurs! et vienne Dieu avec le bon droit!

— Vous vous trompez, chevalier! — exclama tout à coup le vicomte de Rigny, après s'être rapidement concerté avec son ami de Pontalès. — Dix contre quatre!... Nous ne pouvons faire deux fois le même jeu dans la même nuit.

— Merci, messieurs!

Le combat s'engagea.

Inès, éperdue, tremblante, se repentait d'être la cause de ce duel.

De son côté, pressé par le comte, de Souvré ne se sentait pas de force à lui tenir tête.

L'épée de son adversaire le menaçait de plus en plus et, dans cet

instant critique, se remémorant le combat inégal que M. d'Ablincourt avait hardiment soutenu au Pont-Marie, il se vit perdu.

A ce moment, la porte opposée à celle de la galerie s'entr'ouvrit doucement et une voix parvint jusqu'à lui.

Cette voix disait :

— Rompez toujours, monsieur le baron, je suis là !

Il comprit et exécuta la manœuvre qu'on lui conseillait.

Il fit un bond en arrière ; le proscrit se fendit, mais son fer ne rencontra que le vide. Le baron venait de disparaître, entraîné par une main vigoureuse qui l'avait saisi et mis en sûreté de l'autre côté de la porte qui s'était brusquement refermée.

Le comte d'Ablincourt poussa un cri de rage et par trois fois, cria :

— Lâche ! lâche ! lâche !

La fuite de Raoul de Souvré mit fin à ce combat qui, d'ailleurs, n'avait pas duré assez longtemps pour qu'il y eût des victimes.

Tous renièrent hautement la conduite de celui qu'ils avaient considéré comme leur chef et remirent l'épée au fourreau.

L'un des gentilshommes, s'avançant alors vers le comte, lui dit, après l'avoir salué :

— Au nom de ces messieurs et au mien, je vous prie, monsieur, de vouloir bien recevoir nos excuses. Vous connaissiez mieux que nous celui que vous venez d'appeler lâche !

— Merci, messieurs, — répondit le comte que ce premier insuccès attristait. — Trompés par les apparences, vous vous faisiez les défenseurs d'une détestable cause. Je suis heureux que Madame ait pu vous désiller les yeux.

Tous s'inclinèrent, et le gentilhomme porte-parole reprit :

— Qui avons-nous l'honneur de saluer?

— Messieurs, — intervint Georges, — vous me connaissez, et je ne crois pas avoir démérité à vos yeux?...

... Je vous engage donc ma parole d'honneur que Monsieur, — et il désigna le comte, — est un brave et loyal gentilhomme dont vous voudrez tous, avant peu, rechercher l'amitié...

... Son nom?... Mon ami vous prie de vouloir bien patienter quelques jours encore. Il vous le dira et vous verrez alors que j'avais raison de me porter garant de son honorabilité.

— Il suffit, chevalier, — répliquèrent la plupart des assistants, — nous n'insistons plus.

— Mais, — intervint le président qui se sentait mal à l'aise de toute cette affaire et voulait faire acte de décision, — Monsieur est chez moi et j'ai le droit d'exiger...

Inès lui prit le bras et, s'efforçant de sourire :

— Mon cher président, — fit-elle, — vous êtes trop curieux ! Prenez garde ! cela pourrait vous nuire !

Ce disant, elle l'avait emmené à l'écart.

— Madame, — constata M. de Thorigny sur un ton où perçait une certaine aigreur, — vous nous avez joués !

— Je vous ai sauvés... vous, du moins, pauvre ami.

— Sauvé?... moi?... Comment cela, s'il vous plaît?

— Quoique vous ayez une raison majeure pour ne pas aimer le roi, je le reconnais, votre beau projet de le détrôner ne tenait pas debout, et si je n'y avais mis bon ordre, demain, cette nuit peut-être, vous alliez à la Bastille.

— C'est bien possible, — approuva M. de Thorigny, redevenant subitement plus calme. — Mais ce gentilhomme, madame, quel est-il?

— C'est moi qui l'ai prié d'intervenir.

— Vous, duchesse?

— Oui.

— Et à quel titre?

Inès, baissant encore la voix, répondit simplement :

— C'est mon mari.

Le président fit un bond.

Et comme il n'était pas dans le secret, il demanda :

— Ah bah ! moi qui vous croyais veuve... C'est donc le duc de Sandoval?

— Non ! c'est le comte René d'Ablincourt.

Pour le coup le président de Thorigny fit une telle pirouette qu'il manqua perdre son équilibre.

— Ah bah ! ah bah ! — répéta-t-il interloqué. — Le comte?... votre mari?... Vous seriez donc la comtesse d'A...

— Silence !... Je vous en prie !

— Je serai muet, comtesse... non duchesse !... non... au fait, je serai muet, madame, comptez sur ma discrétion.

— Merci ! dit Inès, en lui adressant un ineffable sourire auquel l'ex-amoureux de La Vallière ne fut pas indifférent.

Pendant ce temps, les jeunes gens, après avoir causé avec Georges, prenaient congé de lui.

Ils saluèrent une dernière fois la duchesse et le comte et retournèrent dans les salons, précédés de M. de Thorigny.

Quand ils furent seuls, le proscrit et sa noble épouse remercièrent chaleureusement Georges et tous les trois allèrent retrouver Marie qui, tremblante, les attendait dans la galerie.

Après quelques paroles échangées, ils s'apprêtèrent à quitter la fête, mais pas assez vite cependant. Un dernier conciliabule leur fit perdre près d'une demi-heure que leur implacable ennemi sut mettre à profit.

Ce conciliabule, tenu devant le jeune d'Artagnan, avait pour but de savoir quel parti on tirerait du parchemin portant la signature du baron.

Inès voulait aller, dès le lendemain même à Versailles, et le remettre à Mme de Maintenon.

René d'Ablincourt penchait plutôt pour le ministre.

L'avis de Georges prévalut.

Il consistait en ceci : Faire parvenir cet acte au roi lui-même et lui prouver par là que le comte d'Ablincourt n'avait jamais cessé d'être l'un de ses plus fidèles serviteurs.

Et, fort de son idée, le jeune homme ajoutait :

— Devant une telle preuve de dévouement à sa personne le roi ne pourra moins faire que d'accorder grâce pleine et entière.

Ce parti pris et bien arrêté, ils gagnèrent le vestibule.

Là, Carita, qui avait vainement cherché sa maîtresse, poussa une exclamation de joie en l'apercevant.

— Carita, — demanda sévèrement Inès, — pourquoi as-tu quitté l'hôtel?

— Pour vous apporter un message très pressé, maîtresse.

— Un message?

— Le voici !

— Qui t'a remis ceci? — continua M[me] d'Ablincourt, en prenant une lettre que lui tendait la noire soubrette.

— M. le marquis de Rios ! — répondit cette dernière, dont le regard venait de se porter sur le comte et semblait ne plus pouvoir le quitter.

— Le marquis de Rios !... à Paris?

— Oui, maîtresse !... Arrivé d'aujourd'hui seulement, avec M. le chevalier d'Herblay, ambassadeur de France.

— Lisez !... Lisez vite, Inès, — intervint le proscrit.

Carita se prit à frissonner au son de cette voix.

Quant à Inès, s'approchant d'une torchère, elle déplia le message et lut ces quelques mots :

« Madame la duchesse, j'aurai l'honneur de vous voir demain, en votre hôtel, pour vous apprendre une heureuse nouvelle concernant le comte René d'Ablincourt qui existe; j'en ai acquis la certitude. »

— Ah ! Dieu, oui ! Il existe ! — murmura-t-elle en repliant le message. — Et quelle ne sera pas la surprise du marquis en le retrouvant à mes côtés !

— Brave ami ! — dit à son tour le comte, — il n'a pas dû m'oublier, lui ! On ne peut avoir la mémoire courte avec un si grand cœur.

— Carita, — reprit l'Espagnole en arrachant la négresse à sa contemplation, — retourne promptement à l'hôtel, nous y arriverons quelques instants après toi, et prépare tout pour y recevoir dignement le comte René, ton maître.

— Ah ! — exclama la grosse soubrette noire dont toutes les chairs tressaillirent à cette révélation. — Je ne m'étais donc pas trompée ! Vous !... c'est vous, maître !

Et s'élançant aussi légèrement que possible vers le comte, elle se saisit de ses mains, les porta à ses lèvres et les couvrit de baisers.

— Allez ! allez, mon enfant ! — fit René ému de cet attachement,

mais désirant mettre un terme à ces démonstrations qui auraient pu attirer l'attention des valets circulant dans le vestibule.

Carita obéit et, le cœur plein de joie, sortit en murmurant :

— Le maître est revenu !... Les beaux jours vont renaître !

XXIX

TEL MAITRE, TEL VALET

Cinq minutes plus tard, deux couples quittaient furtivement l'hôtel Lambert de Thorigny et se dirigeaient vers la gondole de la duchesse de Sandoval.

Le premier de ces couples était composé de Georges d'Artagnan et de Marie, le second du comte et de la comtesse d'Ablincourt.

Cette dernière, étant donné l'obscurité profonde, ne remarqua rien d'insolite dans son embarcation et, sans donner un coup d'œil à ses deux rameurs, ordonna de pousser au large.

Ces deux hommes, pourtant, n'étaient pas de la maison d'Inès.

C'étaient, à n'en pas douter, deux écumeurs des bords de la Seine, gens sans aveu, capables de commettre les plus basses actions moyennant finances.

Ils avaient été placés là par Laurent, après que ce dernier eut refermé la porte qui mettait son digne maître à l'abri des coups d'épée du comte René d'Ablincourt.

Car c'était bien le valet qui avait sauvé le maître.

Dès lors, le baron de Souvré n'avait plus eu qu'une pensée : Fuir au plus vite.

— Merci, Laurent ! — avait-il dit. — Tu es arrivé fort à propos.

— Je le crois en effet, — répliqua le drôle. — Sans moi, votre seigneurie serait à cette heure en un piteux état ! Mais ne discourons pas, et sortons au plus vite de ce guêpier.

— En sortir? — balbutia le baron avec accablement. — A quoi bon?... pour y retomber aux premières lueurs du jour !

— Peut-être ! — sifflota Laurent.

— Que dis-tu?

— Je dis que je crois avoir une idée. Par exemple, pour la mener à bien, il faut me laisser carte blanche.

— Je te permets d'agir à ta guise.

— En ce cas M. le baron voudra bien aller m'attendre à cinquante pas d'ici en suivant le cours de l'eau.

— Soit ! J'y vais.

— Ah ! — reprit le rusé valet comme par réflexion, — avez-vous quelques écus?... Je ne puis rien sans cela.

Raoul de Souvré lui glissa dans la main une dizaine de pièces d'or en disant simplement :

— Tiens !

— Bravo ! — exclama Laurent, s'emparant vivement du précieux métal. — Rien ne résiste à cela !... Et maintenant de la prudence !... que l'on ne vous voie pas ! Dans quelques minutes, je serai près de vous et, avant une heure, vous serez en possession de ce parchemin sur lequel votre seigneurie a eu l'imprudence coupable d'étaler sa noble signature.

— Eh, quoi ! Tu sais?...

— Je n'ai pas perdu un seul de vos mouvements.

Puis changeant brusquement de ton, il ajouta :

— Croyez-moi, mon digne maître, ne perdons pas de temps !

— Va ! — fit de Souvré un peu interloqué de cette familiarité, mais jugeant prudent de ne pas se formaliser encore. — Va !... J'attendrai.

Et il quitta l'hôtel en rasant les murs, de façon à éviter les regards indiscrets.

Laurent en fit autant, mais prit une autre direction.

Il l'avait dit : Il avait une idée, idée monstrueuse et qu'il allait commencer à mettre à exécution.

Il remonta la rue jusqu'au quai, contournant ainsi l'hôtel, et courut droit à la Seine.

Dans le nombre des barques de toutes sortes, qui se balançaient sur les eaux calmes du fleuve, il n'eut pas de peine à reconnaître la gondole de la duchesse.

Les deux rameurs, assis, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière, avaient succombé à une sorte d'engourdissement et sommeillaient presque.

— Holà ! — fit Laurent en s'approchant.

Les rameurs levèrent la tête.

— Qui va là? — demanda l'un d'eux.

— Moi ! — répondit Laurent, — le premier valet de pied de M. le président de Thorigny. Je viens vous apporter un ordre de Mme la duchesse de Sandoval.

— Parlez, — fit dédaigneusement le second rameur, car les gondoliers se jugeaient bien supérieurs aux laquais.

— Amarrez solidement la gondole et regagnez l'hôtel de votre maîtresse, Mme la duchesse quittera la fête dans l'un des carrosses de M. le président.

— Alors, pourquoi ne retournerions-nous pas dans la gondole? — observa judicieusement le rameur de poupe.

— Parce que c'est l'ordre de Mme la duchesse, — répondit imperturbablement Laurent.

— C'est juste ! Nous n'avons qu'à nous incliner.

En un tour de main, tout fut en état et les gondoliers, sautant sur la terre ferme, s'éloignèrent, heureux de cet ordre qui leur permettait d'aller se reposer.

De ses yeux en croix, le valet du baron les suivit longtemps et, quand il se fut assuré qu'ils étaient déjà loin et qu'ils n'avaient nulle intention de revenir, il se frotta les mains, murmurant :

— Aux autres, à présent !... Ce serait bien le diable si je ne dénichais pas deux camarades disposés à m'être agréable.

Il longea la berge, scrutant du regard les anfractuosités, les coins de bornes, les troncs d'arbres, en un mot tous les obstacles susceptibles d'abriter cette lie de la population parisienne qui à cette époque, comme de nos jours, pullulait la nuit sur les quais et les promenades.

Il allait passer devant un amas de pièces de bois, quand deux hommes se dressèrent subitement devant lui.

— La bourse ! — fit l'un.

— Ou la vie ! — ajouta l'autre.

Bien véritablement, c'était la façon dont messieurs les escarpes abordaient alors leurs victimes. Depuis, cette phrase classique s'est perdue de mode, les écrivains en ayant abusé.

— Tiens ! Tiens ! — fit Laurent d'un ton gouailleur. — Il paraît, maître Argoulot, et toi aussi, Plainbert que vous en êtes arrivés à occire les amis?

— Laurent le louchon ! — exclamèrent en même temps les deux hommes.

— Chut !... Plus bas !... Et écoutez-moi ! — reprit ce dernier, presque sur le ton du commandement, mais sans paraître mécontent du sobriquet dont on le décorait.

Les deux bandits s'approchèrent.

Laurent leur parla bas.

Ce qu'il leur dit parut leur causer une vive satisfaction, car ils n'hésitèrent pas à répondre :

— Marché conclu ! camarade !

Et ils tendirent les mains dans lesquelles Laurent laissa tomber quelques pièces d'or.

Puis, les guidant, il les conduisit à la gondole et les y installa, après toutefois leur avoir donné ses dernières instructions.

Ceci fait, il se retira de quelques pas, se dissimula derrière un arbre et attendit.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Un bruit de pas se fit entendre.

Laurent concentra toute son attention sur les ombres qui apparurent et s'approchèrent du fleuve.

Il étouffa un cri de joie.

— Ce sont eux ! — murmura-t-il.

Et il ne quitta sa place que lorsqu'il eut acquis la certitude que Georges, le comte, la duchesse et Marie avaient pris place dans la gondole.

Alors, seulement, il marcha vers l'endroit où l'attendait son digne maître, le rejoignit bientôt et tous deux se dirigèrent vivement vers le Pont-Marie.

La nuit, comme nous l'avons dit, était des plus noires.

Cependant, comme en cette nuit sinistre par laquelle commence notre récit, la lune, se dégageant des nuages qui l'obstruaient, apparut, et de temps à autre éclaira la terre de ses pâles rayons.

Le baron et Laurent couraient en longeant le fleuve, afin de gagner de vitesse sur la gondole qui glissait lentement, poussée par les deux rameurs, assurément inexpérimentés. Mais Inès, non plus que Marie, n'y prenaient garde, absorbées qu'elles étaient dans leurs réflexions

Les deux misérables, toujours courant, arrivèrent sous la première arche d'un pont.

— N'allons pas plus loin ! — fit Laurent en s'arrêtant court.

L'élan qu'avait le baron le porta quelques pas plus loin.

En revenant, il regarda autour de lui, tressaillit, et demanda d'une voix sourde :

— Où sommes-nous ici?

— Parbleu ! au Pont-Marie ! — répondit le valet.

— Au Pont-Marie ! — répéta de Souvré, dont le visage eut une contraction. — Pourquoi m'as-tu amené ici?

Laurent, stupéfait, le regarda.

Un rayon de lune éclairait en ce moment la figure du baron.

Elle était livide.

— Mais, mon digne maître... — commença le louche personnage.

— Damnation ! répondras-tu?... Pourquoi?

— Ah ! dame, je n'y comprends plus rien, moi ! — gronda Laurent avec une impatience mal déguisée. — Vous voulez qu'on vous sauve et vous chicanez sur le choix des moyens... Au fait, — ajouta-t-il un peu au hasard, — auriez-vous laissé ici un cadavre?

La main du baron se colla brusquement sur ses lèvres et avec une telle violence que le valet dut se débattre pour retrouver sa respiration.

— Te tairas-tu, manant? — prononçait en même temps la voix sifflante de Raoul de Souvré. — Est-ce ainsi que tu oses parler à ton maître?

— Ah bah ! — pensa le sournois domestique, — il paraît que j'ai touché juste sans le vouloir.

Et tout haut, avec une dignité qui, en d'autres circonstances, eût pu paraître comique :

— Recevez mes excuses, monsieur le baron. Si Votre Seigneurie croit

pouvoir se sortir d'embarras toute seule, je n'ai plus que faire ici... je me retire.

— Je t'ordonne de rester, — cria le baron voyant qu'il faisait mine de s'éloigner.

— Je m'incline, — répliqua ironiquement le valet en s'arrêtant, — et j'attends les instructions de monseigneur.

— Eh ! tu sais bien que je n'en ai pas à te donner, quant à présent, du moins, puisque je ne sais pas du tout ce que tu veux faire !

Laurent s'avança et, se campant devant son maître, laissa lentement tomber ces mots :

— Je veux tuer votre ennemi !

— Hein !... — balbutia le déloyal gentilhomme qui était payé pour savoir combien le comte avait la vie dure.

— Si vous tenez à le sauver, parlez ! Il en est temps encore !

— Tu veux... le tuer?

— A moins que vous ne préfériez qu'il ne vous tue lui-même ou vous fasse tuer, en livrant à Sa Majesté Louis XIV le parchemin que vous avez signé?

— Non !... Non !... Agis !

— Rien n'est plus facile, se contenta de dire l'affreux coquin.

— Au moins, — reprit de Souvré, d'une voix creuse, — as-tu pris toutes tes précautions !

— Toutes !

— Voyons?

— La gondole va passer ici, — dit Laurent, en étendant le bras dans la direction du fleuve.

— Au milieu de la Seine?

— Non pas !... à deux pas de nous !

— Qui te fait supposer?...

— Quand Laurent a une idée, il ne l'a pas à demi, — répliqua l'horrible drôle. — J'ai congédié les gondoliers de la dame en leur disant que c'était de par la volonté expresse de leur maîtresse, et j'ai mis, à leur place, deux sacripants de la pire espèce. Ceux-ci m'ont promis un dévouement sans bornes... tant qu'on y mettra le prix.

— Cela va sans dire.

— De sorte que mes deux hommes feront passer la gondole si près de moi, que je pourrais, au besoin, tirer en fermant les yeux.

— Ouvre-les ! Je te le conseille !

— Ne craignez rien !

— Mais, es tu sûr que le comte ait conservé l'acte qui porte ma signature?

— Oui. Je le lui ai vu mettre dans son pourpoint.

— Alors, c'est sur lui qu'il faut viser !

— Sur lui seul?... Et le chevalier d'Artagnan?...

— D'Artagnan ! — exclama le baron. — Ce maudit chevalier en est-il donc aussi?

— Mon Dieu, oui !... il en est !

— Alors, tout est perdu !

Laurent jeta sur son maître un regard chargé de pitié.

— C'est inouï, ce que vous vous découragez vite, monsieur le baron, — murmura-t-il. — Un homme de plus ou de moins, qu'est-ce que cela?

— Mais il mettra pied à terre et nous courra sus !

— Eh ! bien ! Nous le laisserons courir et, pendant ce temps, mes rameurs, gagnant le large, fouilleront dextrement le pourpoint du comte, — car le comte sera mort, n'en doutez pas, — et lui enlèveront le précieux parchemin.

— La duchesse?

— Bah !... Les femmes s'évanouiront. C'est dans leur nature.

— Les femmes? dis-tu.

— Parbleu ! outre la duchesse, il y a une jeune personne...

— Ah ! oui, — pensa tout haut de Souvré en se touchant le front, — la fille de ces deux caricatures qui se font appeler d'Avrifol et de Bellevenue et que je crois connaître, moi, sous d'autres noms.

— Leur fille?... Elle ne l'est pas?

— Qu'est-ce donc alors?

— C'est la fille du comte René d'Ablincourt et de la duchesse de Sandoval !

— Es-tu sûr de cela?

— Parfaitement sûr !... On a des oreilles et on sait s'en servir !... J'ai écouté aux portes et j'ai assisté à la reconnaissance des trois personnages : C'était touchant, parole d'honneur !... Le père pleurait !... la mère sanglotait !... la fille larmoyait !... C'était une inondation qui tendait à tourner au déluge !

— Leur fille ! — répéta Raoul de Souvré, pensif.

— Voyons... Est-ce que cela doit apporter quelques modifications au programme?

— Non ! non ! Ton plan est bien conçu et je l'approuve.

— Monseigneur est trop bon ! — fit ironiquement le valet, en s'inclinant légèrement. — Et maintenant, — ajouta-t-il, — prenons nos positions !

— Je t'ai conseillé de te munir d'armes, — dit encore le baron. — En as-tu pris, au moins?

— Des armes, non !... Je n'ai qu'un pistolet. Cela suffira !

— Alors, à quoi te serais-je utile?

— Vous assisterez simplement à l'affaire, — répondit le valet en souriant. — Puisque vous payez, il est tout juste que, sans vous fatiguer, vous preniez bien commodément votre part du spectacle.

— Où allons-nous nous mettre?

— Là !... sous cette arche, mon digne maître. La lune qui, depuis un

instant, daigne se montrer, éclairera suffisamment mon point de mire, qui ne sera autre que la poitrine du comte.

— Viens donc !

Tous deux descendirent silencieusement le talus et, s'engageant sous le pont, firent face à la nappe d'eau, en tournant par conséquent le dos à la berge qu'ils venaient de quitter.

XXX

RIPOSTE DE BANDIT

En sortant de l'hôtel de Thorigny, Folavril et Malvenu regagnèrent pédestrement leur demeure.

Marchant lentement, mais d'un pas rythmé comme s'ils eussent été sous les armes, ils n'échangeaient pas une parole.

De temps en temps, un bruit ressemblant à celui que produirait un soufflet de forge, venait rompre ce silence.

C'était un soupir qui s'échappait de la large poitrine de Folavril; un autre suivait presque immédiatement, mais, si faible celui-là, qu'il semblait n'être que l'écho du premier.

C'était la douleur de Malvenu qui s'exhalait dans une plainte.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la porte de leur hôtel.

— Entre, petit, — dit Folavril, quand il eut ouvert.

— Non !... Toi d'abord, mon grand ami ! — répondit Malvenu.

— Tu as peur que je ne t'abandonne?

— Je n'ai peur de rien !... Mais je ne veux pas te quitter des yeux une seconde.

— Moi non plus !

— Alors, entrons ensemble.

— Entrons !

Et, côte à côte, se sentant les coudes à des hauteurs variées, ils pénétrèrent dans la cour.

Avant d'arriver à leur appartement, ils passèrent devant la chambre de Marie.

Tous deux s'arrêtèrent à la porte.

Ils se devinèrent.

— Tu veux? — interrogea simplement Folavril, car ils n'avaient pas besoin de faire de longues phrases pour se comprendre.

— Oui ! — riposta faiblement Malvenu.

Ils poussèrent doucement la porte et se regardèrent, où plutôt cherchèrent à se regarder, car les larmes qui emplissaient leurs yeux obscurcissaient leurs regards.

Pouvait-il en être autrement en respirant l'air encore imprégné du parfum de leur enfant.

Pouvaient-ils rester calmes, indifférents, en contemplant les mille riens qui leur rappelaient la chère aimée.

Et elle n'était pas là !

Pour la première fois depuis la nuit lointaine où la vue de l'innocent petit ange avait fait battre leur cœur, pour la première fois, l'enfant de la rénovation ne couchait pas sous leur toit.

Les deux convertis pleurèrent longuement sur l'oreiller parfumé où s'était reposée la tête de celle qu'ils allaient quitter pour toujours !

Où était-elle donc, la jeune fille pour laquelle ils allaient mourir?

Où?... Dans les bras d'un père, d'une mère, qu'elle avait retrouvés par hasard et qui l'enlevaient à leur affection.

Ah ! c'étaient ceux-là les pires ennemis !

Ils eurent une sorte de révolte contre la destinée.

Un instant, ils connurent la haine.

Leurs yeux se dilatèrent, leurs bouches grimacèrent, affreusement contractées, et un geste de colère leur échappa.

Ils se maîtrisèrent, cependant.

Ils comprirent qu'ils ne pouvaient en vouloir à ceux qui avaient souffert, pendant des années, les mêmes douleurs qu'ils enduraient à cette heure et qu'ils ne se sentaient pas le courage, eux, de supporter plus longtemps.

En somme, le comte et la comtesse d'Ablincourt avaient bien le droit de reprendre leur bien : c'était leur fille.

A eux, misérables gentilshommes d'occasion, que leur était-elle?

Le crime qu'ils avaient commis, en s'emparant de l'innocente encore au berceau, leur revenait à l'esprit.

Ils s'étaient rendus coupables d'un rapt, d'un vol !... D'un vol sacrilège !... Ils en souffraient aujourd'hui !... Ils allaient en mourir !

C'était l'expiation.

— Sortons !... Sortons !... — gémit Malvenu. — Je n'y tiens plus !

— Oui !... oui !... Tu as raison !... Allons-nous-en !

Ils se retirèrent... mais ils durent encore traverser un adorable petit boudoir.

Là, leurs regards tombèrent sur un portrait en pied de Marie.

Ils le contemplèrent et, défaillants, se soutinrent mutuellement.

— Regarde-la, la chérie ! — fit Folavril, en se mordant le poing pour refouler les sanglots qui l'étouffaient.

— Elle nous sourit ! — murmura Malvenu en se comprimant la bouche avec son mouchoir qu'il déchiquetait à belles dents.

— Adieu, Marie !... adieu !... adieu !... — firent-ils ensemble d'une voix si déchirante qu'on les eut cru devant le cercueil de l'enfant aimé... Hélas ! leur malheur était aussi grand puisqu'ils portaient le deuil de leur bonheur !

Ils s'éloignèrent et, retournant une dernière fois la tête, envoyèrent, du bout de leurs gros doigts noueux, un baiser à leur chère idole.

Arrivés à leur appartement, ils se séparèrent forcément pour entrer chacun dans sa chambre.

Seul, Folavril jeta un regard attendri sur tout ce qui l'entourait, poussa un profond soupir et, ouvrant une boîte de munitions, vida et rechargea scrupuleusement le pistolet qui, comme sa rapière, ne le quittait jamais.

De son côté Malvenu, ayant agi de même, mais plus précipitamment, déposa sa lumière sur une table, avança une feuille de papier qui s'y trouvait, prit une plume et traça quelques mots à la hâte.

Ceci fait, il serra le papier dans son pourpoint.

Il achevait à peine, que Folavril revenait et lui disait :

— Es-tu prêt, petit?

— Me voilà, mon digne ami !

Tous deux redescendirent et se trouvèrent bientôt hors de l'hôtel.

Alors, comme précédemment, ils se remirent en marche sans proférer un mot.

Ils gravissaient le Calvaire qui leur faisait entrevoir la délivrance.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Pont-Marie, endroit choisi par Malvenu pour mettre leur sinistre projet à exécution.

Une fois sur la berge, ils s'arrêtèrent.

A ce moment précis, le baron et Laurent se blottissaient sous l'arche, regardant, impatients, la nappe d'eau qui s'étendait devant eux.

Malvenu, mettant la main sur le bras de Folavril, dit d'une voix à peine perceptible :

— Vois, ami, et dis-moi s'il nous était possible de trouver un endroit plus convenable?... Là-bas, — ajouta-t-il en étendant le bras, — la grande ville, plongée dans un profond sommeil, semble projeter ses ombres fantastiques sur le fleuve aux reflets bleus qui coule silencieusement et va se perdre sous les arches du Pont-Marie !... Le Pont-Marie, qui nous rappelle, en même temps que notre infamie, notre plus cher souvenir, et qui sera le seul témoin de notre mort !... La solitude encadrant tout cela... ah ! je te le répète, nous ne pouvions trouver mieux !

— Oui ! — répondit Folavril, sur le même ton, — l'endroit ne me déplaît pas !... C'est calme !

A l'heure suprême, le pauvre géant perdait sa faconde et ne jurait plus. D'un mot il venait d'exprimer le même sentiment que le petit homme, devenant poète, avait traduit en de longues phrases.

Mais, brusquement, Folavril, semblant sortir d'un rêve, demanda :

— Marquis, ne laisserons-nous rien à l'adresse de notre chère Marie.

— Que veux-tu dire? — interrogea Malvenu sans comprendre.

— Un mot, — poursuivit le grand bretteur, — un simple mot d'adieu !... Tu devrais tourner çà, toi qui sais t'exprimer par écrit?

— J'y ai songé, — répliqua son compagnon en tirant de son pourpoint la papier sur lequel il avait tracé quelques mots. — Écoute !

Et il lut :

« A toi, gentille Marie, notre dernière pensée !... Tu n'as plus besoin de nous... nous partons ! Si le peu de bien que nous avons fait sur la terre l'emporte sur nos mauvaises actions, sois sûre que les vieux soldats prieront le Souverain dispensateur de tout, de t'accorder sans cesse sa haute et puissante protection. Tes pères... comte d'Avrifol, marquis de Bellevenue. »

Un silence suivit cette lecture, qui avait été faite presque à voix basse.

Quand Folavril put réagir contre l'oppression qui lui coupait la voix, il murmura :

— Ah ! tiens ! Tu es encore meilleur que moi, mon vieux Malvenu.

Pour toute réponse, ce dernier lui serra la main.

— On trouvera ce billet à côté de nous ! — reprit le géant que cette singulière pensée soulageait.

— Et de cette façon — répliqua Malvenu — on n'accusera personne de notre mort !... y sommes-nous, mon grand ami? — continua-t-il en se raffermissant tout à coup.

— Quand tu voudras, petit !... Mais donne-moi d'abord ta main.

— La voilà ! — fit Malvenu. — Elle ne tremble pas !

— Non, morbleu !

Ils restèrent quelques secondes ainsi.

— Embrasse-moi, — reprit Folavril.

Et, l'attirant à lui, il l'enleva de terre pour l'étreindre vigoureusement.

Malvenu, se dégageant des bras de son ami, retomba sur ses pieds et se redressa tenant un pistolet.

Folavril, l'imitant, lui appuya le canon de son arme sur la poitrine.

— Fais comme moi, — dit-il, — au cœur !

Ce n'était pas un duel, oh ! non, mais un double suicide par procuration et par coup fourré : le canon des deux armes à un pouce à peine de chaque poitrine que devaient trouer les projectiles.

Les bras étaient tendus, les pistolets en ligne; une seconde encore et ils allaient tomber foudroyés.

Soudain, Folavril tressaillit et dit :

— Attends !

Malvenu abaissa le bras, demandant avec reproche :

— Qu'as-tu... ce serait fait !

— Regarde !

Et le bras levé de Folavril lui montrait au milieu du fleuve, une lueur rouge qui s'avançait lentement vers eux.

— Elle ! — balbutia le petit homme. — C'est elle !

Puis, avec un déchirement dans la voix :

— Je t'ai compris. L'apercevoir une dernière fois, n'est-ce pas?

— Oui ! petit... mais sans nous montrer.

Ils obliquèrent un peu de côté de l'arche pour se dissimuler dans l'ombre.

Tout à coup, une voix arriva jusqu'à eux.

Quelqu'un avait dit :

— Les voilà !

Les deux inséparables s'arrêtèrent court, retenant leur souffle.

— Tu as entendu? — demanda le géant se penchant jusqu'à mettre ses lèvres contre l'oreille de son ami.

— Oui ! on a parlé !... près d'ici !

— Ecoutons !

Tous deux avancèrent instinctivement la tête.

La même voix reprit :

— Attention, Laurent !

Et Laurent répondit :

— Que Votre Seigneurie soit tranquille; je tirerai presque à bout portant.

— Des assassins ! — murmura Malvenu.

— Oui ! — répondit de même Folavril. — Comme dans l'affaire d'autrefois, il y a encore une canaille de gentilhomme là-dedans !

Puis, vivement, mais toujours sur le même ton :

— Je les vois ! Ils sont en embuscade sous la première arche du pont.

— Je les vois aussi !

— Lequel choisis-tu, petit?

— L'un ou l'autre... ça m'est égal, mon grand ami !

— Occupe-toi de celui qui est le plus près de l'eau, moi je me charge de l'autre.

— Bien !

Tous deux se jetèrent à plat ventre et rampèrent sans bruit dans la direction des deux bandits.

La voix qui s'était fait entendre la première et qui n'était autre que celle du baron, reprit :

— Ils approchent !

— Oui, oui ! nous approchons ! — ricana Malvenu redevenu railleur. — La fête aura plus de témoins que vous n'en attendez, mes bellots !

Laurent répondit à l'avertissement qu'on lui donnait :

— Je les attends !

A ce moment, la gondole, dirigée vers la berge, apparut éclairée par la lune.

— Vois-tu le comte? — demanda le baron.

— Oui ! sa poitrine est au bout de mon pistolet.

— Vise bien !

— Et nous aussi ! — s'écria Folavril en redressant sa haute taille.

Puis, sur le ton du commandement :

— Feu !

Deux détonations retentirent, en même temps qu'un cri déchirait l'air.

Laurent, assurément atteint, venait de rouler dans le fleuve.

— Son compte est réglé, — dit Malvenu.

— Tripes et boyaux ! — exclama rageusement Folavril, en voyant une ombre disparaître au bas du talus, — j'ai raté le mien !..... Canaille de sort !..... « Clair de Lune » eût mieux travaillé que cette stupide bouche à feu !

La gondole venait d'accoster.

D'un bond, Georges et le comte se trouvèrent sur la berge, suivis bientôt d'Inès.

— Qu'est-ce? — demanda René d'Ablincourt, — qu'y a-t-il?

Puis voyant Folavril et Malvenu.

— Vous !... vous, messieurs?

— Morbleu ! comte, il faut avouer que le Pont-Marie vous est funeste ! ou que la foudre m'écrase ! — clama le géant auquel l'heure et le lieu faisaient retrouver ses jurons oubliés.

— Sans nous, — ajouta Malvenu, — vous seriez peut-être où nous venons d'envoyer l'un de ces misérables qui vous guettaient.

— Mère, — interrogea Marie, de sa douce voix, — que se passe-t-il?

— Rien mon enfant !... rien ! — répondit vivement Inès, — ne sort pas de la gondole !... Nous te rejoignons !

Et elle pensa :

— Ne l'effrayons pas !

— Encore un piège de ce misérable baron de Souvré? — demanda le jeune chevalier.

— J'en ai peur ! — répliqua Folavril.

— Ah ! — rugit le comte, — ce sera le dernier ! J'en jure Dieu !

Il parlait encore quand un cri poussé par Marie les fit se retourner vers la gondole.

Laurent, l'épaule ensanglantée, s'accrochant au plat-bord, venait de surgir de l'eau et s'abattait dans l'embarcation.

Tous s'élancèrent vivement.

Mais Raoul de Souvré, qui, de la berge, avait exécuté la même manœuvre que son valet, et se trouvait déjà, lui, sur l'arrière de la gondole, cria alors d'une voix forte :

— Au large, camarades !

Deux vigoureux coups d'aviron éloignèrent la gondole d'une dizaine de mètres.

Puis la voix goguenarde du baron grinça :

— Tu te trompes, comte !... de Souvré n'est jamais à bout d'expédients quand il y va de sa vengeance ou de sa vie.

— Feu sur ce misérable ! — rugit René exaspéré.

Folavril et Malvenu tendirent le bras.

Prompt comme la pensée, le baron s'était levé en prenant brusquement la jeune fille, à demi-évanouie, qu'il tenait enlacée devant lui.

— Prends garde, comte ! — cria-t-il encore, en ricanant à la façon d'un damné ; — ta fille est entre moi et les balles !... Elle m'aime, cette enfant !... elle me protège !

— Arrêtez !... Arrêtez ! — firent ensemble le comte et Georges.

Folavril et Malvenu, désespérés de leur impuissance, n'avaient pas attendu cet avis pour s'abstenir.

— Ferme sur les avirons, mes braves ; — reprit de Souvré, dont la voix n'arrivait plus que très affaiblie.

— Ma fille !... ma fille !... — sanglotait Inès, en se tordant les mains de désespoir. — René !... Elle est perdue !... On l'enlève !... oh ! Messieurs ! Messieurs ! sauvez ma fille !

— Que faire, mon Dieu? que faire? — gémissait le malheureux comte, paralysé par la rapidité avec laquelle venait de fondre ce nouveau malheur.

— Allons, Folavril, — cria tout à coup Malvenu, — à la nage !

— Oui, sangdieu ! L'arracher des mains de cet infâme ou y laisser notre peau !

— Je vous suis, — dit Georges qui venait prestement d'enlever son pourpoint.

Tous trois allaient s'élancer.

— Silence ! — ordonna une voix dans l'ombre.

Ils s'arrêtèrent.

— Gérard ! — annonça Folavril, reconnaissant la voix du passeur.

La barque de ce dernier, émergeant tout à coup de l'arche, apparut, rasant la berge.

— Qu'espères-tu, Gérard? — demanda le comte, que cette arrivée ranima, car le batelier lui inspirait une sorte de foi superstitieuse.

— Sauver l'enfant, comme j'ai sauvé le père, — répondit le brave passeux.

— Comment? — fit encore René.

— En vous disant où ils l'emmènent... je les suis !

Et la barque disparut dans la direction de la gondole.

— Par l'enfer ! — hurla Folavril ! — qu'il nous le dise et nous la sauverons !

— Puis « Amourette » et « Clair de Lune » châtieront enfin ce bandit ! — acheva tout bas Malvenu.

Leur projet de suicide était loin !

Saint-Denis
J. DARDAILLON, IMPRIMEUR
47, Boulevard de Châteaudun
11-24

Voir pour la suite :

LA

VIEILLESSE D'ATHOS